









REVUE

DE PARIS.

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
ADOLPHE WAHLEN ET COMPAGNIE.

REVUE
DE PARIS.

NOUVELLE SÉRIE. — ANNÉE 1841.

TOME ONZIÈME.

NOVEMBRE.

Bruxelles,
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE FOSSÉS-AUX-LOUPS, N° 74.


1841

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

TROIS PAGES

DE

LA VIE DE DANCOURT.



I.

En décembre 1684, il y avait une petite chambre au n° 27 de la rue Saint-Jacques, qui évéillait la curiosité de tout le voisinage. Que s'y passait-il donc de mystérieux ? La porte était toujours fermée ; la fenêtre ne s'ouvrait guère que çà et là pour un rayon de soleil ou une chanson de la rue. Alors on voyait une très-jolie fille, en coquet et galant déshabillé, qui se penchait sur la pierre en souriant au soleil ou au chanteur. Mais presque aussitôt la fenêtre se refermait ; adieu la douce et romanesque apparition. Au dehors, cette chambre inspirait je ne sais quelle tristesse et quel délaissement : la fenêtre rouillée et sombre se détachait d'un toit tout dévasté, où pas un oiseau ne s'arrêtait au passage ; sur le bord de la fenêtre, où passait l'eau de la gouttière, pas une miette de pain pour le moineau gourmand qui crie si bien famine au mois de décembre ; la cheminée toute noire s'égayait à peine une heure par jour par un pauvre petit filet de fumée qui n'indiquait qu'un pauvre petit feu. Au dedans, la chambre n'était guère plus attrayante ; on y

arrivait à grand'peine par un *escalier casse-cou*, comme il en reste encore quelques-uns aux alentours de la montagne Sainte-Geneviève; après l'escalier, c'était un corridor tortueux où il faisait clair de lune en plein midi; enfin, on entrait tête baissée dans un petit taudis tout délabré, garni de vieux meubles éclopés. Par quel miracle cette jolie fille se trouvait-elle si mal logée? C'est tout simple : il y avait un joli garçon.

Le joli garçon c'était Florent Dancourt, la jolie fille c'était Thérèse de La Thorillière. Dancourt avait vingt-trois ans. Il était né à Fontainebleau, d'une famille noble, le même jour que le grand dauphin. Le calvinisme avait à peu près ruiné sa famille. Son père, voulant faire de lui un bon catholique, avait confié sa jeunesse aux jésuites, qui étaient sans contredit les meilleurs maîtres du monde. Comme « ils se levaient à quatre heures du matin pour prier Dieu à huit heures du soir, » ils pouvaient en passant cultiver l'esprit de leurs écoliers. On l'a dit, durant un siècle, ils ont eu toute la fleur de l'esprit de la jeunesse. Le P. Delarue, charmé des agréments et des saillies du jeune Dancourt, avait eu l'envie d'en faire un jésuite; mais Dancourt, présentant déjà l'ivresse des passions profanes et les riantes aventures de l'inconstance, ne s'était pas laissé séduire par la solitude religieuse. D'abord, ne sachant que faire de bon, il avait étudié le droit; mais, à peine avocat, devenu éperdument amoureux d'une comédienne à la mode, il s'était détourné de son chemin pour une bonne fortune. Il avait héroïquement enlevé la comédienne à ses risques et périls; il s'était réfugié avec elle dans ce triste et pauvre logis de la rue Saint-Jacques. Thérèse était fille du fameux comédien La Thorillière; elle avait débuté brillamment depuis peu. Un soir, au sortir du théâtre, Dancourt s'était jeté à son passage, et, sans autre préambule, il l'avait enlevée, littéralement parlant, pendant que La Thorillière discutait avec Baron. Il faut dire que la belle Thérèse, comme toutes les femmes qui se laissent enlever, n'avait crié au secours qu'en se voyant seule avec son ravisseur. C'était un beau cavalier, c'était une aventure, c'était un scandale; comment se débattre contre tous ces attraits, quand on est comédienne? — Vous croyez avoir maille à partir avec quelque grand seigneur magnifique, avait dit Dancourt près de l'église Sainte-Geneviève, en ap-

puyant Thérèse sur son cœur ; détrompez-vous , je ne suis qu'un pauvre gentilhomme sans feu ni lieu , mais je vous aime à la folie. Je voudrais vous ouvrir un palais , mais je n'ai pour cette nuit qu'une pauvre chambre indigne de vous. — Thérèse, qui voyait les larmes de Dancourt au clair de la lune , avait répondu en comédienne : Votre cœur est un bon gîte. Et là-dessus les amoureux étaient allés au septième ciel , presque au septième étage.

Les voilà donc là . sans argent . à peine abrités , mais à la grâce de Dieu et de l'amour. L'amour est un hôte miraculeux ; l'amour , c'est de l'argent comptant ; il prodigue à tout instant et à tout propos sa petite monnaie de baisers , de regards attendris , de sourires languissants. Un pauvre diable qui a l'amour en main est mille fois plus riche qu'un banquier ; mais, quand l'amour n'est plus là , qu'est-ce qu'un regard , un sourire , un baiser ? — C'est une bourse vide. Voyons du reste comment le temps se passe au logis de nos amoureux.

Il y a bientôt trois semaines qu'ils sont là. Nul des deux ne s'en plaint ; ils sont loin du monde , mais le monde , c'est une amante adorée , c'est un amant qu'on aime. Ils font maigre chère , mais ils n'y pensent pas ; ils n'ont pas de bois pour se chauffer , mais est-ce qu'ils auraient le temps de se chauffer ! Ils sont heureux , voilà toute l'histoire. Cependant , si le temps passe vite , l'amour passe encore plus vite. Au bout de six semaines , faut-il le dire ? l'amour subissait déjà les atteintes de décembre. Thérèse , la première , regarda à l'horizon ; elle se prit à songer que l'amour était bel et bon , mais qu'à côté de l'amour il y avait encore bien des plaisirs aimables ; elle regretta malgré elle le théâtre et tout ce qui s'ensuit. Alors on la vit plus souvent penchée à la fenêtre , même quand Dancourt était là. Pourtant elle aimait toujours son amant par-dessus tout ; Dancourt lui voulait tout sacrifier , son nom et son état , son rang et sa famille ; elle était touchée à jamais de ce culte tout chevaleresque.

Or , M. Dancourt père ne chantait pas la même chanson que M. Dancourt fils. Ayant appris son aventure (l'aventure avait fait du bruit), il se mit en route pour le sermonner ; il finit par découvrir le refuge des amants , et un matin , comme Dancourt ouvrait la porte pour sortir , il vit avec un sentiment de

crainte la sévère figure de son père dans le sombre corridor.

— *Enfant prodigue !* murmura le père , tout essoufflé d'avoir monté si haut.

— *Enfant prodigue ?* dit Dancourt prenant la main de son père ; venez donc voir tout l'argent que je jette par la fenêtre.

La colère du père tomba à la vue du logis de son fils , mais surtout à la vue Thérèse , qui passait pour une des trois à quatre plus belles filles de Paris.

— Eh bien , mon père , suis-je un enfant prodigue ?

— Est-ce le saint Évangile , monsieur , qui vous a conseillé de lâcher la bride à vos mauvaises passions ?

— Je ne sais plus trop ce que dit l'Évangile , mais je ne crois pas qu'il condamne mon cœur , car vous voyez ici moins des amants que des époux.

— Des époux , monsieur ! Osez-vous bien ainsi profaner les divines lois du mariage ! Hâtez-vous de plier bagage et de vous en revenir avec moi ; votre mère se meurt de chagrin.

— Mon père , je prierai Dieu pour ma mère et pour vous si vous y tenez , mais je ne quitterai pas M^{lle} de La Thorillière non plus que son ombre. Je suis à elle comme elle est à moi , le mariage se fera quand il pourra ; en attendant , ne vous déplaît , nous avons fait un vrai mariage de théâtre.

— Jamais je ne sanctifierai une pareille union ; adieu , monsieur ; pour tout châtiment , je vous abandonne à vos remords.

— Et moi , dit Thérèse avec un sourire adorable , vous ne me dites donc pas adieu ?

M. Dancourt revint malgré lui dans la chambre.

— Quoi ! dit-il , une belle fille comme vous l'êtes , perdre ainsi son temps ! Croyez-moi , laissez là ce fou , qui est nu comme un ver , qui vous prépare la pauvreté de trop bonne heure ; allez fleurir au grand soleil.

— Voilà tout ce que vous avez à me dire ? murmura Thérèse en essuyant deux belles larmes.

— C'est donc sérieux ? reprit M. Dancourt tout ému. Que diable , ma pauvre enfant , que ne songiez-vous qu'entre un gentilhomme et une comédienne , il y a....

— Deux cœurs qui s'entendent à merveille, dit Dancourt avec impatience.

Cette fois le père, piqué, s'éloigna sans mot dire.

Le lendemain, Dancourt, sortit dès le matin, ne rentra que dans l'après-midi. Il rentra triste et plus rêveur que de coutume.

— Qu'as-tu donc ?

— Je suis un pauvre diable sans ressources : je cherche à plaider, les plaideurs me fuient ; je veux faire des dettes, je ne puis. Cependant il serait bien temps de quitter ce grenier tout au plus bon pour des amoureux d'été. Il est ouvert à tous les vents, il tremble aux quatre points cardinaux.

— Oui, dit Thérèse, allons-nous-en ailleurs, que Dieu nous conduise.

— Mais où aller ?

— Une idée. Allons chez mon père, qui ne fera pas en nous voyant toutes les grimaces qu'à faites le tien hier.

— Une autre idée ! dit Dancourt ; si je jouais la comédie ?

— Oui, oui. s'écria vivement Thérèse, qui brûlait de reparaître au théâtre.

Au même instant, Dancourt et Thérèse improvisèrent quelques scènes.

— Mais tu n'y pensais pas, dit la comédienne, tu feras des pièces et tu les joueras.

— A merveille ! s'écria Dancourt, c'est la destinée qui vient de parler par ta bouche.

Ils s'embrassèrent avec ardeur, ils ramassèrent le peu de hardes éparpillées dans la chambre ; ils s'éloignèrent pour jamais de cette pauvre et triste demeure. En descendant la rue Saint-Jacques, Thérèse se retourna en levant les yeux.

— Qu'as-tu donc, mon cher amour, comme te voilà pâle ?

M^{lle} La Thorillière s'appuya toute chancelante sur le bras de son amant.

— C'est que j'ai voulu voir encore une fois, dit-elle d'une voix étouffée, la fenêtre qui a éclairé tant d'amour.

II.

En 1694, un soir pluvieux de novembre, deux hommes assez bizarrement affublés descendaient, bras-dessus bras-dessous, la rue de la Comédie. Ils n'avaient pas trop l'air de craindre la pluie; ils discutaient en philosophes qui sont au-dessus de tous les contre-temps. Cependant l'un d'eux, un peu plus morose, secouait de temps en temps son feutre à plumes, comme pour détourner les petites gouttières qui lui jetaient l'eau sur les épaules.

— Tu as beau dire, murmura-t-il tout à coup, comme s'il se reprenait, *la Cornemuse* ne console pas du sifflet.

A cet instant, les deux philosophes s'arrêtèrent devant ce cabaret célèbre, qui avait une cornemuse pour enseigne. Pendant que l'un frappait à la porte, l'autre s'écria :

— Je te salue, fleuve de l'Oubli !

Le cabaretier vint ouvrir.

— Messeigneurs, dit-il en s'inclinant, soyez les bien venus; vous arrivez fort à propos. Il y a dans la salle MM. de Belle-Chaume, Boursault et Fuselier, qui ont toute la gaieté de mon vin de Bourgogne.

— C'est plus que de la gaieté que nous venons chercher dans tes bouteilles; c'est de la folie, dit le plus morose des deux arrivants.

— En outre, dit l'autre d'un air un peu fanfaron, je veux que ta femme nous verse à boire et que tu ailles te coucher.

— A votre aise, messeigneurs.

Fuselier vint à la porte de la salle.

— Je voudrais bien voir ces messeigneurs-là, dit-il avec insolence.

A la vue des deux philosophes tout ruisselants de pluie, il ne put arrêter un éclat de rire.

— Oh ! oh ! dit-il, Dancourt et Baron; un duc de Crispin et un marquis de Mascarille.

— Allons, allons, dit Dancourt d'un air de protection, tout le monde n'a pas gardé les pourceaux comme toi. J'ai parmi

mes ancêtres un chevalier de l'ordre de la Jarretière. Pour Baron, son nom atteste qu'un baron a passé dans sa famille. Mais aujourd'hui, le plus noble de tous est celui qui boit le plus. N'est-ce pas là votre avis, de Belle-Chaume ?

— Oui, dit le poëte ; la vraie noblesse descend de la vigne de Noé.

— Eh bien ! mon pauvre Dancourt, dit Boursault d'un air lamentable, on vous a donc sifflé ce soir ?

— Vous étiez à la Comédie ?

— Non pas à la vôtre ; mais je devine ce qui s'est passé, car vous ne faites jamais si bien l'apologie du vin qu'après une chute.

— Bien deviné ! — Cheret, apporte-nous donc à boire : l'adversité est mère de la philosophie. Ma fille m'avait prédit cela : Ah ! mon père, vous irez souper ce soir à *la Cornemuse*.

Dancourt et Baron accrochèrent leurs chapeaux et suspendirent leurs épées, tout en buvant une bouteille de vin.

— Il est bien certain, reprit Dancourt, que les dieux étaient ivres lorsqu'ils firent l'homme.

— Ils ont dû bien rire de cette œuvre-là après avoir cuvé leur vin, dit Boursault.

— Voilà pourquoi tous tant que nous sommes nous jouons la comédie. Pétrone le dit : *Mundus omnis agit histrioniam*.

— N'allons pas perdre notre latin, dit Boursault, qui n'en savait pas un mot ; c'est déjà bien assez d'écorcher le français. Mais qu'as-tu donc, de Belle-Chaume ? Te voilà tout d'un coup devenu triste comme si tu songeais à ta maîtresse.

Belle-Chaume, déjà à demi ivre, soupira profondément.

— *Sedes inter suspiria et lacrymas*, murmura-t-il, au grand dépit de Boursault. — Qu'est-ce que la vie ? poursuivit-il avec une gravité comique.

— Nous n'en savons rien, dit Dancourt, et j'en suis bien aise, car, si je savais ce que c'est que la vie, j'aurais grande hâte de savoir ce que c'est que la mort.

— La vie, s'écria Baron, c'est un fil que Dieu tient par les deux bouts, et sur quoi nous marchons comme des danseurs de corde.

— Ou plutôt, dit Dancourt, c'est un fil que le diable nous donne à retordre. Qu'en dis-tu, Fuselier ? Te voilà devenu bien silencieux.

— Il ne dit rien, mais il n'en pense pas plus, dit Baron toujours impertinent.

Fuselier ne trouva rien de mieux à dire qu'en buvant une rasade.

— Il a l'esprit en dedans, reprit Baron.

— Ce n'est pas là le plus mauvais, dit Dancourt ; il vaut bien ton esprit évaporé. Les uns ont l'esprit en dedans et en dehors, comme moi, comme toi, comme nous tous ; nous avons l'esprit sur les lèvres et au bout de la plume. Les autres (ceux qui ne sont pas là) n'ont d'esprit ni en dedans ni en dehors ; ce sont des bêtes qui ont une figure humaine, comme notre brave cabaretier ; n'est-ce pas, Angélique ?

La cabaretière versa à boire en souriant.

— Il y a en outre, reprit Dancourt, ceux qui ont l'esprit en dedans et ceux qui ont l'esprit en dehors. Les uns sont des paresseux à parler, les autres sont des gens du monde qui parlent toujours, mais qui ne disent rien. Ce sont ceux-là qui ont sifflé ma comédie ce soir, sifflé à la plus belle scène, au plus joli mot.

— C'est à peu près la vérité, dit Baron. Figurez-vous, messieurs, une veuve désolée qui verse des torrents de larmes. Tout le monde cherche à la consoler ; d'abord c'est un capucin pathétique, ensuite c'est le curé de la paroisse qui lui parle de la béatitude du défunt au paradis ; elle pleure de plus belle ; enfin son laquais lui dit naïvement : Madame, prenez garde à ce que vous faites, Dieu a rappelé M. le comte ; si vous pleurez trop, il vous le renverra. — C'est la voix d'un oracle, dit la veuve. Et ses larmes tarissent sur-le-champ. — Dis donc, Fuselier, est-ce que tu es déjà ivre ? Que diable fais-tu là couché sous la table ?

— Une comédie ; les idées ne me viennent que ventre à terre.

— Mais toi, Belle-Chaume, dit Dancourt, tu es toujours entre les soupirs et les larmes : ta maîtresse t'a donc encore joué quelque tour de sa façon ? Il faut t'attendre à tout avec de jeunes folles de vingt ans. Ce sont des buissons d'épines qui

nous attirent par leurs bouquets ; plus on en cueille, plus on se pique.

— Hélas ! dit Belle-Chaume, je ne songe pas à ma maîtresse, mais à moi-même. Voilà que j'ai trente ans ; au-delà de cet âge, est-ce la peine de vivre ?

— Je n'en sais trop rien, répliqua Dancourt. Tu dois te rappeler cette vieille fable qui nous dit que Jupiter avait fixé à trente ans la durée de la vie de l'homme. Or, voulant après coup jouir plus longtemps du spectacle curieux de sa créature, Jupiter accorda soixante années de plus à l'homme, et, pour ne rien déranger dans l'ordre de la création, il retrancha vingt ans à l'âne, vingt ans au chien, et vingt ans au singe. Ainsi nous jouons plus ou moins le rôle de l'homme jusqu'à trente ans ; depuis trente ans jusqu'à cinquante, celui de l'âne : nous portons notre croix sur le dos, le travail nous assomme, nous traînons péniblement au logis tout ce qu'il faut pour notre famille ; depuis cinquante jusqu'à soixante-dix, nous grondons et nous aboyons comme un chien hargneux, ne pouvant prendre plaisir à rien ; les vingt dernières années, nous ne sommes plus qu'une pitoyable contrefaçon de l'enfance, nous n'imitons que niaiseries et bagatelles, nous sommes rechignés et laids comme les singes.

— Angélique, versez à boire à Dancourt ; encore une bouteille, il va parler comme un oracle.

— Les comédiennes ne viennent donc pas souper ce soir ?

— Belle demande ! dit Baron en relevant la tête avec la nonchalance d'Adonis ; les comédiennes sont un troupeau de brebis égarées que je chasse devant moi. Elles m'ont vu partir pour *la Cornemuse*, elles viendront à *la Cornemuse*. N'entendez-vous pas ce carrosse qui s'arrête à la porte ?

La cabaretière quitta les joyeux buveurs pour aller aux nouveaux venus. Quatre jolies femmes descendirent de carrosse et franchirent sans façon le seuil du cabaret.

— Il nous faut un souper de reine, dit la première.

— De reine de théâtre, dit la seconde.

— Du vin d'Espagne.

— De l'ambrosie.

— Du nectar.

— Un ragoût au laurier.

— Du chevreuil bien sauvage.

— Une guirlande de cailles.

Tout en disant cela , ces dames montaient à la chambre en haut : *le réduit de Paphos*.

— Eh bien ! dit Baron en venant dans la salle d'entrée, voilà les oiseaux qui s'envolent.

— Ces oiseaux-là ne chantent pas pour vous , dit en raillant la cabaretière ; ce ne sont pas des femmes de pacotille, celles-là ! Voyez-moi ce cocher ! il a la barbe retroussée en cocher de bonne maison. Et ces laquais plus chamarrés de galons que les estafiers d'un carrousel ! Allez-vous-en boire avec vos pareils, monsieur le comédien. — Gothion, Jacqueline, Margot, allez servir ces dames. Pour vous, Chrysostôme, allumez tous les fourneaux.

— Messieurs, dit Baron après avoir lutiné la cabaretière, si le cœur vous en dit, nous ferons le siège là-haut.

— En avant, s'écria Belle-Chaume, saisissant son épée.

— Un instant, dit Dancourt qui avait grand faim, attendons que le souper de ces duchesses soit servi ; au moins, si nous ne pouvons faire le siège autour de la table, nous ferons le siège de la table.

— Bien parlé, la table, le vin sur la table, les femmes autour de la table, voilà le banquet de la vie, voilà la sagesse de Salomon.

— La philosophie, reprit Dancourt, se traîne comme une tortue à la recherche de la science ; l'amour couronné de pampre y vole à tire d'ailes.

Là-dessus Dancourt vida son verre et celui de son voisin.

— Prends garde, Dancourt, dit Boursault qui était le plus sage des cinq, tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se casse.

— Tu es un niais, je n'ai rien à craindre ; ma cruche ne va pas à l'eau, mais au vin.

Dancourt, de plus en plus égayé, se mit à chanter :

O douce ivresse, apporte ta bouteille,
Viens nous verser comme Hébé verse aux dieux ;
Qu'à ton aspect le plaisir se réveille,
Que tout s'anime à ton air radieux.

Prends une lyre, imite les trouvères,
 Chante l'amour et ses jeux inconstants;
 Nous t'écoutons tous en vidant nos verres;
 Le temps s'enfuit, ne perdons pas de temps.

— C'est digne d'Horace, s'écria Belle-Chaume.

— Voilà qu'on monte les ragoûts là-haut, dit Baron. Qui est-ce qui me suit?

— Tout le monde.

Fuselier se leva. La cabaretière voulut mettre le holà; nos philosophes en action montèrent l'escalier quatre à quatre. Mais Margot et Gothon, sortant du *réduit de Paphos*, se mirent bravement en sentinelles.

— Qui vive?

— L'amour! s'écria Baron.

— Le vin! s'écria Dancourt.

— On ne passe pas.

Baron prit Margot par le corsage et la fit pirouetter.

— On passe partout, dit-il.

Gothon vint au secours de Margot, mais Belle-Chaume prit Gothon par la jupe; Jacqueline vint au secours de Gothon, mais Boursault se mit de la partie. Ce furent des cris, des débats, des éclats de rire à faire damner le guet. Les philosophes eurent bientôt le dessus. Ils frappèrent à la porte du cabinet.

— Je n'ai qu'à me nommer, dit Baron, elles ouvriront tout de suite. — Ouvrez-nous la porte, pour l'amour de Dieu et de votre prochain. Nous sommes là cinq qui avons de l'esprit comme quatre; Dancourt, Baron...

— Passez votre chemin, mauvais histrions, cria une voix du cabinet; nous ne pouvons rien vous faire.

— Ne jouez pas tant les duchesses, dit Dancourt; sachez que je suis l'auteur d'une pièce sifflée ce soir à la Comédie.

— C'est moi qui ai le mieux sifflé, cria une autre voix.

— Eh bien! ouvrez donc, que j'aie vous remercier, ma mie.

— N'avez-vous pas de honte, reprit la même voix, de venir boire à *la Cornemuse* tandis que M^{me} Dancourt se morfond d'ennui toute seule au coin du feu? Prenez garde, l'oiseau de mauvais augure chante peut-être pour vous.

— Allons donc ! Ma femme a trente-six ans , elle commence à se fixer , comme les girouettes qui se rouillent.

A peine le comédien eut-il prononcé ces mots , que , la porte s'étant ouverte comme par magie , il reçut le plus joli soufflet du monde.

— Encore, dit-il avec dépit, si ce soufflet ne me venait point de ma femme !

— Hélas ! dit Baron , qui reconnut aussi sa femme , nous n'avons rien à faire ici.

Cependant ils se mirent à table et soupèrent tous gaiement. Dancourt eut encore des saillies sans nombre , une par chaque verre.

— Avec tout ton esprit , lui dit Boursault qui voyait venir avec effroi le quart d'heure de Rabelais , tu ne nous empêcheras pas de payer le souper.

Dancourt , qui n'était pas au bout de ses ressources , appela la cabaretière.

— Angélique , lui dit-il en lui prenant la main , je vais vous donner une leçon d'astronomie. N'avez-vous pas ouï parler de cette grande année platonique où toutes les choses doivent rentrer dans leur premier état ? Sachez donc que dans seize mille ans nous serons encore à boire ici à pareil jour , à pareille heure. Voulez-vous nous faire crédit jusque-là ?

La cabaretière réfléchit un peu.

— Je le veux bien , répondit-elle ; mais il y a seize mille ans jour pour jour que vous étiez encore à boire ici ; vous vous en allâtes sans me payer ; acquittez le passé , et je vous ferai crédit du présent.

III.

Nous sommes aux beaux jours de la régence , les joyeuses passions parisiennes que M^{me} de Maintenon avait un peu enchaînées dans ses rosaires de buis , relèvent fièrement la tête en face de Philippe d'Orléans , de la Parabère et de la Phalaris. Ce n'est plus l'heure de faire son salut ; on jette son âme à tous les jolis péchés , avec la précieuse insouciance d'un cadet de famille et d'une comédienne. C'est le début de cette mascarade si folle , si brillante , si éperdue , dont le tourbillon doit s'arrêter tout repentant , en 1792 , devant sainte guillotinette.

Mais ce n'est pas tout à fait une comédie de la régence que nous allons voir ; à d'autres ces profanations de l'esprit français et du cœur humain ; grâce à Dieu , le tableau qui nous appelle est plus grave et plus poétique.

Dans un coin du Berry , au fond d'une vallée assombrie par les grands bois , au pied d'une montagne toute couronnée de roches , ne voyez-vous pas ces deux tourelles aiguës où serpentent deux magnifiques ceps de vigne ? Vous êtes à la porte d'un vieux manoir en ruines qui semble habité par les hibous et les chauves-souris ; le corps-de-logis est tout dévasté ; le dernier coup de vent a détaché à demi la gouttière de la façade , et cassé presque toutes les vitres de deux fenêtres du haut. La cour est déserte , l'herbe de l'oubli encadre depuis bien des années les pavés moussus. Nul aboiement joyeux à votre passage , cet aboiement du chien qui réveille déjà le cœur. Ce château est donc un repaire de voleurs ou de fantômes ? Y bat-on la fausse monnaie ? Y fait-on le sabbat ! Rassurez-vous ; voyez là-bas à l'une des fenêtres ces deux nids d'hirondelles , ces doux oiseaux qui portent bonheur ne font jamais leur nid dans le désert. D'ailleurs , ne voyez-vous pas cette cheminée qui fume ? Entrez sans crainte , c'est une pieuse solitude où vous serez accueilli dans l'esprit du Seigneur.

Devant cette grande cheminée de pierre gothiquement sculptée , il y a deux hommes qui se chauffent. L'un , âgé de près de quatre-vingts ans , est l'ermite vénérable du voisinage ; il tourmente le feu du bout d'un grand bâton blanc où il a dessiné une croix en deux traits ; l'autre , qui n'a pas soixante ans , est l'habitant du manoir ; il est plus vieilli et plus cassé que l'ermite ; il s'est affublé depuis peu d'une longue robe de bénédictin qui ne contribue pas à égayer sa face pâle et sombre. Son front penché semble tourmenté par le souvenir. Ces deux vieillards se font bien contraste : l'ermite indique , par la sérénité de son front , par le calme de son regard presque éteint , par son sourire de béatitude , qu'il a passé une vie sans orages , dans la paix du Seigneur ; l'autre vous révèle de prime abord qu'il a traversé toutes les passions humaines : il a été battu par la tempête ; il a aimé , il a souffert ; il a bu dans toutes les coupes profanes ; mais l'ivresse qu'il a trouvée a laissé de l'amertume sur ses lèvres. A cette heure , il aspire au divin calice.

Reconnaissez-vous Dancourt ? Dancourt que vous avez vu naguère sur les planches du théâtre et sur les dalles du cabaret ! C'est presque une métamorphose d'Ovide. Mais ne perdons pas de vue notre étrange tableau. Les deux solitaires se parlent en latin ; le vieil ermite observe de temps en temps qu'ils s'entendraient mieux en français, mais Dancourt répond qu'ayant joué la comédie en français, il faut qu'il fasse son salut en latin ; d'ailleurs, cette maudite langue de Rabelais et de La Fontaine lui rappelle trop de souvenirs profanes.

— Ah ! frère Montain, dit tout à coup Dancourt entraîné par son cœur, si vous saviez les joyeux passe-temps de ma vie ? Mais silence ! silence !

— Dites toujours, mon frère, murmura l'ermite un peu curieux ; ne suis-je pas un confesseur ?

— Il y a vingt ans, j'étais le premier comédien de la France ; j'écrivais des comédies le matin, et je les jouais le soir sous les éclats de rire des gens de cour et des gens d'esprit. J'avais les plus belles amitiés du monde ; voyez ce diamant, qui sera vendu à ma mort au profit des pauvres, ce diamant qui vaut plus de mille pistoles : c'est un prince de Bavière qui me l'a mis au doigt en me disant que mon esprit brillerait plus longtemps. Louis XIV m'a plus d'une fois tendu sa belle main plus que royale. Il y avait au palais de Louis XIV un cabinet mystérieux dont M^{me} de Montespan seule avait la clef ; eh bien ! moi, j'avais mes petites entrées dans ce paradis, faveur singulière qui ne fut accordée qu'à Dufresny. Un jour, je lisais une comédie de mon chef au grand roi et à son altière favorite ; il y avait un grand feu dans le cabinet. M^{me} de Montespan me regardait avec des yeux ardents ; les grandes dames ont toujours un faible pour les comédiens ; moi, j'étais un comédien quasi grand seigneur. Enfin, ces regards si dédaigneux, qui s'arrêtaient doucement sur moi, me troublèrent au point que je faillis à m'évanouir. — Le feu vous fait mal, Dancourt ! s'écria Louis XIV avec émotion. Et, dans sa sollicitude, il alla en toute hâte ouvrir la fenêtre. Ah ! s'il avait su quel feu me faisait mal ?

Dancourt soupira par regret et par repentir tout à la fois. — Une autre fois, poursuivit-il avec un sourire d'orgueil, je jouais le Misanthrope à la Comédie ; j'étais animé à bien jouer par la

vue de M^{me} de Montespan, qui avait toujours pour moi ses douces œillades. A la fin de la pièce elle me fit appeler à l'avant-scène ; elle m'offrit sa main ; moi , je la baisai de tout mon cœur ; elle y mit tant de laisser-aller qu'elle appuya vivement la main sur ma bouche... Mais n'en parlons plus ; de grâce , éteignons les dernières étincelles.

Dancourt tendit les mains comme pour chasser ces fantômes de sa folle vie. — Allons, mon frère, voilà déjà la nuit qui vient ; vous n'avez pas de temps à perdre pour regagner votre ermitage. Voyez-vous le soleil qui se couche ?

Les deux solitaires se levèrent et allèrent vers le perron.

— Après tout, murmura l'ermite, qui se laissait séduire de temps en temps par de rians tableaux de la vie de Dancourt, si Dieu vous accorde, grâce à votre grand repentir, la rémission de vos péchés, vous n'aurez pas lieu de regretter d'avoir passé vos beaux jours si gaiement. Qui sait si Dieu me comptera les jours pieusement passés dans l'ennui.

— Croyez-vous, mon frère, que le chemin du paradis puisse s'ouvrir à un comédien qui s'est moqué de Dieu et du diable ?

— Hélas ! mon frère, le Très-Haut a mis le purgatoire sur le chemin du paradis.

Dancourt ne put arrêter une saillie :

— Comme *la Cornemuse* sur le chemin de la Comédie. Qu'ai-je dit, misérable pécheur ! O mon frère, priez pour moi !

L'ermite avait descendu le perron ; il s'inclina, sourit et s'éloigna en silence. Dancourt traversa deux grandes salles presque abandonnées ; il arriva dans une petite pièce où une femme de son âge sommeillait dans un fauteuil :

— Thérèse, dit-il d'une voix attendrie, réveille-toi, car je veux souper de bonne heure.

— Le poulet n'est pas cuit, dit M^{me} Dancourt.

— Du poulet ! Êtes-vous bien sûre que ce n'est pas aujourd'hui vigile et jeûne ?

— Allons, allons, vous marmotterez une oraison de plus.

— Ma pauvre Thérèse ! vous serez toujours jeune et folle. Vos cheveux blancs vous devraient avertir que l'heure de faire votre salut a depuis longtemps sonné.

— Je n'ai pas si grand souci de la mort que vous l'avez.

Pourquoi me repentirais-je ? Pour avoir trop ri et trop fait rire les autres ? Le bon Dieu ne me damnera pas pour cela. — Ursule, venez mettre la table et servir le souper. — A propos, Dancourt, as-tu relu les lettres de tes filles ? Sais-tu que les voilà toutes les deux dans le grand monde par leur mariage ? Tu vois que le théâtre mène à tout.

— Il ne mène pas au ciel, ma pauvre Thérèse !

— Allons, murmura M^{me} Dancourt ! le voilà encore qui bat la campagne ; je suis bien sûre qu'il a traduit aujourd'hui un psaume de David ; tous les poètes ont leurs travers.

Dancourt soupa silencieusement, entre deux *Ave* et quatre signes de croix ; ensuite il sortit, après avoir embrassé sa femme sur le front. Il traversa toutes les pièces du corps de logis, il descendit dans le jardin, il avança, tout en se recueillant, vers la chapelle. En levant les yeux au ciel, il vit briller les étoiles : *Laudate eum, omnes stellæ et lumen*, murmura-t-il avec une ardeur religieuse. Il entra dans la chapelle, où brûlaient jour et nuit deux lampes de terre. Cette chapelle était ornée d'un grand Christ d'ivoire, d'un autel en bois sculpté qui supportait un grand bloc de pierre représentant plus ou moins saint Benoît ; mais ce qui frappait surtout la vue en entrant, c'était un tombeau en marbre déposé sous le Christ. Ce tombeau, entr'ouvert, avait été apporté là par l'ordre de Dancourt. Voilà un gîte pour l'éternité, disait-il avec un sourire austère. Il prit une bêche dans un coin de la chapelle et creusa sa fosse au pied du tombeau, où les dalles avaient été enlevées. — Je crains bien, dit-il en s'essuyant le front, que la mort n'aille plus vite que moi. Il déposa sa bêche, prit sur l'autel les psaumes de David, se rapprocha du tombeau et s'y coucha. Ce ne fut pas sans peine qu'il se coucha dans ce lit funèbre où l'on a froid, où l'on est seul, mais où l'on dort, lui qui s'était couché jadis si lestement dans tant de lits divers d'un plus difficile accès. Tout en se couchant, il redit ces paroles du cantique de saint Benoît : « Les passions m'ont environné de toutes parts comme les abeilles ; elles m'ont attaqué avec ardeur, comme un feu qui brûle dans les épines, *et in nomine Domini quia ultus sum in eos.* »

Dancourt ouvrit les psaumes et lut avec recueillement celui qui commence par *Ad te, Domine, clamabo*. Il sortit du tom-

beau et secoua ses épaules comme s'il y sentait les mains glacées de la mort. Il se promena dans la chapelle, voulant continuer sa traduction des psaumes.

Bienheureux est celui qui ne s'égare pas
 Sur le chemin où les impies,
 Loin du Dieu tout-puissant, s'en vont traînant leurs pas.

Le poète, ne pouvant trouver de rime en *ies*, passa à une autre strophe.

Faites, ô seigneur Dieu, que saintement je meure,
 Que je maudisse mes péchés,
 Que je trouve bientôt la céleste demeure
 Où les archanges sont couchés.

— Hélas! dit Dancourt, ces archanges sont couchés pour la rime. Mais enfin ce n'est pas la bonne volonté qui me manque.

Quand il eut tant bien que mal traduit tout le psaume, il alla se coucher lui-même à côté de sa bonne vieille qui, malgré ses soixante-cinq ans, n'était pas encore aussi glacée que la mort.

Dix-huit mois durant, Dancourt, affaibli d'âme comme de corps, fit ce métier de trappiste. Tous ses derniers jours se passèrent à peu près ainsi. Il mourut en catholique fervent, assisté du vieil ermite qui le suivit de près. M^{me} Dancourt l'avait précédé chez les morts.

Sa fille Manon vint le veiller sur ses derniers jours. A l'heure solennelle, Dancourt prit la main de sa fille, et se tournant vers l'ermite :

— Mon père, croyez-vous que j'aie en paradis?

— Les portes du paradis sont ouvertes à tous les pécheurs repentants.

— Mais j'ai pris si peu de temps pour faire pénitence. Je suis un grand pécheur; comme a dit saint Augustin : J'ai semé les péchés à pleines mains.

— Mon père, dit Manon Dancourt, un homme qui meurt bien est à moitié sauvé.

— La volonté de Dieu soit faite ! murmura Dancourt d'une voix presque éteinte , ma fosse est creusée... mon dernier lit est fait...

Dancourt , qui déjà n'y était plus , laissa dire sa bouche tant habituée à la saillie :

— Oui , mon lit est fait : comme on fait son lit , on se couche.

Quand sa fille raconta dans le monde cette fin étrange , on eut peine à ajouter foi à ses paroles. — Dancourt ermite ! — Dancourt mort en bon chrétien ! — Le diable , dit Voltaire , est bien capable de lui avoir joué ce tour-là.

Dancourt mourant avait supplié sa fille de brûler ses comédies et ses chansons. Mais , par un quiproquo des plus singuliers , Manon Dancourt , qui n'y regardait pas de si près , brûla la traduction des psaumes de David , le fruit poétique du repentir du comédien.

Je ne sais si les révolutions ont respecté la tombe de Dancourt ; si par hasard , en passant au petit château de Courcelles-le-Roi , vous voyez cette simple épitaphe sur une dalle de marbre , **CI GIT UN PÉCHEUR REPENTANT** , faites une prière pour ce brave homme de comédien qui a fait rire vos aïeux aux dépens de vos aïeules. Vous , madame , pardonnez-lui tout le mal qu'il a dit de vous , car il a médité de toutes les femmes , passées , présentes et à venir ; c'est là son plus grand péché.

IV.

Il y a encore quelques petites pages curieuses dans la vie de Dancourt. Un jour , par exemple , il s'en va au théâtre tout en rêvant à une petite comédie dont l'idée lui venait de Montfleury. Arrivé au théâtre , il trouve les comédiens assemblés pour une lecture à faire. Il y avait là un sieur de Marcourt , gentillâtre sans pays , qui pour la douzième fois se voulait faire refuser. Il supplia Dancourt de lire la pièce suivant la coutume. Dancourt prit le manuscrit , le feuilleta un instant et se mit à lire. A peine au début , le sieur de Marcourt se plaignit qu'il lisait avec distraction. — Laissez-moi faire , dit Dancourt , et la pièce sera reçue. Le gentillâtre n'osa plus rien dire , seulement

il ne put s'empêcher de marquer sa surprise à chaque nouvelle scène. A peine Dancourt est-il au bout, que les comédiens, malgré leur mauvaise opinion sur l'auteur, s'écrient que c'est un chef-d'œuvre de gaieté. « Je le crois bien, dit Dancourt, la pièce est de moi. » Dancourt avait lu couramment sur le manuscrit de Marcault la petite comédie qu'il n'avait pas encore écrite.

Il lui arriva maintes fois de négliger d'écrire le rôle qu'il devait jouer dans ses pièces; une fois sur la scène, il s'abandonnait à l'inspiration, qui le servait toujours mieux que la mémoire. Comme ancien avocat et comme comédien, il parlait sans bégayer; mais il avait en outre une éloquence naturelle des plus entraînantes, un certain tour original des plus piquants. Aussi les comédiens le mettaient toujours en avant pour haranguer les spectateurs ou les grands du royaume. Un jour que Louis XIV sortait de la messe, Dancourt l'aborda pour lui parler de la comédie. Arrivé sur la fin de son discours, comme il marchait à reculons et qu'il se trouvait sur le bord d'un escalier; il allait faire une chute plus dangereuse que celles du théâtre. Louis XIV le retint par le bras: — Prenez garde, Dancourt, vous allez tomber. Et se retournant vers les seigneurs de sa suite: — Cet homme parle bien, messieurs. Louis XIV accorda aux comédiens ce que demandait le harangueur. Avec le président de Harlay, Dancourt n'eut pas le même succès. Il s'efforça en vain de prouver que les comédiens, par les secours qu'ils apportaient aux hôpitaux, méritaient d'être à l'abri de l'excommunication. Le président lui répondit: « Dancourt, nous avons des oreilles pour vous entendre, des mains pour recevoir les aumônes que vous faites aux pauvres, mais nous n'avons point de langue pour vous répondre. »

Dancourt, dont la vie fut toujours agitée, n'eut pas à se plaindre des aventures; une seule lui fut malencontreuse. On jouait sa comédie *l'Opéra de Village*; le marquis de Sablé y vint un soir plus d'à moitié ivre; il se plaça comme ses pareils, sur une des banquettes de la scène. A travers les vapeurs de l'ivresse, il écoutait avec sécurité; mais, ayant entendu ces vers:

En parterre il boutra nos prés,
Choux et poireaux seront *sablés*,

il s'imagina que Dancourt avait voulu l'insulter ; il se leva tout furieux, courut vers le comédien et lui donna un soufflet bruyant. Un comédien ne pouvait alors se couper la gorge avec un marquis ; le pauvre Dancourt ne trouva d'autre parti à prendre que de dire aux spectateurs, témoins de l'insulte : — C'était dans la comédie.

On peut dire de Dancourt qu'il avait l'esprit entre deux vins, cet esprit de la folle gaieté qui touche de plus près la farce que la comédie. Sa verve était toute crue ; il n'avait garde de mener sa tête, il laissait aller sa tête à l'aventure. La farce exige de l'extravagance, du feu, de l'ivresse et de la saillie. Comme les Italiens, Dancourt était grand maître en ce genre. Il y avait deux hommes dans Molière : le sublime comédien et le magnifique farceur, celui qui ne raillait pas seulement pour le plaisir de se moquer, mais pour flétrir ; celui qui riait çà et là d'un franc éclat pour se reposer de la vie. Dancourt n'a été que l'écho de cet éclat de rire ; mais c'est déjà quelque chose. Voltaire disait de lui : « Ce que Regnard était à l'égard de Molière dans la haute comédie, le comédien Dancourt l'était dans la farce. » Il y a un peu d'injustice dans ce jugement ; car, sans trop s'en douter, j'imagine, Dancourt, dans ses peintures bouffonnes, s'est parfois élevé jusqu'à la vraie comédie par quelque beau trait de gaieté et de philosophie.

Il y a toujours eu en France un refuge pour la gaieté. Avant de jouer la comédie, la gaieté chantait ; la chanson bravait tout en riant ; elle allait, abeille imprudente, bruire partout, jusqu'à l'oreille de Mazarin. Molière venu, la gaieté prit avec lui, de gré à gré, toutes les métamorphoses de la scène ; ce fut tantôt Scapin, tantôt Sganarelle, M. de Pourceaugnac, ou le cocu imaginaire. Molière mort, la gaieté toute éclopée de ce contre-temps fatal, s'en alla trouver Regnard et Dancourt comme pis aller. Dancourt l'accueillit bravement : « C'est ma mie, c'est mon âme ; je m'abandonne à elle sans souci ; elle fait de moi tout ce qu'elle veut ; elle m'a pris le peu d'esprit que j'avais. Aussi, quand je parle ou que j'écris, c'est elle qui conduit ma langue ou ma plume. Vous voyez que ce n'est pas ma faute si quelquefois ma langue fourche et ma plume va de travers. » Cependant Louis XIV touchait à son déclin ; la fortune devenait rebelle à ses mains caduques. Les malheurs du

royaume , la face glaciale de M^{me} de Maintenon , tout cela jetait sur les fronts , plutôt que sur les cœurs , un voile austère dont l'hypocrisie filait sa bonne part. La galanterie , naguère si brillante à la cour , était reléguée dans un confessionnal ; l'esprit , qui avait jeté tant d'éclairs autour du grand roi , venait de s'affubler d'une robe de janséniste. La gaieté seule , grâce à Dancourt , prenait encore ses ébats. Louis XIV , tout occupé de son salut , laissait , comme on a dit , les profanes se damner gaiement. — Il faut bien qu'on rie quelque part , dit-il à Dancourt pendant leur dernière entrevue. Le théâtre fut donc , vers la fin du règne , le seul refuge de la gaieté , aussi s'en donnait-elle à cœur joie avec son ami Dancourt. Elle mit de côté les délicatesses aimables et les gentillesse galantes de Benserade ; elle redevint une franche gaillarde aux allures sans façon , comme au temps de Hardi et de Duhamel. On la revit presque aussi folle que dans *les Galanteries du duc d'Ossone*. Mais Louis XIV fut à peine mort , que la gaieté abandonna Dancourt pour le régent , la comédie pour la saturnale. Dancourt n'y tenait plus guère ; il ne trouvait plus grand'chose à dire ni à jouer. A son tour il allait songer à faire pénitence.

Comme David Teniers et Van Ostade , Dancourt , soit dans son jeu , soit dans ses pièces , a su peindre la vérité avec je ne sais quoi de piquant dans le trait et la couleur qui nous frappe et nous plaît plutôt que la vérité elle-même. En effet , les buveurs de Téniers et les caractères de Dancourt nous paraîtraient assez insipides sans l'assistance du peintre et du poète. Dancourt , qui , selon Baron , ne voyait pas plus loin que le bout de son nez , n'a pu saisir , comme Molière , ces caractères dont les grands traits sont tracés pour tous les siècles , il a restreint son faible regard dans les travers de son temps. Aussi il y a plus d'études à faire sur les mœurs du XVII^e siècle , dans les farces de Dancourt , que dans les comédies de Molière. Plus d'une scène des farces de notre comédien est un tableau à prendre pour l'histoire de la bourgeoisie.

Le Chevalier à la mode , quoique flottant de çà de là entre la comédie et la farce , a toujours été jugé comme le chef-d'œuvre de Dancourt ; c'est une pièce de caractère et d'intrigue. Comme dans toutes les pièces de Dancourt , la gaieté en est l'âme ; elle va et vient d'un bout à l'autre , sans peine et sans

recherche. Le tableau à prendre pour l'historien dans cette pièce, c'est l'empire de la noblesse pauvre sur les enrichis ; ce charme et cette magie dans les façons des grands seigneurs, qui donnaient de l'agrément et de la grâce à leur impertinence. M^{me} Patin, M. Serrefort, M. Migaut, sont de vrais personnages bourgeois du temps de Louis XIV. M^{me} Patin, qui veut cacher son nom par tout l'orgueil de son entourage ; qui se promène en carrosse doré au milieu d'une troupe de laquais galonnés ; qui élabousse par ses chevaux superbes tous les bourgeois à pied de la bonne ville de Paris, mais qui se laisse élabousser par une vieille baronne ruinée, dont les laquais sont en guenilles, dont l'équipage délabré est traîné par d'horribles rossinantes ; M. Serrefort, qui cache prudemment sa fortune d'hier, qui craint le faste et l'éclat, à l'encontre de sa sœur ; M. Migaut, qui est conseiller au parlement depuis les pieds jusqu'à la tête, ces trois caractères sont dignes de la comédie ; mais le chevalier de Villefontaine et la baronne descendent souvent jusqu'à la farce : la gaieté n'y perd rien.

La Maison de campagne est une comédie faite au hasard, sans intrigue et sans caractère. C'est la satire des robins et l'apologie des guerriers. Dancourt a toujours poursuivi de ses saillies les tabellions, les avocats, les procureurs, les baillis, le petit présidial et la petite sénéchaussée, mais il a toujours eu un faible pour les soldats ; il les fait tous aimables, galants et généreux ; ils sont toujours en communauté de buffet, de cave et de femme avec les robins, sans compter que les pauvres diables sont battus s'ils ne sont contents.

La Parisienne, dont Favart s'est souvenu pour *la Chercheuse d'esprit*, est une comédie très-licencieuse, mais très-jolie. La saillie et l'épigramme y sont répandues à pleines mains. Dancourt n'a jamais eu tant d'esprit et tant d'enjouement. C'est une jolie Dancourade, a-t-on dit longtemps, comme on disait du *Moulin de Javelle* : C'est une jolie paysannerie. Par malheur, les femmes y sont fort maltraitées. En vrai disciple de Molière, Dancourt n'a garde de respecter les femmes ; c'est souvent aux dépens des femmes que Molière corrige les hommes ; c'est toujours aux dépens des femmes que Dancourt fait rire les hommes.

Je laisse dans l'oubli les soixante autres pièces de Dancourt ;

il y en a de toutes les formes et de tous les genres. Plus d'un vaudevilliste de ce temps y a trouvé sa plus belle scène et son plus beau mot ; nul n'y a pris garde : une œuvre où l'oubli a passé appartient au premier venu. Dancourt a rimé dans ses jours perdus une lamentable tragédie dont il n'y a rien à dire ; mais on a de lui quelques fables et quelques contes fort joliment tournés, comme *les Pots cassés* et *l'Oraison*. Le conte ne pourrait sans trop de licence s'encadrer ici, mais on me saura gré de reproduire la fable.

LES POTS CASSÉS.

FABLE.

Les pots cassez font bruit : oyez comment ?
Entiers et sains sur l'humide élément,
Deux pots flottoient différens de structure.
L'un de métal relevé d'encolure,
Sans soin, sans peur, vogoit arrogamment.

L'autre, de terre, alloit plus humblement,
De son voisin craignant l'attouchement,
Et d'augmenter par une atteinte dure
Les pots cassez.

Du pot craintif voici l'enseignement.
Quand un petit s'allie imprudemment
Avec un grand pour trop haute aventure,
Le grand en sort en fort bonne posture ;
Et le petit paye ordinairement
Les pots cassez.

Un dernier mot sur Dancourt : il a fait rire son monde pendant un demi-siècle. Voilà son œuvre ; il en est de plus tristes. Il faut lui rendre mille actions de grâce, aujourd'hui surtout qu'il n'y a plus personne pour nous faire rire.

LONDRES.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE.

—*Histoire de l'ordre de la Jarretière*, par Beltz.—Publications du club de Roxburgh et de la Société Shakspearienne.—ROMANS.
—*Le Tueur de Daims*, par Cooper.—*Guy Fawkes*, par H. Ainsworth. — *L'Ancien régime*. — *Souvenirs de Famille*.—*Pic-Nic Papers*, etc.—THÉÂTRES, NOUVELLES, etc.

Sir Robert Comyn, un de nos premiers magistrats dans l'Inde, a consacré récemment les rares loisirs de ses graves fonctions à étudier les développements de la société européenne depuis l'époque où Charlemagne reconstitua l'empire d'Occident, jusqu'à celle où Charles-Quint monta sur le trône. Entre ces deux dates, sir Robert Comyn voit une période distincte du mouvement social, une sorte de tutelle exercée sur la civilisation européenne par l'empire et la papauté. L'accession de Charles-Quint ne peut-être considérée sans doute comme ayant émancipé le monde; mais, à l'époque où elle eut lieu, les divers éléments de la société moderne avaient pris une force qui mettait la marche des peuples au-dessus de toute direction humaine. L'enfant brisait ses langes, l'esprit secouait une à une toutes les entraves du dogme; il y avait émancipation sans révolte, et par la seule force des choses.

Le règne de Charlemagne, la lutte des empereurs et des papes, l'histoire de la maison de Hohenstauffen, celle de l'influence française en Italie, l'organisation des municipalités lombardes, le grand schisme d'occident et le concile de Constance, les désordres de la chevalerie, l'institution des tribunaux wehmiques, les Borgia, les guerres d'Italie, le traité de Cambrai, telle est à peu près la série de faits parcourue par sir Robert Comyn, avec une grande rectitude de vues et une érudition de bon aloi.

J'aime moins cette science excessive qui s'attache aux points les plus munitieux de l'histoire. Toutefois les antiquaires sauront sans doute gré à M. Beltz, membre du collège héraldique (*college of Arms*), d'avoir, après Selden, Ashmole et le héraut Anstis, écrit les annales (*memorials*) de l'ordre de la Jarretière. L'intérêt tout local d'une telle histoire nous dispense d'en parler longuement; mais nous ne saurions passer sous silence la réfutation de l'erreur populaire qui se rattache à la fondation de cet ordre illustre par Édouard III. La version de Polydore Virgile et de Froissart, cette anecdote si chevaleresque des amours du roi pour la comtesse de Salisbury, est impitoyablement effacée par la rigoureuse critique de M. Beltz, qui se fonde principalement sur ce que la comtesse, à l'époque où ses charmes auraient dû faire sur le monarque une si vive impression, comptait un nombre de printemps tout à fait inconciliable avec cette hypothèse.

M. Beltz essaie d'en établir une autre, plus exacte peut-être mais à coup sûr moins gracieuse. Édouard III, en adoptant la jarretière comme symbole guerrier, se serait ressouvenu d'un expédient employé par Richard I^{er} lors de son expédition contre l'île de Chypre, où, voyant ses soldats prêts à lâcher pied, tant ils étaient harassés de fatigue, il confia le soin de leur rendre courage à un certain nombre des plus braves. Ceux-ci, pour se distinguer d'abord, et pour perpétuer ensuite le souvenir de cette événement, imaginèrent d'attacher autour de leurs jambes une jarretière ou courroie, qui resta longtemps un insigne de mérite militaire.

A la bonne heure, mais que devient le sens de cette devise mystérieuse : *Honni soit qui mal y pense?* — Et n'est-ce pas lui donner un sens bien vague que d'y voir avec M. Beltz un

simple défi à quiconque penserait mal, soit de l'ordre, soit des chevaliers. Ne pourrait-on, tout en ôtant à la comtesse de Salisbury le rôle brillant que le naïf Froissart lui donna sur des *on dit* plus ou moins authentiques, trouver une autre héroïne, une autre jarretière, et conserver la tradition reçue?

Jusqu'au règne de Henri VIII, les dames étaient admises dans l'ordre, et la suppression de ce privilège s'accorde merveilleusement avec le mépris que devait professer pour le beau sexe le sanglant époux de Catherine Howard. Sous la reine Anne, il fut un instant question de rétablir l'ancien usage? Pourquoi la reine Victoria ne serait-elle pas tentée de revenir à cette idée? Le ruban et l'étoile seraient d'excellentes fiches de consolation pour les grandes dames whigs que la dernière crise ministérielle à éloignées de sa personne.

Le club de Roxburgh, modifiant depuis quelques années son système de publications exclusives, a livré successivement au public quelques monuments assez curieux de littérature et d'archéologie nationale. Le dernier volume édité par ses soins est un des plus précieux de la collection. Il renferme trois manuscrits : 1° Le livre de dépenses de la comtesse Eleanor de Leicester, troisième fille du roi Jean, et femme du célèbre Simon de Montfort, qui fut tué à la bataille d'Evesham. Ces comptes vont du 19 février au mois d'octobre 1265, et forment le document le plus ancien sur la vie intérieure des nobles anglais. 2° Les comptes d'Eleanor de Castille, femme du roi Édouard I^{er}, pendant l'année 1291. 3° Enfin le livre-journal, les *Memoranda*, de sir John Howard, depuis duc de Norfolk (le « Jocky of Norfolk » de Shakspeare), de 1462 à 1471.

Le premier de ces manuscrits a été acheté en France, où il existait depuis cinq cents ans, par les patrons du *British Museum*. On y trouve les plus curieux détails sur la cuisine et les costumes du temps, le taux de la consommation quotidienne, les gages des domestiques, etc. Par le second, l'intérieur d'un palais vers la fin du XIII^e siècle nous est révélé dans ses plus menus détails. C'est ainsi qu'au chapitre des dépenses royales nous trouvons 14 liv. sterling payées par Édouard I^{er} à sept dames de la cour qui, le lundi de Pâques 1290, étaient allées l'obséder dans sa chambre jusqu'à ce qu'il eût consenti à payer l'amende pour recouvrer ce qu'on appelait alors « la paix du

roi. » Plus loin, nous voyons le même monarque racheter un de ses chevaux favoris à une simple lavandière qui le lui avait gagné. C'était à Fringringhoe, dans le comté d'Essex. Édouard partait pour la chasse. Les piqueurs, les meutes, remplissaient la cour du château. Parmi les femmes accourues au bruit des cors se trouvait une jolie fille nommée Mathilda Waltham, ouvrière à la buanderie. Le joyeux monarque, lui montrant un des chevaux préparés pour sa suite, gagea qu'elle n'oserait le monter et suivre la chasse jusqu'à la mort du cerf. Mathilda s'élança sur le noble animal qui formait l'enjeu de ce singulier pari. et galope bravement à côté du roi toute la journée durant. Il en coûta 40 shellings à sa majesté. Notez bien que l'argent valait à cette époque quinze fois plus qu'aujourd'hui.

L'estime qu'on faisait de la poésie, dans ces temps reculés, est authentiquement démontrée par le tableau des frais d'une cour plénière tenue à Westminster et à New-Temple, lors des fêtes de la Pentecôte, en 1506. Quatre-vingt-quatorze ménestrels y avaient été convoqués, presque tous Français, comme leurs noms l'indiquent : cinq d'entre eux avaient le titre de roi. Il y avait le roi de Champagne, le roi Capenny, etc. Chacun d'eux reçut 5 livres 6 shellings 8 deniers (environ 1,500 francs de notre monnaie actuelle). En tout, ils coûtèrent plus de 200 livres st. ce qui revient à dire environ 3,000 francs. Peu de fêtes royales rapportent maintenant pareille somme à la poésie. En revanche, la musique est mieux traitée de nos jours, et M. Listz ou M. Batta ne se contenteraient pas du mince salaire accordé à Janin le Lutour ou à Baudec le Tabourer, à Guillaume Sanz-Manière ou à Gillotin Perle-dans-l'œil.

Avant de quitter l'archéologie pour des œuvres modernes, permettez-moi de signaler à vos collecteurs d'antiquités dramatiques la quatrième publication de la Société Shakspearienne. Elle consiste en un gros volume de quatre à cinq cents pages, intitulé *le Jeu de Coventry (Ludus Coventriæ)*, et renfermant quelques spécimens des *mystères* qu'on représentait aux célèbres foires de cette ville. M. J. O. Halliwell, qui a été chargé de les éditer, y a joint d'utiles notes et un glossaire fort étendu.

Un ouvrage de d'Israeli est la meilleure des transitions pour arriver de l'érudition *pur sang* à des conceptions sous ce rap-

port contestables ou nulles. D'Israeli n'est pas un savant dans toute la vérité du mot ; mais il a, outre le goût de la science, l'esprit nécessaire pour se placer entre elle et le public. Il joue chez nous, par rapport à la littérature érudite, le rôle réservé chez vous à M. Arago par rapport à l'astronomie ; il en est le vulgarisateur le plus habile et le plus goûté. Ses *Aménités littéraires*, comme ses *Curiosités* et ses *Miscellanées*, sont un recueil de petits traités critiques sur des sujets arbitrairement choisis, tantôt dans l'histoire, comme les institutions Druidiques ou la Conquête Normande, tantôt dans les origines littéraires, comme ses chapitres sur les romans gothiques, la formation de l'idiome anglais, sur Chaucer, Gower, Piers Plowman, Occleve et Lydgate. On y trouve aussi des études de mœurs, comme sa dissertation sur le Page, le Baron et le Ménestrel ; ou bibliographiques, comme sa thèse sur les origines de l'imprimerie. Mais il excelle surtout à réhabiliter les écrivains inconnus ou victimes d'un injuste oubli. Votre Charles Nodier lui-même ne dépense pas à ce travail ingrat plus de bon style et d'ingénieuse logique. La *Vie de Skelton*, poète lauréat sous Henri VIII, est sous ce rapport un véritable modèle. Les gens curieux de poésie et de rythme savent bien chez nous que Skelton est sinon l'inventeur, du moins le meilleur modèle du mètre rapide qui a conservé son nom. Mais bien peu se sont inquiétés des poèmes par lesquels le vers de six, cinq et même quatre syllabes a été popularisé. Cependant la renommée de Skelton avait des garanties peu ordinaires : ce n'était pas un de ces vulgaires épigrammatistes, dont la licence, protégée par leur obscurité, prend sa source dans une indépendance pauvre et envieuse. Loin de là. De son temps notre poète était célèbre et adulé. Précepteur d'Henri VIII et fort avant dans les bonnes grâces de ce roi lettré, complice d'ailleurs de ses premiers efforts contre l'autorité du pape, et l'un des ecclésiastiques qui, tout d'abord, rompirent les prescriptions catholiques relatives au célibat, il est appelé dans les écrits d'Érasme « la lumière et l'ornement des lettres anglaises. » Warton atteste l'étendue de ses connaissances classiques, et son importance dans l'État se prouverait au besoin par la rancune terrible que lui gardait le cardinal Wolsey, contre la colère duquel Skelton fut obligé de chercher asile dans le sanc-

tuaire de l'abbaye de Westminster. En dépit de tout ce bruit fait autour de lui durant sa vie, de ces éloges flatteurs, de ces inimitiés puissantes, Skelton était aujourd'hui un être de raison pour le vulgaire, et à peine un nom connu pour bien des littérateurs. D'Israeli a réussi à lui rendre son rang et son importance.

On ne peut se défendre d'un sentiment mélancolique en lisant les premières lignes de la préface placée en tête du recueil qui nous occupe. D'Israeli, dont les débuts dans la carrière des lettres (alors bien moins envahie) remontent à près d'un demi-siècle, nous apprend que, « devenu aveugle, il ne lui sera pas donné de lire une seule ligne de ce livre, presque entièrement dicté à une main fidèle et revu par des yeux chéris. » Cette allusion touchante désigne D'Israeli le fils, connu par plusieurs ouvrages d'imagination.

Arrivons au roman; et d'abord, à tous seigneurs, tous honneurs: saluons un chapitre nouveau par Cooper à la longue histoire de son *Bas-de-Cuir*. Quatre romans ne lui ont pas paru suffire pour épuiser ce type si favorablement accueilli; et, bien qu'il eût enterré le vieux trappeur, il le complète en rétrogradant sans façon vers le début de sa poétique existence. Le *Tueur de Daims* (*the Deerslayer*) nous montre, jeunes et et superbes, Longue-Carabine et son ami Chingachgook. Ils courent déjà les bois, suivis à la piste par les Mingos, esquivant et rendant des coups de fusil et de tomahawk, toujours en grand danger d'être pris ou scalpés, mais toujours de sang-froid et prêts à rire — de ce rire silencieux que vous savez — dans les plus dangereuses extrémités.

Voyez-les plutôt, tapis sur la lisière d'un bois, près d'un camp de Hurons où la bien-aimée de Chingachgook est captive. Les guerriers sont accroupis autour du feu, leurs formes athlétiques se dessinent en noir sur l'éclat des flammes. Derrière eux, à quelques pas, se tient un groupe rieur de jeunes filles. Hist, la prisonnière, est au milieu d'elles, et répond à des sarcasmes lancés contre les Delawares par des plaisanteries aigres-douces sur le peu de courage des Hurons. — « Les Delawares sont des femmes; le daim ne fuit pas devant leurs chasseurs. Sait-on le nom d'un jeune guerrier Delaware? lui avaient dit ses moqueuses compagnes.

» — En vérité, réplique Hist. Et Tamenund, lui qui maintenant est vieux comme les pins de la montagne, n'aurait-il pas été jeune? Son nom n'a-t-il pas été répété depuis les bords du Grand Lac salé jusqu'aux Eaux-Douces du couchant. La famille d'Uncas est-elle inconnue? Bien que les Visages-Pâles aient labouré ses sépultures et foulé aux pieds les os qu'elles renfermaient, en connaissez-vous beaucoup d'aussi renommées? Les aigles volent-ils aussi haut, les daims sont-ils plus rapides, la panthère montre-t-elle plus de courage que les guerriers de cette race? Si les filles des Hurons tenaient leurs yeux plus ouverts, elles verraient un jeune homme appelé Chingachgook, droit comme un frêne et solide comme le rocher, qui passe tous ceux qu'elles connaissent.

» Lorsqu'il entendit la jeune fille se servir de cette figure de rhétorique indienne : *En ouvrant les yeux, vous verriez...*, le tueur de daims, couché derrière son ami le Delaware, lui enfonça ses doigts dans les côtes et se mit à rire de tout son cœur. Hist, en effet, né croyait pas si bien dire.

» Le discours qu'elle venait de prononcer avait soulevé des répliques passablement animées, et la conversation était devenue bruyante, lorsque le Delaware, se dérochant de son mieux derrière son ami, tira de ses lèvres un léger bruit parfaitement semblable au cri des écureuils de la plus petite espèce. Ce son, familier aux oreilles des assistants, n'éveilla l'attention de personne; Hist cependant cessa aussitôt de parler, et resta complètement immobile, conservant sur elle-même assez d'empire pour ne pas même détourner la tête à ce signal bien connu, par lequel son amant lui avait plus d'une fois rappelé l'heure des secrètes entrevues. Chingachgook ne douta plus que sa présence ne lui fût révélée; et c'était, en attendant mieux, le premier résultat à obtenir.

.....

» Par bonheur, peu d'instants après, un des guerriers appela la vieille femme qui était chargée de garder Hist, et lui demanda de l'eau pour éteindre sa soif. Il y avait une excellente source au nord de l'espèce de promontoire où les Indiens avaient assis leur camp, et la vieille partit pour s'y rendre, une calebasse à la main, suivie de Hist qu'elle ne voulait pas perdre de vue et dont elle étreignait le joli bras avec une vigueur

presque haineuse. Au moment où les deux femmes passèrent près de l'arbre qui cachait Chingachgook et son ami, le premier chercha de la main son tomahawk pour fendre la tête à la vieille sorcière; mais le tueur de daims, qui n'était pas amoureux, vit d'un coup-d'œil toute l'imprudencé d'un pareil assassinat, le moindre cri de la victime pouvant mettre vingt guerriers à leurs trousses. Il avait d'ailleurs, sur l'inutile effusion du sang, des opinions particulières; aussi retint-il la main prête à frapper.

» La vieille et Hist continuèrent à marcher, suivies de près et à petit bruit par les deux amis. Arrivées à la fontaine, la vieille remplit sa gourde; elle s'en revenait, tenant toujours la main de la captive, lorsqu'elle se sentit saisir par le cou avec une telle violence, qu'elle lâcha prise immédiatement sans pouvoir faire entendre d'autre bruit qu'une sorte de gloussement étouffé. Le Serpent passa son bras autour de la taille de son amie, et tous deux s'élançèrent, au travers des broussailles, du côté de la pointe où le canot était amarré.

» Le tueur de daims était demeuré près de la vieille Indienne, s'appliquant à la laisser respirer, mais à comprimer exactement ses cris, ce qui demandait toutes les ressources du doigté le plus délié. Un organiste eût apprécié cette délicate manœuvre. Cependant l'inférieure sorcière mettait à profit les courts instants de répit qu'il lui accordait; si bien qu'avec un ou deux éclats de voix, elle donna l'alarme au camp. On entendit bondir sur le sol les guerriers effarouchés, et, l'instant d'après, on en vit trois ou quatre courir sur la cime du promontoire, se dessinant en noir sur un fond vivement éclairé, semblables aux étranges figures de la fantasmagorie. Le moment de la retraite était venu pour notre chasseur. Donnant un vigoureux croc-en-jambe à sa prisonnière, et, soit haine, soit politique, lui laissant en guise d'adieux une dernière étreinte plus vigoureuse que toutes les autres, il l'étendit à demi morte sur le gazon; puis il se perdit dans le taillis, où son fusil l'aidait à garder l'équilibre, la tête haute et le regard en avant, comme le lion sur ses gardes.

.....

» Malgré tous les dangers qu'il courait, le tueur de daims n'entra point sans hésiter dans le petit bois qui bordait le ri-

vage. Tous les détails de la scène qu'on vient de lire avaient éveillé en lui des instincts de meurtre qui lui étaient encore inconnus. Les quatre silhouettes humaines, qui se dressaient en pleine lumière, lui offraient une occasion séduisante d'abattre au moins un de ses ennemis. Ils étaient en effet immobiles, cherchant à distinguer dans l'obscurité l'endroit d'où partaient les cris étouffés de la vieille Indienne. Un homme moins prudent que notre chasseur n'aurait pas résisté à la tentation, et la mort de l'un d'eux était inévitable. Il s'abstint, par bonheur, et quoique son fusil semblât s'abaisser d'instinct vers le plus rapproché des hommes qui lui donnaient la chasse, il ne tira point, et, sans même le mettre en joue, il disparut dans le fourré. Un moment suffit pour gagner la baie et en faire le tour jusqu'à l'endroit où Chingachgook et Hist, déjà installés dans le canot, l'attendaient avec anxiété. Il leur jeta son fusil, et se penchait pour imprimer à la barque un mouvement qui l'éloignât du rivage, lorsqu'un indien, agile et robuste, franchissant tout à coup les buissons, sauta sur ses épaules comme une panthère. Le sort de l'aventure se trouvait remis en question, la moindre indécision pouvait tout perdre. Avec une générosité qui eût illustré à jamais un guerrier romain, et qui se perd dans l'obscurité de cette vie héroïque, le tueur de daims concentra tous ses efforts pour envoyer le canot, d'un seul élan, à cent pieds de lui. Entraîné par l'énergie de cette vigoureuse impulsion, il tomba dans l'eau, la tête la première, et son antagoniste l'y suivit forcément. L'eau, très-profonde un peu plus loin, n'arrivait guère si près du bord qu'à la poitrine des deux combattants. Cela suffisait, et de reste, pour compromettre l'existence de notre chasseur, si malencontreusement tombé; mais ses mains étaient libres, et le sauvage, pour revenir à la surface de l'eau, avait bien été contraint de lâcher prise. Pendant une demi-minute, ce fut une lutte désespérée, comme celle d'un alligator aux prises avec une énorme proie. Ensuite ils se relevèrent tous deux et se saisirent les bras, seul moyen d'éviter dans l'obscurité l'usage du couteau à scalper. On ne peut savoir comment se fût terminé cet étrange duel, car une demi-douzaine d'Indiens, survenus aussitôt, sautèrent dans l'eau pour porter secours à leur ami. Le tueur de daims se rendit alors prisonnier avec une dignité presque égale à son dévouement.

Nous ne voulons pas ôter à notre vieil ami Bas-de-Cuir toutes ses chances de succès en racontant la suite de ses aventures. Ce qu'on vient de lire suffira pour prouver que Cooper, sur son véritable terrain, est toujours ce romancier puissant, original et vrai, qui se fit un nom dans les circonstances les plus difficiles, et en face de la plus écrasante rivalité, celle de Walter Scott.

M. Harrison Ainsworth, avec un talent incontestable, ne prendra place ni à côté de l'un, ni à côté de l'autre. Ses heureux mélodrames, *Jack Sheppard* et les autres, semblent l'avoir tué. Il est ainsi bien des succès dont on se relève plus difficilement que des revers en apparence les plus funestes. *Guy Fawkes*, que cet écrivain vient de publier en volumes avec les illustrations de George Cruickshank, qui déjà le décoraient dans le *magazine*, où il a fait sa première apparition, n'est qu'un délayage démesurément long d'une vieille histoire trop connue pour prêter utilement au drame et au roman ses personnages populaires.

Monk Lewis (l'auteur du *Moine*), furieux de ce qu'on lui reprochait un anachronisme dramatique, et voulant montrer à quel point il tenait peu compte de pareilles erreurs, disait un jour : « J'écrirai un drame sur la conspiration des poudres, et j'y montrerai Guy Fawkes amoureux de la fille de l'empereur Charlemagne. » M. Harrison Ainsworth a presque pris au sérieux cette sortie bouffonne. Son *Guy Fawkes* est un papiste consciencieux et dévot, naturellement mélancolique et superstitieux, mais en revanche plein d'honneur et de sensibilité. Ceci ne l'empêche pas, lié qu'il est par un serment surpris à sa religion, de tout préparer pour le meurtre du roi et du parlement. Sur ces entrefaites, une noble damoiselle, fille et unique héritière de sir William Radcliffe, s'éprend d'un amour platonique pour le jeune conspirateur, et rejette, pour se conserver à lui, une foule de partis avantageux. Guido reste assez froid à ces preuves d'un amour qu'il semble vouloir ignorer, et la belle Viviana prend alors un parti passablement original : c'est de le traquer dans les profondeurs d'une forêt, où, seule avec lui, elle lui pose très-franchement les questions les plus indiscrettes, en demandant une réponse immédiate et affirmative. De plus, et afin sans doute d'éviter tout fâcheux retour, elle a mené

avec elle un prêtre disposé à bénir l'union qu'elle veut voir s'accomplir immédiatement. Guy Fawkes, ainsi cerné, se rend à discrétion. Qui eût résisté? Une fois mariée, la belle Anglaise lui impose un programme conjugal qui se résume en ce peu de mots : « Je ne serai jamais votre femme, mais j'ai voulu être votre veuve. » Ce n'est pas la seule inconséquence à laquelle l'amour entraîne Viviana, car elle livre à son époux la disposition de son immense fortune, « qu'il pourra, lui dit-elle, employer à ses projets contre l'État, » bien que, ces projets, elle les juge gravement coupables.

Ainsi alimentée, la conspiration va son train, bien que connue (selon M. Ainsworth) de plusieurs chefs du parti protestant. Le comte de Salisbury, entre autres, en est positivement informé, et n'en retarde la découverte jusqu'au soir du 5 novembre, que pour laisser, dirait-on, au roman tous ses effets, toutes ses péripéties. Les incidents merveilleux, les opérations de magie blanche et noire, les sorciers, les prédictions, encombrant ce roman, dont chaque chapitre ressemble à un dénouement de tragédie, tant il y meurt de braves gens par le fer, le feu, le poison, les tortures. On est bien vite rassasié de ces horreurs accumulées, et qu'un style prétentieux rend particulièrement insupportable. Le mélodrame, pour être bon, doit être naïf. Les raffinements littéraires ne font que l'affaiblir et le gêner.

M. James, par exemple, — dont je m'étais bien promis de ne vous parler jamais, — me vient trop naturellement à l'esprit, à propos de M. Ainsworth, pour que je m'abstienne d'un parallèle. M. James, dans son dernier roman (*the Ancient Regime*), a franchement abordé le genre où Victor Ducange et Pixérécourt se sont illustrés. Une enfant trouvée, un grand seigneur qui l'achète, un roi qui la vole, un ouvrier qui la sauve, le tout sous la mystérieuse influence de la police, lui ont suffi pour écrire une histoire qui se lit d'un bout à l'autre sans trop de fatigue.

J'en dirai autant des trois petits romans réunis par lady Charlotte Bury sous le titre de *Souvenirs de Famille* (*Records of Family*). Dans le genre adopté par miss Burney, et depuis, avec plus de talent, par miss Edgeworth, ces productions un peu fades ne manquent pas d'une certaine vérité, d'une sorte

d'onction sentimentale qui doit agir fortement sur des nerfs déjà ébranlés par l'abus du thé. Chaque œuvre a ses conditions de succès ; celles-là comme d'autres , et plus que d'autres peut-être.

Les *Pic-Nic Papers* (ainsi nommés par un ressouvenir des *Pickwick Papers*, qui obtinrent, il y a quatre ans, un si grand succès , et commencèrent la réputation de Dickens), ont paru sous la protection de ce nom populaire. C'est un livre entrepris, comme le *Livre des Cent-et-un* , pour venir en aide, par une souscription littéraire , à la famille d'un jeune écrivain, mort sans laisser de quoi vivre à sa veuve et à ses enfants. Nouvelles, essais, poésies même, tout est tombé pêle-mêle sous la main de l'éditeur. Le résultat final de ces contributions volontaires est une de ces *ollas podridas* où le médiocre domine, selon l'usage, et d'où le très-mauvais n'est point exclu. Le très-bon ne s'y fourvoie jamais, je ne sais pourquoi.

Ajoutons, pour mémoire. quelques simples titres à cette liste déjà longue : un roman sur le magnétisme animal (*Sterner, a Tale of Mesmerism*), par Isabella F. Romer ; un autre sur l'Italie au xv^e siècle, par l'auteur du *Pape* (ne confondez pas, s'il vous plaît, ce dernier avec M. de Maistre); quelques contes de miss Harriett Martineau (*the Peasant and the Prince, Feats on the Fiords*, etc.), écrits spécialement pour la jeunesse, et qui nous rappellent un joli petit roman maritime du capitaine Marryatt (*Masterman Ready*), également à l'usage des écoles de garçons.

A propos de romans, nous avons perdu l'un des hommes qui faisaient le roman bouffon avec le plus de succès. Théodore Hook, l'auteur de *Sayings and Doings*, est mort, il y a dix à quinze jours. Esprit brillant et facile, il était en possession d'amuser le public depuis qu'il avait atteint l'âge d'homme. Vers improvisés, mystifications de société, calembourgs monstrueux, parodies, romans, pièces de théâtre, il produisait sans cesse et à la fois tout cela. En 1815, on eut le tort de le prendre au sérieux et de l'envoyer avec une charge de trésorier à l'île Maurice. Cinq ans après, il revint en Angleterre chargé de fers par ordre du gouverneur, et accusé d'un déficit assez considérable. Il resta quelque temps en prison ; puis, un beau matin, la liberté lui fut rendue, sans qu'on ait jamais su à

quelle occasion, et sans que personne y ait regardé de fort près, pas même, nous le croyons, ceux qui lui ouvrirent les portes de Newgate. Sa vie de journaliste et d'écrivain recommença presque aussitôt, et la mort est venue le surprendre entre deux facéties.

Les admirateurs du talent de Wilkie se sont réunis dernièrement en assemblée solennelle, et sur la motion de sir Robert Peel, appuyée chaudement par lord John Russell (ces graves personnages se trouvant d'accord pour la première fois de leur vie peut-être), on a voté qu'une statue lui serait élevée dans la Galerie Nationale. En quelques heures, les souscriptions se sont élevées à plus de 1,100 liv. sterl. (27,500 fr.).

Le mois de septembre n'a pas été sans événements dramatiques. Nous avons eu d'abord la réouverture de Covent-Garden avec la même directrice (M^{me} Vestris) et à peu près les mêmes acteurs que l'an passé, moins toutefois la charmante miss Ellen Tree. Miss Adélaïde Kemble est engagée comme prima donna, et M. Charles Kemble pour les pères nobles, les oncles et les Falstaffs. La composition de la nouvelle troupe de Covent-Garden avait donné lieu à des bruits mystérieusement enregistrés par tous les journaux, sur le compte d'une jeune dame aussi distinguée par ses charmes et son talent littéraire que par ses malheurs, et qui se préparait, disait-on, à débiter dans la carrière dramatique. Il s'agissait tout simplement de mistriss Norton, compromise naguère dans un procès fort singulier que son mari avait intenté à lord Melbourne. Cette dame a répondu par une lettre furibonde à ces insinuations perfides, où elle pensait voir une attaque à sa réputation; et tous les journaux, l'un après l'autre, ont été contraints de venir protester de leur profond respect pour la belle muse irritée. Si toutes ces genuflexions sont le résultat d'un *puff*, vous conviendrez qu'il est charmant.

Covent-Garden se propose de jouer l'opéra et la comédie. MM. Sheridan Knowles, Leight Hunt, Peake et Bourcicault, préparent des pièces promises à ce théâtre. En attendant, il a repris le *Midsummer Night's Dream* de Shakspeare, deux ou trois comédies de Sheridan, et l'une des meilleures pièces de Colley Cibber : *She would and she would not* (*Elle voudrait et ne voudrait pas*). On annonce comme devant être

représentée fort incessamment une pièce en cinq actes intitulée *la Vanité, ou Qu'en dira-t-on?*

Au théâtre de sa majesté (*Italian Opera house*), nous avons eu le Bénéfice de Balfe, ce pauvre chanteur qui vient de se ruiner en essayant de ressusciter l'opéra national. Une société d'amateurs qui s'intitulent *les Shakspeariens* ont joué *Othello*, après quoi on a entendu un brillant concert, où Julia Grisi, Mario de Candia, le bénéficiaire et sa femme, ont rivalisé de talent. La salle était comble.

Parmi les nouveautés qu'on a jouées à Hay-Market, une farce, *la Pension*, a obtenu quelque succès. La reprise d'une comédie de Massinger (*the Riches or the Wife and widow*), en dépit des efforts de Macready (*sir Luke*) et de mistress Stirling (*lady Traffic*), a passé presque inaperçue. On répète avec activité un drame de M. Zouch Troughton, intitulé *Nina Sforza*, dans lequel Macready et miss Ellen Faucitt doivent remplir les principaux rôles.

Le capitaine Marryatt a voulu s'essayer au théâtre. Un petit acte de lui (*The Cloak and the Bonnet*) a complètement échoué. Avis aux romanciers-vaudevillistes ou aspirant à le devenir. Au même théâtre (*English Opera house*), une plaisanterie trouvée dans les papiers de Théodore Hook réussit à merveille. On ne pouvait lui faire de funérailles plus gaies et plus en rapport avec sa vie. La chose s'appelle *Pug*. Pug est un petit chien appartenant à une veuve, et que la mort vient frapper sous ses jupons. Elle le pleure si amèrement que chacun s'y trompe, et qu'on la croit navrée de la perte de son époux. De là une foule de quiproquos que vous voudrez bien imaginer.

M. et mistress Keeley, transfuges de Covent-Garden, attirent la foule dans un de nos théâtres secondaires (*New-Strand*), où ils ont fait revivre avec une grande verve de gaieté le vieux personnage de Polichinelle.

Le Wauxhall se ferme définitivement, le Wauxhall, jadis si célèbre, où se nouaient et se dénouaient tous les romans qui ont fait pleurer nos grand'mères. Le génie de la spéculation, qui s'abat au sein des grandes villes, partout où il voit quelques arbres verts, ne pouvait épargner ces jardins, déchus de leur ancienne splendeur. On bâtit déjà sur le sol dévasté.

Une exhibition d'une nouvelle espèce a été risquée aux concerts d'été. Les *Tableaux vivants*, dont vous avez eu, je pense, à Paris, quelques échantillons, consistent en un certain nombre de femmes, déformées par le corset, et qui viennent éclater en public une maigreur à peine gazée, sous prétexte de groupes mythologiques. Beaucoup de gens ont trouvé que cela n'était pas beau, et ils ont sifflé. D'autres, jugeant qu'une indécence quelconque a toujours son prix, ont vigoureusement applaudi. Averti par ce conflit d'opinions, le directeur des concerts, en homme bien avisé, a augmenté les draperies et doublé les gazes. C'est presque aussi laid : c'est moins indécent. Aussi le public a cessé d'applaudir et de siffler. Il cesse même, peu à peu, d'aller aux concerts d'été, qui deviennent des concerts d'automne.

Voilà bien du bavardage, et bien frivole. Excusez les fautes de votre correspondant.

O. N.

LA SYLVESTRINA.

I.

Sur la rive gauche de l'Arno, un soir de mai, l'an 1482, allaient au pas de leurs chevaux, et sur deux rangs, quatre cavaliers se dirigeant vers Florence. Les deux cavaliers qui ouvraient la marche étaient remarquables par l'élégance de leurs costumes et par leur bonne mine. Jeunes et bien faits tous deux, plantés sur leurs selles avec une grâce charmante, on les eût pris volontiers pour de grands seigneurs suivis de leurs domestiques, s'ils ne se fussent de temps à autre retournés vers les deux cavaliers qui suivaient à quelques pas de distance, leur adressant la parole de l'air d'une intime familiarité. Mis avec moins de recherche, moins aisés dans leurs allures, ceux-ci cependant se distinguaient, à l'exemple des deux autres, par une physionomie vive et fière, par l'aplomb du langage et l'intelligence du regard. Antonio Boltraffio, Marco Uggioni, tels étaient les noms des compagnons qui marchaient derrière, peintres assez avantageusement connus dans Florence comme élèves habiles de Léonard de Vinci.

Le plus grand, le plus robuste des deux premiers cavaliers était Léonard de Vinci lui-même, récemment arrivé de Milan, où il avait exécuté son fameux tableau de la *Cène*, et beaucoup moins joyeux qu'autrefois depuis son retour. En vain plusieurs amis s'efforçaient de dérider le front du grand artiste, en vain les parties de plaisir se multipliaient autour de Léonard, en

vain les meilleurs vins prodiguaient leurs enivrants parfums , et les plus belles femmes leurs doux sourires : complaisants amis, jeunes femmes et vins généreux échouaient devant la tristesse du Florentin. Les promenades à cheval étaient le seul genre de distraction pour lequel il montrât quelque goût encore. Quant au jeu , aux festins et aux amourettes , toutes choses qu'avant son dernier voyage il semblait priser si fort , c'est à peine si maintenant il pouvait seulement en entendre parler sans fatigue. Hors l'heure qu'il consacrait à ses élèves , il passait habituellement ses journées entières enfermées chez lui. Et même , afin de se mieux soustraire aux bienveillants efforts qu'on tentait pour le ramener à ses habitudes anciennes , il avait pris le parti de défendre sa porte à tout le monde ; excepté , cependant , aux deux peintres que nous venons de rencontrer en sa compagnie, et à Francesco Loredano , jeune gentilhomme plein d'esprit et de finesse , son inséparable compagnon depuis l'enfance , et à côté de lui au moment dont nous parlons.

Florence entière s'était d'abord creusé la tête , mais inutilement , pour trouver une explication à la nouvelle manière de vivre de Léonard. Les embarras pécuniaires ne pouvaient être cause de cette réforme ; car , à supposer que la paresse du peintre l'eût mis dans la gêne , le grand-duc se fût fait un vrai plaisir de l'en tirer. La jalousie de métier n'était pas non plus un motif admissible ; car , outre que , par caractère , Léonard se montrait au-dessus de cette passion misérable , qui perd de toute façon celui qui l'éprouve , puisqu'elle étouffe et corrompt même le talent , d'un autre côté , Michel-Ange ni Raphaël n'ayant paru encore , Léonard se trouvait tout à fait hors ligne et sans rival.

Quelques-uns des plus déterminés inquisiteurs , Francesco Loredano entre autres , avaient bien fini par imaginer que l'amour expliquerait cette énigme ; mais le calme de Léonard en présence des belles dames dont les charmes paraissaient le plus capables de le séduire , son inaltérable sang-froid lorsqu'on prononçait devant lui les noms qui autorisaient le mieux la galante conjecture , mirent enfin un terme à toutes les différentes suppositions qui se disputaient la préférence , et l'on accepta décidément Léonard comme un homme devenu mélancolique , ni plus ni moins.

A l'instant où commence cette histoire, arrêté sur une éminence dont il ne reste plus trace aujourd'hui, et laissant flotter la bride sur le cou de son cheval, Léonard, les deux mains croisées avec indolence, regardait fixement, à travers une brume légère, Florence se dessiner à l'horizon.

La lune, blanche et pâle, montait majestueusement dans le ciel, éclairait d'un reflet magique ces vieux palais noircis par le temps, ces vieilles tours crénelées, monuments contre lesquels s'étaient inutilement ruées, depuis deux ou trois siècles, tant de séditions populaires. Autour de la ville, comme une digue naturelle aux flots de sang qui menacèrent si souvent de déborder de Florence, s'élèvent de charmantes collines, couvertes de villas et mêlées à des massifs de vignes et d'oliviers, vers lesquelles Léonard tourna tout à coup ses yeux pour y voir lutter le jour et l'ombre. Un solennel silence régnait dans les campagnes environnantes. Les oiseaux se taisaient au milieu du feuillage, que le vent n'agitait plus.

Francesco Loredano, moins sensible que Léonard aux magnificences d'une nuit de printemps, se mit alors à siffler un air de chansonnette, et ne réussissant pas par cet ingénieux moyen à tirer Léonard de sa distraction poétique, il l'interpella sans plus de façons.

— Pardieu ! Léonard, s'écria-t-il, tu ne nous as fait encore aucune espèce de confiance sur les passions inspirées par toi aux belles dames de Milan. La soirée est admirable; aucun indiscret n'est là pour l'entendre; conte-nous un peu quelques-unes de tes amours.

Léonard, se retournant gravement vers Loredano, lui répondit d'une voix brève :

— Je n'ai rien à dire là-dessus. Mes aventures galantes se sont bornées à dessiner çà et là quelques minois de jeune fille. Voilà tout.

— Oh ! si tu fouillais bien dans ta mémoire, je gage que tu trouverais...

— Loredano, interrompit Léonard, rends-moi le service de ne jamais m'adresser de questions pareilles. J'ai maintenant trop de sérieux dans le caractère, ajouta-t-il d'un ton qui voulait être ironique, pour m'occuper des enfantillages que tu crois.

— Allons ! murmura Loredano, il est impossible de rien arracher à ce diable d'homme.

Puis, reprenant la parole :

— Léonard, soupira-t-il, tu es bien heureux d'être peintre, toi ! Quand tu t'ennuies, tu as une distraction toute prête. Une palette et un pinceau, et adieu les idées noires ! As-tu l'esprit tourné vers la pensée de la mort, tu peux mettre sur une toile assez de diables et de cadavres pour opérer tout de suite une réaction dans ton cerveau. Es-tu amoureux, ou plutôt — car tu as maintenant trop de sérieux dans le caractère pour t'occuper de semblables enfantillages, viens-tu de me dire, — es-tu aiguillonné par certains désirs profanes contre lesquels je ne pense pas que le sérieux du caractère soit un remède, tu peux te procurer la satisfaction de créer un sérail magnifique, à faire le désespoir d'un Grand-Turc. Brunnes, ou blondes, ou rousses, toutes les femmes les plus diverses et les plus belles sont obligées de descendre sur la toile à ton appel, comme le Christ dans l'hostie à l'appel du prêtre ; avec cette différence qu'elles ne se dérobent pas à tes yeux. Grandes ou petites, grasses ou maigres, noires ou blanches, elles arrivent juste comme tu les veux, et douées de l'avantage inestimable d'être muettes. Ah ! Léonard, je voudrais être peintre comme toi !

En achevant ces mots, Loredano détourna la tête pour étouffer un éclat de rire, et ajouta en lui-même :

— Voilà, certes, un morceau d'éloquence pathétique dont je peux raisonnablement espérer un bon effet.

— Loredano, répondit Léonard, je ne comprends rien du tout à ce que tu viens de me dire.

— O ciel ! fit Loredano entre ses dents, serais-je donc obligé de reconstruire mes périodes ? Le diable m'emporte si je m'en rappelle le premier mot.

— Veux-tu soutenir, poursuivit Léonard, que la peinture est l'art par excellence ?

— C'est précisément mon intention, dit Loredano en se rengorgeant, et s'estimant fort heureux de n'avoir point lui-même à trouver un sens à ses précédentes formules oratoires.

L'art par excellence, continua Léonard, c'est la sculpture. Pourquoi n'ai-je pas passé ma jeunesse tout entière à tailler du

marbre? Je serais peut-être un Phidias, aujourd'hui. Comprends-tu ce que c'est que la sculpture, Loredano? ce que c'est que de prendre une pierre informe, sale, inutile, et de la fouiller si bien, de la dépouiller avec tant de fermeté et d'adresse, que l'on en tire quelque chose de superbe devant quoi les hommes s'agenouillent avec admiration? Un tableau n'est qu'un tableau, mon ami; c'est un leurre pour l'œil, pas davantage. Au moyen des couleurs, on réussit à simuler des formes saillantes, à représenter une apparence de gorge ou d'épaule, mais ce n'est là qu'une apparence. Approche un peu, promène la main sur cela, et tu n'as plus qu'une étoffe plate et huileuse qui salit tes doigts.

— Que la fièvre m'étouffe si je comprends un mot de ce qu'il me débite avec tant d'assurance! murmura Loredano; il prend bien sa revanche.

Cependant, ne voulant pas être au-dessous de la circonstance, il ajouta d'un air incrédule :

— Eh! eh! permets-moi de t'avouer, mon très-cher, que l'opinion est quelque peu insoutenable. Je ne prétends pas nier, assurément, que la peinture ne soit tout à fait... Comment dirai-je?... ne soit... tu m'entends. Mais ce n'est point une raison pour affirmer que la sculpture... eh! eh!

— La sculpture! s'écria Léonard en bondissant sur la selle, mais c'est l'art qui rapproche le plus l'homme du créateur! Regarde un beau marbre antique, et dis-moi, je te prie, si ce marbre n'est pas de la chair, de la chair véritable, bien plus difficile à faire ici que dans un tableau, puisqu'ici la couleur manque. Dis-moi si sous cette chair, sous ce marbre, tu ne vois pas des muscles, des nerfs, des veines, et sous ces veines du sang, et si ce sang ne te semble pas rouge et chaud comme celui d'une créature vivante! Deviens aveugle; avec la main tu pourras juger de la beauté du chef-d'œuvre, car tu toucheras un bras, un dos, une jambe; tu sentiras les membres, l'un après l'autre, palpiter sous ta main, tandis qu'un tableau, qu'est-ce pour toi, si tu es aveugle?

— Fort bien! dit Loredano avec le plus de sérieux possible; mais qu'est-ce pour moi qu'une belle statue, si je suis aveugle et manchot?

Léonard, impatienté par cette ironique réponse, haussa les

épaules et donna un coup de houssine à son cheval, qui devança les autres chevaux de quelques pas.

— Vous avez beau dire, messieurs, reprit Loredano, s'adressant aux deux élèves de Léonard, il n'était pas ainsi avant son voyage. Je persiste plus que jamais dans la pensée qu'il est amoureux.

— Je crois que vous vous trompez, dit Marco Uggioni; je penserais plutôt qu'il s'ennuie, et qu'il ne sait à quoi employer l'activité qui le dévore. La mobilité même de ses goûts est la preuve de ce que j'avance. Connaissez-vous un homme qui soit à la fois comme lui, et à des degrés supérieurs, peintre et sculpteur, ingénieur et architecte, philosophe et musicien ?

Léonard, qui, arrêté depuis un instant pour se laisser rejoindre par ses trois compagnons, avait entendu le dernier mot sorti de la bouche de Marco Uggioni, s'écria, presque d'un ton de colère :

— Pour l'amour de Dieu ! messieurs, je vous en supplie, ne parlez pas de choses sur lesquelles vous ne sauriez dire que des sottises. Causez peinture, si vous voulez, architecture, si vous le trouvez bon ; philosophie même, à la rigueur ; mais, de grâce, respectez la musique.

— Allons ! dit Loredano à voix basse, il va rompre une lance pour la musique, à présent. Je ne le vis jamais si disposé à la controverse, ni de si mauvaise humeur que ce soir. — Léonard, poursuivit-il à voix intelligible, je sais très-bien que tu es un musicien habile, que tu chantes comme un oiseau, et que tu rendrais des points à tous les instrumentistes de Florence, en matière de jeu de harpe ; mais, que diable ! tu n'en es pas moins pour cela un grand peintre, et il me semble que, la peinture étant ta maîtresse, tout aussi bien que la musique, tu devrais ne faire aucune différence entre elles et les aimer également.

Léonard ne répondit que par un nouveau haussement d'épaules qui exprimait éloquemment l'impatience.

Loredano, souriant, reprit :

— Que dirais-tu, par exemple, si quelqu'un, s'autorisant maintenant de tes paroles de tout à l'heure, soutenait contre toi la prééminence, non pas de la peinture, qu'on sait que tu

dédaignes à l'égal d'une maîtresse de la veille, mais de la sculpture sur la musique ?

— Je dirais, répondit Léonard sèchement, que je ne perds pas mon temps à réfuter des idées folles.

— Mais cependant....

— Mais cependant, Loredano, je te répète, moi, que la musique est aussi au-dessus de tous les arts du monde, que ces étoiles que nous apercevons à peine sont au-dessus de ces arbres que nous touchons. Que t'apprend la sculpture, je te prie ? Que dit la sculpture à ton âme, à ton cœur ? pas la moindre chose ! Ton esprit, s'il est observateur, y trouve son compte ; mais voilà tout. Tu dis : Ce marbre est taillé absolument comme telle ou telle femme que j'ai vue ; ce col semble détaché des épaules de la marquise Leonora ; voilà une main dont, seule, la princesse Battista a la pareille. Ainsi des pieds, des yeux, de la poitrine, des épaules. Tout cela paraît pris à quelqu'un : assemblage de beautés volées et collées tant bien que mal les unes avec les autres. Mais la vie ! la vie ! où est-elle ? Les membres sont saillants, il est vrai ; touche-les, ils sont froids, froids et durs ; c'est de la pierre ! Ce col est immobile, cette main est insensible, ce pied est chaussé pour l'éternité dans un socle, ces yeux ne vivent pas, cette gorge ne tressaille pas sous le voile, ces épaules n'ont pas de frissons.

— Pardieu ! dit Loredano, se penchant vers Marco Uggioni, il est impossible de se mieux réfuter soi-même.

— Réalité, tout cela ! Réalité mesquine, incomplète et misérable ! reprit Léonard. La musique, au contraire, c'est le voile qui se lève entre un autre monde et celui que l'homme habite ; c'est l'aile blanche qui nous emporte au ciel. Visions radieuses, célestes apparitions, créatures divines que le rêve seul peut offrir, voilà le domaine de la musique. Triste, la musique vous console ; heureux, elle vous charme ; malade, elle vous guérit. Tout lasse, tout épuise, en ce monde ; tous les métiers, tous les plaisirs, toutes les passions, finissent pas amener dégoût et fatigue ; la musique seule plaît toujours, parce que seule elle n'a rien de brutal, rien de sensuel ni de palpable, parce qu'elle est comme une voix céleste que l'on écoute sans jamais voir la bouche d'où partent les sons...

— Ouf ! dit Loredano ; pourvu qu'il n'aille pas mettre sa théorie en pratique.

— Moi , objecta Marco Uggioni , j'avoue , maître , que c'est un art sublime que la musique ; toutefois , je suis loin de partager votre exclusive admiration pour cet art , et bien loin surtout de lui sacrifier la peinture. Vous m'appellerez matérialiste tant qu'il vous plaira. Voir et toucher ne me semblent point des satisfactions aussi complètement méprisables qu'elles vous le semblent à vous-même. Rêver, en de certains moments, est sans doute un plaisir fort agréable. Il est fort charmant quelquefois , je ne veux pas le nier , de croiser ses bras et de fermer ses yeux pour écouter gazouiller un oiseau , résonner une harpe ou roucouler une jolie femme ; mais admirer le plumage de l'oiseau , s'extasier devant l'habileté et la magnificence qui ont présidé à la confection de l'instrument , baiser la bouche rose et fraîche dont les mélodieux accents nous ont su ravir , voilà des plaisirs , croyez-moi , qui , pour être matériels , en valent bien d'autres.

— Fi ! s'écria d'un faux air de mépris Loredano , s'adressant à Marco Uggioni ; n'allez-vous pas bientôt soutenir que la peinture vaut la musique ?

— Pourquoi pas ?

— Laissez donc !

— Et qu'est-ce qui détermine votre préférence ? dit Léonard avec une inquiétude mal dissimulée.

— Ma foi ! maître , je vous dirai naïvement que je fais en ce moment le portrait de ma maîtresse , délicieuse fille que j'idolâtre , et je prends à cette occupation un plaisir que la plus belle musique du monde ne me saurait donner.

— Vous faites le portrait de votre maîtresse ? dit vivement Léonard.

— Oui , et , grâce à la peinture , ma maîtresse me devient chaque jour plus chère , car je la trouve de plus en plus adorable , à mesure que j'étudie sa belle figure et son beau corps.

En entendant ces mots , Léonard laissa tomber pesamment sa tête sur sa poitrine. Pendant quelques instants , absorbé dans ses pensées , il parut oublier le lieu et les témoins de cette scène. Quelques gestes brusques et heurtés indiquaient seuls qu'un violent orage soufflait en lui.

— Oh ! j'en étais sûr, murmura-t-il enfin en levant vers le ciel un œil chargé de tristesse.

Puis, s'assurant sur la selle :

— Messieurs, dit-il, nous sommes encore à un mille de Florence. Au galop !

Et les trois cavaliers, sans rien comprendre à cette résolution subite, s'élançèrent sur les traces de Léonard.

II.

A l'entrée de la ville, Marco Uggioni et Antonio Boltraffio souhaitèrent le bonsoir à leurs compagnons, et s'éloignèrent dans une direction différente de celle que prenaient Loredano et Léonard. Ces deux derniers, leurs chevaux mis au pas, s'avancèrent paisiblement au milieu des rues de Florence. Dix heures sonnaient à plusieurs églises, comme ils passaient près du palais Strozzi, quartier complètement désert à cette heure.

Léonard, depuis le moment où nous l'avons entendu prononcer ces mots énigmatiques : *J'en étais sûr !* n'avait pas ouvert une seule fois la bouche. En vain Loredano avait fait effort pour ranimer la conversation, Léonard s'était contenté de répondre par des signes. Loredano commençait à prendre son parti et à se résigner à une marche silencieuse, lorsqu'il se sentit saisi par derrière violemment. C'était Léonard qui, une main sur le bras de son ami, et l'autre main étendue vers une maison voisine, montrait à Loredano une femme assise sur un balcon.

— Eh bien ! dit Loredano ; qu'est-ce que cette femme ?

— Silence ! répondit Léonard. Je crois la reconnaître.

— Tu es donc plus heureux que moi, mon ami. Malgré la lumière éclatante de la lune, j'avoue que je serais jusqu'à demain matin à deviner le nom de la personne que me désigne ton doigt.

— Lorenado, soupira Léonard, c'est elle ! oh ! c'est elle !

— Ah ! ah ! se dit Loredano à lui-même, mes conjectures n'étaient donc pas si mal fondées ?

Et s'adressant à son compagnon :

— Qui ? elle ! De qui et de quoi me veux-tu parler ?

— Tais-toi ! reprit Léonard , entraînant son ami à quelques pas de là , près d'une maison dont l'ombre prolongée pouvait , en les enveloppant , leur permettre de voir sans être vus.

La femme qui excitait si vivement l'inquiétude et la curiosité du peintre , assise sur son balcon dans l'attitude de quelqu'un qui rêve , n'avait pas paru prendre garde aux évolutions stratégiques des deux cavaliers. Pas un seul mouvement n'indiquait chez elle l'intention de rentrer dans son appartement. Étendue sur son siège , plutôt qu'assise , un bras pendant , l'autre bras posé horizontalement sur sa poitrine , la tête renversée en arrière , elle regardait le ciel. Ses cheveux dénoués flottaient au vent , seul indice que la créature n'était pas de marbre. Quoique la distance ne permit pas de distinguer nettement les traits de son visage , on le voyait assez bien pour en admirer la beauté d'ensemble. Le teint , mollement éclairé , et inondé de reflets pâles , offrait une éblouissante blancheur. Quelque chose de grand et de fier respirait autour de cette mystérieuse personne , apparition immobile qui fascinait.

Loredano , après quelques minutes d'un examen attentif , interpella Léonard :

— Eh bien ! lui dit-il , m'apprendras-tu enfin qui est cette femme ? A coup sûr , ce n'est pas à Florence que tu l'as vue ?

— N'est-ce pas ? répondit Léonard ; n'est-ce pas ? Cette femme n'est pas de Florence ?

— Voilà une chose que je t'affirme. Il n'est pas une de nos Florentines , vierge , épouse ou veuve , dont je ne sache le nom et l'histoire sur le bout du doigt , et je t'assure que la personne que nous voyons ne fait pas partie de mon catalogue.

— Attends ! dit Léonard en baissant la voix. Je crois qu'elle se lève. Mon doute va cesser enfin.

La femme assise se leva en effet. Sa grande robe blanche lui dessinait alors la taille. Elle se mit à marcher lentement , dans une attitude toujours rêveuse , s'arrêtant presque à chaque pas sans remuer la tête , les bras croisés. On eût dit un fantôme. Un instant elle sembla prête à se rasseoir , mais , passant tout à coup une main dans ses longs cheveux , elle se tourna et disparut.

— Ah ! mon ami , soupira Léonard aussitôt , que je suis un homme à plaindre !

— Par les tibias de notre saint-père , Léonard , fais-moi le plaisir de t'expliquer , car je nage dans un océan d'incertitudes les plus contradictoires du monde. Cette femme est-elle une de tes parentes ou une de tes maîtresses ? Crains-tu ou cherches-tu sa présence ? Es-tu heureux ou malheureux de sa rencontre ? Te trahit-elle , ou l'as-tu trahie ?

— Écoute , dit Léonard. Tu sais que , depuis mon retour de Milan , je suis triste et n'ai de plaisir à rien ; tu sais que je néglige la peinture et même la musique , et que c'est à peine si la société de mes meilleurs amis m'est supportable ; tu sais que les plus belles créatures de Florence me sont tout aussi indifférentes que les plus vieilles et les plus laides ; eh bien ! la cause de mon insociabilité et de mes dégoûts , de ma tristesse et de ma paresse , c'est la femme que tu viens de voir !

— Impossible ! s'écria Loredano jouant la surprise. Ah çà , mais tu te moquais donc de nous quand tu disais , tout à l'heure encore , que tu étais désormais incapable de tout amour ?

— Oui , incapable d'amour , Loredano ; incapable d'amour pour toute autre femme que la Sylvestrina.

— Quoi ! c'est là cette Sylvestrina de qui j'ai entendu dire tant de merveilles ? La plus célèbre courtisane de l'Italie !

— Courtisane ou non , je l'aime ? Je l'aime comme la madone la plus chaste , et je donnerais mon dernier pinceau pour devenir son amant.

— Ce serait là un plaisir payé bien cher , mon ami. Après tout , comme il est probable que deux ou trois mois , peut-être même deux ou trois jours de possession feraient ton affaire , sacrifie une certaine somme à ce caprice , et tout sera dit.

— Tu te trompes , Loredano. Je vois que tu connais mal la Sylvestrina. Tu ne la connais que par les sottises qu'on débite sur elle.

— Je ne demande pas mieux que de changer d'opinion à son égard. Tu me vois tout prêt à m'en rapporter à ta parole , en ce qui concerne la signora Sylvestrina. Je suis tout oreilles. Seulement , comme ce n'est point ici un lieu convenable pour faire ni pour écouter des confidences , oblige-moi de m'accompagner jusqu'à mon palais.

— Volontiers ! dit Léonard.

Dès que les deux cavaliers eurent perdu de vue le balcon où était apparue la jeune femme , Léonard reprit en ces termes :

— La Sylvestrina , mon ami , il faut que tu le saches , est la plus admirable créature qui soit au monde. Une beauté plus parfaite , toi ni d'autres ne l'avez vue. Peintre ni poète , personne n'a jamais imaginé un pareil assemblage d'attraits incroyables. A la distance où elle s'est montrée à nous , tout à l'heure , tu n'as guère pu juger que de sa tournure , qui est véritablement royale.

— J'avoue , interrompit Loredano , que sa taille est magnifique , et que bon nombre de reines et de princesses lui devraient , sous ce rapport , céder le pas.

— Mais ce dont tu n'as pu juger , reprit Léonard , c'est le détail de ses formes , prises l'une après l'autre. Si je croyais qu'il y eût quelque part un pied comme celui de la Sylvestrina , une main comme la sienne... Et son col ! N'était le mouvement gracieux que de temps à autre elle lui imprime , on le dirait de marbre et sorti des mains de quelque Praxitèle , tant il est d'un dessin inimitable , d'une rondeur fine et ferme , et d'une éblouissante blancheur ! Je te dis , Loredano , qu'un peintre ferait mieux de jeter à l'eau ses pinceaux et sa palette que d'essayer d'atteindre aux perfections qui brillent dans la Sylvestrina. Ses cheveux , tu as vu qu'ils traînent presque à terre ; mais ce que tu n'as pas vu , c'est leur abondance et leur couleur : cheveux que la plus solide résille enfermerait à peine , sur lesquels il n'est pas de ruban noir qui ne pâlit ! Des traits de visage , hélas ! je voudrais ne t'en point parler , mon ami : un front calme , jamais couvert du moindre nuage de mélancolie , ni illuminé par le moindre éclair de joie ; un front toujours pâle. Sa bouche , que te dire de sa bouche ? aussi rose que le front est pâle , mais non moins calme et impassible ; lèvres qu'un imperceptible dédain effleure quelquefois , mais que n'entr'ouvre jamais le sourire. Pour ce qui est de ses yeux , la volupté et l'indifférence mêlées ensemble et cristallisées.

— Malepeste ! dit Loredano surpris , nous voilà un peu loin du portrait que je m'étais laissé faire de cette femme. Que trouves-tu donc en elle de si attrayant ?

— Je la trouve adorable de la tête aux pieds.

— A cause de ses yeux cristallisés et de sa bouche quelque peu impertinente? Cela me semble fort médiocrement séduisant, s'il faut que je te parle avec franchise.

— Tu ne comprends pas la beauté, Loredano.

— Cela est bien possible. Mais enfin la Sylvestrina a-t-elle un amant? ou vit-elle seule?

— Elle avait pour amant, lors de mon séjour à Milan, un certain comte Benvenuto Ridolfi, homme qui approche de la cinquantaine, qui jouit d'une fortune incalculable et qui est à moitié fou.

— Cinquante ans et à moitié fou? En voilà plus qu'il n'en faut pour contrebalancer aux yeux d'une femme les avantages de la fortune. Et quel genre de folie a cet homme?

— Une folie fort innocente. Il est passionné pour les arts en général, mais pour la peinture particulièrement. La peinture est sa marotte. Il passe sa vie à s'occuper de peinture. Tout tableau qu'il voit, s'il le croit bon, il l'achète; si bien qu'il s'est formé une galerie considérable, au milieu de laquelle il vit, boit et mange, parle et dort.

— Pratique-t-il, au moins?

— Mon Dieu non! et c'est précisément là ce qui le désespère. Pour être un grand peintre, il donnerait, je crois, toutes ses richesses. Malheureusement, malgré la meilleure volonté du monde, il a toujours été incapable de dessiner un œil. Aussi, résigné à son impuissance, il se console en admirant, le plus souvent à contre-sens, la puissance des autres. Maintes fois, à Milan, je l'ai rencontré à pied, par les rues, s'arrêtant devant la première toile qu'il apercevait pendue à une muraille, et la payant un prix exagéré. Il faut le voir, en ces moments d'admiration effervescente, faisant lui-même les honneurs de ses tableaux, s'extasiant devant tel coloris d'une crudité ou d'une exagération déplorable, vantant outre mesure des jambes ou des épaules impossibles, et ne souffrant pas d'objections; mais aussi, en revanche, disant souvent de fort belles choses sur l'avenir de l'art. Dès qu'il a parcouru du regard un certain nombre de pages, son front se gonfle, ses yeux s'allument comme ceux d'un homme saisi par la fièvre, et il déraisonne alors d'une façon qui touche tour à tour au ridicule et au su-

blime. Un tant soit peu de raison dans la cervelle, et cet homme eût été assurément un puissant génie.

— Ce que je ne comprends pas dans ce Benvenuto Ridolfi, c'est pourquoi il a une maîtresse.

— Par ton, d'abord, mon ami. Il est fier de la Sylvestrina comme d'un beau meuble. De même qu'il est enchanté de pouvoir se dire : Je l'ai emporté sur tels ou tels compétiteurs qui me disputaient tel ou tel tableau, croûte ou chef-d'œuvre ; de même la possession de la Sylvestrina le flatte comme s'il s'agissait d'un objet de luxe d'un grand prix. Le duc de Milan se mettrait en tête d'enlever à Ridolfi sa maîtresse, qu'il n'en viendrait pas à bout ; car Ridolfi, avec cette obstination qui caractérise les cerveaux dérangés, vendrait jusqu'à sa dernière chemise, s'il le fallait, pour l'emporter sur le grand-duc. La Sylvestrina, je te le répète, n'est pour lui qu'un simple objet de luxe, si la chronique secrète ne ment pas. Tu as beau hocher la tête d'un air incrédule, je t'assure qu'il en est ainsi. Du reste, moi qui te parle, j'ai vu, des yeux que voilà, le comte baiser la main de la Sylvestrina avec plus de respect que si c'eût été la main d'une reine. Il ressent pour elle une admiration qui perce dans ses moindres paroles, et je crois, en vérité, qu'il se ferait un cas de conscience de l'aimer moins platoniquement. Le même soin qu'il prend d'une toile de Cimabué, il le prend de sa maîtresse, désireux de conserver parfaitement l'une et l'autre, la toile et la femme, et les aimant d'une même même affection.

— Je vois, dit Loredano, que ce comte Ridolfi n'entend rien de plus à l'amour qu'à la peinture.

— Qui sait ? Il a peut-être de l'amour et de la peinture une plus haute idée que nous ; c'est pour les respecter trop qu'il n'a aucune part à leurs faveurs. Quoi qu'il en soit, mon ami, effet du respect ou de l'âge, le fait est que le comte Ridolfi nourrit pour la Sylvestrina la plus pure de toutes les passions.

— Mais alors, dit Loredano, l'occasion est belle pour les jeunes godelureaux qui aiment à vider le verre des autres.

— Et voilà en quoi tu t'abuses ! reprit vivement Léonard. Il n'est pas dans tous les États du pape un mari moins trompé par sa femme légitime que le comte Ridolfi ne l'est par la Sylvestrina. Certes, je ne veux point en faire à la Sylvestrina un

mérite ; chez elle , c'est plutôt nature que vertu. Habitée jeune au plaisir , elle trouve aujourd'hui le plaisir quelque chose de parfaitement insipide , comme une boisson dont on aurait trop bu : là est tout le mystère. La Sylvestrina est une femme qui a fait vite une longue route , et qui se repose. Je ne voudrais pas parier qu'au fond de son indifférence actuelle , ne se cache point un profond mépris de l'espèce humaine en général.

— Vertubleu ! ce que tu dis n'a pas lieu de me surprendre , si elle n'a jamais eu affaire qu'à des hommes comme son Benvenuto Ridolfi. Mais toi , par les battants de cloche de notre cathédrale ! comment n'as-tu pas cherché à lui donner de notre sexe une meilleure opinion ? Quoi ! tu es amoureux d'elle , et tu n'a pas supplié mille fois pour une le Ridolfi ?

— Hélas ! mon pauvre Loredano , sois sûr qu'il n'y a pas eu en ceci de ma faute. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour être aimé ; je n'ai pas réussi.

— Tu t'y seras pris avec maladresse.

— Je te le répète : j'ai fait ce que j'ai pu. La première fois que je vis cette femme , cela veut dire dès que je devins amoureux d'elle , mes yeux lui exprimèrent ma flamme par des éclairs d'une éloquence non équivoque. Les regards ne réussissant pas , je pris le parti d'écrire. Ce que j'employai alors de phrases ardentes , ce que je dépensai de métaphores incendiaires , tu ne saurais en avoir la moindre idée. Mes lettres demeurant sans réponse , je parlai enfin. Toutes tentatives inutiles ! mon pauvre Loredano. J'eus beau me conduire avec l'emportement convenable , mettre en jeu mes différentes ressources : j'échouai de la manière la plus triste et la plus humiliante , je dois te l'avouer. La Sylvestrina n'eut d'abord pas l'air de me comprendre , lorsque j'ouvris la bouche ; et , à mesure que mes déclarations devinrent de plus en plus positives , elle me montra plus de froideur et d'insensibilité.

— Preuve qu'elle se défiait d'elle-même , ô ami candide !

— Je crus alors cela comme toi , Loredano ; la preuve en est qu'un jour , je résolus de triompher d'elle par l'audace. Mais je n'étais seulement pas à genoux , les mains tendues vers mon idole , que mon idole m'échappait en me jetant au nez quelques mots de dédain et un méprisant éclat de rire.

— Et tu ne tentas pas une seconde fois l'aventure?

— Non , par la raison excellente que je reçus le lendemain , de la Sylvestrina , une lettre dans laquelle elle me racontait , avec de grands détails , ce que je viens de te rapporter sur la disposition de son cœur , sur ses goûts , sur son caractère ; lettre à laquelle se trouvaient jointes les sept ou huit déclarations écrites que je lui avais adressées , et dont la première seule avait été ouverte.

— Et c'est la réception de cette lettre , sans doute , qui te décida brusquement à revenir à Florence ?

— Pas tout à fait , mais voici. Comme j'étais , deux ou trois jours après la réception de cette lettre , à me lamenter dans mon appartement , le comte Ridolfi entra chez moi. Il venait , pour la millième fois depuis qu'il avait fait ma connaissance , me conjurer d'entreprendre le portrait de sa maîtresse. Quelques-uns de mes tableaux lui avaient plu , et il voulait à toute force avoir dans sa galerie la Sylvestrina peinte par moi.

— Pour le coup , l'occasion était belle !

— Et en quoi , Loredano ?

— Il me semble qu'enfermé tête à tête avec la Sylvestrina durant des heures entières , ainsi que tu aurais été obligé de l'être , tes affaires fussent allées bon train.

— Avec une autre femme , peut-être ; mais non pas avec celle-là. Sa lettre était trop explicite , mon ami. Jusqu'alors , j'avais refusé de condescendre au vœu du comte , parce qu'auparavant je voulais savoir définitivement à quoi m'en tenir sur les dispositions de sa maîtresse à mon égard ; cette fois , je refusai encore , parce que je savais trop bien à quoi m'en tenir.

— Et voilà , s'écria Loredano avec une sorte de violence , à quoi je reconnais que tu es véritablement amoureux de cette femme ! car il n'y a qu'un amour sincère pour inspirer des résolutions aussi stupides ; je te demande pardon du mot. Sur mon honneur ! je commence à craindre pour l'équilibre de ta cervelle. Est-ce bien toi , Léonard , toi que j'ai vu si entreprenant auprès des plus grandes dames ; est-ce bien toi qu'une courtisane réussit à intimider ? Pour la gloire des artistes de Florence , mou cher , je t'engage à ne mettre personne autre que moi dans la confidence de ton aventure. La conduite que

tu as tenue en cette circonstance est quelque chose de non moins incompréhensible que déshonorant.

— Mon Dieu ! Loredano , tu parles bien comme un homme dont le cœur n'a jamais été troublé par une passion sérieuse ! N'as-tu donc pas entendu Marco Uggioni convenir tout à l'heure que , depuis qu'il fait le portrait de sa maîtresse , il l'aime davantage ? Eh bien ! voilà précisément ce que je craignais. Autant il doit être doux et plein de charmes d'étudier minutieusement un corps et une figure admirables , quand il s'agit d'une femme de qui on est aimé , autant ce doit être un supplice douloureux et horrible , quand il s'agit d'une femme que l'on aime et à qui l'on a la persuasion d'être indifférent ! Te fais-tu bien une idée du martyr que j'aurais souffert , obligé de plonger mes yeux dans les yeux de la Sylvestrina , d'examiner attentivement ses belles formes pour les rendre le plus fidèlement possible ? Imagines-tu l'ardeur de mon sang et les battements de mon cœur dans ma poitrine , pendant qu'il m'aurait fallu , seul avec elle , retenir les aveux brûlants prêts à s'échapper de mes lèvres , attacher à une toile froide mes mains fiévreuses ? Et crois-tu que j'eusse été capable de tracer une ligne , ou de distinguer une couleur d'une autre , en de tels moments ? Non , non , mon ami ! De toute façon , la tâche était au-dessus de mes forces. A cette heure encore , je me félicite d'avoir refusé.

Loredano , ne trouvant rien à répondre à ce dernier raisonnement du peintre , prit le parti de siffler entre ses dents , selon son habitude toutes les fois qu'il voulait , soit entamer une conversation , soit la terminer.

Comme il approchait de son palais , cependant , il reprit :

— Bonne nuit ! et tâche de rêver à la Sylvestrina. C'est bien le moins que tu la voies sans crainte en songe , puisque , le jour , sa présence a le pouvoir de t'effrayer. Je te souhaite bien du plaisir avec son ombre.

— Loredano , répondit froidement Léonard , c'est la dernière fois de ma vie que je t'aurai fait l'honneur d'une confidence.

— Allons ! allons ! dit Loredano ; trêve de plaisanteries , si les plaisanteries te déplaisent. Me voici arrivé chez moi ; je ne te quitterai cependant pas que tu ne m'aies dit ce que tu es résolu à faire durant le séjour de la Sylvestrina à Florence.

— Je suis résolu à quitter Florence dès demain matin, pour n'y revenir que quand la Sylvestrina n'y sera plus.

— Quoi ! sans tenter de reprendre les négociations ? sans t'informer si ce ne serait pas le désir de te rejoindre, par exemple, qui l'attire ici ?

— Je suis trop sûr du contraire.

— Quel autre but supposes-tu donc à son voyage ?

— Mille, plutôt que celui-là.

— Comment ! En es-tu donc venu à oublier l'inconséquence des femmes ? à ne plus savoir que le caprice les pousse aujourd'hui, bien souvent, à ce qu'elles paraissaient dédaigner la veille ? Nies-tu la fantaisie ?

— Je ne sais rien, je ne nie rien. Je dis simplement, mon ami, que, dans le cas où un piège me serait tendu par la coquetterie ennuyée d'une femme, j'aurais la prudence de n'y pas tomber.

— Mais, encore une fois, qui t'affirme... ?

— Au revoir ! dit Léonard, sans laisser à Loredano le temps d'achever sa phrase. Je serai demain en route pour Gênes, où j'attendrai un mot de toi avant de revenir.

Et il pressa les flancs de son cheval, qui partit d'un pas rapide.

— Bon voyage donc ! lui cria Loredano.

III.

En rentrant chez lui, Léonard apprit que quelqu'un l'attendait. Le domestique de Léonard ne put rien répondre aux questions de son maître à propos de cette visite, sinon que le visiteur avait refusé de dire son nom et déclaré qu'il attendrait le seigneur Léonard la nuit tout entière s'il le fallait. Et là-dessus, l'inconnu s'était installé sans façon dans l'atelier du peintre, d'où il n'avait bougé depuis trois grandes heures au moins.

Léonard, quelques ordres donnés, allait pousser la porte de son atelier pour savoir à quel homme il avait affaire, quand des paroles prononcées à voix très-haute l'arrêtèrent tout à

coup. Il écouta un instant, espérant saisir au passage un mot qui le mit tout de suite au courant de l'aventure; mais, des sons à peu près inintelligibles arrivant seuls à son oreille, il entra brusquement. Il vit alors, à la clarté vacillante d'une lampe près de s'éteindre, un homme qui, le dos tourné du côté de la porte, et accroupi sur ses genoux, examinait de très-près une esquisse accrochée à la muraille. L'attention de cet homme était si complètement absorbée, qu'il ne changea pas d'attitude, n'ayant pas entendu entrer Léonard.

Le comte Benvenuto Ridolfi, car c'était lui-même, faisait avec son bras droit, en ce moment, le geste d'un peintre traçant une ligne arrondie sur une toile. Il se rendait évidemment compte d'un contour particulier à l'objet qu'il avait sous les yeux.

— Cela est admirable ! disait-il, continuant le monologue dont le sens était resté pour Léonard à l'état problématique. Voilà qui est net et ferme, et qui accuse tout à la fois aplomb et science dans le pinceau. La peinture est en bon chemin, guidée par un tel homme. Énergie et grâce, patience et ardeur, sobriété et abondance; il y a de tout cela dans ce talent. Voilà donc un artiste à la fois inspiré et habile !

Comme la toile qui provoquait à ce point l'enthousiasme du comte portait la signature de Léonard, le peintre, cédant à un mouvement de modestie, ouvrait déjà la bouche pour annoncer sa présence à son hôte; mais celui-ci, se redressant alors, les yeux toujours fixés sur l'esquisse, poursuivit en phrases coupées et énigmatiques son monologue interrompu.

— L'avenir de l'art est là ! Il est là tout entier ! Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, il faudra bien finir par avouer que le beau ne consiste pas dans ces longues lignes maigres qui n'exaltent l'esprit qu'aux dépens du corps. L'esprit est bon en soi, qui en doute ? Mais, s'il vous plaît, pour qu'il y ait rapport entre lui et la peinture, quelle est sa forme ? et de quelle couleur est-il ? — Beauté ! beauté ! déesse brune et charnue, quand te débarrasseras-tu de l'épaisse et lourde robe où les rêveurs te tiennent enfermée comme une pierre précieuse dans un sac ? — Dire que la peinture, jusqu'à ce jour, s'est complue dans l'imitation de figures livides et creuses, de tailles contrefaites, de corps décharnés ! Comme si c'était une grande conquête, pour

l'art, d'ajuster des os et de reproduire des squelettes! — Gibier de cimetière, tout cela! — Oh! l'ardente jeunesse! fraîche et souple, vigoureuse et souriante! La vie, enfin, la vie! où donc est-elle? — Honte et pitié!

Se retournant en cet instant avec un geste d'impatience haïve, le comte aperçut Léonard. Son front ridé s'épanouit.

— Maître! lui dit-il, pardonnez-moi mes blasphèmes, si j'ai blasphémé et que vous m'avez entendu.

— Votre indulgence pour moi est tellement grande, comte, répartit Léonard, qu'il y aurait de ma part maladresse autant qu'ingratitude à ne pas être de votre avis.

— Ah! ah! fit le comte en souriant, vous étiez là pendant que j'admirais votre tête de Vierge? Tant mieux! Tant mieux, surtout, que mon opinion vous inspire quelque reconnaissance, car j'ai précisément une grâce à vous demander.

— Voyez en moi, je vous prie, un homme tout à votre service. De quoi s'agit-il?

— Il s'agit toujours de la même chose, Léonard; de ce portrait de la Sylvestrina que vous me refusez depuis si longtemps avec la plus rare obstination.

A ces mots, la physionomie de Léonard se rembrunit, et il répondit d'une voix émue :

— Je croyais m'être expliqué assez clairement avec vous sur cette matière, comte, pour que nous n'eussions plus à y revenir.

— Et c'est là ce qui vous trompe, reprit Benvenuto Rifoldi en frappant amicalement sur l'épaule du peintre. Je me suis fait à moi-même le serment de vaincre tôt ou tard votre résistance, et vous savez qu'un noble italien ne manque pas à un serment. Donc, n'espérez de moi ni paix ni trêve, tant que vous ne m'aurez point octroyé la faveur insigne que je sollicite. D'autant plus, Léonard, que vos refus réitérés me semblent les plus inconcevables du monde, s'il faut que je vous le confesse sans détour. Quoi! vous, un peintre! vous faire tirer l'oreille pour employer d'une façon utile à l'art et à votre gloire le plus admirable modèle de femme qui ait été jamais! C'est impossible. Un écolier ne serait certes pas si gauche que de laisser échapper une occasion pareille; comment donc pourrais-je croire que vous, le plus grand artiste de votre siècle, vous ne

brûliez pas de la saisir ? Allons ! que cette plaisanterie ait un terme. Convenez-en : si vous avez mal accueilli ma demande jusqu'à ce jour, c'était chez vous simple caprice, ou désir, peut-être, de me faire bien sentir tout le prix de la grâce que vous me voulez accorder.

— Détrompez-vous, comte. Si j'avais pu céder à votre prière, je l'eusse fait tout d'abord. Je vous répéterai donc aujourd'hui la réponse que vous avez obtenue de moi à dix reprises différentes : il m'est impossible de faire le portrait de la Sylvestrina.

— Impossible ! Qu'est-ce à dire ? Ce mot, dans votre bouche, doit-il prendre pour moi un sens auquel je n'avais point songé encore ? Signifierait-il, d'aventure, que la Sylvestrina est à vos yeux une beauté trop parfaite, à l'imitation de laquelle vous désespérez d'arriver ?

— Peut-être ! dit Léonard.

Benvenuto Rifoldi se mordit la lèvre. Il avait cru, paraissant mettre en doute le talent de Léonard, piquer au vif l'artiste, et obtenir ainsi de lui, au moyen d'une ironie adroite, ce qu'il n'en pouvait obtenir par les sollicitations les plus pressantes. Cette manœuvre étant déjouée, il fit soudain volte-face et essaya de la flatterie.

— Bah ! s'écria-t-il avec le plus aimable sourire, à qui donc espérez-vous faire croire, Léonard, que votre pinceau tremble d'entrer en lutte avec la nature ? Ne savons-nous pas bien, au contraire, par vingt preuves que nous vous devons à vous-même, tout ce que la nature gagne d'éclat et de charme à être interprétée par vous ! Tâchez d'appuyer votre refus sur quelque raison meilleure. Quant à moi, si votre résolution était vraiment irrévocable, je ne pourrais me l'expliquer que d'une manière, en imaginant que je me suis rendu coupable envers vous de quelque offense involontaire, pour laquelle vous nourrissez contre moi une secrète inimitié.

— Toute occasion de vous prouver le contraire, autre que celle dont il est question en ce moment, je la saisirais avec joie, seigneur comte. Mais, au nom du ciel ! ne reparlons plus de ce portrait. Aussi bien, demain de grand matin je pars pour Gênes. Les circonstances mêmes se prononcent contre votre désir, vous le voyez !

— Par la mule du pape ! dit vivement le comte, j'aurai raison de vous, des circonstances, et de Dieu le père lui-même, s'il se mêle d'entraver mon projet. Vous partez demain matin pour Gênes, dites-vous ? Je vous suivrai à Gênes. Dussiez-vous aller au bout du monde, j'irai aussi. Sachez-le enfin, Léonard, ma présence ici a pour but unique de vaincre votre résolution singulière. Pour avoir un portrait de la Sylvestrina peint par vous, je ne reculerai, m'entendez-vous bien, devant aucune démarche, devant aucun sacrifice. Temps, argent, fatigues, rien ne m'arrêtera. On pourra juger ainsi qui de nous deux a le plus de caractère et de persévérance. C'est un défi que vous me portez ; je l'accepte, par Dieu ! et de grand cœur. Ne pensez pas avoir affaire à un homme d'une volonté incertaine et chancelante. Je suis de ceux, Léonard, qui, dès qu'ils ont une idée en tête, marchent à la réalisation de cette idée par tous les chemins. Je dis par tous les chemins, Léonard ; méditez cette parole. Cela signifie, poursuivit-il d'un ton d'emportement qui allait presque jusqu'à la colère, que, si vous m'y contraignez, après avoir tendu à mon but par la prière et par des offres de toute nature, j'y tendrai par la violence. Oui, s'il le faut absolument, je vous ferai enfermer de vive force dans un de mes châteaux, d'où vous ne sortirez, je vous le jure, qu'ayant satisfait ma fantaisie.

Pendant cette tirade du comte, Léonard s'était étendu dans un fauteuil avec toute la nonchalance distraite d'un homme qui n'écoute pas ce qu'on lui dit.

Outré d'une telle indifférence, Ridolfi ajouta :

— Vous m'avez compris, j'espère ! Je crois m'expliquer assez clairement, de la sorte. A tout prix il me faut le portrait que je vous demande. A tout prix.

Ces derniers mots parurent faire impression sur le peintre, absorbé jusqu'alors dans ses réflexions.

— A tout prix ! dit-il en regardant fixement le comte. Savez-vous bien à quoi cette parole vous engage, et ne la rétractez-vous pas ?

— Non certes ! Je la répèterais plutôt cent fois de suite.

— Quoi ! le portrait de la Sylvestrina terminé, vous seriez prêt à m'en donner le prix que je désignerais moi-même ?

— Or ou argent, diamants ou terres, n'importe la monnaie,

n'importe la somme, vous aurez ce qui vous plaira. Dût-il m'en coûter la moitié de ma fortune, je ne reviendrai pas sur la parole que je vous donne. Ma fortune tout entière, si vous la voulez, vous l'aurez.

Léonard demeura quelques instants sans répondre. Tout à coup il se leva et se mit à marcher à pas précipités dans l'appartement, comme un homme en proie à une idée folle. S'arrêtant brusquement enfin, il agita ses cheveux d'une main fiévreuse et dit :

— Comte, réfléchissez encore à l'offre que vous me faites. Ne prévoyez-vous point de cas où vous pourriez vous repentir d'avoir pris un si solennel engagement?

— Aucun. Ma vie exceptée, bien entendu;—car, à quoi me servirait, si j'étais mort, le plus beau chef-d'œuvre de la terre? — ma vie exceptée, je tiens à votre disposition tout ce que je possède, en échange de ce que j'attends de vous.

L'incertitude et l'anxiété de Léonard croissaient à mesure que les réponses du comte devenaient plus affirmatives.

— Ainsi, reprit-il, une fois que j'aurais mis la dernière main à mon ouvrage et que je réclamerais l'exécution de votre promesse, vous vous acquitteriez avec moi, de telle nature que fussent mes exigences, sans hésitation, sans objection?

— Sur Dieu et l'honneur, je vous le jure! Et je joindrais même au prix du marché toute la reconnaissance imaginable.

— Eh bien! soupira Léonard, que votre volonté s'accomplisse! Je ne partirai pas pour Gênes. Envoyez-moi la Sylvestrina demain matin.

IV.

Dès que le comte fut parti, Léonard appela son domestique et, lui désignant tour à tour du doigt plusieurs objets :

— Jeronimo, dit-il, tu vas cacher tout cela dans quelque coin du palais, où tu voudras; après quoi, tu transporteras ici mes plus beaux meubles, les tableaux les plus estimés de ma galerie, mes tapisseries les plus précieuses. Il faut que cet appartement, où règne à cette heure un si grand désordre, soit

une merveille de propreté et d'élégance dans quelques instants. Me comprends-tu ? Une chapelle ! Je veux que mon atelier soit une chapelle digne d'être habitée par un ange du paradis.

Le malheureux Jeronimo, tombant de sommeil, cherchait en vain à interrompre par des bâillements prolongés les ordres de son maître ; celui-ci continua :

— Avant deux heures, songes-y bien, il faut que tout soit préparé selon mon désir. Du courage ! Ouvre les yeux, et tâche de commencer promptement la besogne. Et surtout, n'oublie pas d'étendre ici le tapis oriental dont le grand-duc me fit cadeau l'an passé.

— Quoi ! seigneur, s'écria Jeronimo, éveillé tout-à-fait par cette dernière parole ; le tapis que voilà n'est-il pas bien assez beau, même pour les pieds d'une duchesse ? Est-ce donc l'empereur que vous devez recevoir ?

— Ne va pas oublier non plus, poursuivit Léonard, les rideaux de soie cramoisie, bordés de franges d'or, que j'ai fait venir de France. Tu les disposeras en dais au-dessus de ce fauteuil.

— Un dais ! seigneur. Est-ce donc le pape qui vous doit faire visite ?

— Le riche coussin que la duchesse de Milan a brodé pour moi de sa propre aiguille, tu le placeras aux pieds du fauteuil. Mais je n'ai pas besoin de m'expliquer plus au long, j'imagine ? Vite ! Pendant que tu seras à chercher ce qui est nécessaire, moi je vais décrocher du mur ces misérables peintures inachevées, bonnes tout au plus à orner une antichambre. Hâtons-nous.

Ayant ainsi parlé, Léonard se mit à l'œuvre avec tant de zèle, en effet, qu'au bout de deux heures, aidé par son domestique, il eut transformé son atelier en une véritable petite chapelle, ainsi qu'il avait dit. L'opération terminée, il jeta quelques regards préoccupés autour de lui ; puis, se frappant le front comme un homme qui tient une idée poursuivie longtemps :

— Jeronimo, dit-il, le soleil ne va pas tarder à se lever ; il doit y avoir déjà bon nombre de marchands sur la grand'place ; va-t'en m'acheter tout de suite les plus belles fleurs que tu pourras trouver. Tu passeras en même temps chez Giacomo, le joueur de harpe, et tu lui diras qu'il me vienne voir à l'ins-

stant même. J'ai à m'entendre avec lui pour des sérénades à donner sous les fenêtres de mon jardin.

Jeronimo de retour, les fleurs disposées dans l'appartement, et les conditions faites avec le joueur de harpe, Léonard envoya son domestique au lit; non sans lui avoir expressément recommandé de le dire parti pour un long voyage, tout le monde devant le croire hors de Florence, excepté une femme jeune et belle qui demanderait à le voir pour un portrait.

Resté seul enfin, après une nuit remplie par tant d'émotions et de fatigues diverses, le peintre leva vers le ciel un regard qui exprimait à la fois l'angoisse et l'espérance. Il se promena d'abord quelques instants dans une attitude inquiète, puis il ouvrit machinalement sa fenêtre aux premiers rayons du jour. Des groupes de joyeux oiseaux, voltigeant de branches en branches, faisaient entendre en ce moment leurs matinales chansons, et une fraîche petite brise courait follement au milieu des feuilles tressaillantes. Involontairement attristé par un spectacle si en désaccord avec ce qui se passait dans son âme, Léonard s'accouda sur son balcon. Un frisson brûlant agita bientôt tous ses membres; mais, insensible à cette douleur physique, il ne songea qu'à la douleur morale qu'il aurait à subir dans quelques heures, et dont l'approche l'épouvantait. Comment supporterait-il la présence de la Sylvestrina? Resterait-il assez maître de lui-même pour remplir une tâche imprudemment acceptée? Quelles paroles dirait-il qui pussent déguiser son trouble? — L'arrivée de la Sylvestrina le surprit plongé de plus en plus dans ces réflexions.

Le costume de la jeune femme était aussi original, pour le temps où se passe cette histoire, que simple et avantageux à sa personne. Un robe noire et un voile noir, rien de plus. Mais, soit par sa disposition, soit par sa forme, ce vêtement faisait admirablement ressortir les proportions magnifiques du corps qu'il couvrait. Large et flottante dans le bas, à partir des hanches, presque étroite à la ceinture, la robe, laissant à la Sylvestrina la liberté de ses beaux gestes et de son imposante démarche, lui dessinait le buste avec une fermeté qui en révélait toute la souplesse merveilleuse et en trahissait les plus délicates perfections. Négligemment attaché derrière la tête, le voile tombait sur des épaules si blanches, qu'il ne réussissait,

pour ainsi dire , qu'à en doubler l'éclat. Quant à la poitrine de la jeune femme, quoique dégagée de la robe, comme ses épaules, elle restait cependant invisible, enfouie qu'elle était sous une double avalanche de cheveux noirs descendant en boucles épaisses le long d'un cou éblouissant.

En voyant entrer la Sylvestrina, le premier mouvement de Léonard fut un mouvement d'admiration, car il la retrouvait plus belle qu'il ne l'avait jamais vue. Il voulut parler, impossible; aller au devant d'elle pour la recevoir, ses jambes vacillantes refusèrent de le porter, et il dut appuyer sa main droite sur le dossier d'un siège, crainte de fléchir.

Ne paraissant point remarquer l'émotion du peintre, la jeune femme marcha d'un pas lent et noble jusqu'au milieu de l'appartement, d'où elle promena avec lenteur autour d'elle un regard froid et dédaigneux. Pas un mot, du reste, qui indiquât chez elle le moindre étonnement du silence gardé par Léonard; pas un geste de satisfaction pour les apprêts dont elle ne pouvait douter qu'elle fût la cause; pas un signe auquel fût reconnaissable l'impression particulière sous laquelle elle se trouvait au moment présent. Après deux ou trois minutes d'examen muet, elle monta sur la petite estrade où était posé le fauteuil préparé pour elle; et, avec la dignité d'une reine sur son trône, elle dit à Léonard en s'asseyant :

— Commençons.

Balbutiant alors quelques tardives paroles de bienvenue, auxquelles la Sylvestrina ne daigna pas prendre garde, Léonard se mit devant sa toile et tira d'une boîte crayons et pinceaux. Une sueur glaciale mouillait son visage; ses dents s'entrechoquaient derrière ses lèvres serrées et pâle; sa main était moite et tremblait. Il leva enfin les yeux sur son modèle, voulant lui indiquer une posture à prendre; mais la Sylvestrina était admirablement bien posée. A demi renversée dans son fauteuil, un de ses bras tombant majestueusement le long de son corps, tandis que l'autre soutenait la tête avec grâce, les sourcils rapprochés comme par l'effet d'une méditation douloureuse, elle attachait sur les arbres du jardin un regard fixe et rêveur.

Après avoir tracé, puis effacé à mesure, plusieurs esquisses du visage qu'il entreprenait de reproduire, Léonard, un peu

remis de son trouble, et désirant, d'ailleurs, modifier le caractère de plus en plus sérieux que prenait la physionomie de la jeune femme, hasarda une question sur le motif qui amenait la Sylvestrina à Florence et sur le temps qu'elle comptait y passer.

— Je ne sais, dit-elle sans changer d'attitude. Cela regarde le comte Ridolfi.

En toute autre occasion, ou du moins sous l'empire d'un sentiment moins exalté, Léonard n'aurait sans doute pas manqué de répondre à ces paroles par quelque aimable et spirituel persiflage; il aurait certainement loué avec un léger accent de raillerie ce désintéressement de toutes choses, ce dévouement absolu à un amoureux d'âge si respectable. Sérieusement ému comme il l'était, l'idée même ne lui en vint pas.

— Hélas ! madame, dit-il d'un ton pénétré, dois-je vous féliciter ou vous plaindre d'une pareille indifférence ? N'y a-t-il donc plus rien au monde qui vous attire ? aucune main qui regrette la vôtre ? aucun rivage aimé que vous soyez impatiente de revoir ?

— Toute main est glacée et tout rivage désert pour moi, dit lentement la Sylvestrina. Ici ou ailleurs, la vie m'est partout égale. Une fois déracinée, qu'importe à la fleur sauvage où la promène le vent ?

Pendant qu'elle prononçait ces phrases funèbres, la jeune femme devenait presque souriante, et son front s'éclaircissait. On eût dit qu'elle trouvait du soulagement à laisser entrevoir les blessures de son âme, et qu'elle puisait des forces nouvelles dans l'aveu amer de son mystérieux désespoir. Quant à Léonard, n'essayant pas de pénétrer une énigme pour lui depuis longtemps inexplicable, il ne songea qu'à mettre à profit l'heureuse révolution qui venait de s'opérer sur la physionomie de son modèle, et il reprit au plus vite le portrait plusieurs fois interrompu.

Il travaillait depuis quelques minutes avec une ardeur croissante, cherchant évidemment à s'étourdir, quand tout à coup les sons agréablement mariés d'une harpe, de deux flûtes et d'une mandoline, montèrent du jardin dans l'appartement. C'était Giacomo qui commençait sa sérénade. L'air exécuté par le petit orchestre en plein vent était l'un des plus populaires de

cette époque ; très-simple , doux et grave en même temps. Tout en prêtant une oreille avide aux premières mesures , Léonard se félicitait intérieurement d'avoir imaginé cet agréable moyen de distraction pour la Sylvestrina ; mais quel ne fut pas son étonnement , lorsqu'il reporta son regard sur elle , de la voir penchée en avant et le visage bouleversé.

— Qu'est-cela ? murmurait-elle d'une voix tremblante.

Et comme le peintre s'apprêtait à répondre :

— Silence ! ajouta-t-elle plus bas et en élevant un doigt à la hauteur de ses lèvres.

Tout en elle décelait la plus violente agitation : son teint animé , ses yeux ardents , sa bouche entr'ouverte , sa poitrine soulevée par une respiration bruyante et irrégulière. Devant ce spectacle , auquel il n'avait pas dû s'attendre , Léonard demeurait interdit. Cédant enfin à une impulsion soudaine et irrésistible , la Sylvestrina se leva rapidement et s'élança vers la fenêtre où , la tête enfouie dans ses deux mains , elle resta debout et muette jusqu'à ce que la musique eût cessé. Léonard ayant voulu alors la rappeler à elle-même et l'engager à continuer la séance :

— A demain , lui dit-elle d'une voix sombre. Et surtout , point de musiciens !

On peut deviner le redoublement de surprise dans lequel cette dernière scène jeta l'artiste , et combien s'en accrut sa curiosité sur le compte de l'étrange créature. Eh quoi ! si froide et si calme ! si dédaigneuse de la vie et de tout ce qui provoque les sympathies et les ambitions humaines ? et pourtant si faible , que les sons d'un instrument suffisent à ébranler son âme ! si facile au trouble et à l'émotion ! A force de méditer sur ce mélange de facultés en apparence inconciliables , Léonard , que l'insomnie avait entraîné au milieu de la nuit sous les arbres de son jardin , finit par renaître à une lointaine espérance.

— Non , se dit-il , si la musique a tant de pouvoir sur elle , ses désirs ne sont pas tout à fait éteints encore. Il lui reste assurément au fond du cœur quelque germe mal étouffé de tendresse , qu'elle ne se soupçonne plus à elle-même , peut-être , mais qui , d'un jour à autre , peut se développer et fleurir.

En conséquence de ce raisonnement , dès le lendemain ,

s'étant remis à la besogne, non sans quelques-unes des hésitations pénibles de la veille, Léonard, après deux ou trois phrases quelconques d'entrée en matière, prit tout d'un coup la musique pour sujet de conversation et se mit à vanter outre mesure la salutaire influence de cet art sur les âmes, même les plus insensibles et les plus refroidies. Un léger sourire effleura les lèvres de la Sylvestrina, qui devinait l'intention secrète de son interlocuteur.

— Votre avis n'est pas le mien, dit-elle. Oui, sans doute, la musique est une puissance, mais cruelle, comme toutes les puissances du monde, en proportion de l'action qu'elle exerce. L'esprit qu'elle remue le plus fortement est celui qu'elle torture davantage. La musique est un poison qui envenime les blessures et rouvre les plaies fermées.

— Ah! dites plutôt, madame, qu'elle adoucit et ferme les blessures ouvertes, répartit Léonard. Rappelez-vous l'effet que produisait la harpe du jeune David sur le roi Saül.

— Tant pis pour le roi Saül! dit ironiquement la Sylvestrina. Cela prouve qu'il ne sentait pas la musique. Elle l'endormait, tout simplement.

— Et quel meilleur baume que le sommeil, pour la souffrance?

— Vous avez raison; si l'on ne se réveillait pas...

— Mais, en ce cas, ce serait la mort?

— Eh bien oui! la mort. Qu'a donc ce mot de si terrible, que vous le prononcez avec une sorte d'épouvante? Puisque le sommeil vous semble un bien, pourquoi ne pas aimer la mort, qui est le repos sans interruption et sans mélange d'aucune fatigue? — Mais tenez, Léonard, laissons là ces questions inutiles. Que la musique endorme celui-ci, pendant qu'elle rend les veilles de celui-là plus douloureuses, qu'elle ralentisse ou accélère l'agonie humaine, que nous importe? Savez-vous ce qui est sage? C'est de n'alimenter d'aucune façon la flamme dévorante qui est en nous; c'est de la laisser se consumer elle-même lentement et en silence, et, en attendant qu'elle s'éteigne, de sacrifier à une divinité plus réelle et plus bienfaitrice que toutes celles qu'ont jusqu'à ce jour inventées les hommes, à l'Oubli.

Impossible, on le voit, de transformer un sujet de conversa-

tion avec plus d'adresse. Décidément, la Sylvestrina détruisait comme à plaisir toutes les combinaisons et tous les calculs de Léonard. Au milieu des pièges où l'artiste essayait de la surprendre, elle demeurait aussi impénétrable et aussi libre que si elle eût eu affaire à un enfant. Plus découragé que jamais par les mauvais résultats et l'inégalité de la lutte, Léonard prit donc une fois encore la détermination de se tenir désormais bouche close devant ce sphynx femelle dont il ne pouvait être que le jouet. Plusieurs séances succédèrent en effet aux deux premières, sans qu'il y eût entre la jeune femme et le peintre autre chose que d'insignifiantes paroles échangées.

Un jour, cependant, le portrait étant presque achevé, Léonard voulut retoucher aux yeux, dont il se disait mécontent; mais en vain le pinceau se promena, patient et souple, à la place où l'attachait obstinément la volonté du maître, la correction ne se réalisa pas dans la mesure où Léonard la souhaitait. L'impatience de l'artiste était à son comble. Une nouvelle tentative lui ayant paru moins heureuse encore que les précédentes; il ne put réprimer un mouvement de colère contre lui-même, et sa palette vola en éclats.

— Non! non! s'écria-t-il; je ne tenterai pas d'avantage ce qui est irréalisable. Le moyen de donner l'âme à ce grossier morceau de toile, à moins d'être un dieu!

L'exclamation devait paraître d'autant plus singulière, que rien ne l'avait fait pressentir. La Sylvestrina ne s'en émut pourtant pas. Son regard indiqua seul qu'elle attendait une explication.

— Madame, reprit Léonard accablé, pardonnez-moi tant d'instant précieux que je vous ai fait perdre. La tâche que j'ai acceptée était au-dessus de mes forces; je le sens mieux que jamais, à cette heure, et je vous demande en grâce de ne pas exiger que je l'accomplisse jusqu'au bout.

Parlant ainsi, il repoussait loin de lui l'œuvre inachevée et promise, selon toute apparence, à une prochaine destruction. Un geste de la Sylvestrina l'arrêta.

— Léonard, dit-elle du ton le plus sérieux, le découragement est déshonorant pour un homme. Il y a de la prudence, j'en conviens, à ne pas entreprendre une chose dont la difficulté inquiète et l'esprit l'effraie; mais à ne pas l'achever, une

fois entreprise, il y a de la lâcheté. Ne laissez point fléchir votre volonté dans les petites occasions, si vous ne voulez pas qu'elle vous fasse défaut dans les grandes. Eh! mon Dieu! de quoi s'agit-il ici? de tempérer un peu l'ardeur de votre cerveau, afin de voir plus clair; pas davantage! Le mal vient de ce que vous avez la folle ambition de peindre un ange, tandis que c'est une femme qui pose devant vous.

— Une femme! une femme! s'écria Léonard avec une intraduisible expression de souffrance et d'angoisse. Oh! madame, que ne dites-vous vrai? je ne serais pas si malheureux.

Un léger froncement de sourcils témoigna du mécontentement de la Sylvestrina, qui évita de faire à ces paroles une réponse directe.

— Le propre du génie, dit-elle sèchement et comme s'adressant à elle-même, c'est d'être calme. Il n'y a que l'impuissance qui soit fiévreuse.

— Eh! madame, répartit Léonard, génie et impuissance, grands mots qui disent peu de chose! J'aime et ne suis pas aimé, voilà tout. Vous avez raison: la fièvre, une fièvre ardente me dévore. Oui, ma poitrine est embrasée, ma main tremblante, mon front brûlant. Mais à qui la faute, sinon à vous?

L'œil de la jeune femme lança un éclair rapide.

— Oui, continua Léonard avec une sorte de délire, à vous, madame, à vous seule! A vous, dont un mot pourrait changer mon martyre en ravissement céleste, et qui vous taisez; à vous, dont un sourire dissiperait les ténèbres étouffantes où s'éteint mon âme, et qui restez froide et morne comme une statue d'airain; à vous, qui, sachant bien que vous êtes la cause unique de ma souffrance, prenez plaisir à vous montrer impitoyable et faites parade de votre insensibilité. Ah! ne vous étonnez pas que je vous tienne ce langage. Étonnez-vous, au contraire, que je ne vous l'aie pas tenu plus tôt; car, depuis longtemps déjà, depuis bien longtemps, le joug me pèse, et ma haine couve.

Loin d'irriter la Sylvestrina, ainsi qu'il était probable, cette brutale apostrophe parut l'émouvoir. Soit que l'exaltation de Léonard lui inspirât quelque crainte, soit compassion instinctive, la jeune femme laissa paraître tout à coup sur son visage les signes d'une indulgente bonté. La tête mollement inclinée

et le regard presque humide, elle tendit une de ses mains à Léonard.

— Croyez-moi : je ne mérite pas plus votre haine que votre amour, lui dit-elle.

Elle n'avait pas achevé sa phrase, que Léonard était à ses pieds, baisant avec ivresse la blanche main tendue et murmurant d'ardentes excuses entrecoupées de larmes et de sanglots.

La crise passée, enhardi par la tournure imprévue que la scène venait de prendre, il ouvrit enfin toute son âme à la Sylvestrina, qui, cette fois, le laissa parler sans l'interrompre. De sa bouche enflammée sortirent alors les plus tendres aveux, les plaintes les plus déchirantes, les plus adorables supplications. Il conta ses cruelles insomnies, les révoltes inapaisables de son esprit et de sa chair, la faiblesse de sa raison contre son cœur ; entremêlant sa confiance, tantôt d'incohérentes réflexions sur le bonheur de deux êtres qu'attachent l'un à l'autre une foi et un dévouement sans réserve, tantôt de cris sourds et désespérés. Quoique diffuse, sa parole fut éloquente et sublime, comme toute parole que dicte un sentiment profond et vrai.

— Léonard, lui répondit la Sylvestrina, que ce discours passionné avait rendue à sa tristesse habituelle ; votre amour pour moi, dont j'ai ri autrefois, parce que j'en doutais, aujourd'hui je le crois sincère ; mais à quoi vous aura servi de me convaincre d'erreur ? Le passé est-il révoqué, et ce qui est mort peut-il revivre ? — Hélas ! poursuivit-elle en se frappant la poitrine, il n'y a plus là qu'un peu de poussière ; qu'en feriez-vous ?

Puis, remarquant la consternation où ces derniers mots plongeaient de nouveau le peintre, elle ajouta, en s'efforçant de sourire :

— Qui sait, cependant ? A Dieu rien n'est impossible. Eh bien ! s'il lui plaît un jour de retirer du néant le cœur de sa servante, ce cœur vous appartiendra.

Pour vague que soit une promesse, elle ne laisse pas que de consoler un peu celui qui la désirait sans l'espérer. Aussi, retrouvant soudain son courage, Léonard se résolut-il à terminer de son mieux, sans plus attendre, le portrait de la Sylvestrina.

Et dès cet instant, chose étrange! à mesure qu'il approchait du terme, sa main, plus décidée et plus sûre, trahissait chez lui je ne sais quelle secrète satisfaction.

L'incertaine perspective si récemment ouverte devant lui, suffirait-elle à expliquer ce miracle? ou bien, faut-il en chercher la cause dans l'idée du prix qu'il s'était réservé de mettre lui-même à son œuvre? Deux conjectures entre lesquelles on sera libre de choisir, avant qu'il soit peu. Pour le moment, le seul fait qu'il soit permis de consigner ici avec certitude, c'est qu'une heure à peine après la séance reprise, Léonard donnait son dernier coup de pinceau.

Toutefois, comme elle s'apprêtait à partir, la Sylvestrina ayant demandé à jeter un regard sur la toile, ce dont elle s'était jusqu'alors abstenue, le peintre la supplia de n'en rien faire d'un jour ou deux encore, objectant quelques détails d'ajustement qui voulaient être finis à loisir.

V.

Quand le comte Ridolfi, tout palpitant d'impatience, fut admis enfin à voir le portrait de sa maîtresse, il pâlit d'abord et poussa un cri; après quoi il entra dans une contemplation voisine de la stupeur. Les jambes écartées, les mains pendantes et jointes, le buste renversé et le menton collé à la poitrine, il eût certainement passé, aux yeux d'un inconnu, pour un homme pris de vertige ou pétrifié.

Mais voilà qu'une contraction joyeuse anime soudain son visage, et il se précipite dans les bras de Léonard.

— Maître! s'écrie-t-il d'une voix hésitante entre le rire et les larmes, maître! que vous avais-je prédit? Un chef-d'œuvre! un chef-d'œuvre inimitable! Ah! c'en est donc fait, la nature est domptée: victoire! Victoire! vous dis-je. Salut à vous, maître, à vous par qui la nature n'a plus de secret pour l'art. Vive la beauté, maintenant, car elle laissera ici-bas, désormais, une trace immortelle. — Joie et triomphe! Le ver de terre ne sera plus le roi unique de la création. Non, non, ce n'est plus lui qui aura le dernier mot de la forme humaine.

Qu'il ronge os et chair tout à son aise : la ligne divine, l'ombre impalpable subsistera.

L'enthousiasme du comte allait croissant ; l'exclamation se multipliait sur ses lèvres.

— O grâce ! ô énergique souplesse et majesté simple ! ô harmonie ! ô grandeur ! s'écriait-il. Nommez-la moi , Léonard , la déesse dont vous avez sucé les saintes mamelles. — Quoi ! n'a-t-elle point fait un signe ? Sa voix ne vient-elle pas de se faire entendre ? Oui , c'est moi , votre amant , signora Sylvestrina. — Mais où m'égaré-je ? Excusez-moi , Léonard , de confondre certaine dame de mes amies avec une si céleste créature. — Holà ! cependant : que mes valets soient appelés au plus vite pour m'emporter en lieu sûr ce précieux trésor.

Et le vénérable comte , dans son ivresse , s'élançait déjà vers la fenêtre afin d'y répéter son ordre ; Léonard se plaça devant lui.

— Seigneur comte , dit-il d'une voix résolue et calme , avant que ce tableau ne sorte de ma demeure , souffrez que je vous rappelle mes conditions.

— Je me les rappelle à merveille , Léonard , et suis prêt à vous le prouver séance tenante. Quelles prétentions sont les vôtres ? Parlez hardiment ; ma fortune est à vous.

En proie à une agitation qu'il ne dissimulait qu'avec peine , Léonard ne répondait pas.

— Allons donc ! point tant de cérémonies , reprit le comte. Douteriez-vous de ma munificence ou de ma parole ? Je sais la valeur des choses aussi bien que personne au monde ; retenez ceci. Le prix d'un chef-d'œuvre ne me semblera jamais trop fort , à moi , quelque élevé qu'il puisse être ; et pour ma part , j'estime que votre tableau vaut mille fois son pesant d'or , tout au moins.

— Il ne s'agit de rien de pareil , répondit le peintre. Gardez votre or , seigneur comte. Je n'en veux pas.

— Est-ce à dire que la somme est insuffisante ? Je la double , et n'en parlons plus.

Léonard regarda en face son interlocuteur , comme pour s'exciter au courage.

— L'argent ni l'or n'ont rien à faire ici , dit-il d'un ton ferme ; je vous le répète , seigneur. Puisqu'il faut que je m'explique sans feinte , eh bien ! J'aime la Sylvestrina.

Le bonhomme resta ébahi à cet aveu qu'il n'attendait guère ; il se gratta l'oreille sans souffler mot ; puis , ne parvenant pas à deviner le sens saché dans la phrase du peintre :

— De grâce , balbutia-t-il, quel rapport voyez-vous..... Mais, je vous prie , allons au but promptement.

— Je ne demande pas mieux , repartit Léonard , qui , le premier pas fait , sentait en lui une énergie surhumaine. — Vous souvient-il, comte, qu'à Milan j'ai refusé, et cela vingt fois plutôt qu'une, de faire le portrait de votre maîtresse ? Vous souvient-il qu'ici, à la place même où vous êtes, je le refusais encore, il y a quelques jours ? La cause de ma résistance, vous la taxiez alors d'inexplicable ; vous la comprendrez peut-être mieux aujourd'hui. La cause, c'était un amour que je voulais étouffer, au lieu de le laisser croître. Qui s'est jeté à la traversée de mon projet, cependant ? qui m'a suivi à Florence ? qui a pris à tâche de vaincre mes scurpules ? qui m'a persécuté sans paix ni trêve, jusqu'à ce qu'il m'eût tiré de ma réserve ? Vous et pas un autre, seigneur. Grâce à vous, cet amour dont j'espérais triompher par le temps et par l'absence, il a grandi par le rapprochement, au contraire, et s'est développé de telle sorte, qu'à l'heure où je vous parle, raison ni volonté ne peuvent plus rien contre lui. Oui, à l'heure où je vous parle, comte Ridolfi, la pensée de la Sylvestrina est en moi souveraine et dominante. Ce n'est pas là, comprenez-le bien, un de ces sentiments à fleur de tête qu'on noie dans la première larme venue ou au fond d'un verre ; c'est une passion folle, une idée fixe, une obsession insupportable, un rêve lourd et sinistre dont je suis victime nuit et jour. Plus de plaisirs possibles pour moi, plus d'amitié, plus de travail, plus d'espérance ; tout m'est un fardeau et une peine ; ma vie est perdue. Et quand l'obligation de satisfaire un de vos caprices m'a réduit seule à cet état pitoyable, vous pensez être quitte envers moi parce que vous m'aurez offert quelques pièces d'or pour salaire ? Non pas, s'il vous plaît ! C'est mon cœur qui souffre, et non ma poche. Le remède qui doit me guérir n'est pas dans un coffrefort.

Pendant ce discours de Léonard, le comte Ridolfi avait ouvert ses deux oreilles le plus possible, mais inutilement. La fin de la harangue ne l'ayant pas instruit plus que l'exorde, il leva les

yeux au ciel comme pour y chercher une réponse triomphante, qu'il ne trouva pas. Son maintien résigné était celui d'un brave et digne homme dont on méconnaît à plaisir les honnêtes intentions.

— Au nom de toutes les vierges du paradis, articula-t-il enfin d'un ton paternel, je vous conjure, Léonard, de vous expliquer plus clairement que vous ne faites. Je consens à jeter dans l'Arno les plus belles toiles de ma galerie, si j'entends un traître mot à vos raisonnements. Qu'est-ce que l'amour a de commun avec l'affaire qui nous occupe? et en quoi diable mes façons d'agir sont-elles si criminelles? Par les mânes de Zeuxis et d'Apelles, je n'en sais rien.

Doublement irrité de n'être point compris à demi-mot et de n'oser, pourtant, formuler ses idées d'une manière explicite, Léonard frappa du pied le parquet.

— Écoutez ceci, dit-il brusquement au comte. — Cléopâtre, qui régnait sur l'Égypte il y a seize siècles, cherchait surtout dans les voluptés amoureuses la variété et l'imprévu. Chaque soir, un amant, des bras duquel elle devait s'échapper le jour suivant comme une apparition mystérieuse, lui était secrètement amené. Or, un matin que la royale courtisane congédiait à petit bruit son favori de la veille, elle fut reconnue, en dépit de ses précautions prudentes, par un soldat qui nourrissait depuis longtemps pour elle une funeste passion. — Oh! murmura cet homme à voix basse, en attachant sur la reine un regard de flamme; une nuit pareille, et mourir! — Avide comme elle était d'émotions violentes, Cléopâtre ne pouvait manquer de recueillir une telle parole. Elle sourit doucement au soldat sans lui rien dire: l'offre était acceptée dans son cœur, et le marché déjà conclu. Et le lendemain, en effet, un peu avant que le soleil ne dissipât l'ombre, des esclaves jetaient à la mer un corps brisé de débauche; et Cléopâtre, demi-nue et couronnée de roses mourantes, contemplait, du haut d'une tour solitaire, l'affreux spectacle que le partage de sa couche venait de payer.

— Abominable femme! s'écria le comte.

— Heureux soldat! dit Léonard.

— Mais où donc en voulez-vous venir avec cette histoire? reprit le comte.

Poussé dans ses derniers retranchements , Léonard répondit en montrant convulsivement du doigt le portrait de la Sylvestrina :

— A vous dire que voilà ma Cléopâtre, et que je donnerai tout au monde pour une heure de son amour.

Et il sortit à ces mots, les deux mains sur son visage, laissant le respectable comte abasourdi de la conclusion.

VI.

Le soir du même jour, la maîtresse de Ridolfi vint chez Léonard, et, d'une voix brève et sévère, demanda que son portrait lui fût montré. En se voyant si belle, la coquetterie, ce vivace instinct qui ne meurt jamais complètement chez les femmes, lui arracha un signe d'approbation. Néanmoins, après une rêverie de quelques secondes, elle soupira.

— Hélas ! dit-elle, cette image n'est pas la mienne. Elle offre l'idée de ce que je pourrais être, et non pas de ce que je suis.

Le peintre allait se récrier avec chaleur sur la supériorité du modèle et l'indignité de l'ouvrage; la Sylvestrina lui imposa silence par un geste, puis elle s'avança vers une table où ce qu'il fallait pour écrire se trouvait disposé. Haletant d'inquiétude et de crainte, Léonard la regardait faire. La jeune femme se rapprocha bientôt de lui, un papier à la main.

— Lisez cette lettre, lui dit-elle, et envoyez-la au comte avec mon portrait.

Tandis que Léonard lisait, elle ajouta :

— Dieu veuille que ce jour ne soit pas bientôt pour vous une source de regrets amers !

L'ivresse de Léonard, cependant, en quels termes l'exprime-rais-je ? Qu'on se la figure, s'il est possible, d'après ces trois phrases dont se composait la missive destinée au comte : « Soyez heureux, Benvenuto ; vos souhaits sont réalisés. Il est à vous, ce chef-d'œuvre auquel vous n'imaginez rien de préférable ; quant à moi, vous ne me reverrez plus. Une femme peut se donner, sachez-le bien, mais non se prêter, sans

devenir à ses propres yeux abjecte et méprisable ; je prends donc, pour vous plaire et mériter votre reconnaissance, le seul parti que je puisse prendre sans m'avilir : Je me donne ! — Adieu. »

A moins que la joie ne lui eût tout à fait tourné la cervelle, pensera-t-on peut-être, Léonard aurait dû s'apercevoir qu'un dépit orgueilleux perçait seul dans cette épître laconique, et qu'il ne s'y rencontrait pas à son adresse l'ombre d'un mot flatteur. — Prenez garde ! Vous oubliez que le petit dieu Cupidon tient beaucoup moins aux mots qu'aux choses, sous prétexte qu'il a les mains libres et les yeux bandés.

Trois jours après la scène qui précède, Léonard et la Sylvestrina partirent de Florence, où Léonard revint seul au bout d'un an.

Quel fut le but de leur voyage, et, durant ce voyage, quels avaient été les accidents de leur existence ? on n'en sut rien. Le champ resta ouvert aux conjectures. Seulement, on observa que le nom de la Sylvestrina, chaque fois que Francesco Loredano ou tout autre Florentin le prononçait en présence de Léonard, amenait inévitablement sur le visage de ce dernier une pâleur livide. Tant qu'il vécut, Léonard, pour son compte, ne parla jamais de cette femme, en bien ni en mal.

Une seule fois, Loredano, dans le courant d'une conversation sur l'amour, s'étant avisé de désirer une maîtresse dont le cœur, bien que jeune encore, eût été mûri par quelque amère expérience, Léonard sourit tristement.

— Un cœur flétri, dit-il, est une matière plus dure qu'un bloc de marbre vierge ; et telle femme qui marche et qui parle est moins vivante que la statue de Pygmalion.

Loredano crut, non sans raison, voir dans ces paroles une allusion à la Sylvestrina. Ce fut, du reste, la première et la dernière.

Quant à la Sylvestrina, elle quitta l'Italie à l'époque de sa rupture avec Léonard, selon toute apparence. Pour aller où ? question ni plus ni moins difficile à résoudre que toutes les questions qui la concernent. On ne connaissait pas son origine, on ne connut pas sa fin. Et comme si l'Oubli, seul dieu qu'elle eût adoré, la réclamait tout entière, son image même disparut

du milieu des hommes. A la mort du comte Ridolfi , la galerie du défunt ayant été mise en vente , Léonard fit racheter secrètement le portrait de la belle courtisane et le brûla dans son jardin.

J. CHAUDES-AIGUES.

POÉSIE.

HYMNE A LA FAMILLE.

J'ai chanté la patrie en citoyen pieux ;
Je chante la famille en fils religieux.
Patrie et puis famille : est-il pour une lyre
Une plus sainte muse , un plus noble délire ?
Pour unir les mortels en robustes faisceaux
Est-il des noms plus doux et des liens plus beaux ?
L'antiquité l'a dit , — nourrice qu'on délaisse , —
Et de sa bouche d'or ruisselait la sagesse.
Mais pourquoi remonter dans les âges anciens ?
Rappelons-nous ce cri des sauvages Indiens ,
Ce cri du cœur , jeté par un peuple unanime ,
Aux vainqueurs étonnés de le trouver sublime :
« Dirons-nous donc aux morts : Ossements , levez-vous ;
» Ossements paternels , marchez et suivez-nous ? »

Mourons pour le pays , vivons pour la famille ;
A nos foyers divers que ce double feu brille !
Qu'il enflamme l'enfant , ranime le vieillard ,
Fasse battre le cœur et luire le regard !
Comme un bois résineux alimente la flamme ,
Que sans cesse l'amour vienne électriser l'âme !
Resserrons , il est temps , les nœuds trop relâchés ;
Ramenons dans leur lit les fleuves épanchés :

Se dilater épuise , et se mêler altère ;
 Famille et nation meurent par l'adultère .

Femmes , qui pouvez tout pour le bien ou le mal ,
 Vous , dont un seul regard nous lie au sol natal ,
 Qui d'un mot , d'un sourire , et souvent d'un caprice ,
 Enfantez la vertu , l'héroïsme ou le vice ;
 Femmes qu'on peut nommer providence ou destin ,
 Tant votre empire est grand sur le bonheur humain ;
 Pressez-vous à l'entour du foyer domestique ;
 Nous y suivrons en chœur votre grâce pudique ;
 Nous y rattacherons nos vœux et notre orgueil ,
 Qu'un mirage trompeur égara loin du seuil .

Les vertus sont des sœurs qu'une harmonie enchaîne :
 La famille est le gland , la patrie est le chêne .
 — Femmes , de la famille enchantez le lien ,
 Car toujours le bon fils sera bon citoyen !

HYMNE A L'ART.

Pour orner la patrie et charmer la famille ,
 Que l'art , fleur du génie , éclate , embaume et brille !
 Poursuivant l'idéal d'un regard éternel ,
 Que l'artiste inspiré lève les yeux au ciel !
 Comme Apollon conduit par les muses décentes ,
 Qu'il enchaîne à ses pas les foules frémissantes ;
 Qu'il soit religieux , grave , doux , vénéré :
 L'art est un sacerdoce , et l'artiste est sacré .

Pour lui seul la nature , aux profanes voilée ,
 Détache sa ceinture et rayonne étoilée ,
 Comme la Nuit pudique , ombrageant son contour ,
 Se découvre sans crainte aux yeux chastes du Jour .

— Dans quel ravissement l'œil ardent du génie
 Perçoit la forme alors, la couleur, l'harmonie !
 O lévites élus ! contemplateurs du beau,
 Qui vous courbez sur lui comme sur un flambeau,
 Craignant qu'un souffle impur n'en altère la flamme,
 Et, pour la protéger, l'aspirant dans votre âme ;
 O lévites élus ! tout ce qui tend au ciel,
 Mais rampe, hélas ! sans aile en cet exil mortel,
 Tous les élans divins que le corps vil comprime
 Ont, pour planer vers Dieu, votre extase sublime.
 Vous servez d'interprète entre son peuple et lui,
 Comme autrefois Moïse, aux flancs du Sinaï,
 Montait à Jéhovah, et de l'ardente nue
 Descendait, le front ceint d'une flamme inconnue.

Marchez donc couronnés de gloire et de respect ;
 Que le passant ému s'incline à votre aspect ;
 Qu'il sente, électrisé d'une subite flamme,
 Qu'un éclair de votre âme a jailli dans son âme ;
 Au foyer, sur l'autel, par toute la cité,
 Allumez un rayon de sévère beauté.
 Sculpteur, que ta statue à l'œil qui la contemple
 Dans un marbre vivant étale un noble exemple !
 Peintre, que de Platon le précepte honoré
 Te guide ; que le beau soit la splendeur du vrai !
 Et vous, musiciens, que votre doux génie
 Excite le travail aux sons de l'harmonie !
 Et toi, du grand concert la plus puissante voix,
 Poète, chante à tous, avec tous à la fois !

Pour orner la patrie et charmer la famille,
 Que l'art, fleur du génie, éclate, embaume et brille :
 Poursuivant l'idéal d'un regard éternel,
 Que l'artiste inspiré lève les yeux au ciel ;
 Comme Apollon conduit par les muses décentes,
 Qu'il enchaîne à ses pas les foules frémissantes ;
 Qu'il soit religieux, grave, doux, vénéré :
 L'art est un sacerdoce, et l'artiste est sacré.

N. MARTIN.

LE SPERONARE.



VI (1).

LE PESCE SPADO.

Je trouvai la route de la Pace charmante; elle cotoie d'un côté la montagne, et de l'autre la mer. C'était jour de fête : on promenait la chasse de saint Nicolas, je ne sais dans quel but, mais tant il y a qu'on la promenait et que cela causait une grande joie parmi les populations. En passant devant l'église des jésuites, qui se trouve à un quart de lieue du village de la Pace, j'y entrai. On disait une messe. Je m'approchai de la chapelle, et je retrouvai tous nos matelots à genoux, le capitaine en tête. C'était la messe promise pendant la tempête et qu'ils acquittaient avec un scrupule et une exactitude bien méritoires pour des gens qui sont à terre. J'attendis dans un coin que l'office divin fût fini; puis, quand le prêtre eut dit l'*Ite missa est*, je sortis de derrière ma colonne et je me présentai à nos gens.

Il n'y avait point à se tromper à la façon dont ils me reçurent : chaque visage passa subitement de l'expression du recueillement à celle de la joie; à l'instant même mes deux mains furent prises et bon gré mal gré baisées et rebaisées.

(1) Voyez tome X, page 119.

Puis je fus présenté à ces dames, et à la femme du capitaine en particulier. Elles étaient plus ou moins jolies, mais presque toutes avaient de beaux yeux, de ces yeux siciliens, noirs et veloutés, comme je n'en ai vu qu'à Arles et en Sicile, et qui, pour Arles comme pour la Sicile, ont, selon toute probabilité, une source commune : l'Arabie.

J'arrivais bien : le capitaine allait partir pour Messine à mon intention. Il voulait me ramener à la Pace, pour me faire voir la fête ; je lui avais épargné les trois quarts du chemin.

Nous arrivâmes chez lui : il habitait une jolie petite maison, pleine d'aisance et de propreté. En entrant dans un petit salon, la première chose que j'aperçus fut le portrait de M. Peppino, qui faisait face à celui du comte de Syracuse, ex-vice-roi de Sicile. C'étaient, avec sa femme, les deux personnes que notre capitaine aimait le mieux au monde. Ce grand amour d'un Sicilien pour un vice-roi napolitain m'étonna d'abord, mais plus tard il me fut expliqué, et je le retrouvai chez tous les compatriotes du capitaine.

Je vis le capitaine en grande conférence avec sa femme, et je compris qu'il était question de moi. Il s'agissait de m'offrir à déjeuner, et ni l'un ni l'autre n'osait porter la parole. Je les tirai d'embarras en m'invitant le premier.

Aussitôt tout fut en révolution : M. Peppino fut envoyé pour ramener le pilote, Giovanni et Pietro. Le pilote devait déjeuner avec nous, et c'était moi qui l'avais demandé pour convive ; Giovanni devait faire la cuisine, et Pietro nous servir. Maria courut au jardin cueillir des fruits, le capitaine descendit dans le village pour acheter du poisson, et je restai maître et gardien de la maison.

Comme je présumais que les apprêts dureraient une demi-heure ou trois quarts d'heure, et que ma personne ne pouvait que gêner ces braves gens, je résolus de mettre le temps à profit, et de faire une petite excursion au-dessus du village. La maison du capitaine était adossée à la montagne même. Un petit sentier, aboutissant à une porte de derrière, s'y enfonçait presque aussitôt, paraissant et disparaissant à différents intervalles, selon les accidents du terrain. Je m'engageai dans le sentier, et commençai à gravir la montagne au milieu des cactus, des grenadiers et des lauriers-roses.

A mesure que je montais, le paysage, borné au sud par Messine et au nord par la pointe du Phare, s'agrandissait devant moi, tandis qu'à l'est s'étendait, comme un rideau tout bariolé de villages, de plaines, de forêts et de montagnes, cette longue chaîne des Apennins, qui, née derrière Nice, traverse toute l'Italie et s'en va mourir à Reggio. Peu à peu, je commençai à dominer Messine, puis le Phare; au-delà de Messine apparaissait, comme une vaste nappe d'argent étendue au soleil, la mer d'Ionie; au delà du Phare, se déroulait plus étroite, et comme un immense ruban d'azur moiré, la mer Tyrrhénienne; à mes pieds j'avais le détroit que j'embrassais dans toute sa longueur, dont le courant était sensible comme celui d'un fleuve, et qui m'indiquait, par un bouillonnement parfaitement visible, ces gouffres de Charybde, si redoutés des anciens, et qu'Homère dans l'Odyssée place à un trait d'arc de Scylla, quoiqu'ils en soient effectivement à treize milles.

Je m'assis sous un magnifique châtaignier, avec cette singulière sensation de l'homme qui se trouve dans un pays qu'il a désiré longtemps parcourir, et qui doute qu'il y soit réellement arrivé; qui se demande si les villages, les caps et les montagnes qu'il a sous les yeux, sont réellement ceux dont il a si souvent entendu parler, et si c'est bien à eux surtout que s'appliquent tous ces noms poétiques, sonores, harmonieux, dont l'ont bercé dans sa jeunesse le grec et le latin, ces deux nourrices de l'esprit, sinon de l'âme.

C'était bien moi, et j'étais bien en Sicile. Je revoyais les mêmes lieux qu'avaient vus Ulysse et Énée, et qu'avaient chantés Homère et Virgile. Ce village pittoresque, près d'une roche élevée et surmontée d'un château fort, c'était Scylla qui avait tant effrayé Anchise. Cette mer bouillonnant à mes pieds et qu'il avait fallu tant de siècles pour calmer, c'était le voile qui me couvrait l'implacable Charybde, où Frédéric II jeta cette coupe d'or que tenta vainement d'aller ressaisir, élançant pour la troisième fois dans le gouffre, Colas il Pesce, poétique héros de la ballade du *Plongeur* de Schiller. Enfin j'étais adossé à ce fabuleux et gigantesque Etna, tombeau d'Encelade, qui touche le ciel de sa tête, lance des pierres brûlantes jusqu'aux étoiles, et fait trembler la Sicile lorsque le géant enseveli, vivant dans son sein, essaie de changer de côté. Seulement l'Etna, comme

Charybde, était fort calme; et de même que le gouffre, au lieu d'engloutir l'eau, de la rejeter au ciel, toute souillée de son sable noir, n'a plus que le léger bouillonnement dont j'ai parlé, l'Etna n'a plus qu'une légère fumée qui annonce que le géant est endormi, qui prévient en même temps qu'il n'est pas mort.

J'en étais là de ma rêverie, lorsque je vis, à la fenêtre de sa maison, le capitaine, qui me fit signe que le couvert était mis, et que l'on n'attendait plus que moi. Je lui répondis de même que je montais jusqu'à une espèce de petit monument que j'apercevais à une cinquantaine de pas au-dessus de ma tête, et que je redescendais aussitôt. Il me répondit par un geste qui signifiait que j'étais le maître de me passer cette fantaisie. Je profitai aussitôt de la permission.

C'était une petite colonne ronde, de huit ou dix pieds de haut et de trois ou quatre pieds de tour; elle était évidée par le milieu, et des tablettes de pierres la partageaient en trois ou quatre niches superposées. Dans ces niches je croyais voir de grosses boules, et je ne comprenais pas le moins du monde ce que cela pouvait être, lorsqu'en m'approchant je m'aperçus peu à peu que sur ces boules étaient dessinés des yeux, un nez, une bouche. Je fis quelques pas encore, et je reconnus que c'étaient tout simplement trois têtes d'hommes proprement détachées de leur tronc, et qui séchaient au soleil. Un instant je voulus douter, mais il n'y avait pas moyen: elles étaient au grand complet, avec cheveux, dents, barbe, et sourcils. C'étaient bien trois têtes.

On comprend que ma première parole en descendant fut pour demander au capitaine ce que faisaient là ces trois têtes. L'histoire était on ne peut plus simple. Un équipage calabrais s'était approché des côtes de Sicile pour faire la contrebande, quoiqu'on fût en temps de choléra, et qu'il fût défendu de mettre pied à terre sans patente. Trois de ces malheureux avaient été pris, jugés, condamnés à mort, décapités, et leurs têtes avaient été mises là pour servir d'épouvantail à ceux qui seraient tentés de faire comme eux. Cela me rappela que, moi aussi, j'étais en Sicile en contrebandier, qu'au lieu de dix-huit jours que j'aurais dû passer à Rome pour achever ma quarantaine, j'en étais parti au bout de quatorze, et qu'il restait une quatrième niche vide.

Mon pauvre capitaine s'était mis en frais, et Giovanni avait fait des merveilles. Il y avait surtout un certain plat de poisson qui me parut un chef-d'œuvre; je demandai le nom de cet honorable cétacé, que je ne connaissais point encore, et qui cependant me paraissait si digne d'être connu: j'appris que j'avais affaire au *pesce spada*.

Je me rappelais avoir lu dans ma jeunesse de fort belles descriptions de la manière dont le poisson à épée, autrement dit l'espadon, profitant de l'arme effroyable dont la nature avait armé le bout de son nez, attaquait parfois la baleine, lui livrait de rudes combats, puis, bondissant hors de l'eau et se laissant retomber sur elle la tête la première, la transperçait de son dard, qui ordinairement a quatre ou cinq pieds de long; mais là s'arrêtaient les renseignements du naturaliste. Je m'étais donc contenté jusque-là d'estimer l'espadon sous le rapport de son aptitude à l'escrime, et voilà tout; mais je vis que M. de Buffon lui avait fait tort, qu'il possédait, comme poisson, des qualités inconnues non moins estimables que celles dont son historien s'était fait l'apologiste, et qu'il méritait d'avoir dans *la Cuisinière Bourgeoise* un article nécrologique aussi important que l'article biographique qu'il possédait déjà dans l'histoire naturelle.

Le dessert n'était pas moins remarquable que le déjeuner: il se composait de grenades et d'oranges magnifiques, auxquelles était joint un fruit qui ne m'était pas moins inconnu que le poisson sur lequel je venais de recueillir de si précieux renseignements. Ce fruit était la figue d'Inde, cette manne éternelle et intarissable, que la Sicile offre si largement à la sensualité du riche et à la misère du pauvre. En effet, dès qu'on sort des portes d'une ville, on voit surgir de tous côtés d'immenses cactus tout chargés de ces fruits. La figue d'Inde est de la grosseur d'un œuf de poule, enveloppée d'une pulpe verte, et défendue par de petits bouquets d'épines dont la piqure amène une longue et douloureuse démangeaison; aussi il faut une certaine étude pour arriver à éventrer le fruit sans accident. Cette opération faite, il sort de la blessure un globe à la chair jaunâtre, doux, frais et fondant, qu'on commence d'abord par déguster avec une certaine froideur, mais dont, au bout de huit jours, on finit par se faire une nécessité. Les Sici-

liens adorent ce fruit, qui est pour eux ce que le cocomero est pour les Napolitains, avec cette différence que le cocomero a besoin d'une certaine culture et qu'on ne peut se le procurer gratuitement, tandis que la figue d'Inde pousse partout, dans le sable, dans les terres grasses, dans les marais, dans les rochers, et jusque dans les fentes des murs, et ne donne que la peine de la cueillir.

Ce déjeuner, l'un des plus instructifs que j'aie certainement fait de ma vie, terminé, le capitaine m'offrit de venir voir la fête de la chasse de saint Nicolas. On comprend que je me gardai bien de refuser une pareille proposition. Nous nous mîmes en route en continuant de remonter le chemin qui conduit au Phare. Bientôt nous nous engageâmes, à gauche, dans de petits mouvements de terrain qui nous firent perdre de vue la mer; enfin, nous nous trouvâmes au bord d'un petit lac isolé, bleu, clair, brillant comme un miroir, encadré, à gauche, par une rangée de maisons, à droite, par une suite de montagnes qui empêche cette jolie coupe de s'épancher dans le détroit. C'était le lac de Pantana. Ses bords présentaient l'aspect d'une fête de campagne réduite à sa plus naïve simplicité, avec ses jeux où il est impossible de gagner, ses petites boutiques chargées de fruits, et ses tarentelles.

Ce fut là que j'eus pour la première fois l'occasion d'examiner cette danse dans tous ses détails. C'est une merveilleuse danse, et la plus commode que je connaisse, pourvu qu'on ait le musicien, et encore, à la rigueur on peut chanter ou siffler l'air soi-même. Elle se danse seul, à deux, à quatre, à huit, et indéfiniment, si l'on veut, homme à homme, femme à femme, qu'on se connaisse ou qu'on ne se connaisse pas : la chose n'y fait rien, à ce qu'il paraît, et ne semblait nullement inquiéter les danseurs. Quand un des spectateurs à envie de danser à son tour, il sort du cercle des assistants, entre dans l'espace réservé au ballet, saute alternativement sur un pied et sur un autre, jusqu'à ce qu'une autre personne se détache et se mette à sauter vis-à-vis de lui. Si le partner tarde et que le monologue ennue l'acteur, il s'approche en mesure du couple qui danse déjà, donne un coup de coude à l'homme ou à la femme qui danse depuis le plus longtemps, l'envoie se reposer et prend sa place, sans que la galanterie lui fasse faire aucune

différence de sexe. Il est vrai de dire aussi que les Siciliens apprécient tous les avantages d'une gigue si indépendante : la tarentelle est une véritable maladie chez eux. J'étais arrivé sur les bords du lac avec le capitaine, sa femme, Nunzio, Giovanni, Pietro et Peppino. Au bout de dix minutes, je me trouvais absolument seul, et libre de me livrer à toutes les réflexions que je jugerais convenable de faire. Chacun sautillait à qui mieux mieux, et il n'y avait pas jusqu'au fils du capitaine qui ne se trémoussât en face d'une espèce de géant, qui n'offrait d'autre différence avec les cyclopes, dont il me paraissait descendre en droite ligne, que l'accident qui lui avait donné deux yeux.

Quant à la musique qui donnait le branle à toute cette population, elle n'était pas, comme chez nous, réunie sur un seul point, mais disséminée au contraire sur les bords du lac; l'orchestre se composait en général de deux musiciens, l'un jouant de la flûte, et l'autre d'une espèce de mandoline. Ces deux instruments réunis formaient une mélodie assez semblable à celle qui chez nous a le privilège de faire exclusivement danser les chiens et les ours. Les musiciens étaient mobiles et cherchaient la pratique, au lieu de l'attendre. Lorsqu'ils avaient épuisé les forces du groupe qui les entourait, et que la recette, abandonnée à la généreuse appréciation du public, était épuisée, ils se mettaient en marche, jouant l'air éternel, et ils n'avaient pas fait vingt pas, que sur leur passage un autre groupe se formait et les forçait de faire une nouvelle halte chorégraphique. Je comptai soixante-dix de ces musiciens, qui tous avaient plus ou moins d'occupation.

Au plus fort de la fête, et vers les trois heures à peu près, la chasse de saint Nicolas sortit de l'église où elle était enfermée; aussitôt les danses cessèrent; chacun accourut, prit sa place dans le cortège, et la procession commença de faire le tour du lac, accompagnée de l'explosion éternelle d'un millier de boîtes. Ce nouvel exercice dura à peu près une heure et demie, puis la chasse rentra dans l'église avec les prêtres, et la foule s'éparpilla de nouveau autour du lac.

Comme il se faisait tard et que j'avais vu de la fête tout ce que j'en voulais voir, je pris congé du capitaine, qui fit un signe à Pietro et à Giovanni, lesquels aussitôt quittèrent leurs

danseuses sans leur dire un seul mot et accoururent : leur intention était de me faire reconduire par mer avec la barque du speronare , afin de m'épargner les deux lieues qui me séparaient de Messine. J'essayai de me défendre, mais il n'y eut pas moyen, et Giovanni fit tant d'instances et Pietro tant de cabrioles, tous deux mirent à un si haut prix l'honneur de reconduire son excellence, que son excellence, qui , au fond du cœur , n'était aucunement fâchée de s'en aller couchée dans une bonne barque au lieu de piétiner sur des jambes assez fatiguées de l'avoir portée, par une chaleur de 55 degrés, depuis huit heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, finit par accepter, se promettant, il est vrai, de dédommager Pietro et Giovanni du plaisir perdu. Nous nous en allâmes donc tout en bavardant jusqu'au village de la Pace, eux me parlant sans cesse le chapeau à la main, et moi n'ayant d'autre occupation que de leur faire mettre le chapeau sur la tête. Arrivés en face de la porte du capitaine, ils détachèrent une barque ; je sautai dedans, et , comme le courant était bon , nous commençames, sans grande fatigue pour ces braves gens, à descendre le détroit, tout en laissant à notre droite des bâtimens d'une forme si singulière qu'ils finirent par attirer mon attention.

C'étaient des chaloupes à l'ancre, sans cordages et sans vergues, du milieu desquelles s'élevait un seul mât d'une hauteur extrême : au haut de ce mât, qui pouvait avoir vingt-cinq ou trente pieds de long, un homme, debout sur une traverse pareille à un bâton de perroquet, et lié par le milieu du corps à l'espèce d'arbre contre lequel il était appuyé, semblait monter la garde, les yeux invariablement fixés sur la mer ; puis, à certains moments, il poussait des cris et agitait les bras : à ces clameurs et à ces signes, une autre barque plus petite, et comme la première d'une forme bizarre, ayant un mât plus court à l'extrémité duquel une seconde sentinelle était liée, montée par quatre rameurs qui la faisaient voler sur l'eau, dominée à la proue par un homme debout et tenant un harpon à la main, s'élançait rapide comme une flèche et faisait des évolutions étranges, jusqu'au moment où l'homme au harpon avait lancé son arme. Je demandai alors à Pietro l'explication de cette manœuvre ; Pietro me répondit que nous étions arrivés à Messine juste au moment de la pêche du *pesce spada*, et que

c'était cette pêche à laquelle nous assistions. En même temps, Giovanni me montra un énorme poisson que l'on tirait à bord d'une de ces barques, et m'assura que c'était un poisson tout pareil à celui que j'avais mangé à dîner et dont j'avais si bien apprécié la valeur. Restait à savoir comment il se faisait que des hommes si religieux, comme le sont les Siciliens, se livrassent à un travail si fatigant le saint jour du dimanche; mais ce dernier point fut éclairci à l'instant même par Giovanni, qui me dit que, le *pesce spada* étant un poisson de passage, et ce passage n'ayant lieu que deux fois par an et étant très-court, les pêcheurs avaient dispense de l'évêque pour pêcher les fêtes et dimanches.

Cette pêche me parut si nouvelle, et par la manière dont elle s'exécutait et par la forme et la force du poisson duquel on avait affaire, qu'outre mes sympathies naturelles pour tout amusement de ce genre, je fus pris d'un plus grand désir encore que d'ordinaire de me permettre celui-ci. Je demandai donc à Pietro s'il n'y aurait pas moyen de me mettre en relation avec quelques-uns de ces braves gens, afin d'assister à leur exercice. Pietro me répondit que rien n'était plus facile, mais qu'il y avait mieux que cela à faire : c'était d'exécuter cette pêche nous-mêmes, attendu que l'équipage était à notre service dans le port comme en mer, et que tous nos matelots, étant nés dans le détroit, étaient familiers avec cet amusement. J'acceptai à l'instant même, et comme je comptais, en supposant que la santé de Jadin nous le permit, quitter Messine le surlendemain, je demandai s'il serait possible d'arranger la partie pour le jour suivant. Mes Siciliens étaient des hommes merveilleux qui ne voyaient jamais impossibilité à rien; aussi, après s'être regardés l'un l'autre et avoir échangé quelques paroles, me répondirent-ils que rien n'était plus facile, et que, si je voulais les autoriser à dépenser deux ou trois piastres pour la location ou l'achat des objets qui leur manquaient, tout serait prêt pour le lendemain six heures; bien entendu que, moyennant cette avance faite par moi, le poisson pris deviendrait ma propriété. Je leur répondis que nous nous entendrions plus tard sur ce point. Je leur donnai quatre piastres et leur recommandai la plus scrupuleuse exactitude. Quelques minutes après ce marché conclu, nous abordâmes au pied de la douane.

La vue de ce bâtiment me rappela le pauvre Cama que j'avais parfaitement oublié. Je demandai à mes deux rameurs s'ils en savaient quelque chose, mais ni l'un ni l'autre n'en avait entendu parler : c'était jour de fête, il était donc inutile de s'en occuper le même jour. Le lendemain matin, nous nous mettions de trop bonne heure en mer pour espérer que les autorités seraient levées. Je dis à Pietro de prévenir le capitaine de m'attendre à l'hôtel vers onze heures du matin, c'est-à-dire au retour de notre pêche, attendu qu'en ce moment nous ferions ensemble les démarches nécessaires à la liberté du prisonnier. Au reste, ayant payé à Cama, en partant de Naples, son mois d'avance, j'étais moins inquiet sur son compte; avec de l'argent on se tire d'affaire partout, même en prison.

Je trouvai Jadin aussi bien qu'il était permis de le désirer; il avait renvoyé son médecin, en lui donnant trois piastres et en l'appelant vieil intrigant. Le médecin, qui ne parlait pas français, n'avait compris que la partie de la harangue qui se traduisait par la vue, et avait pris congé de lui en lui baisant les mains.

J'annonçai à Jadin la partie de pêche arrangée pour le lendemain, puis je fis mettre les chevaux à une espèce de voiture que notre hôtelier eut l'audace de nous faire passer pour une calèche, et nous allâmes faire un tour sur la Marine.

Il y a vraiment dans les climats méridionaux un espace de temps délicieux; c'est celui qui est compris entre six heures du soir et deux heures du matin. On ne vit réellement que pendant cette période de la journée; au contraire de ce qui se passe dans nos climats du nord, c'est le soir que tout s'éveille. Les fenêtres et les portes des maisons s'ouvrent, les rues s'animent, les places se peuplent. Un air frais chasse cette atmosphère de plomb qui a pesé toute la journée sur le corps et sur l'esprit. On relève la tête, les femmes reprennent leur sourire, les fleurs leurs parfums, les montagnes se colorent de teintes violâtres, la mer répand son âcre et irritante saveur; enfin, la vie, qui semblait près de s'éteindre, renaît, et coule dans les veines avec un étrange surcroît de sensualité.

Nous restâmes deux heures à faire *corso* à la Marine; nous passâmes une autre heure au théâtre, pour y entendre chanter la *Norma*. Je me rappelai alors ce bon et cher Bellini, qui, en

me remettant au moment de mon départ de France des lettres pour Naples, m'avait fait promettre, si je passais à Catane, sa patrie, d'aller donner de ses nouvelles à son vieux père. J'étais bien décidé à tenir religieusement parole, et fort loin de me douter que celles que je donnerais à son père seraient les dernières qu'il en devait recevoir.

Pendant l'entr'acte, j'allai remercier M^{lle} Schultz du plaisir qu'elle m'avait fait le soir de mon arrivée à Messine, lorsqu'elle était passée près de ma barque en jetant à la brise sicilienne cette vague mélodie allemande, que Bellini a prouvé ne lui être pas si étrangère qu'on le croyait.

Il était temps de rentrer. Pour un convalescent, Jadin avait fait force folies; il voulait absolument repasser par la Marine, mais je tins bon, et nous revînmes droit à l'hôtel. Nous devons nous lever le lendemain à six heures du matin, et il était près de minuit.

Le lendemain, à l'heure dite, nous fûmes réveillés par Pietro, qui avait quitté ses beaux habits de la veille pour reprendre son costume de marin. Tout était prêt pour la pêche, hommes et chaloupes nous attendaient. En un tour de main, nous fûmes habillés à notre tour; notre costume n'était guère plus élégant que celui de nos matelots; c'était, pour moi, un grand chapeau de paille, une veste de marin en toile à voiles, et un pantalon large. Quant à Jadin, il n'avait pas voulu renoncer au costume qu'il avait adopté pour tout le voyage, il avait la casquette de drap, la veste de panne taillée à l'anglaise, le pantalon demi-collant et les guêtres.

Nous trouvâmes dans la chaloupe Vincenzo, Filippo, Antonio, Sieni, et Giovanni. A peine y fûmes-nous descendus, que les quatre premiers prirent les rames: Giovanni se mit à l'avant avec son harpon, Pietro monta sur son perchoir, et nous allâmes, après dix minutes de marche, nous ranger au pied d'une de ces barques à l'ancre qui portaient au bout de leurs mâts un homme en guise de girouette. Pendant le trajet, je remarquai qu'au harpon de Giovanni était attachée une corde de la grosseur du pouce, qui venait s'enrouler dans un tonneau scié par le milieu, qu'elle remplissait presque entièrement. Je demandai quelle longueur pouvait avoir cette corde, on me répondit qu'elle avait cent vingt brasses.

Tout autour de nous se passait une scène fort animée : c'étaient des cris et des gestes inintelligibles pour nous, des barques qui volaient sur l'eau comme des hirondelles ; puis, de temps en temps, faisaient une halte pendant laquelle on tirait à bord un énorme poisson muni d'une magnifique épée. Nous seuls étions immobiles et silencieux ; mais bientôt notre tour arriva.

L'homme qui était au haut du mât de la barque à l'ancre, poussa un cri d'appel, et en même temps montra de la main un point de la mer qui était, à ce qu'il paraît, dans nos parages à nous. Pietro répondit en criant : Partez ! Aussitôt nos rameurs se levèrent pour avoir plus de force, et nous bondîmes plutôt que nous ne glissâmes sur la mer, décrivant, avec une vitesse dont on n'a point d'idée, les courbes, les zigzags et les angles les plus abrupts et les plus fantastiques, tandis que nos matelots, pour s'animer les uns les autres, criaient à tue-tête : *Tutti do! tutti do!* Pendant ce temps, Pietro et l'homme de la barque à l'ancre se démenaient comme deux possédés, se répondant l'un à l'autre comme des télégraphes, indiquant à Giovanni, qui se tenait roide, immobile, les yeux fixes et son harpon à la main, dans la pose du Romulus des *Sabines*, l'endroit où était le *pesce spada* que nous poursuivions. Enfin, les muscles de Giovanni se roidirent, il leva le bras ; le harpon, qu'il lança de toutes ses forces, disparut dans la mer ; la barque s'arrêta à l'instant même dans une immobilité et un silence complets. Mais bientôt le manche du harpon reparut. Soit que le poisson eût été trop profondément enfoncé dans l'eau, soit que Giovanni se fût trop pressé, il avait manqué son coup. Nous revînmes tout penauds prendre notre place auprès de la grande barque.

Une demi-heure après, les mêmes cris et les mêmes gestes recommencèrent, et nous fûmes emportés de nouveau dans un labyrinthe de tours et de détours ; chacun y mettait une ardeur d'autant plus grande qu'ils avaient tous une revanche à prendre et une réhabilitation à poursuivre. Aussi, cette fois, Giovanni fit-il deux fois le geste de lancer son harpon, et deux fois se retint-il ; à la troisième, le harpon s'enfonça en sifflant ; la barque s'arrêta, et presque aussitôt nous vîmes se dérouler rapidement la corde qui était dans le tonneau ; cette fois, l'es-

padon était frappé et emportait le harpon du côté du Phare, en s'enfonçant rapidement dans l'eau. Nous nous mîmes sur sa trace, toujours indiquée par la direction de la corde; Pietro et Giovanni avaient sauté dans la barque et avaient saisi deux autres rames qui avaient été rangées de côté; tous s'animaient les uns les autres avec le fameux *tutti do*. Et cependant, la corde, en continuant de se dérouler, nous prouvait que l'espadon gagnait sur nous; bientôt elle arriva à sa fin, mais elle était arrêtée au fond du tonneau; le tonneau fut jeté à la mer, et s'éloigna rapidement, surnageant comme une boule. Nous nous mîmes aussitôt à la poursuite du tonneau, qui bientôt, par ses mouvements bizarres et saccadés, annonça que l'espadon était à l'agonie. Nous profitâmes de ce moment pour le rejoindre. De temps en temps de violentes secousses le faisaient plonger, mais presque aussitôt il revenait sur l'eau. Peu à peu les secousses devinrent plus rares, de simples frémissements leur succédèrent, puis ces frémissements même s'éteignirent. Nous attendîmes encore quelques minutes avant de toucher à la corde. Enfin Giovanni la prit et la tira à lui par petites secousses, comme fait un pêcheur à la ligne qui vient de prendre un poisson trop fort pour son hameçon et pour son crin. L'espadon ne répondit par aucun mouvement, il était mort.

Nous nageâmes jusqu'à ce que nous fussions à pic au-dessus de lui. Il était au fond de la mer, et la mer, nous en pouvions juger par ce qu'il restait de corde en dehors, devait avoir, à l'endroit où nous nous trouvions, cinq cents pieds de profondeur. Trois de nos matelots commencèrent à tirer la corde doucement, sans secousses, tandis qu'un quatrième la roulait au fur et à mesure dans le tonneau pour qu'elle se trouvât toute prête au besoin. Quant à moi et Jadin, nous faisons, avec le reste de l'équipage, contrepoids à la barque, qui eût chaviré si nous étions restés tous du même côté.

L'opération dura une bonne demi-heure; puis Pietro me fit signe d'aller prendre sa place, et vint s'asseoir à la mienne. Je me penchai sur le bord de la barque, et je commençai à voir, à trente ou quarante pieds sous l'eau, des espèces d'éclairs. Cela arrivait toutes les fois que l'espadon, qui remontait à nous, roulait sur lui-même, et nous montrait son ventre argenté. Il fut bientôt assez proche pour que nous puissions distinguer sa

forme. Il nous paraissait monstrueux ; enfin il arriva à la surface de l'eau. Deux de nos matelots le saisirent , l'un par le pic , l'autre par la queue , et le déposèrent au fond de la barque. Il avait de longueur, le pic compris, près de dix pieds de France.

Le harpon lui avait traversé tout le corps , de sorte qu'on dénoua la corde , et qu'au lieu de le retirer par le manche , on le retira par le fer , et qu'il passa tout entier au travers de la double blessure. Cette opération terminée , et le harpon lavé , essuyé , hissé , Giovanni prit une petite scie et scia l'épée de l'espadon au ras du nez ; puis il scia de nouveau cette épée six pouces plus loin , et me présenta le morceau ; il en fit autant pour Jadin ; et aussitôt , lui et ses compagnons scièrent le reste en autant de parties qu'ils étaient de rameurs , et se les distribuèrent. J'ignorais encore dans quel but était faite cette distribution , quand je vis chacun porter vivement son morceau à sa bouche , et sucer avec délices l'espèce de moëlle qui en formait le centre. J'avoue que ce régal me parut médiocre ; en conséquence , j'offris le mien à Giovanni , qui fit beaucoup de façons pour le prendre , et qui enfin le prit et l'avala. Quant à Jadin , en sa qualité d'expérimentateur , il voulut savoir par lui-même ce qu'il en était ; il porta donc le morceau à sa bouche , aspira le contenu , roula un instant les yeux , fit une grimace , jeta le morceau à la mer , et se retourna vers moi en me demandant un verre de muscat de Lipari , qu'il vida tout d'un trait.

Je ne pouvais me lasser de regarder notre prise. Nous étions assurément tombés sur un des plus beaux espadons qui se pussent voir. Nous regagnâmes la grande barque avec notre prise , nous la fîmes passer d'un bord à l'autre , puis nous nous apprêtâmes à une nouvelle pêche. Après deux coups de harpon manqués , nous prîmes un second *pesce spada* , mais plus petit que le premier. Quant aux détails de la capture , ils furent exactement les mêmes que ceux que nous avons donnés , à une seule exception près : c'est que , le harpon ayant frappé dans une portion plus vitale , et plus rapprochée du cœur , l'agonie de notre seconde victime fut moins longue que celle de la première , et qu'au bout de soixante-dix ou quatre-vingt brasses de corde le poisson était mort.

Il était onze heures moins un quart , j'avais donné rendez-vous à onze heures au capitaine ; il était donc temps de rentrer

en ville. Nos matelots me demandèrent ce qu'ils devaient faire des deux poissons. Nous leur répondîmes qu'ils n'avaient qu'à nous en garder un morceau pour notre dîner, que nous reviendrions faire à bord sur les trois heures, après quoi, sauf le bon plaisir du vent, nous remettrions à la voile pour continuer notre voyage. Quant au reste du poisson, ils n'avaient qu'à le vendre, le saler ou en faire cadeau à leurs amis et connaissances. Cet abandon généreux de nos droits nous valut un redoublement d'égards, de joie et de bonne volonté qui, joint au plaisir que nous avions pris, nous dédommagea complètement des quatre piastres de première mise de fonds que nous avions données.

Nous trouvâmes le capitaine qui nous attendait avec son exactitude ordinaire. Jadin se chargea de régler les comptes avec notre hôte, et de faire approvisionner par Giovanni et Pietro le bâtiment de fruits et de vin. Je m'en allai ensuite avec le capitaine faire ma visite au chef de la police messinoise.

Nous trouvâmes, contre l'habitude, un homme aimable et de bonne compagnie. Il était d'ailleurs lié avec le docteur qui avait traité Jadin et qui lui avait parlé de nous très-favorablement. Nous lui racontâmes l'aventure de Cama, comment il avait oublié son passe-port pour me suivre plus vite dès qu'il avait su que j'étais un digne appréciateur de Roland, et comment enfin son refus de changer de nom, qui indiquait au reste la droiture de son âme, avait amené son arrestation. Le chef de la police fit alors donner au capitaine sa parole d'honneur que Cama, pendant tout le voyage, resterait à bord du speronare et ne descendrait point à terre. Je me permis de faire observer à l'autorité que j'avais pris un cuisinier pour me faire la cuisine, et non comme objet de luxe. J'ajoutai que, comme, du moment où il mettait le pied à bord du bâtiment, il était pris du mal de mer, sa société me devenait parfaitement inutile tout le temps que durait la navigation, et je lui avouai que j'avais compté me rattraper de ce sacrifice pendant notre voyage de terre; mais j'eus beau faire valoir toutes ces raisons, en appeler de Philippe endormi à Philippe éveillé, la sentence était portée, et le juge n'en voulut pas démordre. Il est vrai qu'il m'offrait un autre moyen; c'était de laisser Cama en prison pendant tout le voyage, et de ne le reprendre qu'à mon retour, époque à laquelle il me donnerait un certificat qui, constatant

que mon cuisinier était resté à Messine par une cause indépendante de ma volonté, et qui ne pouvait être attribuée qu'à sa propre faute, me dispenserait de le payer. Mais j'eus pitié du pauvre Cama. Le capitaine donna sa parole, et le chef de la police, en échange, me remit l'ordre de mise en liberté du prisonnier. Je laissai au capitaine le soin de faire sortir Cama de prison; je lui recommandai d'être à trois heures juste en face de la Marine, et je rentrai à l'hôtel.

Je trouvai Jadin en grande discussion avec l'aubergiste, qui voulait lui faire payer les déjeuners qu'il n'avait pas pris, sous prétexte que nos chambres étaient de deux piastres chacune, nourriture comprise; en outre, il présentait un compte de 18 francs pour limonade, eau de guimauve, etc! Après une menace bien positive d'aller nous plaindre à l'autorité d'un pareil vol, il fut convenu que tout ce qui avait été pris, de quelque façon que l'absorption se fût faite, passerait pour nourriture. Il en résulta que Jadin paya son eau de guimauve et sa limonade comme si c'eût été des côtelettes et des beefsteaks, moyennant quoi notre hôte voulut bien nous tenir quittes, et nous pria de le recommander à nos amis.

A trois heures, nous vîmes arriver Pietro et Giovanni, qui s'étaient constitués nos serviteurs, et qui venaient chercher nos malles. Le vent était bon, et le bâtiment n'attendait plus que nous pour mettre à la voile. La première personne que nous aperçûmes en montant à bord, fut Cama. La prison lui avait été à merveille; ses yeux étaient débouffis et ses lèvres désenflées, de sorte qu'il avait retrouvé un visage à peu près humain. L'incarcération, au reste, l'avait rendu on ne peut plus traitable, et il était prêt désormais à prendre tous les noms qu'il me plairait de lui donner. Malheureusement cette abnégation patrimoniale lui venait un peu tard.

Au reste, avec sa santé, Cama réclamait ses droits; il s'était revêtu de son costume des grands jours pour imposer à quiconque tenterait d'usurper ses fonctions. Il avait la toque de percale blanche, la veste bleue, le pantalon de nankin, le tablier de cuisine coquettement relevé par un coin, et il appuyait fièrement la main gauche sur le manche du couteau passé dans sa ceinture. Giovanni n'avait ni toque de percale, ni veste bleue, ni pantalon de nankin, ni tablier drapé, ni couteau de cuisine

coquettement passé au côté , mais il avait des antécédents respectables, et parmi ces antécédents , le déjeuner qu'il nous avait fait faire la veille chez le capitaine. Aussi ne paraissait-il aucunement disposé à faire la moindre concession. Il avait d'ailleurs un auxiliaire puissant : c'était Milord , qui l'avait reconnu jusqu'à présent pour le véritable distributeur d'os et de pâtée, et qui était parfaitement disposé à le soutenir. Je vis que la chose tournait tout doucement à mal; j'appelai le capitaine, et ne voulant mécontenter ni l'un ni l'autre de ces fidèles serviteurs , je lui dis que nous ne dînerions que dans une heure et demie, et que , puisque le vent était bon , je le priais de ne pas perdre de temps pour mettre à la voile. Aussitôt tous les hommes furent appelés à la manœuvre, Giovanni comme les autres. Nous levâmes l'ancre , nous dépliâmes la voile , et nous commençâmes à marcher. Quant à Cama, il descendit triomphalement sous le pont.

Un quart-d'heure après, Giovanni, en descendant à son tour, le trouva étendu tout de son long près de ses fourneaux. Ce que j'avais prévu était arrivé. Le mal de mer avait fait son effet. Cama ne réclamait plus rien qu'un matelas et la permission de se coucher sur le pont.

L'exigence du chef de la police, qui avait fait promettre au capitaine que Cama ne mettrait point pied à terre , lui promettait, comme on le voit, un voyage bien agréable.

Giovanni triompha sans ostentation. A l'heure où nous l'avions demandé, le dîner fut prêt et se trouva excellent. Le capitaine le partagea avec nous, et il fut convenu , une fois pour toutes, qu'il en serait ainsi tous les jours. Au dessert , je m'aperçus que M. Peppino n'avait point encore paru , et je m'informai de lui. J'appris que sa mère l'avait gardé près d'elle. En outre, Gaëtano, retenu par une espèce d'ophtalmie, était resté à terre..

Pendant le dîner , le capitaine nous donna des nouvelles de la tempête. Ce n'est pas sans raison qu'elle avait effrayé sa femme : six bâtimens s'étaient perdus pendant les dix-huit heures qu'elle avait duré.

Jusqu'à la nuit , nous suivîmes le milieu du détroit à égale distance à peu près des côtes de Sicile et des côtes de Calabre. Des deux côtés , une végétation luxuriante, qui venait baigner ses racines jusque dans la mer , luttait de force et de richesse.

Nous passâmes ainsi devant Contessi, Reggio, Pistorera, Sainte-Agathe ; enfin, dans les brumes du soir, nous vîmes apparaître le pittoresque village de la Scaletta, dont le nom indique l'aspect, et où le capitaine avait eu son duel avec Gaëtano Sferra. Puis la nuit vint, une de ces nuits délicieuses, limpides et parfumées, comme on n'a point d'idée qu'il en puisse exister nulle part quand on n'a pas quitté le Nord.

Nous tirâmes nos matelas sur le pont, nous nous jetâmes dessus, et nous nous endormîmes, bercés à la fois par le mouvement des vagues et par le chant de nos matelots, qui, sur les dix heures, sentant tomber le vent, s'étaient remis bravement à la rame.

Lorsque nous ouvrîmes les yeux, il était quatre heures du matin, et nous étions à l'ancre dans le port de Taormine.

VII.

CATANE.

L'aspect de Taormine nous plongea en extase. A notre gauche, et bornant l'horizon, s'élevait l'Etna, cette colonne du ciel, comme l'appelle Pindare, découpant sa masse violette dans une atmosphère rougeâtre tout imprégnée des rayons naissants du soleil. Au second plan, en se rapprochant de nous, étaient accroupies, aux pieds du géant, deux montagnes fauves qu'on eût dit recouvertes d'une immense peau de lion, tandis que, devant nous, au fond d'une petite crique, et se dégageant à peine de l'ombre, s'élevaient au bord de la mer, pareilles à un miroir d'acier bruni, quelques chétives maisons dominées à droite par l'ancienne ville naxienne de Tauromenium. La ville est dominée elle-même par une montagne, ou plutôt par un pic au haut duquel se groupe et se dresse le village sarrasin de la Mola, auquel on n'arrive que par une échelle de pierre.

Lorsque nous eûmes bien considéré ce spectacle si grand, si magnifique, si splendide, que Jadin ne pensa pas même à en faire une esquisse, nous nous retournâmes vers l'est. Le soleil se levait lentement et majestueusement derrière la pointe de la

Calabre, et enflammait le sommet de ses montagnes, tandis que tout leur versant occidental demeurait dans la demi-teinte, et que, dans cette demi-teinte, on distinguait les crevasses, les vallées et les ravins à leur ombre plus foncée, et les villes et les villages, au contraire, à leur teinte blanche et mate. A mesure qu'il s'élevait dans le ciel, tout changea de couleur, montagnes et maisons; la mer brune devint éclatante, et lorsque nous nous retournâmes, le premier paysage que nous avions vu avait perdu lui-même sa teinte fantastique pour rentrer dans sa puissante et majestueuse réalité.

Nous mîmes pied à terre, et après une montée d'une demi-heure, assez rapide, et par un chemin étroit et pierreux, nous arrivâmes aux murailles de la ville, composées de laves noires, de pierres jaunâtres et de briques rouges. Quoique, au premier aspect, la ville semble mauresque, l'ogive de la porte est normande. Nous la franchîmes, et nous nous trouvâmes dans une rue sale et étroite, aboutissant à une place au milieu de laquelle s'élève une fontaine surmontée d'une étrange statue; c'est un buste d'ange du XIV^e siècle greffé sur le corps d'un taureau antique. L'ange est de marbre blanc, et le taureau de granit rouge. L'ange tient de la main gauche un globe dans lequel on a planté une croix, et de l'autre un sceptre. Une église placée en face présente deux ornements remarquables; d'abord les six colonnes en marbre qui la soutiennent, ensuite les deux lions gothiques qui, couchés au pied des fonts baptismaux, supportent les armes de la ville, qui sont une centauresse: cette seconde sculpture donne l'explication de celle de la place.

En sortant de l'église, nous rencontrâmes un malheureux qui, de son état, était tailleur, et que la munificence du roi de Naples avait élevé aux fonctions de cicerone. Aux premiers mots que nous échangeâmes avec lui, nous vîmes à qui nous avions affaire; mais, comme nous avons besoin d'un guide, nous le prîmes à ce titre, afin de ne pas être volés. En effet, il nous conduisit assez directement au théâtre, tout en nous faisant passer devant une maison qu'une ceinture de lettres gothiques faisant corniche désignait comme ayant servi de retraite à Jean d'Aragon après la défaite de son armée par les Français. A quatre-vingts pas de cette maison à peu près, sont

les ruines d'un couvent de femmes, dont il ne reste qu'une tour carrée percée de trois fenêtres gothiques et dominée par un mur de rocher, au pied duquel poussent des grenadiers, des orangers et des lauriers-roses. Du milieu de ce groupe d'arbres s'élancent deux palmiers qui donnent à toute cette petite fabrique un air africain qui ne manque pas d'une certaine apparence de réalité sous un soleil de trente-cinq degrés.

Nous arrivâmes enfin aux ruines du théâtre ; avant qu'on eût découvert ceux de Pompeïa et d'Herculanum, et quand on ne connaissait pas celui d'Orange, c'était, disait-on, le mieux conservé. Comme à Orange, on a profité de l'accident du terrain en faisant une incision demi-circulaire dans une montagne, pour tailler dans le granit les degrés sur lesquels étaient assis les spectateurs : le théâtre Tauromenium pouvait en contenir vingt-cinq mille.

Au reste, ce théâtre bâti en briques n'offre que des ruines sans grandeur ; le voyageur venu là pour visiter ces ruines s'assied, et ne voit plus que l'immense horizon qui se déroule devant lui.

En effet, à droite l'Etna se développe dans toute l'immensité de sa base qui a soixante-dix lieues de tour, et dans toute la majesté de sa taille qui a dix mille six cents pieds de haut, c'est-à-dire deux mille pieds de moins seulement que le Mont-Blanc, et six mille deux cents pieds de plus que le Vésuve. A gauche, la chaîne des Apennins va s'abaissant derrière Reggio, et, pareille à un taureau agenouillé, étend sa tête et présente les cornes à la mer qui se brise au cap dell' Armi. A l'horizon, la mer et le ciel se confondent ; puis, en ramenant, par la droite, ses regards de l'horizon le plus éloigné à la base du théâtre, on découvre un rivage tout échancré de ports, tout parsemé de villes, et de villes qui s'appellent Syracuse, Augusta et Catane.

Quand on a vu ce magnifique spectacle une heure, la curiosité, je l'avoue, manque pour tout le reste ; aussi fut-ce par acquis de conscience que, pendant que Jadin faisait un croquis du théâtre et du paysage, je visitai la naumachie, les piscines, les bains, le temple d'Apollon et le faubourg du *Rabatto*, mot sarrasin qui constate l'occupation arabe en lui survivant.

Après deux heures de course dans les rochers, les vignes, et qui pis est dans les rues de Toarmine, après avoir compté cinquante-cinq couvents, tant d'hommes que de femmes, ce qui me parut fort raisonnable pour une population de quatre mille cinq cents âmes, je revins à Jadin, tourmenté d'une faim féroce, et le retrouvai dans une disposition qui, malgré sa maladie récente, ne le cédait en rien à la mienne. Comme il ne me restait à visiter, pour compléter mon excursion archéologique, que la voie des tombeaux, et que la voie des tombeaux était juste au-dessous de nous, au lieu de retraverser toute la ville, nous descendîmes moitié glissant, moitié roulant, par une espèce de précipice couvert d'herbes desséchées sur lesquelles il était aussi difficile de se maintenir que sur la glace; contre toute attente, nous arrivâmes au bas sans accident, et nous nous trouvâmes sur la voie sépulcrale.

C'est le même système d'enterrement que dans les catacombes : des sépulcres de six pieds de long et de quatre pieds de profondeur sont creusés horizontalement, et de petits murs, en façon de contre-forts, séparent ces propriétés mortuaires les unes des autres; il y a quatre étages de tombeaux.

On comprend qu'il n'était nullement question de déjeuner dans les infâmes bouges qui s'élèvent, sous le nom de maisons, au bord de la mer. Nous fîmes signe au capitaine, que nous reconnaissons sur le pont, et qui ne nous avait pas perdus de vue, de nous envoyer la chaloupe. Nous soldâmes notre ciccone, et nous retournâmes à bord.

Décidément, Giovanni était un grand homme : il avait deviné qu'après une excursion de cinq heures dans des régions fort apéritives, nous ne pouvions manquer d'avoir faim. En conséquence, il s'était mis à l'œuvre, et notre déjeuner était prêt.

Voyageurs qui voyagez en Sicile, au nom du ciel prenez un speronare. Avec un speronare, et surtout, si cela est possible, celui de mon ami le capitaine Arena, dans lequel on est mieux que dans aucun autre, avec un speronare, vous mangerez toutes les fois que vous n'aurez pas le mal de mer; dans les auberges, vous ne mangerez jamais. Et que l'on prenne ceci à la lettre : en Sicile on ne mange que ce qu'on y porte; en Sicile ce ne sont point les aubergistes qui nourrissent les voya-

geurs, ce sont les voyageurs qui nourrissent les aubergistes.

En attendant, et tandis que le capitaine allait chercher à terre sa patente, nous fîmes un excellent déjeuner. A midi, le capitaine étant de retour, nous levâmes l'ancre. Nous avions un joli vent qui nous permettait de faire deux lieues à l'heure, de sorte qu'au bout de trois heures à peu près, nous nous trouvâmes à la hauteur d'Acì-Reale, où j'avais dit au capitaine que je comptais m'arrêter. En conséquence, il mit le cap sur une espèce de petite crique d'où partait un chemin en zigzag qui conduisait à la ville, laquelle domine la mer d'une hauteur de trois à quatre cents pieds.

Ce fut une nouvelle patente à prendre, et un retard d'une heure à souffrir; après quoi, nous fûmes autorisés à nous rendre à la ville. Jardin me suivit de confiance, sans savoir ce que j'allais y faire.

Acì me parut assez belle et assez régulièrement bâtie. Ses murailles lui donnent un petit air formidable dont elle semble toute fière; mais je n'étais pas venu pour voir des murailles et des maisons, je cherchais quelque chose de mieux, je cherchais le fils de Neptune et de Thoosa. Je pensais bien qu'il ne viendrait pas au-devant de moi, je m'adressai à un monsieur qui suivait la rue dans un sens opposé au mien. J'allai donc à lui; il me reconnut pour étranger, et, pensant que j'avais quelques renseignements à lui demander, il s'arrêta.

— Monsieur, lui dis-je, pourrai-je sans indiscretion vous demander le chemin de la grotte de Polyphème?

— Le chemin de la grotte de Polyphème? Ho! ho! dit le monsieur en me regardant, le chemin de la grotte de Polyphème?

— Oui, monsieur.

— Vous vous êtes trompé, monsieur, de trois quarts de lieue à peu près. C'est au-dessous d'ici en allant à Catane. Vous reconnaîtrez le port aux quatre roches qui s'avancent dans la mer et que Virgile appelle *cyclopea saxa* et Pline *scopuli cyclopum*. Vous mettrez pied à terre dans le port d'Ulysse, vous marcherez en droite ligne en tournant le dos à la mer, et entre le village d'Acì San Filippo et celui de Nizeti, vous trouverez la grotte de Polyphème.

Le monsieur me salua et continua son chemin.

— Eh bien, mais voilà un monsieur qui me semble posséder

assez bien son cyclope , me dit Jadin , et ses renseignements me paraissent positifs.

— Aussi , à moins que vous n'ayez quelque chose de particulier à faire ici , nous retournerons à bord si vous le voulez bien.

— Apprenez , mon cher , me dit Jadin , que je n'ai jamais rien à faire là où il y a quarante degrés de chaleur , que je ne suis venu que pour vous suivre , et que désormais , quand vous ne serez pas plus sûr de vos adresses , vous me rendrez service de nous laisser où nous serons , moi et Milord. N'est-ce pas , Milord ?

Milord tira d'un demi-pied une langue rouge comme du feu , ce qui , joint à la manière active dont il se mit à souffler , me prouva qu'il était exactement de l'avis de son maître.

Nous redescendîmes vers la mer , et nous nous rembarquâmes. Au bout d'une demi-heure , je reconnus parfaitement , à ses quatre rochers cyclopéens , le lieu indiqué ; d'ailleurs je demandai au capitaine si la rade que je voyais devant moi était bien le port d'Ulysse , et il me répondit affirmativement. Nous jetâmes l'ancre au même endroit que l'avait fait Énée.

Ignarique viæ , cyclopum allabimur oris.

Telle est la puissance du génie , qu'après trois mille ans ce port a conservé le nom que lui a donné Homère , et que là , pour les paysans , l'histoire d'Ulysse et de ses compagnons , perpétuée comme une tradition , non-seulement à travers les siècles , mais encore à travers les dominations successives des Sicanien d'Espagne , des Carthaginois , des Romains , des empereurs grecs , des Goths , des Sarrasins , des Normands , des Angevins , des Aragonais , des Autrichiens , des Bourbons de France et des ducs de Savoie , semble aussi vivante que le sont pour nous les traditions les plus nationales du moyen âge.

Aussi le premier enfant auquel je demandai la grotte de Polyphème se mit à courir devant moi pour me montrer le chemin. Quant à Jadin , au lieu de me suivre , il se jeta gailonnant à la mer , sous le prétexte d'y chercher Galathée.

Au reste , on retrouve tout , avec des proportions moins gigantesques sans doute que dans les poèmes d'Homère , de Virgile et d'Ovide ; mais la grotte de Polyphème et de Galathée est encore là après trente siècles ; le rocher qui écrasa Acis est là ,

couvert et protégé par une forteresse normande qui a pris son nom. Acis, il est vrai, fut changé en un fleuve qu'on appelle aujourd'hui le *Aque grandi*, et que je cherchai vainement; mais on me montra son lit, ce qui revenait au même. Je supposai qu'il était allé coucher autre part, voilà tout; quand il fait 35 à 40 degrés de chaleur, il ne faut pas être trop sévère sur la moralité des fleuves.

Je cherchai aussi la forêt dont Énée vit sortir le malheureux Achemenides, oublié par Ulysse, et qu'il recueillit quoique Grec; mais la forêt a disparu ou à peu près.

La nuit commençait à descendre, et le soleil que j'avais vu lever derrière la Calabre disparaissait peu à peu derrière l'Etna. Un coup de fusil tiré à bord du speronare et qui me parut s'adresser à moi, me rappela que, passé une certaine heure, on ne pouvait plus s'embarquer. Je me souciais peu de coucher dans une grotte, fût-ce dans celle de Galathée; d'ailleurs je ressemblais trop peu au portrait du beau berger Acis pour qu'elle s'y trompât. Je repris le chemin du speronare.

Je trouvai Jadin furieux. Le dîner était brûlé; il m'assura que, si je continuais à voir aussi mauvaise compagnie que les cyclopes, les néréïdes et les bergers, il se séparerait de moi, et voyagerait de son côté.

Nous étions écrasés de fatigue; entre Toarmine, Aci-Reale et le port d'Ulysse, nous avons fait une rude journée; aussi la veillée ne fut pas longue. Le souper fini, nous nous jetâmes sur nos lits et nous nous endormîmes.

Notre réveil fut moins pittoresque que la veille: je me crus en face d'une église tendue de noir pour un enterrement. Nous étions dans le port de Catane.

Catane se lève comme une île entre deux rivières de lave. La plus ancienne, et qui enveloppe sa droite, est de 1581; la plus moderne, et qui presse sa gauche, est de 1669. Saisie par l'eau, qu'elle a commencé par refouler à la distance d'un quart de lieue, cette lave a enfin fini par se refroidir comme une immense falaise pleine d'excavations bizarres et sombres qui semblent autant de porches de l'enfer, et qui, par un contraste bizarre, sont toutes peuplées de colombes et d'hirondelles. Quant au fond du port, il a été comblé, et les petits bâtiments seuls peuvent maintenant y entrer.

Pendant que le capitaine allait prendre patente, nous montâmes dans la barque, et, nos fusils à la main, nous allâmes faire une excursion sous ces voûtes. Il en résulta la mort de cinq ou six colombes qui furent destinées à servir de rôti à notre dîner.

Le capitaine revint avec notre permission d'aller à terre; nous en profitâmes aussitôt, car je comptais employer la journée du lendemain et du surlendemain à gravir l'Etna, ce qui, au dire des gens du pays même, n'est point une petite affaire; dix minutes après, nous étions à la Corona d'Oro, chez le seigneur Abbate, que je cite par reconnaissance; contre l'habitude, nous trouvâmes quelque chose à manger chez lui.

Catane fut fondée, suivant Thucydide, par les Chalcidiens, et selon quelques autres auteurs, par les Phéniciens, à une époque où les irruptions de l'Etna étaient non-seulement rares, mais encore ignorées, puisque Homère, en parlant de cette montagne, ne dit nulle part que ce soit un volcan. Trois ou quatre cents ans après sa fondation, les fondateurs de la ville en furent chassés par Phalaris, celui, on se le rappelle, qui avait eu l'heureuse imagination de mettre ses sujets dans un taureau d'airain, qu'il faisait ensuite rougir à petit feu, et qui, juste une fois dans sa vie, commença l'expérience par celui qui l'avait inventée. Phalaris mort, Gelon se rendit maître de Catane, et, mécontent de son nom, qui, en supposant qu'il soit tiré du mot phénicien *caton*, veut dire petite, il lui substitua celui d'Œtna, peut-être pour la recommander par cette flatterie à son terrible parrain, qui commençait à cette époque à se réveiller de son long sommeil; mais bientôt les anciens habitants, chassés par Phalaris, étant revenus dans leur patrie, grâce aux victoires de Ducelius, roi des Siciles, la religion du souvenir l'emporta, et ils lui rendirent son premier nom. Ce fut alors que les Athéniens rêvèrent de conquérir cette Sicile qui devait être leur tombeau. Alcibiade les commandait; sa réputation de beauté, de galanterie et d'éloquence marchait devant lui; il arriva devant Catane, et demanda à être introduit seul dans la ville, et à parler aux Catanais: peut-être, s'il n'y eût eu que les Catanais, sa demande lui eût-elle été refusée, mais les Catanaises insistèrent. On conduisit Alcibiade

au cirque, et tout le monde s'y rendit. Là l'élève de Socrate commença une de ces harangues ioniennes si douces, si flatteuses, si éloqu岸tes, si terribles, si colorées, si menaçantes. Aussi les gardes des portes eux-mêmes abandonnèrent leur poste pour venir l'écouter. C'est ce qu'avait prévu Alcibiade, qui ne péchait point par excès de modestie, et c'est ce dont profita Nicias, sont lieutenant : il entra avec la flotte athénienne dans le port, qui, à cette époque, n'était point encore comblé par la lave, et s'empara de la ville sans que personne s'y opposât. Cinquante ou soixante ans plus tard, Denis l'Ancien, qui venait de traiter avec Carthage et de soumettre Syracuse, atteignit le même but, non point par l'éloquence, mais par la force. Mameucus, mauvais poète tragique et tyran médiocre, lui succéda, fournissant à la postérité des sujets de drame dont Timoléon devait être le héros. Puis vinrent les Romains, ces grands envahisseurs, qui apparurent à leur tour vers l'an 549 de la fondation, et qui commencèrent par piller : Valerius Messala fut sous ce point de vue le prédécesseur de Verrès. Seulement, du temps de Valerius Messala, on pillait pour la république, tandis que, du temps de Verrès, la chose s'était perfectionnée, on pillait pour soi. Le vainqueur envoya donc les dépouilles à Rome, c'était encore la Rome pauvre, la Rome de terre et de chaume; aussi fut-elle on ne peut plus sensible au présent. Il y avait surtout dans le butin une horloge solaire, que l'on plaça près de la colonne Rostrale, et à laquelle, pendant un demi-siècle, le peuple-roi vint regarder l'heure avec admiration. Chacune de ses heures était alors comptée par des conquêtes. Ces conquêtes enrichissaient Rome, et Rome commençait à devenir généreuse. Marcellus résolut alors de faire oublier aux Siciliens la façon dont les Romains avaient débuté avec eux; Marcellus avait la rage de bâtir, il bâtissait partout où il se trouvait, des fontaines, des aqueducs, des théâtres. Catane avait déjà deux théâtres, Marcellus y ajouta un gymnase et probablement des bains. Aussi Verrès trouva-t-il la ville dans un état assez florissant pour qu'il daignât jeter les yeux sur elle; il s'informa de ce qu'il y avait de mieux dans ce qu'y avait laissé Messala et dans ce qu'y avait ajouté Marcellus. On lui parla d'un temple de Cérès, bâti en lave et élevé hors de la ville, lequel renfermait une ma-

gnifique statue, connue seulement des femmes, car il était défendu aux hommes d'entrer dans ce temple; Verrès, qui de sa nature était peu galant, prétendit que les femmes avaient déjà bien assez de privilèges sans qu'on respectât encore celui-là, puis il entra dans le temple et prit la statue. Quelques temps après, Sextus Pompée pilla Catane à son tour, sous prétexte qu'elle avait été fort tiède pour son père dans ses discussions avec César, de sorte qu'il était temps que vînt Auguste, lorsqu'effectivement Auguste vint.

Celui-là, c'était le réédificateur général et le pacificateur universel. Dans sa jeunesse, emporté par l'exemple, il l'avait bien proscrit quelque peu, pour faire comme Lépide et Antoine; mais il avait pris de l'âge, s'était fait nommer tribun du peuple et non pas *imperator*, comme le disaient les républicains du temps. Il aimait les bucoliques, les géorgiques et les idylles, les chants des bergers, les combats de flûte et le murmure des ruisseaux. C'était enfin le dieu qui faisait le repos du monde. Catane ressentit les bienfaits de ce doux règne. Auguste releva ses murs et lui envoya une colonie qui, sous Théodose encore, était restée une des plus florissantes de la Sicile; mais, à partir de la mort de ce dernier, les tribulations de Catane recommencèrent; les Grecs, les Sarrasins et les Normands se succédèrent les uns aux autres et la traitèrent à peu près comme avaient fait Messala, Verrès et Sextus Pompée. Enfin, pour couronner toutes ces déprédations successives, un tremblement de terre, arrivé en 1169, la renversa sans lui laisser une seule maison; quinze mille habitants y périrent. Le tremblement de terre calmé, ceux qui s'étaient sauvés revinrent à leurs ruines comme des oiseaux à leurs nids, et, avec l'aide de Guillaume le Bon, reconstruisirent une ville nouvelle. Elle était à peine sur pied, que Henri VI, dans un mouvement de mauvaise humeur, y mit le feu et passa les habitants au fil de l'épée. Heureusement il s'en sauva quelques-uns. Ceux qui étaient échappés au père conspirèrent contre le fils. Frédéric Barberousse était dans les principes de son digne père; il rebrûla de rechef, et repassa de nouveau au fil de l'épée. Après Henri et Frédéric, il n'y avait de pis que la peste: elle vint en 1548, et dépeupla Catane. Cette ville commençait enfin à se remettre de tous les fléaux successifs qui l'avaient dévastée, lorsqu'en 1669, un

fleuve de lave de dix lieues de longueur et d'une lieue de large sortit du Monte-Rosso, descendit jusqu'à elle, couvrant trois villages dans sa course, et, la sapant dans sa base, la poussa dans son port, qu'il combla avec ses ruines.

Voilà l'histoire de Catane pendant vingt-six siècles, et cependant la ville obstinée a constamment repoussé au même endroit, enfonçant chaque fois davantage dans ce sol mouvant et infidèle ses racines de pierre. Il y a plus : Catane est, avec Messine, la ville la plus riche de la Sicile.

Aussitôt le déjeuner terminé, nous nous mîmes en route à travers la ville. Notre cicerone nous mena tout droit à ses deux places ; j'ai remarqué que ce sont les places que les cicerone vous font généralement voir tout d'abord. Je leur en sais gré, en ce qu'une fois qu'on les a vues, on en est débarrassé.

Les places de Catane sont comme toutes les places, de grands espaces vides entourés de maisons : plus l'espace est grand, plus la place est belle ; c'est convenu dans tous les pays du monde. Une de ces places est entourée d'insignifiantes constructions à portiques. Je ne sais pas comment s'appellent ces sortes de fabriques : ce ne sont point des maisons, ce ne sont point des monuments ; on prétend que ce sont des palais ; grand bien leur fasse.

L'autre place est un peu plus pittoresque, en ce qu'elle est un peu plus irrégulière. Au milieu s'élève une fontaine de marbre blanc, surmontée d'un éléphant de lave, qui porte lui-même sur son dos un obélisque de granit. Cet obélisque n'est-il pas égyptien ? telle est la grave question qui partage les archéologues de la Sicile. Tel qu'il est, égyptien ou non, un point sur lequel il n'y a pas de conteste, c'est qu'il servait de *spina* au cirque découvert en 1820.

Ce fut sur cette place que je demandai à mon guide s'il connaissait M. Bellini père. A cette demande, il se retourna vivement, et, me montrant un vieillard qui passait dans une petite voiture attelée d'un cheval : — Tenez, me dit-il, le voilà qui va à la campagne.

Je courus à la voiture, que j'arrêtai, pensant qu'on n'est jamais indiscret quand on parle à un père de son fils, et d'un fils comme celui-là surtout. En effet, au premier mot que je lui en dis, le vieillard me prit les mains en me demandant s'il était

bien vrai que je le connusse. Alors je tirai de mon portefeuille une lettre de recommandation qu'au moment de mon départ de Paris, Bellini m'avait donnée pour la duchesse de Noja, et je lui demandai s'il connaissait cette écriture. Le pauvre père ne me répondit qu'en me la prenant des mains et en baisant l'adresse; puis, se retournant de mon côté :

— Oh ! c'est que vous ne savez pas, dit-il, comme il est bon pour moi ! Nous ne sommes pas riches : eh bien ! à chaque succès, je vois arriver un souvenir de lui, et chaque souvenir a pour but de donner un peu d'aisance et de bonheur à ma vieillesse. Si vous veniez chez moi, je vous montrerais une foule de choses que je dois à sa pitié. Chacun de ses succès traverse les mers et m'apporte un bien-être nouveau. Cette montre, c'est de *Norma*; cette petite voiture et ce cheval, c'est une partie du produit des *Puritains*. Dans chaque lettre qu'il m'écrit, il me dit toujours qu'il viendra; mais il y a si loin de Paris à Catane, que je ne crois pas à cette promesse, et que j'ai bien peur de mourir sans le revoir. Vous le reverrez, vous.

— Mais oui, répondis-je, car je croyais le revoir; et si vous avez quelque commission pour lui...

— Non. Que lui enverrai-je, moi ? ma bénédiction ? Pauvre enfant ! je la lui donne le matin et le soir. Vous lui direz que vous m'avez fait passer un jour heureux en me parlant de lui; puis, que je vous ai embrassé comme un vieil ami. — Le vieillard m'embrassa. — Mais vous ne lui direz pas que j'ai pleuré. D'ailleurs, ajouta-t-il en riant, c'est de joie que je pleure. Et c'est donc vrai qu'il a de la réputation, mon fils ?

— Mais une très-grande, je vous assure.

— Quelle étrange chose ! Et qui m'aurait dit cela quand je le grondais de ce qu'au lieu de travailler, il était là, battant la mesure avec son pied et faisant chanter à sa sœur tous nos vieux airs siciliens ? Enfin, tout cela est écrit là-haut. C'est égal, je voudrais bien le revoir avant de mourir. Est-ce que votre ami le connaît aussi, mon fils ?

— Certainement.

— Personnellement ?

— Personnellement. Mon ami est lui-même le fils d'un musicien distingué.

— Appelez-le donc alors ; je veux lui serrer la main aussi , à lui.

J'appelai Jadin , qui vint. Ce fut son tour alors d'être choyé et caressé par le pauvre vieillard , qui voulait nous ramener chez lui et voulait passer la journée avec nous. Mais c'était chose impossible : il allait à la campagne, et l'emploi de notre journée était arrêté. Nous lui promîmes d'aller le voir si nous repassions à Catane ; puis il nous serra la main , et partit. A peine eut-il fait quelques pas , qu'il me rappela. Je courus à lui.

— Votre nom ? me dit-il ; j'ai oublié de vous demander votre nom.

Je le lui dis , mais ce nom n'éveilla en lui aucun souvenir. Ce qu'il connaissait de son enfant même, ce n'était pas l'artiste, c'était le bon fils.

— Alexandre Dumas , Alexandre Dumas , répéta-t-il deux ou trois fois. Bon , je me rappellerai que celui qui portait ce nom-là m'a donné de bonnes nouvelles de mon.... Alexandre Dumas , adieu , adieu ! Je me rappellerai de votre nom ; adieu !

Pauvre vieillard ! je suis sûr qu'il ne l'a pas oublié , car les nouvelles que je lui donnais , c'étaient les dernières qu'il devait recevoir !

En le quittant , notre guide nous conduisit au Musée. Ce Musée , tout composé d'antiquités , est de fondation moderne. Il se trouva pour le bonheur de Catane un grand seigneur riche à ne savoir que faire de sa richesse , et de plus artiste. C'était don Ignazio de Patarno , prince de Biscari. Le premier , il se souvint qu'il marchait sur une autre Herculanium , et des fouilles royales commencèrent , faites par un simple particulier. Ce fut lui qui retrouva un temple de Cérès , qui découvrit les termes , les aqueducs , la basilique , le forum , et les sépultures publiques. Enfin ce fut lui qui fonda le Musée , et qui recueillit et classa les objets qui en font partie ; ces objets se divisent en trois classes : les antiquités , les produits d'histoire naturelle et les curiosités.

Parmi les antiquités on compte des statues , des bas-reliefs , des mosaïques , des colonnes , des idoles , des pénates et des vases siciliens.

Les statues appartiennent presque toutes à une époque de

mauvais goût ou de décadence, et n'offrent de réellement remarquable qu'un torse colossal qui vient, dit-on, d'une statue de Jupiter Éleuthère, une Penthésilée mourante, un buste d'Antinoüs, et une centauresse; encore ce dernier morceau est-il plus précieux comme curiosité que comme art, toutes les statues de centaures que l'on ait trouvées étant des statues mâles, et les centaures n'existant ordinairement que sur les bas-reliefs et les médailles.

Les vases siciliens composent, sans contredit, la collection la plus intéressante du Musée, en ce qu'ils sont de formes variées à l'infini, et presque tous d'une élégance parfaite.

Quant aux idoles, pénates, lampes, etc., c'est ce qu'on voit partout.

Les produits d'histoire naturelle appartiennent aux trois règnes de la Sicile, et demandent des appréciateurs spéciaux. Ce qui me parut curieux et remarquable pour tout le monde, c'est une collection des laves de l'Etna. Ces laves, beaucoup moins belles et beaucoup moins variées que celles du Vésuve, sont presque toutes rousses ou mouchetées de gris; cela tient à ce que l'Etna renferme le fer et le sel ammoniac en quantité beaucoup plus grande que le soufre, les marbres et les matières vitrifiables, tandis que le Vésuve, au contraire, contient ces derniers objets en grande abondance.

Enfin, la collection des *curiosités* consiste en armures, cuirasses, épées sarrasines, normandes et espagnoles, dont quelques-unes sont fort riches et d'un très-beau travail.

On montrait aussi autrefois un médailler, dans lequel était renfermée une collection complète des médailles de la Sicile; mais, à force de le montrer, le gardien s'aperçut un beau jour qu'il en manquait cinq des plus précieuses: depuis ce temps, le médailler est fermé.

Du Musée, nous allâmes à la cathédrale en traversant la rue Saint-Ferdinand. J'appelai vivement Jadin; il se retourna.

— Retenez Milord, lui dis-je.

— Pourquoi?

— Retenez-le d'abord, je vous dirai pourquoi ensuite.

Jadin appela Milord, et lui passa son mouchoir dans son collier.

— Maintenant , lui dis-je , regardez sur la fenêtre de cet opticien.

Sur la fenêtre de l'opticien , il y avait un chat dressé à regarder les passants à travers une paire de lunettes , qu'il portait fort gravement sur son nez.

— Peste ! dit Jadin , vous avez eu là une bonne idée ; celui-là rentre dans la classe des chats savants , et nous aurait coûté plus de deux pauls.

Milord , en sa qualité de bouledogue , était en effet un si grand étrangleur de chats , que nous avons jugé utile , on se le rappelle , de prendre des mesures à ce sujet. En conséquence , à partir de Gênes , ville dans laquelle Milord avait commencé à exploiter en Italie la race féline , nous avons débattu le prix d'un chat bien conditionné , et il avait été arrêté avec les propriétaires des deux premiers étranglés , qu'un chat de race ordinaire , gris pommelé , gris blanc , ou moucheté de feu , valait deux pauls , au maximum ; étaient exceptés de ce tarif , bien entendu , les angoras , les chats savants , enfin les chats à deux têtes ou à six pattes. Nous nous étions fait donner un reçu en règle des deux chats génois ; nous avons fait ajouter successivement à ce reçu les reçus subséquents , de manière à nous faire un titre indiscutable. Toutes les fois que Milord commettait un assassinat nouveau , et qu'on nous demandait pour la victime plus de deux pauls , nous tirions notre titre de notre poche , nous prouvions que deux pauls étaient le dédommagement que nous étions habitués à donner en pareils cas , et il était bien rare alors que le propriétaire ne se contentât point de l'indemnité dont s'étaient contentées la plupart des personnes à qui nous avons eu affaire. Mais , comme nous l'avons dit , il y avait des exceptions à notre tarif , et un chat qui portait des lunettes d'une façon si majestueuse devait naturellement rentrer dans les exceptions. Jadin avait donc dit une chose pleine de sens , lorsqu'il avait dit qu'on nous ferait payer le chat de l'opticien plus de deux pauls , et il avait agi avec une louable prudence lorsqu'il avait fait une laisse de son mouchoir.

Grâce à cette précaution , nous traversâmes la rue Saint-Ferdinand sans encombre , et sans que Milord eût paru s'apercevoir , autrement que par sa captivité d'un instant , de notre

inquiétude momentanée. En entrant dans l'église, nous le lâchâmes. Il n'y avait plus rien à craindre.

L'église est sous l'invocation de sainte Agathe, qui y est enterrée, comme on le sait. Son martyre fut d'avoir la gorge coupée et tenaillée; aussi, comme Didon, la sainte a appris à compatir aux maux qu'elle a soufferts, elle est surtout miraculeuse pour les maladies de sein. Une multitude d'ex-voto en argent, en marbre et en cire, représentant tous des mamelles, font foi de son pouvoir sanitaire et de la confiance que la population catanaise a dans la belle et chaste vierge qu'elle a choisie pour sa patronne.

Dans le chœur, de beaux bas-reliefs de chêne, qui datent du xv^e siècle, représentent toute l'histoire de la sainte depuis le moment où elle refusa d'épouser Quintilien, jusqu'à celui où l'on rapporta son corps de Constantinople. Les plus curieux de ces bas-reliefs sont ceux où la sainte est frappée de barres de fer, où on lui coupe les seins, où on la brûle, et où, visitée dans sa prison par saint Pierre, elle est guérie par lui. Puis vient la seconde période de la légende : après la martyre l'élue, après le supplice les miracles. Alors, et en suivant toujours les bas-reliefs, on voit la sainte apparaître à Guibert, et lui ordonner d'aller chercher son corps à Constantinople. Guibert obéit et trouve son tombeau. Embarrassé alors pour emporter cette précieuse relique, il coupe le cadavre par morceaux et en met un morceau dans le carquois de chacun de ses soldats, et le rapporte ainsi jusqu'à Catane sans qu'il s'en égare autre chose qu'un sein, qui heureusement est trouvé et rapporté par une petite fille, de sorte que la bienheureuse Agathe, à la honte des infidèles, se retrouve au grand complet.

Tous ces bas-reliefs sont charmants de naïveté. Personne n'y fait attention, aucun livre n'en parle, nul cicerone ne pense à les faire voir, et cependant c'est à coup sûr une des choses les plus curieuses que renferme l'église.

J'oubliais le voile de sainte Agathe que l'on conserve dans la cathédrale. Ce précieux tissu, comme on dit dans les tragédies classiques, a le privilège d'arrêter les laves qui descendent de l'Etna; on n'a qu'à leur présenter le voile, et le torrent s'arrête, se refroidit et se coagule. Malheureusement il faut que cette action soit accompagnée d'une foi tellement forte, que presque

jamais le miracle ne réussit complètement ; mais alors ce n'est pas la faute du voile , c'est la faute de celui qui le porte.

En sortant de l'église, notre guide nous conduisit à l'amphithéâtre, dont il est presque impossible de mesurer la grandeur, enterré qu'il est presque entièrement dans la lave. C'est de cet amphithéâtre que fut tiré , comme nous l'avons dit , en 1821 , l'obélisque qui s'élève sur la place de l'Éléphant ; mais les fouilles nécessitaient des dépenses énormes , et l'on fut obligé de les cesser.

Au-dessus de l'amphithéâtre se trouve un bâtiment qu'on nous assura être la prison où mourut la sainte. A la porte de cette prison est une pierre qui conserve l'empreinte de deux pieds de femme. Au moment où sainte Agathe marchait à la mort, Quintilien lui fit offrir une fois encore la vie si elle consentait à abjurer et à devenir sa femme. — Ma volonté , répondit la sainte , est plus ferme que cette pierre. — Et la pierre s'affaissa sous ses pieds , dont , depuis cette époque , elle a gardé la marque.

De l'amphithéâtre nous allâmes au théâtre. Mais , pour reconnaître l'un et l'autre , il faut encore plus de foi que pour présenter le voile de la sainte à la lave. Nous avons déjà dit que c'était dans ce théâtre qu'Alcibiade haranguait les Catanais lorsque Catane fut prise par Nicias.

Si l'on veut au reste voir de près et dans toute sa terrible variété l'effet des laves , il faut monter sur une des tours du château Orsini , bâti par l'empereur Frédéric II , roi de Sicile. L'irruption de 1669 a enveloppé ce château comme une île , mais l'océan de feu battit vainement le géant de granit ; le géant est resté debout au milieu des ruines qui l'entourent.

Nous revenions à l'hôtel , où nous comptions manger un morceau avant de visiter le couvent des Bénédictins , la seule chose qui nous restât à voir , lorsqu'en regardant autour de moi , je m'aperçus que Milord était devenu invisible. Chaque fois que pareille chose nous arrivait , nous connaissions d'avance les suites de cette disparition. Au bout d'un instant nous le voyions ressortir par quelque porte ou quelque fenêtre , se léchant le museau , et suivi d'un indigène mâle ou femelle tenant son chat par la queue et venant réclamer ses deux pauls. Mon premier regard m'apprit que nous étions dans la rue

Saint-Ferdinand, et le second, que nous étions en face de la boutique de l'opticien; en même temps j'entendis un sabbat de possédés, derrière un tonneau qui se trouvait à la porte. Je saisis le bras de Jadin et lui montrai la fenêtre où le chat manquait. Il comprit tout à l'instant même, courut au tonneau, ramassa une paire de lunettes qu'il mit à l'instant sur son nez comme si c'étaient les siennes qu'il eût égarées, et revint suivi de Milord. Quant au malheureux chat il était trépassé obscurément dans le coin où il était imprudemment descendu et où Jadin laissa prudemment son cadavre. Or, nous étions à cette heure du jour où, comme le disent dédaigneusement les Italiens, il n'y a dans les rues que les chiens et les Français. Personne ne fut donc témoin de l'assassinat, pas même les grues du poète Ibcus; non-seulement l'assassinat resta parfaitement impuni, mais Jadin même hérita des lunettes du défunt.

Ces lunettes sont dans l'atelier de Jadin, où il les montre comme étant celles du fameux abbé Meli, l'Anacréon de la Sicile. Il en a déjà refusé cent écus qu'un Anglais lui a offerts; il ne les donnera, à ce qu'il assure, que pour vingt-cinq louis.

VIII.

LES BÉNÉDICTINS DE SAINT-NICOLAS-LE-VIEUX.

Le couvent de Saint-Nicolas, le plus riche de Catane, et dont la coupole dépasse en hauteur tous les monuments de la ville, a été bâti, vers le milieu du siècle passé, sur les dessins de Contini. On y remarque l'église et le jardin; l'église, pour ses colonnes de vert antique et pour un très-bel orgue, ouvrage d'un moine calabrais, qui demanda pour tout paiement d'être enterré sous son chef-d'œuvre; le jardin, pour la difficulté vaincue; effectivement le fond en est lave, et toute la terre qui le recouvre a été apportée à main d'homme.

La règle du couvent de Saint-Nicolas était autrefois très-sévère; les moines devaient demeurer sur l'Etna, aux limites des terres habitables, et à cet effet leur premier monastère était

bâti à l'entrée de la seconde région , trois quarts de lieues au-dessus de Nicolosi , dernier village que l'on rencontre en montant au cratère. Mais , comme tout s'affaiblit à la longue , la règle perdit peu à peu de sa rigueur , et on commença à ne plus réparer le couvent. Bientôt , une ou deux salles s'étant affaisées sous le poids des neiges , les bons pères firent bâtir la magnifique succursale de Catane , qui prit le nom de Saint-Nicolas-le-Neuf , et ne demeurèrent plus que pendant l'été à Saint-Nicolas-le-Vieux. Plus tard , Saint-Nicolas-le-Vieux fut abandonné été comme hiver ; on parla pendant trois ou quatre ans d'y faire des réparations qui le rendraient de nouveau habitable , mais on s'en garda bien. Enfin , une bande de voleurs , gens beaucoup moins difficiles sur leurs aises que les moines , s'en étant emparés et y ayant élu domicile , il ne fut plus aucunement question de remonter à Saint-Nicolas-le-Vieux , et les bons pères , qui ne se souciaient pas d'avoir des discussions avec de pareils hôtes , leur abandonnèrent la tranquille jouissance du couvent.

Cela donna lieu à une méprise assez curieuse.

En 1806 , le comte de Weder , Allemand de vieille roche , comme son nom l'indique , partit de Vienne pour visiter la Sicile ; il s'embarqua à Trieste , prit terre à Ancône , visita Rome , s'y arrêta ainsi qu'à Naples , pour y prendre quelques lettres de recommandation , se remit de nouveau en mer , et débarqua à Catane.

Le comte de Weder connaissait de longue date l'existence du couvent de Saint-Nicolas , et la réputation qu'avaient les bons pères de posséder parmi leurs frères-servants le meilleur cuisinier de toute la Sicile. Aussi le comte de Weder , qui était un gastronome très-distingué , n'avait-il point manqué de se faire donner à Rome , par un cardinal avec lequel il avait dîné chez l'ambassadeur d'Autriche , une lettre de recommandation pour le supérieur du couvent de Saint-Nicolas. La lettre était pressante : on recommandait le comte comme un pieux et fervent pèlerin , et l'on réclamait pour lui l'hospitalité pendant tout le temps qu'il lui plairait de rester au monastère.

Le comte était savant à la manière des Allemands , c'est-à-dire qu'il avait lu une grande quantité de bouquins parfaitement oubliés ; de sorte qu'il pouvait , à l'appui de ses asser-

tions, si erronées et si ridicules qu'elles fussent, citer un certain nombre de noms inconnus qui donnaient une sorte de majesté pédantesque à ses paradoxes. Or, parmi ces bouquins, se trouvait un catalogue des couvents de bénédictins répandus sur la surface du globe, et il avait vu et retenu, avec la ténacité d'un esprit d'outre-Rhin, que la règle des bénédictins de Saint-Nicolas de Catane leur enjoignait, comme je l'ai dit, de demeurer sur la dernière limite de la *reggione coltivata*, et sur la première de la *reggione nemorosa*. Aussi, lorsqu'il fit venir un muletier pour qu'il le conduisît à Saint-Nicolas, et que le muletier lui eut demandé si c'était à Saint-Nicolas-le-Neuf ou à Saint-Nicolas-le-Vieux, le comte répondit-il sans hésiter : — *A san Nicolò sull' Etna*. C'était tout ce que le comte savait d'italien.

Il n'y avait pas à s'y tromper, et l'indication était précise; cependant le muletier hasarda quelques observations; mais le comte lui ferma la bouche en disant : *Je bairai pien*. On connaît la puissance habituelle d'un pareil argument : le muletier salua le comte, et une demi-heure après revint avec une mule.

— Et pien, dit le comte.

— Eh bien, excellence? répondit le muletier qui, en sa qualité de guide, comprenait toutes les langues.

— Eh pien, ma pagache?

— Votre excellence emporte son bagage?

— Partieu.

— Oh! dit le muletier, c'est que votre excellence eût pu le laisser à l'auberge, c'eût été plus sûr.

— Che ne quitte jamais ma pagache, entendez-vous? dit l'Allemand.

Le muletier répondit par un signe imperceptible qui voulait dire : Chacun est libre, — et s'en alla chercher le second mulet. Cependant, lorsque le mulet fut chargé, l'honnête guide crut devoir à sa conscience de faire une dernière observation.

— Ainsi, votre excellence est décidée?

— Certainement, répondit le comte en fourrant une énorme paire de pistolets dans les fontes de sa monture.

— Elle va à Saint-Nicolas-le-Vieux?

— J'y fais.

— Votre excellence a donc des amis à Saint-Nicolas-le-Vieux?

— Che ein lettre pour la cheneral.

— Pour le capitaine? veut dire votre excellence.

— Pour la cheneral, que je tis!

— Hum, hum, dit le Sicilien.

— D'ailleurs, je bairai bien, je bairai bien, entends-tu, ma-raud?

— Pardon, continua le guide; mais, puisque votre excellence est dans de si bonnes dispositions, lui serait-il égal de me payer d'avance?

— D'afance! et pourquoi çà?

— Parce qu'il est déjà trois heures, et que nous n'arriverons pas avant la nuit, et que je voudrais revenir tout de suite.

— A la nuit? dit le comte. Au moins soupe-t-on au couvent?

— Au couvent?

— Oui, à San-Nicolò.

— Oh! certainement, qu'on y soupe; on est même plus sûr d'y trouver la table mise la nuit que le jour.

— Les farceurs! dit le comte dont un éclair gastronomique illumina le visage. Tiens, foilà bour la ponne noufelle que tu me donnes. — Et il lui remit deux piastres, qu'il tira d'une bourse admirablement garnie.

— Merci, excellence, répondit le muletier, qui, une fois payé, n'avait plus rien à dire.

— Eh bien! bartons-nous maintenant? reprit le comte.

— Quand vous voudrez, excellence.

Le guide aida le comte à monter sur sa mule, et se mit en route en chantant une espèce de cantique qui ressemblait beaucoup plus à un *miserere* qu'à une tarentelle; mais le comte était trop préoccupé du dîner qu'il allait faire pour remarquer tout ce que ce prélude avait de mélancolique.

La route se fit assez silencieusement. Le guide avait fini par croire, en voyant la confiance du comte appuyée des deux énormes pistolets qu'il avait logés dans ses fontes, qu'il était au mieux avec les hôtes de Saint-Nicolas-le-Vieux, et que même peut-être il faisait partie de quelque bande de la Bohême qui

était en relation d'intérêts avec celles de la Sicile. Quant à lui, il savait que personnellement il n'avait rien à craindre, les muletiers étant généralement sacrés pour les voleurs, et doublement, comme on le comprend bien, lorsqu'ils leur amènent une si bonne pratique que paraissait être le comte.

Cependant, à chaque village qu'il rencontrait sur la route, le muletier s'arrêtait sous un prétexte ou sous un autre. C'était une espèce de transaction qu'il faisait avec sa conscience pour donner au comte le temps de faire ses réflexions et de retourner en arrière si bon lui semblait. Mais, à chaque halte, le comte reprenait d'une voix que la faim rendait de plus en plus pressante ;

— En afant ; allons, en afant, der teufel ; nous n'arriferons chamais.

Et il repartait suivi par les regards ébahis des paysans qui venaient d'apprendre du guide le but de cet étrange pèlerinage, et qui ne comprenaient pas que, sans y être conduit de force, on eût l'idée de faire le voyage de Saint-Nicolas-le-Vieux.

Ils traversèrent ainsi Gravina, Santa-Lucia-di-Catarica, Mananunziata et Nicolosi. Arrivés à ce dernier village, le guide fit un dernier effort.

— Excellence, dit-il, à votre place je souperais et je coucherais ici, puis demain j'irais, en me promenant, comme cela, tout seul, à Saint-Nicolas-le-Vieux.

— Est-ce que tu ne m'as pas dit que che trouverais un pon souper et un pon lit au coufent ?

— Pardieu si, répondit le guide, s'ils veulent bien vous recevoir.

— Mais quand che té tis que chai ein lettre pour la cheneral.

— Pour le capitaine ?

— Non, pour la cheneral.

— Enfin, dit le guide, puisque vous le voulez absolument.

— Certainement, que je le feux.

— En ce cas, allons.

Et les deux voyageurs se remirent en route.

Comme l'avait dit le muletier, la nuit était venue ; il ne faisait pas de lune, on ne voyait pas à quatre pas devant soi. Mais, comme le muletier connaissait parfaitement le terrain,

il n'y avait pas risque de se perdre. Il prit un petit sentier à peine tracé, et qui s'écartait à droite dans les terres; puis, commençant à quitter la région cultivée, il entra dans celle des forêts. Au bout d'une heure de marche, on vit se dessiner une masse noire, aux fenêtres de laquelle on n'apercevait aucune lumière.

— Voilà Saint-Nicolas-le-Vieux, dit à voix basse le muletier.

— Oh! oh! dit le comte, voilà un couvent dans ein situation pien mélangolique.

— Si vous voulez, répartit vivement le guide, nous pouvons retourner à Nicolosi, et, si vous ne voulez pas coucher à l'auberge, il y a un excellent homme qui ne vous refusera pas un lit, M. Gemellaro.

— Che ne le connais bas. T'ailleurs, c'est à Saint-Nigolas que je feux aller, et non à Nigolosi.

— *Zerebello da tedesco*, murmura le Sicilien.

Puis, fouettant ses deux mules, il se remit en marche. Cinq minutes après, ils étaient à la porte du couvent.

Le couvent n'avait rien de plus rassurant pour être vu de plus près. C'était une vieille fabrique du XIII^e siècle, où il était facile de lire les ravages de chaque irruption qui avait eu lieu depuis le temps de sa fondation. La date de tous les incendies et de tous les tremblements de terre était là sculptée sur la pierre. A certaines dentelures qui se détachaient en vigueur sur un ciel bleu foncé, tout brillant d'étoiles, il était facile de reconnaître qu'une partie des bâtiments tombait en ruines. Cependant les murailles qui entouraient l'édifice paraissaient assez bien entretenues, et l'on y avait pratiqué des meurtrières, ce qui donnait à Saint-Nicolas-le-Vieux bien plutôt l'apparence d'une forteresse que l'aspect d'un monastère.

Le comte regarda tout cela d'un air fort calme, et ordonna au muletier de frapper. Celui-ci, qui en avait pris son parti, souleva un vieux marteau de fer tout rongé par la rouille et le temps, et le laissa retomber de toute sa pesanteur. Le coup retentit dans les profondeurs du couvent, et une cloche au son aigre répondit. Presque en même temps, une petite fenêtre, pratiquée à dix pieds de hauteur, s'ouvrit. Il en sortit un long tube de fer, qui se dirigea vers la poitrine du comte; une tête

barbue se montra à l'ouverture , et une voix qui n'avait rien de l'onction monacale demanda : *Qui va là ?*

— Ami, répondit le comte en écartant de la main le canon du fusil ; ami.

En même temps il lui sembla sentir arriver par la fenêtre ouverte une odeur de rôti qui lui réjouit l'âme.

— Ami, hum ! ami , dit l'homme de la fenêtre. Et qui nous prouvera que vous êtes un ami ?

Et il ramena le canon du fusil dans la direction première.

— Mon très-gère frère, répondit le comte en écartant de nouveau et avec le même sang-froid l'arme qui le menaçait, che combrends très-pien que fous breniez vos brécauzions afant de recefoir les édranchers , et chan ferais autant à vodre blace , moi ; mais chai ein lettre du gardinal Morosini pour la cheneral à fous.

— Pour notre capitaine ? reprit l'homme au fusil.

— Eh ! non , non , pour la cheneral.

— Enfin , ça ne fait rien. Vous êtes tout seul ? continua l'interlocuteur.

— Dout zeul.

— Attentez , on va ouvrir.

— Hum ! ça sent pon , la rôti , dit l'Allemand en descendant de sa mule.

— Excellence , demanda le muletier , qui pendant ce temps avait déchargé le bagage du comte , vous n'avez plus besoin de moi ?

— Tu ne feux donc pas resder ? reprit le comte.

— Non , dit le muletier ; avec votre permission , j'aime mieux aller coucher ailleurs.

— Eh pien ! fas , dit le comte.

— Faudra - t-il vous venir chercher ? demanda le Sicilien.

— Non , la cheneral me fera reconuire.

— Très-bien. Adieu , excellence.

— Atieu.

En ce moment la clef commença à grincer dans la serrure ; le guide sauta sur une de ses mules , prit la bride de l'autre , et s'éloigna au trot. Il était déjà à une cinquantaine de pas quand la porte s'ouvrit.

— Ça sent pon, dit l'Allemand en humant l'odeur qui venait de la cuisine; ça sent très-pon.

— Vous trouvez? demanda l'étrange portier.

— Oui, dit le comte, oui, che troufe.

— C'est le souper du chef, qui est en route et que nous attendons d'un moment à l'autre.

— Alors j'arrife pien, dit le comte en riant.

— Est-ce qu'il vous connaît, notre chef? demanda le portier.

— Non; mais chai ein lettre bour lui.

— Ah! c'est autre chose. Voyons?

— La foilà.

Le portier prit la lettre, et lut :

« *Al reverendissimogenerale dei Benedettini; al convento di San-Nicolò di Catania.* »

— Ah! je cromprends, dit le portier.

— Ah! fous combrenez; c'est pien heureux, dit le comte en lui frappant sur l'épaule. En ce cas, mon ami, si fous combrenez, cherchez-fous de ma pagache, et brenez garte zurtout au borde-mandean : c'est là où est mon pourse.

— Ah! c'est là ou est votre bourse. C'est bon à savoir, dit le portier en prenant le porte-manteau avec un empressement tout particulier.

Puis, s'étant emparé du reste du bagage :

— Allons, allons; continua-t-il, je vois bien que vous êtes un ami; venez.

Le comte ne se le fit pas dire deux fois, et suivit son guide.

L'aspect intérieur du couvent n'était pas moins étrange que son aspect extérieur. Partout des ruines; beaucoup de futailles défoncées; nulle part de crucifix ni de saintes images. Le comte s'arrêta un instant, car il était de ces causeurs qui ont la mauvaise habitude de s'arrêter quand ils parlent, et il exprima son étonnement à son guide d'une pareille dévastation.

— Que voulez-vous? lui répondit son guide; nous sommes un peu isolés, comme vous avez pu le voir; et comme la montagne est pleine de mauvais sujets qui ne craignent ni Dieu ni diable, nous ne laissons pas traîner le peu que nous possédons. Tout ce que nous avons d'objets précieux est sous clef dans les caves. D'ailleurs, vous savez que nous avons un autre monastère dans la plaine, tout près de Catane?

— Non, che ne le sa fais bas. Ah ! fous afez un audre monaz-dère ! Diens , diens , diens !

— Maintenant , examinez vous-même votre bagage , pour que vous puissiez attester au chef qu'il n'en a rien été détourné.

— Oh ! c'ètre bien fazile : ein malle , ein sag dé nuit et ein borde-manteau. Che fous la recommante , la borde-mandau ; c'est là qu'est mon pourse.

— Ainsi , trois objets seulement , n'est-ce pas ? Ce n'est guère.

— C'ètre assez.

— Vous trouvez , vous ?

— Oui , je troufe.

— Eh bien , attendez là , dit le portier en faisant entrer le comte dans une espèce de cellule , et je ne doute pas que , d'ici à une demi-heure , le chef ne soit de retour. — Et il fit mine de s'en aller.

— Dides donc , dides donc ! Est-ce qu'en l'attendant che ne bourrais bas descentre à la guisine ? Je donnerais beut-être de pons conseils au guisinier , moi.

— Ma foi , dit le portier , je n'y vois pas d'inconvénient ; attendez ici , je vais mettre votre bagage en sûreté , et je viens vous reprendre. A propos , combien y a-t-il dans votre bourse ?

— Trois mille six cent vingt tucats.

— Trois mille six cent vingt ducats ? bon ! reprit le portier.

— Ça m'a l'air t'un pien honnête homme , murmura le comte en regardant s'éloigner le frère qui emportait toute sa *robba* ; ça m'a l'air t'un pien honnête homme.

Dix minutes après , son guide était de retour.

— Si vous voulez descendre à la cuisine , dit le Sicilien , vous êtes libre.

— Oui , che le feux. Ou est-delle , la guisine ?

— Venez.

Le comte suivit de nouveau son guide , qui le conduisit dans les cuisines du couvent. La broche était garnie , tous les fourneaux étaient allumés , et des casseroles bouillaient partout.

— Pon , dit l'Allemand s'apprêtant sur la dernière marche , et embrassant d'un coup d'œil ce spectacle succulent ; pon , il barait que che ne suis bas tompé chour de cheûne. Ponchour , guisinier , ponchour.

Le cuisinier était prévenu ; il reçut en conséquence le comte avec toute la déférence qu'il devait à un gourmet. Le comte en profita pour aller lever le couvercle de toutes les casseroles et goûter à toutes les sauces. Tout à coup il s'élança sur le cuisinier qui allait verser du sel dans une omelette, et lui arracha des mains le vase où étaient les œufs.

— Eh bien, eh bien ! Qu'est-ce que tu fais donc ? s'écria le comte.

— Comment, qu'est-ce que je fais, demanda le cuisinier.

— Foui, qu'est-ce que tu fais ? je te le temante.

— Je mets du sel dans l'omelette.

— Mais, malheureux, on ne met pas de sel dans l'omelette. On met du sucre et des confitures, de pommes confitures de groseilles.

— Allons donc, reprit le cuisinier en essayant de lui arracher le vase des mains.

— Non pas, non pas ! dit le comte, c'est moi qui la ferai, l'omelette ; tonne-moi tes confitures.

— Ah ! dit le cuisinier en s'échauffant ; nous allons voir un peu qui est-ce qui est le maître ici :

— C'est moi ! dit une voix forte ; qu'y a-t-il ?

Le comte et le cuisinier se retournèrent : un homme de quarante à quarante-cinq ans, vêtu d'une robe de moine, se tenait debout sur l'escalier ; il était de haute taille et avait cette physionomie dure et impérieuse de ceux qui sont habitués à commander.

— Le capitaine ! s'écria le cuisinier.

— Ah ! dit le comte, c'est la cheneral, pon, Cheneral, continua-t-il en s'avançant vers le moine, che vous temante bardon, mais fous avez un guisinier qui ne sait pas faire les omelettes.

— Vous êtes le comte de Weder, monsieur ? dit le moine en très-bon français.

— Oui, ma cheneral, répondit le comte sans lâcher les œufs ni la fourchette avec laquelle il s'appropriait à les battre ; che suis le gonde de Weter en bersonne.

— Alors c'est vous qui m'avez apporté la lettre de recommandation que m'a remise le frère portier ?

— Moi-même.

— Soyez le bien-venu, monsieur le comte.

Le comte s'inclina.

— Seulement, continua le moine, je regrette que la situation écartée de notre couvent, son éloignement de tout lieu habité, ne nous permettent pas de vous mieux recevoir ; mais nous sommes de pauvres solitaires des montagnes, et vous nous pardonneriez, je l'espère, si notre table n'est pas mieux garnie.

— Comment, comment, bas mieux garnie ! Mais la souber, elle me semble excellente au gondraire, et quand chaurai fait l'omelede aux gonfidures....

— Mais, capitaine, dit le cuisinier.

— Donnez des confitures à monsieur, et qu'il fasse son omelette comme il l'entendra, dit le moine.

Le cuisinier obéit sans souffler mot.

— Maintenant, dit le moine, ne vous gênez pas, monsieur le comte, faites comme chez vous, et lorsque votre omelette sera finie, remontez, nous vous attendons.

— C'est l'affaire de zinq minutes, et che remonde ; faites douchours serfir.

— Vous entendez, dit le moine au cuisinier, faites servir. — Et il remonta l'escalier. Un instant après, deux frères descendirent et se mirent aux ordres du cuisinier. Pendant ce temps, le comte triomphant confectionnait son omelette ; lorsqu'elle fut finie, il remonta à son tour.

Le supérieur l'attendait avec toute la communauté, qui se composait d'une vingtaine de frères, dans un réfectoire bien éclairé, et où l'on avait dressé une table parfaitement servie. Le comte fut frappé du luxe d'argenterie que cette table étalait, ainsi que de la finesse des nappes et des serviettes. Le couvent avait tiré de son trésor et de sa lingerie ce qu'il avait de mieux, pour faire honneur à son hôte. Quant à l'appartement, il contrastait singulièrement, par son aspect délabré, avec le luxe du couvert qui y était dressé. C'était une grande salle qui avait dû être autrefois une chapelle, et dans l'autel de laquelle on avait pratiqué une cheminée ; les parois n'avaient pour tout ornement que des toiles d'araignées qui les couvraient, et quelques chauve-souris attirées par la lumière voletaient au plafond, entrant et sortant, selon leur caprice, par les fenêtres brisées.

En outre, un arsenal complet de carabines était pittoresquement disposé contre la muraille.

Le comte embrassa cet aspect d'un coup d'œil et admira l'abnégation religieuse des bons pères, qui, possédant des trésors tels que ceux qui étaient étalés à ses yeux, vivaient cependant exposés aux intempéries du ciel, comme les anciens solitaires du mont Carmel et de la Thébéïde. Le supérieur remarqua son étonnement.

— Monsieur le comte, dit-il en souriant, je vous demande encore une fois pardon du mauvais dîner et du mauvais gîte que vous trouverez ici. Peut-être vous avait-on peint l'intérieur de notre couvent comme un lieu de délices. Voilà comme la société nous juge, monsieur le comte. Aussi, une fois rentré dans le monde, j'espère que vous nous rendrez justice.

— Ma voi, cheneral, répondit le comte, je ne sais pas drop ce qui mangue à la tiner, et j'ai fu en pas une batterie de guisine assez bien organisée; et, à moins que ce ne zoit le fin.

— Oh! répondit le supérieur, soyez tranquille sous ce rapport; le vin est bon.

— Eh bien! si le fin est pon, c'est tout ce qu'il faut.

— Seulement, ajouta le supérieur, je crains que nos façons ne vous paraissent peu monacales. Par exemple, nous avons l'habitude de ne jamais souper sans avoir à côté de nous chacun une paire de pistolets; c'est une précaution contre les accidents qui peuvent arriver à chaque minute dans un lieu aussi isolé que celui-ci. Vous voudrez donc bien nous excuser si, malgré votre présence, nous ne nous écartons pas de nos habitudes.

Et à ces mots le supérieur releva sa robe, tira de sa ceinture une paire de superbes pistolets qu'il déposa près de son assiette.

— Faides, faides, cheneral, faides, répondit l'Allemand; les bisdolets, c'est l'ami de l'homme; chen ai aussi, moi, des bisdolets. Oh mais! c'est édonnant comme les vodres leur ressemblent, c'est édonnant.

— Cela se peut, répondit le supérieur en réprimant un sourire; ce sont de très-bonnes armes, que j'ai fait venir d'Allemagne, des Kukenreiter.

— Des Kukenreiter? C'est jusement ça. Faides donc brendre

les miens , qui sont avec ma pagache , cheneral , pour les gombarer un peu.

— Après le dîner, comte, après le dîner. Mettez-vous en face de moi, là, très-bien. Savez-vous votre *Benedicite* ?

— Je l'ai su autrefois ; mais che l'ai un beu ouplié.

— Tant pis , tant pis , dit le général , car je comptais sur vous pour le dire ; mais , si vous l'avez oublié , on s'en passera.

— On zen bassera , répondit le comte , qui était de bonne composition ; on zen bassera.

Et le comte , effectivement , avala son potage sans *Benedicite* , ce que firent aussi les autres moines. Lorsqu'il eut fini , le capitaine lui passa une bouteille.

— Goûtez-moi ce vin-là , lui dit-il.

Le comte , se doutant qu'il avait affaire à un vin de choix , emplit un petit verre qui était devant lui , le prit par le pied , examina un instant , à la lueur de la lampe la plus rapprochée , le liquide jaune comme de l'ambre , puis il le porta à sa bouche et le dégusta avec la voluptueuse lenteur d'un gourmet.

— C'est édonnant , dit le comte , moi qui groyais gonnaitre tous les fins , che ne gonnais pas celui-là ; à moins que ce ne soit du matère d'un nouveau gru.

C'est du marsala , monsieur le comte , un vin qui n'est pas connu et qui mérite cependant de l'être. Oh ! notre pauvre Sicile , elle renferme comme cela une foule de trésors oubliés.

— Comment tides-fous qu'il s'abbelle ? demanda le comte en se versant un second verre.

— Marsala.

— Marzala !... Eh pien ! c'est un bon fin ; ch'en achèterai. Se fend-il cher ?

— Deux sous la bouteille.

— Fous tides ? reprit le comte , qui croyait avoir mal entendu.

— Deux sous la bouteille.

— Teux sous la pouteille. Mais vous habidez le baratis derrestre , cheneral ; che ne m'en fas blus d'izi , moi , je me fais beneticdin.

— Merci de la préférence , comte ; quand vous voudrez , nous vous recevrons.

— Teux sous la pouteille ! reprit le comte en se versant un troisième verre.

— Seulement, je dois vous prévenir qu'il a un défaut, ajouta le supérieur.

— Il n'a bas de téfauts, répondit le comte.

— Je vous demande pardon ; il est très-capiteux.

— Gabiteux, gabiteux, dit le comte avec mépris ; j'en pourrais une hinte qu'il n'y baraitrait bas blus que si j'afais afalé un ferre de zirop de crozeille.

— Alors, ne vous gênez pas, dit le supérieur, faites comme chez vous ; seulement, je vous préviens que nous en avons d'autres.

En vertu de la permission qui lui était accordée, le comte se mit à boire et à manger en véritable Allemand. Mais, il faut l'avouer, il soutint admirablement la réputation dont jouissent ses compatriotes. Les moines, excités par leur supérieur, ne voulurent pas, de leur côté, laisser un étranger en arrière, de sorte que bientôt on rompit le silence religieux qui avait régné au commencement du repas, chacun commença à parler à voix basse à son voisin, puis plus haut à tout le monde. Au second service, chacun criait de son côté et commençait à raconter les aventures les plus étranges qu'il fût possible d'entendre. Le comte, si peu qu'il comprit le sicilien, crut s'apercevoir qu'il était question surtout de coups hardis exécutés par des brigands, de couvents pillés, de gendarmes pendus, de religieuses violées. Mais il n'y avait rien là d'étonnant ; la situation isolée des dignes bénédictins, leur éloignement de la ville, devaient les avoir rendus plus d'une fois témoins de pareilles scènes. Le marsala allait toujours, sans préjudice du syracuse sec, du muscat de Calabre et du malvoisie de Lipari. Si forte que fût la tête du comte, ses yeux commencèrent à se couvrir d'un brouillard et sa langue à s'épaissir. Alors les monologues succédèrent peu à peu aux conversations, et les chansons aux monologues. Le comte, qui voulait rester à la hauteur de ses hôtes, chercha dans son répertoire anacréontique, et, n'y trouvant rien pour le moment que la chanson des brigands de Schiller, il se mit à entonner à tue-tête le fameux *Stehlen, morden, huren, balgen*, auquel il lui sembla que les convives répondaient par des applaudissements universels. Bientôt tout parut tourner autour de lui ; il lui sembla que les moines jetaient bas leurs habits religieux et se transformaient peu à

peu en bandits. Ces figures acétiques changeaient de caractère et s'illuminaient d'une joie féroce; le dîner dégénérait en orgie. Cependant on buvait toujours, et chaque fois qu'on buvait, c'étaient des vins nouveaux, des vins plus capiteux, des vins pris dans la cave du prince de Paterno ou dans la cantine des dominicains d'Acì-Reale. On frappait sur la table avec des bouteilles vides pour en demander d'autres, et en frappant on renversait les lampes; le feu alors se communiquait à la nappe, et de la nappe à la table, et au lieu de l'éteindre on y jetait les chaises, les bancs, les stalles. En un instant la table ne fut plus qu'un immense bûcher, autour duquel les moines devenus bandits se mirent à danser comme des démons. Enfin, au milieu de tout ce sabbat infernal, la voix du capitaine retentit, demandant : *Le monache! le monache!* Un hurra général accueillit cette demande. Un instant après, une porte s'ouvrit, et quatre religieuses parurent, traînées par cinq ou six bandits; des hurlements de joie et de luxure les accueillirent. Le comte voyait tout cela comme dans un rêve, et comme dans un rêve il lui semblait qu'une force supérieure clouait son corps à sa place, tandis que son esprit était emporté ailleurs. En un instant les vêtements des pauvres filles furent en lambeaux; les bandits se ruèrent sur elles; le capitaine voulut faire entendre sa voix, mais sa voix fut couverte par les clameurs générales. Il sembla alors au comte que le capitaine prenait ses fameux Kuckenreiter, qui ressemblaient si fort aux siens. Il crut entendre retentir deux coups de feu; il ferma les yeux, tout ébloui de la flamme. En les rouvrant, il vit du sang, deux brigands qui se tordaient en hurlant dans un coin, la plus belle des religieuses dans les bras du capitaine, puis il ne vit plus rien; ses yeux se fermèrent une seconde fois sans qu'il eût la puissance de les rouvrir, ses jambes manquèrent sous lui, enfin il tomba comme une masse; il était ivre-mort.

Lorsque le comte s'éveilla, il était grand jour; il se frotta les yeux, se secoua et regarda autour de lui; il était couché sous un arbre à la lisière du bois, avait à sa droite Nicolosi, à sa gauche Pedara, devant lui Catane, et derrière Catane la mer. Il paraissait avoir passé la nuit à la belle étoile, couché sur un doux lit de sable, la tête appuyée sur son porte-man-

teau , et sans autre dais de lit que l'immense azur du ciel. D'abord , il ne se rappela rien , et demeura quelque temps comme un homme qui sort de léthargie , enfin sa pensée , par une opération lente et confuse d'abord , se reporta en arrière , et bientôt il se rappela son départ de Catane , les hésitations de son muletier , son arrivée au couvent , son altercation avec le cuisinier , l'accueil que lui avait fait le général , le dîner , le vin de Marsala , les chansons , l'ergie , le feu , les religieuses et les coups de pistolets. Il regarda de nouveau autour de lui , et vit sa malle , son sac de nuit et son porte-manteau ; il ouvrit ce dernier , y retrouva son portefeuille , sa pipe d'écume de mer , son sac à tabac et sa bourse , sa bourse qui , à son grand étonnement , lui parut aussi ronde que si rien ne lui était arrivé ; il l'ouvrit avec anxiété : elle était toujours pleine d'or , et de plus il y avait un billet ; le comte l'ouvrit vivement et lut ce qui suit :

« MONSIEUR LE COMTE ,

« Nous vous faisons mille excuses de nous séparer de vous d'une façon aussi brusque ; mais une expédition de la plus haute importance nous attire du côté de Cefali. J'espère que vous n'oublierez pas l'hospitalité que vous ont donnée les bénédictins de Saint-Nicolas-le-Vieux , et que , si vous retournez à Rome , vous demanderez à monsignor Morosini de ne point oublier de pauvres pécheurs dans ses prières ?

« Vous retrouverez tout votre bagage , à l'exception des Kuckenreiter que je vous demande la permission de garder comme un souvenir de vous.

« DON GAETANO ,

» Prieur de Saint-Nicolas-le-Vieux.

» 16 octobre 1806. »

Le comte de Weder compta son or , il n'y manquait pas une obole.

Lorsqu'il arriva à Nicolosi , il trouva tout le village en révolution : la veille , le couvent de Sainte-Claire avait été forcé , l'argenterie du monastère pillée , et les quatre plus jeunes et plus belles religieuses enlevées , sans qu'on pût savoir ce qu'elles étaient devenues.

Le comte retrouva son muletier , remonta sur sa mule , revint à Catane , et , ayant appris qu'un bâtiment était prêt à mettre à la voile pour Naples , il s'y embarqua et quitta la Sicile la même nuit.

Deux ans après , il lut dans l'*Allgemeine Zeitung* que le fameux chef de bandits Gaëtano , qui s'était emparé du couvent de Saint-Nicolas-le-Vieux , sur l'Etna , pour en faire un repaire de brigands , après un combat terrible , soutenu contre un régiment anglais , avait été pris et pendu , à la grande joie des habitants de Catane , qu'il avait fini par venir rançonner jusque dans la ville.

IX.

L'ETNA.

Le lendemain de notre arrivée à Catane , nous devions , on se le rappelle , tenter une ascension sur l'Etna. Je dis tenter , car c'est surtout à l'occasion des projets que les voyageurs font à l'endroit de cette montagne , qu'on peut appliquer le proverbe : L'homme propose , et Dieu dispose. Rien de plus commun que les curieux partis de Catane pour gravir le Ghibello , comme on appelle l'Etna en Sicile ; rien de plus rare que les privilégiés arrivés jusqu'à son cratère. C'est que , pendant neuf ou dix mois de l'année , la montagne est véritablement inaccessible : jusqu'au 15 juin , il est trop tôt ; passé le 1^{er} octobre , il est trop tard.

Nous étions sous ce rapport dans les conditions voulues , car nous étions arrivés à Catane le 4 septembre ; de plus , toute la journée avait été magnifique ; aucune vapeur , aucun brouillard , ne voilaient l'Etna. De toutes les rues qui y conduisaient , nous l'avions vu , la veille , calme et majestueux. La légère fumée qui s'échappait du cratère suivait la direction du vent ,

flottant comme une bandorole; enfin, le soleil que nous avons vu se coucher du haut de la coupole des Bénédictins, avait glissé dans un ciel sans nuage et disparu derrière le village d'Aderno, promettant pour le lendemain une journée non moins belle que celle qui venait de s'écouler.

Aussi, à cinq heures du matin, notre guide nous éveilla-t-il en nous annonçant un temps fait exprès pour nous. Nous courûmes aussitôt à nos fenêtres qui donnaient sur l'Etna, et nous vîmes le géant baignant sa tête colossale dans les blondes vapeurs du matin. On distinguait parfaitement les trois régions qu'il faut franchir pour arriver au sommet, la région cultivée, la région des bois, la région déserte. Contre l'ordinaire, son cône était entièrement dépouillé de neige.

Ce n'est que vers les quatre heures ordinairement que l'on part; mais nous voulions nous arrêter quelques heures à Nicolosi, et visiter le monte Rosso, un de ces cent volcans secondaires dont se hérissent la croupe de l'Etna. D'ailleurs il y avait, m'avait-on dit, à Nicolosi, un certain M. Gemellaro, savant modeste et aimable qui demeurait là depuis cinquante ans, et qui se ferait un plaisir de répondre à toutes mes questions. J'avais demandé une lettre pour lui; on m'avait répondu que c'était chose inutile, son obligeante hospitalité s'étendant à tout voyageur qui entreprenait l'ascension, toujours pénible et souvent dangereuse, que nous allions tenter.

A cinq heures donc, après nous être munis d'une bouteille du meilleur rhum que nous pûmes trouver, nous enfourchâmes nos mules, et nous partîmes pour Nicolosi, où nous devons compléter nos provisions. Nous étions chacun dans notre costume ordinaire, auquel, malgré les recommandations de notre hôte, nous n'avions rien ajouté, ne pouvant croire qu'après avoir joui dans la plaine d'une température à cuire un œuf, nous trouverions dix degrés de froid sur la montagne.

Je ne sais rien de plus beau, de plus original, de plus accidenté, de plus fertile et de plus sauvage à la fois que le chemin qui conduit de Catane à Nicolosi, et qui traverse tour à tour des mers de sable, des oasis d'orangers, des fleuves de lave, des tapis de moissons et des murailles de basalte. Trois ou quatre villages sont sur la route, pauvres, chétifs, souffreteux, peu-

plés de mendiants, comme tous les villages siciliens; avec tout cela, ils ont des noms sonores et poétiques, qui résonnent comme des noms heureux : ils s'appellent Gravina, Santa-Lucia, Massanunziata ; ils sont élevés sur la lave, bâtis avec de la lave recouverte de lave; ils sortent tout entiers des entrailles de la montagne, où ils rentreront un jour. Ils éclosent à la surface du volcan, comme de pauvres fleurs flétries avant de naître, et qu'un vent d'orage doit emporter.

Entre Massanunziata et le mont Miani, à droite de la route, est la fosse de la Colombe. D'où vient ce doux nom à une excavation noire, ténébreuse, profonde de deux cents pieds, large de cent cinquante? Notre guide ne put nous le dire.

Nous arrivâmes à Nicolosi, espèce de petit bourg bâti sur les confins du monde habitable. Deux ou trois milles avant Nicolosi, on commence à entrer dans une région désolée, et cependant à un demi-mille au-dessus de Nicolosi, on voit encore de belles plantations et un coteau couvert de vignes. Quelque feu intérieur remplace-t-il partiellement la chaleur du soleil, qui déjà à cette hauteur commence à se tempérer? C'est encore là un de ces mystères dont le guide ignare et le voyageur savant ne peuvent dire le mot.

Nous descendîmes dans un de ces bouges que la Sicile seule a l'audace de baptiser du nom d'auberge, et comme il était encore de bonne heure, nous envoyâmes, pendant qu'on préparait notre déjeuner, nos cartes à M. Gemellaro, en lui demandant la permission de lui faire notre visite. M. Gemellaro nous fit répondre qu'il allait se mettre à table, et que, si nous voulions partager sa collation, nous serions les bien venus. Quel que fût, à l'aspect du déjeuner qui nous attendait, notre désir d'accepter une offre si gracieuse, nous eûmes la discrétion de la refuser, et nous poussâmes la sobriété jusqu'à nous contenter du repas de l'auberge. C'était une action méritoire et digne d'être mise en parallèle avec les jeûnes les plus rudes des pères du désert.

Ce maigre déjeuner terminé, nous ordonnâmes à notre guide de se mettre en quête d'une paire de poulets ou d'une demi-douzaine de pigeons quelconques, de leur tordre le cou, de les plumer et de les rôtir. C'étaient nos provisions de bouche pour le déjeuner du lendemain. Cette précaution prise,

nous nous acheminâmes vers la maison de M. Gemellaro, la plus imposante de tout le village. Le domestique était prévenu, et nous introduisit dans le cabinet de travail, où son maître nous attendait. En apercevant M. Gemellaro, je jetai un cri de surprise mêlé de joie : c'était le même qui, à Aci-Reale, m'avait si obligeamment indiqué le chemin de la grotte de Polyphème.

— Ah! c'est vous, nous dit-il en nous apercevant; je me doutais que j'allais revoir d'anciennes connaissances. Tout voyageur qui met le pied en Sicile m'appartient de droit; il faut qu'il passe par ici, et je le happe au passage. Avez-vous trouvé votre grotte?

— Parfaitement, monsieur, grâce à votre obligeance, que nous venons de nouveau mettre à l'épreuve.

— A vos ordres, messieurs, répondit M. Gemellaro en nous faisant signe de nous asseoir; et j'oserai dire que, si vous voulez des renseignements sur le pays, vous ne pouvez pas vous adresser mieux qu'à moi.

En effet, M. Gemellaro habitait depuis soixante ans le village de Nicolosi, où il était né, et l'occupation de toute sa vie avait été d'observer le volcan qu'il avait sans cesse devant les yeux. Depuis soixante ans, la montagne n'avait pas fait un mouvement, que M. Gemellaro ne se fût mis aussitôt à l'étudier; le cratère n'avait pas changé pendant vingt-quatre heures de forme, que M. Gemellaro ne l'eût dessiné sous son nouvel aspect; enfin la fumée ne s'était pas épaissie ou volatilisée une seule fois, que M. Gemellaro n'eût tiré de son assombrissement ou de sa ténuité des augures que le résultat n'avait jamais manqué de confirmer. Bref, M. Gemellaro est l'Empédocle moderne; seulement plus sage que l'ancien, j'espère qu'on l'enterrera avec ses deux pantoufles. Aussi M. Gemellaro connaît-il son Etna sur le bout du doigt. Depuis trois mille ans, la montagne n'a pas jeté une gorgée de lave, que M. Gemellaro n'en ait un échantillon; il n'est pas jusqu'à l'île Julia dont M. Gemellaro ne possède un fragment.

Nos lecteurs ont sans doute entendu parler de l'île Julia, île éphémère, qui n'eut que trois mois d'existence, il est vrai, mais qui fit autant et plus de bruit pendant son passage en ce monde, que certaines îles qui existent depuis le déluge.

Un beau matin du mois de juillet 1851, l'île Julia sortit du fond de la mer et reparut à sa surface. Elle avait deux lieues de tour, des montagnes, des vallées comme une île véritable ; elle avait jusqu'à une fontaine ; il est vrai que c'était une fontaine d'eau bouillante.

Elle était à peine sortie des flots, qu'un vaisseau anglais passa ; en quelque endroit de la mer qu'apparaisse un phénomène quelconque, il passe toujours un vaisseau anglais en ce moment-là. Le capitaine, étonné de voir une île à un endroit où sa carte marine n'indiquait pas même un rocher, mit son vaisseau en panne, descendit dans une chaloupe, et aborda sur l'île. Il reconnut qu'elle était située sous le 28^e degré de latitude, qu'elle avait des montagnes, des vallées, et une fontaine d'eau bouillante. Il se fit apporter des œufs et du thé, et déjeuna près de la fontaine ; puis, lorsqu'il eut déjeuné, il saisit un drapeau aux armes d'Angleterre, le planta sur la montagne la plus élevée de l'île, et prononça ces paroles sacramentelles : « Je prends possession de cette terre au nom de sa majesté britannique. » Puis il regagna son vaisseau, remit à la voile, et reprit le chemin de l'Angleterre, où il arriva heureusement, annonçant qu'il avait découvert dans la Méditerranée une île inconnue, qu'il avait nommée Julia, en honneur du mois de juillet, date de sa découverte, et dont il avait pris possession au nom de l'Angleterre.

Derrière le bâtiment anglais était passé un bâtiment napolitain, lequel n'avait pas été moins étonné que le bâtiment anglais. A la vue de cette île inconnue, le capitaine, qui était un homme prudent, commença par carguer ses voiles, afin de s'en tenir à une distance respectueuse. Puis il prit sa lunette, et à l'aide de sa lunette il reconnut qu'elle était inhabitée, qu'elle avait des vallées et une montagne, et qu'au sommet de cette montagne flottait le pavillon anglais. Il demanda aussitôt quatre hommes de bonne volonté pour aller à la découverte. Deux Siciliens se présentèrent, descendirent dans la chaloupe, et partirent. Un quart d'heure après ils revinrent, rapportant le drapeau anglais. Le capitaine napolitain déclara alors qu'il en prenait possession au nom du roi des Deux-Siciles, et la nomma île Saint-Ferdinand, en l'honneur de son gracieux souverain. Puis il revint à Naples, demanda une audience au roi, lui an-

nonça qu'il avait découvert une île de dix lieues de tour, toute couverte d'orangers, de citronniers et de grenadiers, et dans laquelle se trouvaient une montagne haute comme le Vésuve, une vallée comme celle de Josaphat, et une source d'eau minérale, où l'on pouvait faire un établissement de bains plus considérable que celui d'Ischia. Il ajouta comme en passant, et sans s'appesantir sur les détails, qu'un vaisseau anglais ayant voulu lui disputer la possession de cette île, il avait coulé bas le susdit vaisseau, en preuve de quoi il apportait son pavillon. Le ministre de la marine, qui était présent à l'audience, trouva le procédé un peu leste; mais le roi de Naples donna raison entière au capitaine, le fit amiral, et le décora du grand-cordon de Saint-Janvier.

Le lendemain, on annonçait dans les trois journaux de Naples que l'amiral Bonnacorri, duc de Saint-Ferdinand, venait de découvrir dans la Méditerranée, une île de quinze lieues de tour, habitée par une peuplade qui ne parlait aucune langue connue, et dont le roi lui avait offert la main de sa fille. Chacun de ces journaux contenait en outre un sonnet à la gloire de l'aventureux navigateur. Le premier le comparait à Vasco de Gama, le second à Cristophe Colomb, et le troisième à Améric Vespuce.

Le même jour, le ministre d'Angleterre alla demander des explications au ministre de la marine de Naples touchant les bruits injurieux pour l'honneur de la nation britannique qui commençaient à se répandre au sujet d'un vaisseau anglais que l'amiral Bonnacorri prétendait avoir coulé bas. Le ministre de la marine répondit qu'il avait entendu vaguement parler de quelque chose de pareil, mais qu'il ignorait lequel, du vaisseau napolitain ou du vaisseau anglais, avait été coulé bas. Loin de se contenter de cette explication, le ministre prétendit qu'il y avait insulte pour sa nation dans la seule supposition qu'un vaisseau anglais pût être coulé bas par un autre vaisseau quelconque, et demanda ses passe-ports. Le ministre de la marine en référa au roi de Naples, qui lui ordonna de signer à l'ambassadeur tous les passe-ports qu'il lui demanderait, et fit de son côté écrire à son ministre à Londres de quitter à l'instant même la capitale de la Grande-Bretagne.

Cependant le gouvernement britannique poursuivait la prise

de possession de l'île Julia avec son activité ordinaire. C'était le relai qu'il cherchait depuis si longtemps sur la route de Gibraltar à Malte. Un vieux lieutenant de frégate, qui avait eu la jambe emportée à Aboukir, et qui depuis ce temps sollicitait une récompense quelconque auprès des lords de l'amirauté, fut nommé gouverneur de l'île Julia, et reçut l'ordre de s'embarquer immédiatement pour se rendre dans son gouvernement. Le digne marin vendit une petite terre qu'il tenait de ses ancêtres, acheta tous les objets de première nécessité pour une colonisation, monta sur la frégate *le Dard*, avec sa femme et ses deux filles, doubla la pointe de la Bretagne, traversa le golfe de Gascogne, franchit le détroit de Gibraltar, entra dans la Méditerranée, longea les côtes d'Afrique, relâcha à Panthellérie, arriva sous la 38^e degré de latitude, regarda autour de lui, et ne vit pas plus d'île Julia que sur sa main. L'île Julia était disparue de la veille, et je n'ai pas entendu dire que jamais, au grand jamais, personne en ait entendu parler depuis.

Les deux puissances belligérantes, qui avaient fait des armements considérables, continuèrent à se montrer les dents pendant dix-huit mois ; puis leur grimace dégénéra en un sourire rechigné ; enfin, un beau matin, elles s'embrassèrent, et tout fut dit.

Cette querelle d'un instant, qui en définitive raffermirait l'amitié de deux nations faites pour s'estimer, n'eut d'autre résultat que la création d'un nouvel impôt dans les royaumes des Deux-Siciles et de la Grande-Bretagne.

Laissons l'île Julia, ou l'île Saint-Ferdinand, comme on voudra l'appeler, et revenons à l'Etna, qu'on pourrait bien supposer l'auteur de cette mauvaise plaisanterie qui faillit troubler la tranquillité européenne.

Le mot *Etna* est, à ce que prétendent les savants, un mot phénicien qui veut dire *mont de la fournaise*. Le phénicien était, on le voit, une langue dans le genre de celle que parlait Covielle au bourgeois gentilhomme, et qui exprimait tant de choses en si peu de mots. Plusieurs poètes de l'antiquité prétendent que ce fut le lieu où se réfugièrent Deucalion et Pyrrha pendant le déluge universel. A ce titre, M. Gemellaro, qui est né à Nicolosi, peut certes réclamer l'honneur de descendre en

droite ligne d'une des premières pierres qu'ils jetèrent derrière eux. Cela laisserait bien loin, comme on voit, les Montmorency, les Rohans et les Noailles.

Homère parle de l'Etna, mais sans le désigner comme un volcan. Pindare l'appelle une des colonnes du ciel. Thucydide mentionne trois grandes explosions, depuis l'époque de l'arrivée des colonies helléniques jusqu'à celle où il vivait. Enfin, il y eut deux éruptions à l'époque des Denis; puis elles se succédèrent si rapidement, qu'on ne compta désormais que les plus violentes (1).

Depuis l'éruption de 1781, l'Etna a bien eu quelque petite velléité de bouleverser encore la Sicile; mais, comme ces caprices n'ont pas eu de suites sérieuses, il est permis de penser que ce qu'il en a fait, c'est uniquement par respect pour lui-même et pour conserver sa position de volcan.

De toutes ces éruptions, une des plus terribles fut celle de 1669. Comme l'éruption de 1669 partit du Monte-Rosso, et que le Monte-Rosso n'est qu'à un demi-mille à gauche de Nicolosi, nous nous mîmes en route. Jadin et moi, pour visiter le cratère, après avoir promis à M. Gemellaro de revenir dîner chez lui.

Il faut avant tout savoir que l'Etna se regarde comme trop au dessus des volcans ordinaires pour procéder à leur façon; le Vésuve, Stromboli, l'Hécla même, versent la lave du haut de leur cratère, comme le vin déborde d'un verre trop plein; l'Etna ne se donne pas tant de peine. Son cratère n'est qu'une espèce de cratère d'apparat, qui se contente de jouer au bilboquet avec des rocs incandescents gros comme des maisons ordinaires, et qu'on suit dans leur ascension aérienne, comme on pourrait suivre une bombe qui sortirait d'un mortier; mais, pendant ce temps, le fort de l'éruption se passe réellement ailleurs. En effet, quand l'Etna est en travail, il lui pousse alors tout bonnement sur le dos, à un endroit ou à un autre, une

(1) Les principales éruptions de l'Etna eurent lieu l'an 662 de Rome, et pendant l'ère chrétienne dans les années 225, 420, 812, 1169, 1285, 1529, 1553, 1408, 1444, 1446, 1447, 1536, 1603, 1607, 1610, 1614, 1619, 1654, 1669, 1682, 1688, 1689, 1702, 1766 et 1781.

espèce de furoncle de la grosseur de Montmartre ; puis le furoncle crève , et il en sort un fleuve de lave qui suit sa pente , descend , brûle ou renverse tout ce qu'il rencontre devant lui , et fuit par aller s'éteindre dans la mer. Cette façon de procéder est cause que l'Etna est couvert d'une quantité de petits cratères qui ont forme d'immenses meules de foin ; chacun de ces volcans secondaires a sa date et son nom particulier , et tous ont fait , dans leur temps , plus ou moins de bruit et plus ou moins de ravage.

Le Monte-Rosso est , comme nous l'avons dit , au premier rang de cette aristocratie secondaire ; ce serait , dans tout autre voisinage que celui des Andes , des Cordilières ou des Alpes , une fort jolie petite montagne de neuf cents pieds d'élévation , c'est-à-dire trois fois haute comme les tours de Notre-Dame. Le volcan doit son nom à la couleur des scories terreuses dont il est formé ; on y monte par une pente assez facile , et , au bout d'une demi-heure d'ascension à peu près , on se trouve au bord de son cratère.

C'est une espèce de puits séparé dans le fond comme une salière , et qui s'offre maintenant aux regards avec un air de bonhomie et de tranquillité parfaite. Quoiqu'il n'y ait pas de chemin pratiqué , on y descendrait , à la rigueur , avec des cordes ; sa profondeur peut être de deux cents pieds , et sa circonférence de cinq ou six cents.

C'est de cette bouche aujourd'hui muette et froide que sortit , en 1669 , une telle pluie de pierres et de cendres , que littéralement , pendant trois mois , le soleil en fut obscurci , et que le vent la porta jusqu'à Malte. La violence de l'éjaculation était telle , qu'un rocher de cinquante pieds de longueur fut lancé à mille pas du cratère d'où il était sorti , et s'enfonça en retombant à vingt-cinq pieds de profondeur. Enfin , la lave parut à son tour , monta en bouillonnant jusqu'à l'orifice , déborda sur la pente méridionale , et , laissant Nicolosi à sa droite et Boriello à sa gauche , commença de s'écouler , non pas comme un torrent , mais comme un fleuve de feu , ouvrit de ses vagues ardentes les villages de Campo-Rotondo , de San-Pietro , de Gigganeo , et alla se jeter dans le port de Catane , en y poussant devant elle une partie de la ville. Là commença une lutte horrible entre l'eau et le feu : la mer repoussée d'abord céda la place ,

et recula d'un quart de lieue , découvrant à l'œil humain ses profondeurs. Des vaisseaux furent brûlés dans le port, de gros poissons morts vinrent flotter à la surface de l'eau ; puis, comme furieuse de sa défaite, la mer à son tour revint attaquer la lave. La lutte dura quinze jours ; enfin, la lave vaincue s'arrêta, et de l'état fusible commença de passer à l'état compact. Pendant quinze autres jours, la mer bouillonna encore, occupée à refroidir ce nouveau rivage qu'elle était forcée d'accepter ; puis, peu à peu, le bouillonnement s'effaça. Mais la campagne tout entière était dévastée, trois villages étaient anéantis, Catane était aux trois quart détruite, et le port à moitié comblé.

Du haut du Monte-Rosso ou plutôt des *Monte-Rossi* (car la montagne se partage en deux sommets comme le Vésuve), on voit cette traînée de lave, longue de cinq lieues, large parfois de trois, et que près de deux siècles n'ont recouverte encore que de deux pouces de terre. Du point où j'étais, à ma droite et à ma gauche, devant et derrière moi, dans l'horizon que mon œil pouvait embrasser, je comptai en outre vingt-six montagnes, toutes produites par des éruptions volcaniques, et pareilles de forme et de hauteur à celle sur laquelle j'étais monté.

En promenant ainsi mes regards autour de moi, j'avais aperçu, au pied d'un volcan éteint, les ruines de ce fameux couvent de Saint-Nicolas-le-Vieux, où le comte de Weder avait été si bien reçu par don Gaetano ; un lieu qui conservait de pareils souvenirs méritait à tous égards notre visite. Aussi, à peine descendus des Monte-Rossi, nous acheminâmes-nous vers le couvent.

C'est une construction élevée, selon Farello, par le comte Simon, petit-fils du Normand Roger, le conquérant le plus populaire de toute la Sicile, et connu encore aujourd'hui de tout paysan sous le nom *del conte Ruggieri*. Quelques savants prétendent que ce monastère est situé sur l'emplacement de l'ancienne ville d'Inesse ; il est vrai que d'autres savants prétendent que l'ancienne ville d'Inesse s'élevait sur le revers opposé de l'Etna ; il s'est échangé là-dessus force volumes entre les érudits de Catane, de Taormino et de Messine, et le fait est resté un peu plus obscur qu'auparavant, tant chacun avait

apporté d'excellentes preuves à l'appui de son opinion. A mon retour à Catane, l'un d'eux me demanda ce qu'en pensait l'Académie des Sciences de Paris. Je lui répondis que l'Académie des Sciences, après s'être longtemps occupée de cette grave question, avait reconnu qu'il devait exister deux villes d'Inesse, bâties en rivalité l'une de l'autre, l'une par les Naxiens, et l'autre par les Sicanien d'Espagne; l'une sur le revers méridional, l'autre sur le revers septentrional du mont Etna. Le savant se frappa le front, comme s'il se sentait illuminé d'une idée nouvelle, courut à son bureau, prit la plume, et commença un volume qui, à ce que j'ai appris depuis, a jeté un grand jour sur cette importante question.

Ce couvent, où, selon les intentions de leur pieux fondateur, les bénédictins étaient condamnés à vivre exposés les premiers aux ravages du volcan que devaient conjurer leurs prières, n'est plus qu'une ruine. Ce qu'il y a de mieux conservé est la chapelle et la fameuse salle où le comte de Weder, nouveau Faust, assista au sabbat de Gaétano-Méphistophélès. Un plateau qui domine le monastère n'est autre chose qu'une masse de lave déchirée en gouffres profonds et du haut de laquelle on domine un amphithéâtre de cratères éteints.

Il était quatre heures du soir; nous devions dîner à quatre heures et demie chez notre excellent hôte, M. Gemellaro; nous reprîmes donc le chemin de sa maison avec d'autant plus de hâte que le déjeuner du matin nous avait admirablement prédisposés à un second repas. Nous trouvâmes la table toute dressée; nous avons admirablement saisi ce moment si rapide et si rare où l'on n'attend pas, et où cependant l'on n'a pas fait attendre.

M. Gemellaro était un de ces savants comme je les aime, savants expérimentateurs, qui détestent toute théorie et ne parlent que de ce qu'ils ont vu. Pendant tout le dîner, la conversation roula sur la montagne de notre hôte, je dis la montagne de notre hôte, car M. Gemellaro est bien convaincu que l'Etna est à lui, et il serait fort étonné si un jour sa majesté le roi des Deux-Siciles lui en réclamait quelque chose.

Après l'Etna, ce que M. Gemellaro trouvait de plus grand et de plus beau, c'était Napoléon, cet autre volcan éteint, qui, pendant une irruption de quatorze ans, a causé tant de trem-

blements de trônes et de chutes d'empires. Son rêve était de posséder une collection complète des gravures qui avaient été faites sur lui ; je le désespérai en lui disant qu'il faudrait en charger quatre vaisseaux, et qu'elles ne tiendraient pas dans le cratère des Monte-Rossi.

Après le dîner, M. Gemellaro s'informa des précautions que nous avions prises pour monter sur l'Etna : nous lui répondîmes que les précautions se bornaient à l'achat d'une bouteille de rhum et à la cuisson de deux ou trois poulets. M. Gemellaro jeta alors les yeux sur nos costumes, et, voyant Jadin avec sa veste de panne et moi avec ma veste de toile, nous demanda en frissonnant si nous n'avions ni redingotes, ni manteaux. Nous lui répondîmes que nous ne possédions absolument pour le moment que ce que nous avons sur le corps. — Voilà bien les Français, murmura M. Gemellaro en se levant ; ce n'est pas un Allemand ou un Anglais qui s'embarquerait ainsi. Attendez, attendez. Et il alla nous chercher deux grosses capotes à capuchons, pareilles à nos capotes militaires, qu'il nous remit en nous assurant que nous n'aurions pas plus tôt fait deux lieues au-delà de Nicolosi, que nous rendrions hommage à sa prévoyance.

La causerie se prolongea jusqu'à neuf heures du soir ; notre guide vint alors frapper à la porte avec nos mulets. Nous lui demandâmes s'il était parvenu à se procurer quelques comestibles : il nous répondit en nous montrant quatre de ces malheureux poulets comme il n'en existe qu'en Italie, et qui, à eux quatre, ne valaient pas un bon pigeon de pied. En outre, il avait acheté deux bouteilles de vin, du pain, du raisin et des poires ; avec cela il y avait de quoi faire le tour du monde.

Nous enfourchâmes nos montures, et nous nous mîmes en route par une nuit qui nous parut, au sortir d'une chambre bien éclairée, d'une effroyable obscurité ; mais peu à peu nous commençâmes à distinguer le paysage, grâce à la lueur des myriades d'étoiles qui parsemaient le ciel. Il nous parut d'abord, à la façon dont nos mulets enfonçaient sous nous, que nous traversions des sables. Bientôt nous entrâmes dans la seconde région, ou région des forêts, si toutefois les quelques arbres, éparpillés, malingres et tortus, qui couvrent le sol, méritent le nom de forêt. Nous y marchâmes deux heures à peu

près, suivant de confiance le chemin où nous engageait notre guide, ou plutôt nos mulets, chemin qui, au reste, à en juger par les descentes et les montées éternelles, nous paraissait effroyablement accidenté. Déjà, depuis une heure, nous avions reconnu la justesse des prévisions de M. Gemellaro, relativement au froid, et nous avions endossé nos houppelandes à capuchons, lorsque nous arrivâmes à une espèce deasure sans toit, où nos mulets s'arrêtèrent d'eux-mêmes. Nous étions à la *casa del Bosco* ou *della Neve*, c'est-à-dire du Bois ou de la Neige, noms qu'elle mérite successivement l'été et l'hiver. C'était, nous dit le guide, notre lieu de halte. Sur son invitation, nous mîmes pied à terre et nous entrâmes. Nous étions à moitié chemin de la casa Inglese; seulement, comme disent nos paysans, nous avions mangé notre pain blanc le premier.

La casa della Neve était comme un prélude à la désolation qui nous attendait plus haut. Sans toit, sans contrevents et sans portes, elle n'offrait d'autre abri que ses quatre murs. Heureusement notre guide s'était muni d'une petite hache : il nous apporta une brassée de bois; nous fîmes jouer immédiatement le briquet phosphorique, et nous allumâmes un grand feu. On comprendra qu'il fut le bien venu, lorsqu'on saura qu'un petit thermomètre de poche que nous portions avec nous était déjà descendu de 18 degrés depuis Catane.

Une fois notre feu allumé, notre guide nous invita à dormir, et nous abandonna à nous-mêmes pour prendre soin de nos mulets. Nous essayâmes de suivre son conseil, mais nous étions éveillés comme des souris, et il nous fut impossible de fermer l'œil. Nous suppléâmes au sommeil par quelques verres de rhum, et par force plaisanteries sur ceux de nos amis parisiens qui, à cette heure, prenaient tranquillement leur thé sans se douter le moins du monde que nous étions à courir la pre-tentaine dans les forêts de l'Etna. Cela dura jusqu'à minuit et demi; à minuit et demi, notre guide nous invita à remonter sur nos mulets.

Pendant notre halte, le ciel s'était enrichi d'un croissant qui, quelle qu'en fût la ténuité, suffisait cependant pour jeter un peu de lumière. Nous continuâmes à marcher un quart d'heure encore à peu près au milieu d'arbres qui devenaient plus rares

de vingt pas en vingt pas , et qui finirent enfin par disparaître tout à fait. Nous venions d'entrer dans la troisième région de l'Etna, et nous sentions , au pas de nos mulets , quand ils passaient sur des laves , quand ils traversaient des cendres , ou quand ils foulaient une espèce de mousse , seule végétation qui monte jusque-là. Quant aux yeux , ils nous étaient d'une médiocre utilité, le sol nous apparaissant plus ou moins coloré, voilà tout , mais sans que nous pussions , au milieu de l'obscurité , distinguer aucun détail.

Pendant , à mesure que nous montions , le froid devenait plus intense, et, malgré nos houppelandes , nous étions glacés. Ce changement de température avait suspendu la conversation, et chacun de nous , concentré en lui-même comme pour y conserver sa chaleur , s'avancait silencieusement. Je marchais le premier , et , si je ne pouvais voir le terrain sur lequel nous avançons, je distinguais parfaitement à notre droite des escarpements gigantesques et des pics immenses , qui se dressaient comme des géants , et dont les silhouettes noires se dessinaient sur l'azur foncé du ciel. Plus nous avançons , plus ces apparitions prenaient des aspects étranges et fantastiques ; on comprenait bien que la nature n'avait point fait ces montagnes ainsi , et que c'était une longue lutte qui les avait dépouillées. Nous étions sur le champ de bataille des titans ; nous gravissions Péliion entassé sur Ossa.

Tout cela était terrible , sombre , majestueux ; je voyais et je sentais parfaitement la poésie de ce nocturne voyage , et cependant j'avais si froid que je n'avais pas le courage d'échanger un mot avec Jadin pour lui demander si toutes ces visions n'étaient point le résultat de l'engourdissement que j'éprouvais , et si je ne faisais pas un songe. De temps en temps des bruits étranges , inconnus , qui ne ressemblaient à aucun des bruits que l'on entend habituellement , s'éveillaient dans les entrailles de la terre , qui semblait alors gémir et se plaindre comme un être animé. Ces bruits avaient quelque chose d'inattendu , de lugubre et de solennel qui faisait frissonner. Souvent , à ces bruits , nos mulets s'arrêtaient tout court , approchaient leurs naseaux ouverts et fumants du sol , puis relevaient la tête en hennissant tristement , comme s'ils voulaient faire entendre qu'ils comprenaient cette grande voix de la solitude , mais que

ce n'était point de leur propre mouvement qu'ils venaient troubler ses mystères.

Cependant nous montions toujours, et de minute en minute le froid devenait plus intense; à peine si j'avais la force de porter ma gourde de rhum à ma bouche. D'ailleurs, cette opération était suivie d'une opération plus difficile encore, qui consistait à la reboucher; mes mains étaient tellement glacées, qu'elles n'avaient plus la perception des objets qu'elles touchaient, et mes pieds étaient tellement alourdis, qu'il me semblait porter une enclume au bout de chaque jambe. Enfin, sentant que je m'engourdissais de plus en plus, je fis un effort sur moi-même, j'arrêtai mon mulet, et je mis pied à terre. Pendant cette évolution, je vis passer Jadin sur sa monture. Je lui demandai s'il ne voulait pas en faire autant que moi; mais, sans me répondre, il secoua la tête en signe de refus et continua son chemin. D'abord il me fut impossible de marcher; il me semblait que je posais mes pieds nus sur des milliers d'épingles. J'eus alors l'idée de m'aider de mon mulet, et je l'empoignai par la queue; mais il appréciait trop l'avantage qu'il avait d'être débarrassé de son cavalier pour ne pas tenter de conserver son indépendance. A peine eut-il senti le contact de mes mains, qu'il rua des deux jambes de derrière; un de ses pieds m'atteignit à la cuisse et me lança à dix pieds en arrière. Mon guide accourut et me releva.

Je n'avais rien de cassé; de plus la commotion avait quelque peu rétabli la circulation du sang; je n'éprouvais presque pas de douleur, quoique, par ma chute, il me fût clairement prouvé que le coup avait été violent. Je me mis donc à marcher, et me sentis mieux. Au bout de cent pas, je trouvai Jadin arrêté; il m'attendait. Le mulet, qui l'avait rejoint sans moi ni le guide, lui avait indiqué qu'il venait de m'arriver un accident quelconque. Je le rassurai, et nous continuâmes notre route, lui et le guide à mulet, moi à pied. Il était deux heures du matin.

Nous marchâmes trois quarts d'heure encore à peu près dans des chemins roides et raboteux, puis nous nous trouvâmes sur une pente doucement inclinée, où nous traversions de temps en temps de grandes flaques de neige dans lesquelles j'enfonçais jusqu'à mi-jambes, et qui finirent par devenir continues. Enfin

cette sombre voûte du ciel commença à pâlir, un faible crépuscule éclaira le terrain sur lequel nous marchions, amenant un air plus glacé encore que celui que nous avions respiré jusque-là. A cette lueur terne et douteuse, nous aperçûmes devant nous quelque chose comme une maison ; nous nous en approchâmes, Jadin au trot de son mulet, et moi en courant de mon mieux. Le guide poussa une porte, et nous nous trouvâmes dans la *casa Inglese*, bâtie au pied du cône pour le plus grand soulagement des voyageurs.

Mon premier cri fut pour demander du feu, mais c'était là un de ces souhaits instinctifs qu'il est plus facile de former que de voir s'accomplir ; les dernières limites de la forêt sont à deux grandes lieues de la maison et, dans les environs, entièrement envahis par les laves, par les cendres ou par la neige, il ne pousse pas une herbe, pas une plante. Le guide alluma une lampe qu'il trouva dans un coin, ferma la porte aussi hermétiquement que possible, et nous dit de nous réchauffer de notre mieux en nous enveloppant dans nos huppelands et en mangeant un morceau, tandis qu'il conduirait ses mulets dans l'écurie.

Comme, à tout prendre, ce qu'il y avait de mieux à faire était de sortir de l'état de torpeur où nous nous trouvions, nous nous mîmes à battre la semelle de notre mieux, Jadin et moi. Enfermé dans la maison, le thermomètre marquait 6 degrés au-dessous de zéro : c'était une différence de 41 degrés avec la température de Catane.

Notre guide rentra, rapportant une poignée de paille et des branches sèches, que nous devons sans doute à la munificence de quelque Anglais, notre prédécesseur. En effet, il est arrivé quelquefois que ces dignes insulaires, toujours parfaitement renseignés à l'égard des précautions qu'ils doivent prendre, louent un mulet de plus, et, en traversant la forêt, le chargent de bois. Si peu anglomane que je sois, c'est un conseil que je donnerai à ceux qui voudraient faire le même voyage. Un mulet coûte une piastre, et je sais que j'aurais donné de grand cœur dix louis pour un fagot.

L'aspect de ce feu, de si courte durée qu'il dût être, nous rendit notre courage. Nous nous en approchâmes comme si nous voulions le dévorer, étendant nos pieds jusqu'au milieu

de la flamme ; alors , un peu dégourdis , nous procédâmes au déjeuner.

Tout était gelé , pain , poulets , vin et fruits ; il n'y avait que notre rhum qui était resté intact. Nous dévorâmes deux de nos poulets comme nous eussions fait de deux alouettes ; nous donnâmes le troisième à notre guide , et nous gardâmes le quatrième pour la faim à venir. Quant aux fruits, c'était comme si nous eussions mordu dans de la glace ; nous bûmes donc un coup de rhum au lieu de dessert , et nous nous trouvâmes un peu restaurés.

Il était trois heures et demie du matin ; notre guide nous rappela que nous avions encore trois quarts d'heure de montée au moins , et que , si nous voulions être arrivés au haut du cône pour le lever du soleil , il n'y avait pas de temps à perdre.

Nous sortîmes de la casa Inglese. On commençait à distinguer les objets : tout autour de nous s'étendait une vaste plaine de neige , du milieu de laquelle , figurant un angle de quarante-cinq degrés à peu près , s'élevait le cône de l'Etna. Au-dessous de nous , tout était dans l'obscurité ; à l'orient seulement , une légère teinte d'opale colorait le ciel sur lequel se découpaient en vigueur les montagnes de la Calabre.

A cent pas au-delà de la maison anglaise , nous trouvâmes les premières vagues d'un plateau de lave , qui tranchait par sa couleur noire avec la neige , du milieu de laquelle il sortait comme une île sombre. Il nous fallut monter sur ces flots solides , sauter de l'un à l'autre , comme j'avais déjà fait à Chamouny sur la mer de glace , avec cette différence que des arêtes aiguës coupaient le cuir de nos souliers et nous déchiraient les pieds. Ce trajet , qui dura un quart d'heure , fut un des plus pénibles de toute la route.

Nous arrivâmes enfin au pied du cône , qui , quoique s'élevant de treize cents pieds au-dessus du plateau où nous nous trouvions , était complètement dépouillé de neige , soit que l'inclinaison en soit trop rapide pour que la neige s'y arrête , soit que le feu intérieur qu'il recèle ne laisse pas les flocons séjourner à sa surface. C'est ce cône , éternellement mobile , qui change de forme à chaque irruption nouvelle , s'abîmant dans le vieux cratère , et se reformant avec un cratère nouveau.

Nous commençâmes à gravir cette nouvelle montagne, toute composée d'une terre friable mêlée de pierres qui s'éboulait sous nos pieds et roulait derrière nous. Dans certains endroits, la pente était si rapide, que, du bout des mains et sans nous baisser, nous touchions le talus; de plus, à mesure que nous montions, l'air se raréfiait et devenait de moins en moins respirable. Je me rappelai tout ce que m'avait raconté Balmat lors de sa première ascension au Mont-Blanc, et je commençais à éprouver juste les mêmes effets. Quoique nous fussions déjà à mille pieds à peu près au-dessus des neiges éternelles, et que nous dussions monter encore à une hauteur de huit cents pieds, la bouppelande que j'avais sur les épaules me devenait insupportable, et je sentais l'impossibilité de la porter plus longtemps: elle me pesait comme une de ces chappes de plomb sous lesquelles Dante vit, dans le sixième cercle de l'enfer, les hypocrites écrasés. Je la laissai donc tomber sur la route, n'ayant pas le courage de la traîner plus loin, et laissant à mon guide le soin de la reprendre en passant; bientôt il en fut ainsi pour le bâton que je portais à la main et pour le chapeau que j'avais sur la tête. Ces deux objets, que j'abandonnai successivement, roulèrent jusqu'à la base du cône, et ne s'arrêtèrent qu'à la mer de lave, tant la pente est rapide. De son côté, je voyais Jadin qui se débarrassait aussi de tout ce que son costume lui paraissait offrir du superflu, et qui de cent pas en cent pas s'arrêtait pour reprendre haleine.

Nous étions au tiers de la montée à peu près, nous avons mis près d'une demi-heure pour monter quatre cents pieds, l'orient s'éclaircissait de plus en plus; la crainte de ne pas arriver au haut du cône à temps pour voir le lever du soleil nous rendit tout notre courage, et nous repartîmes d'un nouvel élan, sans nous arrêter à regarder l'horizon immense qui, à chaque pas, s'élargissait encore sous nos pieds, mais plus nous avançons, plus les difficultés s'augmentaient; à chaque pas la pente devenait plus rapide, la terre plus friable, et l'air plus rare. Bientôt, à notre droite, nous commençâmes à entendre des mugissements souterrains qui attirèrent notre attention; notre guide marcha devant nous et nous conduisit à une fissure de laquelle sortait à grand bruit, et poussée par un courant d'air intérieur, une fumée épaisse et soufrée. En nous

approchant des bords de cette gerçure, nous voyions, à une profondeur que nous ne pouvions mesurer, un fond incandescent rouge et liquide; et, quand nous frappions du pied, la terre résonnait au loin comme un tambour. Heureusement l'air était parfaitement calme, car, si le vent eût poussé cette fumée de notre côté, elle nous eût asphyxiés, tant elle portait avec elle une effroyable odeur de soufre.

Après une halte de quelques minutes au bord de cette fournaise, nous nous remîmes en route, montant de biais, pour plus de facilité; je commençais à avoir des tintements dans la tête, comme si le sang allait me sortir par les oreilles, et l'air, qui devenait de moins en moins respirable, me faisait haleter comme si la respiration allait me manquer tout à fait. Je voulus me coucher pour me reposer un peu, mais la terre exhalait une telle odeur de soufre, qu'il fallut y renoncer. J'eus l'idée alors de mettre ma cravate sur ma bouche, et de respirer à travers le tissu; cela me soulagea.

Cependant, petit à petit, nous étions arrivés aux trois quarts de la montée, et nous voyions à quelques centaines de pieds seulement au-dessus de notre tête le sommet de la montagne. Nous fîmes un dernier effort, et moitié debout, moitié à quatre pattes, nous nous remîmes à gravir ce court espace, n'osant pas regarder au-dessous de nous, de peur que la tête nous tournât, tant la pente était rapide. Enfin Jadin, qui était de quelques pas plus avancé que moi, jeta un cri de triomphe: il était arrivé et se trouvait en face du cratère; quelques secondes après, j'étais près de lui. Nous nous trouvions littéralement entre deux abîmes.

Une fois arrivés là, et n'ayant plus besoin de faire des mouvements violents, nous commençâmes à respirer avec plus de facilité; d'ailleurs le spectacle que nous avions sous les yeux était tellement saisissant, qu'il dissipa notre malaise, si grand qu'il fût.

Nous nous trouvions en face du cratère, c'est-à-dire d'un immense puits de huit milles de tour et de neuf cents pieds de profondeur; les parois de cette excavation étaient depuis le haut jusqu'en bas recouvertes de matières scarifiées, de soufre et d'alun; au fond, autant qu'on pouvait le voir de la distance où nous nous trouvions, il y avait une matière quelconque en

ébullition, et de cet abîme montait une fumée lénue et tortueuse, pareille à un serpent gigantesque qui se tiendrait debout sur la queue. Les bords du cratère étaient découpés irrégulièrement et plus ou moins élevés. Nous étions sur un des points les plus hauts.

Notre guide nous laissa un instant tout à ce spectacle, en nous retenant de temps en temps cependant par notre veste quand nous nous approchions trop près du bord, car la pierre est si friable qu'elle pourrait manquer sous les pieds, et qu'on recommencerait la plaisanterie d'Empédocle; puis il nous invita à nous éloigner d'une vingtaine de pieds du cratère, pour éviter tout accident, et à regarder autour de nous.

L'orient, qui de la teinte opale que nous avons remarquée en sortant de la casa Inglesse était passé à un rose tendre, était maintenant tout inondé des flammes du soleil, dont on commençait à apercevoir le disque au-dessus des montagnes de la Calabre. Sur les flancs de ces montagnes d'un bleu foncé et uniforme, se détachaient, comme de petits points blancs, les villages et les villes. Le détroit de Messine semblait une simple rivière, tandis qu'à droite et à gauche on voyait la mer comme un miroir immense. A gauche, ce miroir était tacheté de plusieurs points noirs: ces points noirs étaient les îles de l'archipel Lipariote. De temps en temps une de ces îles brillait comme un phare intermittent; c'était Stromboli, qui jetait des flammes. A l'occident, tout était dans l'obscurité encore. L'ombre de l'Etna se projetait sur toute la Sicile.

Pendant trois quarts d'heure, le spectacle ne fit que gagner en magnificence. J'ai vu le soleil se lever sur le Righi et sur le Faulhorn, ces deux titans de la Suisse: rien n'est comparable à ce qu'on voit du haut de l'Etna. La Calabre, depuis le Pizzo jusqu'au cap delle Armi, le détroit depuis Scylla jusqu'à Reggio, la mer de Tyrrhène et la mer d'Ionie; à gauche, les îles Éoliennes, qui semblent à portée de la main; à droite, Malte, qui flotte à l'horizon comme un léger brouillard; autour de soi, la Sicile tout entière, vue à vol d'oiseau, avec son rivage dentelé de caps, de promontoires, de ports, de criques et de rades, ses quinze villes, ses trois cents villages, ses montagnes, qui semblent des collines, ses vallées, qu'on croirait des sillons de charrues, ses fleuves, qui paraissent des

fils d'argent , comme pendant l'automne il en descend du ciel sur l'herbe des prairies ; enfin , le cratère immense , mugissant , plein de flamme et de fumée ; sur sa tête le ciel , sous ses pieds l'enfer : un tel spectacle nous fit tout oublier , fatigues , danger , souffrance. J'admirais entièrement , sans restriction , de bonne foi , avec les yeux du corps et les yeux de l'âme. Jamais je n'avais vu Dieu de si près , et par conséquent si grand.

Nous restâmes une heure ainsi , dominant tout le vieux monde d'Homère , de Virgile , d'Ovide et de Théocrite , sans qu'il vînt à Jadin ni à moi l'idée de toucher un crayon , tant il nous semblait que ce tableau entraît profondément dans notre cœur et devait y rester gravé sans le secours de l'écriture ou du dessin. Puis nous jetâmes un dernier coup d'œil sur cet horizon de trois cents lieues qu'on n'embrasse qu'une fois dans sa vie , et nous commençâmes à redescendre.

A part le danger de rouler du haut en bas du cône , la difficulté de la descente ne peut se comparer à celle de la montée. En dix minutes , nous fûmes sur l'île de lave , et , un quart d'heure après , à la casa Inglese.

Le froid , toujours piquant , avait cessé d'être pénible ; nous entrâmes dans la maison anglaise pour nous rajuster tant soit peu , car , ainsi que nous l'avons dit , notre toilette avait subi , pendant l'ascension , une foule de modifications.

La maison anglaise , que l'ingratitude des voyageurs finira par réduire à l'état de la *casa delle Nere* , est encore un don précieux , quoiqu'indirect , de la philanthropie scientifique de notre excellent hôte , M. Gemellaro. Il avait vingt ans à peine qu'il avait déjà calculé de quel inappréciable avantage serait pour les voyageurs qui montent sur l'Etna afin d'y faire des expériences météorologiques , une maison dans laquelle ils pussent se reposer des fatigues de la montée et se soustraire au froid éternel qui rend cette région inhabitable. En conséquence , il s'était adressé dix fois à ses concitoyens , soit de vive voix , soit par écrit , afin d'obtenir d'eux à cet effet une souscription volontaire ; mais toutes ses tentatives avaient été sans succès.

Vers cette époque , M. Gemellaro fit un petit héritage ; alors il n'eut plus recours à personne , et éleva par ses propres

moyens une maison qu'il ouvrit gratis aux voyageurs. Cette maison était située, d'après son propre calcul, confirmé par celui de son frère, à 9219 pieds au-dessus du niveau de la mer. Un voyageur reconnaissant écrivit au-dessus de la porte ces mots latins :

CASA HOEC QUANTULA ETNAM PERLUSTRANTIBUS GRATISSIMA.

Et la maison fut appelée dès-lors *la Gratissima*.

Mais, en bâtissant *la Gratissima*, M. Gemellaro n'avait fait que ce que ses moyens individuels lui permettaient de faire, c'est-à-dire qu'il avait offert un abri au savant. Ce n'était point assez pour lui : il voulut donner des moyens d'études à la science en meublant la maison de tous les instruments nécessaires aux observations météorologiques, que les voyageurs de toutes les parties du monde venaient journellement y faire. C'était l'époque où les Anglais occupaient la Sicile. M. Gemellaro s'adressa à lord Forbes, général des armées britanniques.

Lord Forbes adopta non-seulement le projet de M. Gemellaro, mais il résolut même de lui donner un plus grand développement. Il ouvrit une souscription en tête de laquelle il s'inscrivit pour 71,000 francs. La souscription ainsi patronisée atteignit bientôt le chiffre nécessaire, et lord Forbes, près de la petite maison de M. Gemellaro, qui depuis sept ans était, comme nous l'avons dit, appelée *la Gratissima*, fit élever un bâtiment composé de trois chambres, de deux cabinets, et d'une écurie pour seize chevaux. C'est cette maison, qui était un palais en comparaison de sa chétive voisine, qui fut appelée du nom de ses fondateurs :

CASA INGLESE, OU CASA DEGLI INGLESÌ.

Pendant tout le temps qu'on bâtit cette maison nouvelle, M. Gemellaro, qui, grâce aux ouvriers, pouvait faire venir tous les jours de Nicolosi les choses qui lui étaient nécessaires, demeura dans l'ancienne, occupé à faire des observations ther-

mométriques trois fois par jour. D'après ces observations, la température moyenne, dans le mois de juillet, fut le matin de + 5, 57; à midi, + 7; le soir, + 5; moyenne, + 4, 9; et dans le mois d'août, le matin, + 2, 7; à midi, + 8, 2; et le soir, + 5, 1; moyenne, + 4, 7; la plus grande chaleur monta jusqu'à + 12, 4; le plus grand froid descendit jusqu'à — 0, 9. Ces expériences, comme nous l'avons dit, étaient faites à 9219 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Aujourd'hui, *la Gratissima* est en ruines, et la maison anglaise, dégradée chaque jour par les voyageurs qui y passent, menace de ne leur offrir bientôt d'autre abri que ses quatre murs.

Après une nouvelle halte d'un quart d'heure, pendant laquelle nous expédiâmes notre poulet et le reste du pain, nous sortîmes de nouveau de la maison anglaise, et nous nous trouvâmes sur le plateau qu'on appelle, par antiphrase sans doute, la plaine du Froment. Il était entièrement couvert de neige, quoique nous fussions au temps le plus chaud de l'année. Une trace, visiblement battue, indiquait le chemin suivi par les voyageurs. Nous nous écartâmes pour aller visiter à gauche la vallée *del Bue*. A chaque pas que nous faisons sur cette neige vierge, nous enfonçons de six pouces à peu près.

La vallée *del Bue* ferait à l'Opéra une magnifique décoration pour l'enfer de *la Tentation* ou du *Diable Amoureux*. Je n'ai jamais rien vu de plus triste et de plus désolé que ce gigantesque précipice, avec ses cascades de lave noire, figées au milieu de leur cours sur ce sol incandescend. Pas un arbre, pas une herbe, pas une mousse, pas un être animé. Absence totale de bruit, de mouvement et d'existence.

Aux trois régions dans lesquelles on divise l'Etna, on pourrait certes en ajouter une quatrième plus terrible que toutes les autres, la région du feu.

Au fond de la vallée *del Bue*, on voit, à trois ou quatre mille pieds au-dessous de soi, deux volcans éteints qui ouvrent leurs gueules jumelles. On dirait deux taupinières. Ce sont deux montagnes de quinze cents pieds chacune.

Il fallut toutes les instances de notre guide pour nous arracher à ce spectacle. Rien ne pouvait nous faire souvenir que nous avions une trentaine de milles à faire pour retourner à

Catane. D'ailleurs Catane était là sous nos pieds ; nous n'avions qu'à étendre la main , nous y touchions presque. Comment croire à ces dix lieues dont nous parlait notre guide ?

Nous remontâmes sur nos mulets , et nous partîmes. Quatre heures après , nous étions de retour chez M. Gemellaro. Nous l'avions quitté avec un sentiment d'amitié , nous le retrouvions avec un sentiment de reconnaissance.

Et voilà cependant un de ces hommes que les gouvernements oublient , que pas un souvenir ne va chercher , que pas une faveur ne récompense. M. Gemellaro n'est pas même correspondant de l'Institut. Il est vrai qu'heureusement ce bon et cher M. Gemellaro ne s'en porte ni mieux ni plus mal.

Nous étions de retour à Catane à onze heures du soir , et le lendemain à cinq heures du matin nous remettions à la voile.

X.

SYRACUSE.

Notre retour fut une joie pour tout l'équipage. A part le coup de pied que j'avais reçu de ma mule , et dont j'éprouvais , il est vrai , une douleur assez vive , le voyage s'était terminé sans accident. Chaque matelot nous baisa les mains , comme si , pareils à Énée , nous revenions des enfers. Quant à Milord qui , depuis l'aventure du chat de l'opticien , était , autant que possible , consigné à bord sous la garde de ses deux amis Giovanni et Pietro , il était au comble du bonheur.

Le temps était magnifique. Depuis notre tempête , nous n'avions pas vu un nuage au ciel ; le vent venait de la Calabre , et nous poussait comme avec la main. La côte que nous longions était peuplée de souvenirs. A une lieue de Catane , quelques pierres éparses indiquent l'emplacement de l'ancienne Hybla ; après Hybla , vient le Symèthe , qui a changé son vieux nom classique en celui de Giaretta. Autrefois , et au dire des anciens , le Symèthe était navigable ; aujourd'hui , il ne porte pas la plus petite barque. En échange , ses eaux , qui reçoivent les huiles sulfureuses , les jets de naphte et de pétrole de l'Etna ,

ont la faculté de condenser ce bitume liquide, et enrichissent ainsi son embouchure d'un bel ambre jaune, que les paysans recueillent et qui se travaille à Catane.

On rencontre ensuite le lac de Pergus, sur lequel, au dire d'Ovide, on ne voyait pas glisser moins de cygnes que sur celui de Caystre; lac tranquille, transparent et recueilli, qui est voilé par un rideau de forêts et qui réfléchit dans ses ondes les fleurs de son printemps éternel. C'était sur ses bords que courait Proserpine avec ses compagnes, remplissant son sein et sa corbeille d'iris, d'œillets et de violettes, lorsqu'elle fut aperçue, aimée et enlevée par Pluton, et que, chaste et innocente jeune fille, elle versa, en déchirant sa robe dans l'excès de sa douleur, autant de pleurs pour ses fleurs perdues que pour sa virginité menacée.

Après le lac viennent les champs des Lestrygons; Lentini, qui a succédé à l'ancienne Léontine, dont les habitants conservaient la peau du lion de Némée, qu'Hercule leur avait donnée pour armes lorsqu'il fonda leur ville; Augusta, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Mégare; Augusta, qu'un tremblement de terre a séparée de la Sicile en 1605; Augusta, de sanglante et infame mémoire, qui a égorgé dans son port trois cents soldats aveugles qui revenaient d'Égypte en 1799. Puis enfin, après Mégare, on trouve Thapse, qui est couchée aux bords des flots.

Pantagiæ Megarosque sinus, Thapsumque jacentem.

Tout en poursuivant notre voyage, nous remarquons le changement d'aspect de la côte. Au lieu de ces champs fertiles et mollement inclinés, qui, en s'approchant de la mer, se couvraient des roseaux qui fournissaient sa flûte à Polyphème et abritaient les amours d'Acis et de Galatée, se dressaient de grandes falaises de rochers, d'où s'enfolaient des milliers de colombes. Vers les quatre heures du soir, un écueil surmonté d'une croix nous rappela le naufrage de quelques navires. Enfin, nous vîmes pointer un pan des murailles de Syracuse, et nous entrâmes dans son port au bruit que faisait, en s'exerçant, une école de tambours. C'était le premier désenchantement que nous gardait la fille d'Archias le Corinthien.

Sortie de l'île d'Ortygie pour bâtir sur le continent Acradine, Tyché, Neapolis et Olympicum, Syracuse, après avoir vu tomber en ruines l'une après l'autre ses quatre filles, est rentrée dans son berceau primitif. C'est aujourd'hui tout bonnement une ville d'une demi-lieue de tour, qui compte seize mille âmes, et qui est entourée de murailles, de bastions et de courtines bâtis par Charles V.

Du temps de Strabon, elle avait cent vingt mille habitants, autant qu'en renferme la ville moderne, et cent quatre-vingts stades de tour. Puis, comme sa population s'augmentait encore de jour en jour, et que ses murailles et ses cinq villes ne pouvaient plus la contenir, elle fondait Acre, Casmène, Camérine et Enna.

Du temps de Cicéron, et toute déchue qu'il la trouva de son ancienne prospérité, voilà ce qu'était encore Syracuse :

« Syracuse, dit Cicéron, est bâtie dans une situation à la fois forte et agréable. On y aborde facilement de tous côtés, soit par terre, soit par mer; ses ports, renfermés pour ainsi dire dans l'enceinte de ses murs, ont plusieurs entrées, mais ils sont joints les uns aux autres. — La partie séparée par cette jonction forme une île; cette île est enfermée dans cette ville si vaste, qu'on peut réellement dire qu'elle forme un tout composé de quatre grandes villes. — Dans l'île est le palais d'Acron, dont les préteurs se servent; là aussi s'élèvent, parmi d'autres temples, ceux de Diane et de Minerve : ce sont les plus remarquables. A l'extrémité de cette île est une fontaine d'eau douce nommée Aréthuse, d'une grandeur surprenante, riche en poissons, et qui serait envahie par les eaux de la mer, sans une digue qui l'en garantit. — La deuxième ville est Acradine, où l'on trouve une grande place publique, de beaux portiques, un prytanée très-riche d'ornements, un très-grand édifice qui sert de lieu d'assemblée pour traiter les affaires publiques, et un magnifique temple consacré à Jupiter Olympien. — La troisième est Tyché. Elle a reçu ce nom d'un temple de la Fortune, qui y existait autrefois; elle renferme un lieu très-vaste pour les exercices du corps, et plusieurs temples. Ce quartier de Syracuse est très-peuplé. — Enfin, la quatrième ville est nommée Neapolis. Au haut de cette ville est un très-grand théâtre; en outre, elle possède deux beaux temples, le temple

de Cérès et le temple de Proserpine ; on y remarque de plus une statue d'Apollon, qui est fort grande et fort belle. »

Voilà la Syracuse de Cicéron telle que l'avaient faite les guerres d'Athènes, de Carthage et de Rome, telle que l'avaient laissée les déprédations de Verrès. Mais la vieille Syracuse, la Syracuse d'Hiéron et de Denys, la véritable Pentapolis enfin, était bien autrement belle, bien autrement riche, bien autrement splendide. Elle avait huit lieues de tour, elle avait un million deux cent mille habitants, dont la richesse excessive était devenue proverbiale, au point qu'on disait à tout homme qui se vantait de sa fortune : Tout cela ne vaut pas la dixième partie de ce que possède un Syracusain. Elle avait une armée de cent mille hommes et de dix mille chevaux, répartie derrière ses murailles ; elle avait cinq cents vaisseaux qui sillonnaient la Méditerranée du détroit de Gades à Tyr, et de Carthage à Marseille. Elle avait enfin trois ports ouverts à tous les navires du monde : Trogyte, que dominaient les murailles d'Acradine, et que longeait la voie antique qui conduisait d'Ortygie à Catane ; le grand port, le *Secanum sinus*, de Virgile, qui contenait cent vingt vaisseaux ; le petit port, *portus marmoreus*, qu'Hiéron avait fait entourer de palais et Denys paver de marbre ; et puis, pour que Syracuse n'eût rien à envier aux autres villes, elle eut Athènes pour rivale, Carthage pour alliée, Rome pour ennemie, Archimède pour défenseur, Denys pour tyran, et Timoléon pour libérateur.

A six heures, nous mîmes pied à terre à Ortygie. On nous fit subir force formalités à la porte, ce qui nous fit perdre une demi-heure encore, de sorte qu'une fois entrés à Syracuse, nous n'eûmes que le temps de chercher un hôtel, de dîner, et de nous coucher, remettant nos visites au lendemain matin.

J'avais une lettre pour un jeune homme, dont un ami commun, qui me recommandait à lui, m'avait promis merveille. C'était le comte de Gargallo, fils du marquis de Gargallo, auquel Naples doit la meilleure traduction d'Horace qui existe en Italie. Le comte était, m'avait-on dit, spirituel comme un français moderne, et hospitalier comme un vieux Syracusain. L'éloge m'avait paru exagéré tant que je ne vis pas le comte ; il me parut faible quand je l'eus connu.

A huit heures du matin, je me présentai chez le comte de

Gargallo. Il était encore couché. On lui porta ma lettre et ma carte. Il sauta à bas du lit, accourut, et nous tendit la main avec une telle cordialité, qu'à partir de ce moment je sentis que nous étions amis à toujours.

Le comte de Gargallo n'était, à cette époque, jamais venu à Paris, et cependant il parlait français comme s'il eût été élevé en Touraine, et connaissait notre littérature en homme qui en a fait une étude particulière. Aux premiers mots qu'il prononça, au premier geste qu'il fit, il me rappela beaucoup, pour l'accent, l'esprit et les façons, mon bon et cher Méry, qu'il n'avait jamais vu et qu'il ne connaissait que de nom : il pouvait, comme on le voit, choisir plus mal.

Le comte mit à notre disposition sa maison, sa voiture et sa personne; nous le remerciâmes pour la première offre, et nous acceptâmes les deux autres. Il fut convenu que, pour mettre de l'ordre dans notre investigation, nous commencerions par Ortygie, qui, ainsi que nous l'avons dit, est maintenant Syracuse; puis, que nous visiterions successivement Neapolis, Acradine, Tychè et Olympicum.

Pendant que nous établissions notre plan de campagne, on dressait la table, et, pendant que nous déjeunions, on mettait les chevaux à la voiture. C'était, comme on le voit, de l'hospitalité intelligente au premier degré; au reste, le comte aurait pu, à la rigueur, offrir aux étrangers les soixante lits d'Agathocle, car il avait cinq maisons à Syracuse.

Notre première visite fut pour le musée; il est de création moderne, et date de vingt-cinq à vingt-six ans; d'ailleurs Naples a l'habitude d'enlever à la Sicile ce qu'on y trouve de mieux. Il n'en reste pas moins au musée de Syracuse une belle statue d'Esculape, et cette fameuse Vénus Callipyge dont parle Athénée; la statue de la déesse me parut digne de la réputation européenne dont elle jouit.

Du musée nous allâmes à l'emplacement de l'ancien temple de Diane : c'est le plus ancien monument grec de Syracuse. Cette ville devait un temple à Diane, car Ortygie appartenait à cette déesse. Elle l'avait obtenue de Jupiter, dans le partage qu'il avait fait de la Sicile entre elle, Minerve et Proserpine, et lui avait donné ce nom en souvenir du bois d'Ortygie à Délos, où elle était née; aussi célébrait-on à Syracuse une fête de trois

jours en son honneur. Ce fut pendant une de ces fêtes que les Romains, arrêtés depuis trois ans par le génie d'Archimède, s'emparèrent de la ville. Deux colonnes d'ordre dorique, enchassées dans un mur mitoyen de la rue Trabochetto, sont tout ce qui reste de ce temple.

Le temple de Minerve, converti en cathédrale au XII^e siècle, est mieux conservé que celui de sa sœur consanguine, et doit sans doute cette conservation à la transformation qu'il a subie : les colonnes qui en sont demeurées debout, sont d'ordre dorique, cannelées et saillantes à l'extérieur de la muraille qui les réunit, et fort inclinées d'un côté depuis le tremblement de terre de 1542.

J'avais réservé ma visite à la fontaine Aréthuse pour la dernière. La fontaine Aréthuse est, pour tout poète, une vieille amie de collège : Virgile l'invoque dans sa dixième et dernière églogue, adressée à son ami Gallus, et Ovide raconte d'elle des choses qui font le plus grand honneur à la moralité de cette nymphe. Il est vrai qu'il met le récit dans la bouche de la nymphe elle-même, qui, comme toutes les faiseuses de mémoires, aurait bien pu ne se peindre qu'en buste. Quoi qu'il en soit, voici ce que le bruit public disait d'elle :

Aréthuse était une des plus belles et des plus sauvages nymphes de la suite de Diane. Chasseresse comme la fille de Latone, elle passait sa journée dans les bois, poursuivant les chevreuils et les daims, et ayant presque honte de cette beauté qui faisait la gloire des autres femmes. Un jour qu'elle venait de poursuivre un cerf, et qu'elle sortait tout échevelée et haletante de la forêt de Stymphale, elle rencontra devant elle une eau si pure, si calme et si doucement fugitive, que, quoique le fleuve eût plusieurs pieds de profondeur, on en voyait le gravier comme s'il eût été à découvert. La nymphe avait chaud, elle commença par tremper ses beaux pieds nus dans le fleuve, puis elle y entra jusqu'aux genoux ; puis enfin, invitée par la solitude, elle détacha l'agrafe de sa tunique, déposa le chaste vêtement sur un saule, et se plongea tout entière dans l'eau. Mais à peine y fut-elle, qu'il lui sembla que cette eau frémissait d'amour, et la caressait comme si elle eût eu une âme. D'abord Aréthuse, certaine d'être seule, y fit peu d'attention ; bientôt cependant il lui sembla entendre quelque bruit : elle courut au

bord ; malheureusement elle était si troublée , qu'au lieu de gagner la rive où était sa tunique, la pauvre nymphe se trompa et gagna la rive opposée. Elle y était à peine, qu'un beau jeune homme éleva la tête du milieu du courant, secoua ses cheveux humides, et, la regardant avec amour, lui dit : — Où vas-tu, Aréthuse? Belle Aréthuse, où vas-tu?

Peut-être une autre se fût-elle arrêtée à ce doux regard et à cette douce voix ; mais , nous l'avons dit , Aréthuse était une vierge sauvage qui, n'accompagnant Diane que le jour, n'avait jamais vu la prude meurtrière d'Actéon s'humaniser de nuit pour le beau berger de la Carie. Aussi, au lieu de s'arrêter, elle se prit à fuir nue et toute ruisselante comme elle était. De son côté, Alphée ne fit qu'un bond du milieu de son cours sur sa rive, et se mit à sa poursuite nu et ruisselant comme elle ; ils traversèrent ainsi, et sans qu'il la pût atteindre, Orchomène, Psophis, le mont Cyllène, le Ménale, l'Érymanthe et les campagnes voisines d'Élis, franchissant les terres labourées, les bois, les rochers, les montagnes, sans que le dieu pût gagner un pas sur la nymphe. Mais enfin, quand vint le soir, la belle fugitive sentit qu'elle commençait à s'affaiblir ; bientôt elle entendit les pas du dieu qui pressaient ses pas ; puis, aux derniers rayons du soleil, elle vit son ombre qui touchait la sienne, elle sentit une haleine ardente brûler ses épaules. Alors elle comprit qu'elle allait être prise, et que, brisée de cette longue course, elle n'aurait plus de force pour se défendre : — A moi ! cria-t-elle, à moi, o divine chasseresse ! Souviens-toi que souvent tu m'as jugée digne de porter ton arc et tes flèches ! Diane, déesse de la chasteté, prends pitié de moi !

Et, à ces mots, la nymphe se vit enveloppée d'un nuage ; Alphée, quoique près de l'atteindre, la perdit à l'instant de vue. Au lieu de s'éloigner découragé, il resta obstinément à la même place. Mais, quand le nuage disparut, où était la nymphe ? Il n'y avait plus qu'un ruisseau : Aréthuse était métamorphosée en fontaine.

Alors Alphée redevint fleuve, et changea le cours de ses eaux pour les mêler à celles de la belle Aréthuse ; mais Diane, la protégeant jusqu'au bout, lui ouvrit une voie souterraine. Aréthuse prit aussitôt son cours au-dessous de la Méditerranée, et ressortit à Ortygie. Alphée, de son côté, s'engouffra près

d'Olympie, et, toujours acharné à la poursuite de sa maîtresse, reparut à deux cents pas d'elle dans le grand port de Syracuse.

Aréthuse soutint toujours qu'elle n'avait pas rencontrée Alphée dans son voyage sous-marin, mais, quelque serment que fit la pauvre nymphe, un pareil voisinage ne laissait pas d'être tant soit peu compromettant. Depuis cette époque, toutes les fois qu'on parlait de la chasteté d'Aréthuse devant Neptune et Amphitrite, les deux augustes époux souriaient de façon à faire croire qu'ils en savaient plus qu'ils n'en voulaient dire sur le passage du fleuve et de la fontaine à travers leur liquide royaume.

Cependant, si problématique que fût la virginité de la nymphe, nous n'en réclamâmes pas moins l'honneur de lui être présentés. On nous conduisit devant un lavoir immonde, où une trentaine de blanchisseuses, les manches retroussées jusqu'aux aisselles, et les robes relevées jusqu'aux genoux, tordaient les chemises des Syracusains. On nous dit : Saluez, voici la fontaine demandée. Nous étions en face de la belle Aréthuse. Ce n'était pas la peine de faire tant la prude pour en arriver là.

Nous fûmes curieux néanmoins de goûter cette eau miraculeuse ; nous primes un verre, et nous le plongeâmes à l'endroit même où elle sort du rocher : elle est, à l'œil, d'une limpidité parfaite, mais un peu saumâtre au goût. C'est une preuve de plus contre la pauvre nymphe, et qui porterait à penser qu'elle ne s'en est pas même tenue, comme le dit Ausone, aux purs baisers de son amant ; *incorruptarum miscentes oscula aquarum*.

Voyez où conduit l'incrédulité : si l'on en croit les apparences, non-seulement Aréthuse ne serait plus vierge, mais encore elle serait adultère.

A quelques pas de la fontaine et sur la pointe méridionale de l'île, s'élevait le palais de Verrès : ses ruines ont servi à bâtir un fort normand au XI^e siècle ; ce fort occupe la place où était la roche de Denys, rasée par Timoléon.

En face, et de l'autre côté de l'ouverture du grand port, surgissait le Plemmyrium, dont les derniers vestiges ont disparu ; c'était une forteresse bâtie par Archimède : quatre ani-

maux en bronze , un taureau , un lion , une chèvre et un aigle , ornaient ses quatre angles tournés chacun vers un des quatre points cardinaux. Lorsqu'il faisait du vent , le vent s'engouffrait dans la gueule ou dans le bec de l'animal qui était tourné de son côté , et lui faisait pousser le cri qui lui était propre. C'était surtout , à ce qu'on assure , ce chef-d'œuvre *éolique* qui rendait Rome si fort jalouse de Syracuse.

Nous retraversâmes toute la ville pour visiter Neapolis ; mais , à la porte , il nous fallut quitter notre voiture , la voie antique , qui conserve la trace des chars anciens , étant on ne peut plus incommode pour les calèches modernes.

Nous côtoyâmes le port de marbre , ayant à notre droite la mer , à notre gauche quelques mesures. C'est dans ce port , le plus précieux joyau de Syracuse , que stationnait la flotte de la république. Xénagore y construisit la première galère à six rangs de rames , et Archimède y fit confectionner le merveilleux vaisseau qu'Hiéron II envoya à Ptolémée , roi d'Égypte , et qui , s'il faut en croire Athénée , avait vingt rangs de rameurs , et renfermait des bains , une bibliothèque , un temple , des jardins , une piscine et une salle de festins.

La route que nous suivions conduit droit au couvent des capucins. Après une demi-heure de marche , nous arrivâmes chez les bons pères , introduits par deux moines de la communauté que nous avions rejoints à mi-chemin , et avec lesquels nous avons fait route tout en causant. Le couvent était tenu avec une propreté admirable et qui contrastait avec l'effroyable saleté dont le spectacle nous poursuivait depuis notre entrée en Sicile. Cela affermit Jadin dans un dessein qu'il avait depuis longtemps : c'était de se mettre en pension dans un couvent pendant une huitaine de jours , pour y travailler à son aise , tout en examinant de près la vie du cloître. Il fit alors demander par M. de Gargallo aux bons pères s'ils ne voudraient point le recevoir pour hôte pendant une semaine. Les capucins répondirent que ce serait avec grand plaisir , et fixèrent le prix de la pension à quarante sous par jour , logement et nourriture. Jadin était dans l'extase de pareilles conditions , et allait arrêter le marché avec le frère trésorier , lorsque M. de Gargallo lui dit tout bas d'attendre , avant de rien conclure , l'heure du

dîner. Jadin demanda alors si ce dîner n'était point suffisamment copieux pour soutenir un estomac mondain. M. de Gargallo lui répondit qu'au contraire les capucins passaient pour avoir des repas splendides et surtout très-variés, mais que c'était dans la préparation de ces repas qu'existerait peut-être l'obstacle. Jadin pensa en frissonnant que, pour maintenir plus facilement son vœu de chasteté, la communauté mêlait peut-être au jus des viandes le suc du nymphaea, ou de quelque autre plante réfrigérante. Il remercia M. de Gargallo, et quitta le trésorier sans rien conclure, et après ne s'être avancé que tout juste assez pour faire une honorable retraite.

Au moment où nous nous présentâmes à la porte, elle était encombrée de mendiants. C'était l'heure à laquelle les capucins font chaque jour une distribution de soupe, et une centaine d'hommes, de femmes et d'enfants attendaient ce moment, la bouche béante et l'œil ardent, comme une meute attendant la curée.

Je n'ai point encore parlé du mendiant sicilien, l'occasion ne s'en étant point présentée, et cependant on ne peut passer sous silence une classe qui forme en Sicile le dixième à peu près de la population. Qui n'a pas vu le mendiant sicilien ne connaît pas la misère. Le mendiant français est un prince, le mendiant romain un grand seigneur, et le mendiant napolitain un bon bourgeois, en comparaison du mendiant sicilien. Le pauvre de Callot avec ses mille haillons, le *fellah* égyptien avec sa simple chemise, paraîtraient des rentiers à Palerme ou à Syracuse. A Syracuse et à Palerme, c'est la misère dans toute sa laideur, avec ses membres décharnés et débiles, ses yeux caves et fiévreux. C'est la faim avec ses véritables cris de douleur, avec son râle d'éternelle agonie; la faim, qui triple les années sur la tête des jeunes filles, la faim, qui fait qu'à l'âge où dans tous les pays toute femme est belle, de jeunesse au moins, la jeune fille sicilienne semble tomber de décrépitude; la faim, qui, plus cruelle, plus implacable, plus mortelle que la débauche, flétrit aussi bien qu'elle, sans offrir même la grossière compensation sensuelle de sa rivale en destruction.

Tous ces gens qui étaient là n'avaient point mangé depuis la veille. La veille, ils étaient venus recevoir leur écuelle de

soupe, comme ils venaient aujourd'hui, comme ils viendraient demain. Cette écuelle de soupe, c'était toute leur nourriture pour vingt-quatre heures, à moins que quelques-uns d'entre eux n'eussent obtenu quelques *grani* de la compassion de leurs compatriotes ou de la pitié des étrangers. Mais le cas est presque inouï : les Syracusains sont familiarisés avec la misère, et les étrangers sont rares à Syracuse.

Quand parut le distributeur de la bienheureuse soupe, ce furent des hurlements inouis, et chacun se précipita vers lui sa sébile à la main. Il y en avait qui étaient trop faibles pour hurler et pour courir, et qui se traînaient en gémissant sur leurs genoux et sur leurs mains.

Avec le potage était restée la viande qui avait servi à le faire, et que le cuisinier avait taillée en petits morceaux, afin que le plus grand nombre en pût avoir. Celui à qui ce bonheur venait à échoir rugissait de joie, et se retirait dans un coin, prêt à défendre sa proie si quelque autre, moins bien traité du hasard, voulait la lui enlever.

Il y avait, au milieu de tout cela, un enfant vêtu, non pas d'une chemise, mais d'une espèce de toile d'araignée à mille trous, qui n'avait pas d'écuelle et qui pleurait de faim. Il tendit ses deux pauvres petites mains amaigries et jointes pour remplacer autant qu'il était en lui par le récipient naturel le vase absent. Le cuisinier y versa une cuillerée de potage. Le potage était bouillant et brûla les mains de l'enfant; il jeta un cri de douleur et ouvrit malgré lui les doigts, le pain et le bouillon tombèrent par terre sur une dalle. L'enfant se jeta à quatre pattes et se mit à manger à la manière des chiens.

— Et si ces bons pères interrompaient cette distribution, demandai-je à M. de Gargallo, que deviendraient tous ces malheureux ?

— Ils mourraient, me répondit-il.

Nous laissâmes à un des frères deux piastres pour qu'il les convertît en *grani* et les distribuât à ces misérables, puis nous nous sauvâmes.

Le jardin des capucins s'étend sur l'emplacement des anciennes latomies ou carrières. C'est de ces carrières et de celles qui sont près de l'amphithéâtre, que sortit toute la

Syracuse antique avec ses murailles , ses temples , ses palais.

Nous descendîmes par une espèce de rampe jusqu'à une profondeur de cent cinquante pieds à peu près , nous passâmes sous un vaste pont , puis nous nous trouvâmes en face d'un tombeau moderne ; c'est celui d'un jeune Américain nommé Nicholson , âgé de dix-huit ans , et tué en duel à Syracuse ; comme hérétique et aussi à cause du genre de sa mort , les portes de toutes les églises se fermèrent pour lui. Non moins hospitaliers pour les morts que pour les vivants , les bons capucins prirent le cadavre , l'emportèrent , et lui donnèrent la sépulture dans leurs jardins.

Ces jardins , comme ceux des bénédictins de Catane , sont un miracle d'art et de patience. A Catane il fallait recouvrir la lave , ici le roc. La tâche était la même ; elle fut remplie avec un tel courage , qu'on appelle aujourd'hui *il paradiso* ce labyrinthe de pierres où autrefois il ne poussait pas un brin d'herbe , et qui aujourd'hui est tapissé d'orangers , de citronniers , de nopals. Ces murailles gigantesques sont devenues des espaliers , et dans les moindres interstices les aloès épanouissent leurs puissantes feuilles , du milieu desquelles s'élancent leurs fleurs séculaires.

C'est dans ces latomies que furent renfermés les Athéniens prisonniers après la défaite de Nicias. Les onze latomies à Syracuse étaient tellement encombrées , qu'une maladie épidémique se mit parmi ces malheureux , et que les Syracusains , craignant qu'elle ne s'étendît jusqu'à eux , renvoyèrent à Athènes tous ceux qui purent citer de mémoire douze vers d'Euripide. C'est encore dans une de ces latomies que fut renvoyé le fameux philosophe qui , pour toute louange aux vers que lui lisait Denys , fit cette réponse devenue proverbiale : *Qu'on me ramène aux carrières*. Dans ce pays où aucune tradition ne se perd , eût-elle trois mille ans , on appelle cette latomie *la latomie de Philoxène*.

Au milieu de ces carrières dont le ciel forme la seule voûte , s'élèvent des espèces de colonnes isolées , frustes , abruptes , capricieusement tordues , sur lesquelles s'appuient des ruines. C'était , dit-on , au haut de ces colonnes , dont le sommet arrive au niveau de la plaine , qu'on plaçait , prisonnières elles-mêmes , des sentinelles chargées de veiller sur les prisonniers , et aux-

quelles on faisait passer leur nourriture à l'aide d'un panier attaché au bout d'une corde.

Nous parcourûmes dans tous les sens cet étrange labyrinthe, avec ses aqueducs antiques qui lui portent encore de l'eau, comme au temps des Hiéron et des Denys, avec ses cascades de verdure qui ont l'air de se précipiter du haut des murailles, et dont le moindre vent fait onduler les riches festons, avec ses vieilles inscriptions illisibles, dans lesquelles les voyageurs cherchent à reconnaître un hommage à Euripide-Sauveur; puis nous entrâmes dans la petite église de Saint-Jean par un portique couvert, formé de trois arceaux gothiques. Une inscription gravée dans une chapelle souterraine réclame pour ce petit temple l'honneur d'être la plus ancienne église catholique de la Sicile. La voici :

Crux superior recens,
Cæteræ vero antiquiores sunt,
Et antiquissima consecrationis
Signa referunt templi hujus,
Quo non habet tota Sicilia aliud
Antiquius.

Près de cette église sont les catacombes, catacombes bien autrement conservées que celles de Paris, de Rome et de Naples. Leur fondation est attribuée au tyran Hiéron II, mais aucune preuve n'appuie cette assertion. Selon toute probabilité, elles datent de différentes époques, et furent creusées au fur et à mesure qu'un plus grand nombre de morts réclamèrent un plus grand nombre de couches sépulcrales. Quelques tombeaux contiennent encore des ossements; dans aucun, à ce qu'on assure, on n'a trouvé d'urnes, ni de vases, mais seulement quelquefois des lampes.

Là aussi il y avait distinction entre les riches et les pauvres : les riches avaient de magnifiques *colombaires* à la manière des Romains; les pauvres avaient, non pas une fosse commune, mais un roc commun : leurs sépultures, simplement creusées dans le rocher, sont superposées les unes aux autres, et indiquent par leurs dimensions si elles renfermaient des hommes, des femmes ou des enfants.

Cette ville souterraine était bâtie , au reste , à l'instar des villes vivantes , et éclairée par le soleil : elle avait ses rues et ses carrefours ; le jour y pénètre par des ouvertures rondes comme celles du Panthéon , et au moyen desquelles on aperçoit le ciel à travers un réseau de lierre et de broussailles. C'est près de ces catacombes et dans un bain antique que furent découvertes , il y a quelque vingt ans , les statues d'Esculape et de la Vénus Callipyge , qui font le principal ornement du musée de Syracuse.

En rentrant au couvent , nous nous croisâmes avec le frère quêteur ; il revenait , porteur d'une besace rondement garnie. M. de Gargallo nous fit signe de le suivre jusqu'à la cuisine ; nous demandâmes alors négligemment la permission de voir cette importante partie de l'établissement , et elle nous fut immédiatement accordée.

Le cuisinier attendait le pourvoyeur , ayant en face de lui sur une grande table une demi-douzaine de casseroles de toute dimension qu'attendaient autant de réchauds allumés. Aux quelques mots qu'il échangea avec le frère quêteur , je crus comprendre qu'il lui reprochait de venir un peu tard ; le frère quêteur s'excusa comme il put et ouvrit sa besace , doublée d'un côté d'une espèce de grand bidon en fer-blanc. Le bidon fut tiré de son enveloppe , ouvert immédiatement , et présenta à la vue son gros ventre tout farci d'ailes de poulets , de cuisses de canards , de moitiés de pigeons , de tranches de gigots , de côtelettes de mouton et de râbles de lapins. Le cuisinier jeta un œil satisfait sur la récolte du jour , puis , avec une agilité admirable , il distribua , à l'aide de ses doigts , les différents échantillons dans les casseroles , à la manière dont un prote décompose une forme , mettant les cuisses avec les cuisses , les ailes avec les ailes , assortissant les espèces entre elles , et formant un tout complet des différentes parties qui avaient appartenu à des individus du même genre ; puis , ayant fait à chaque espèce une sauce assortie au sujet , il servit à la sainte communauté un dîner qui ne laissait pas d'offrir un fumet fort tentateur et une mine des plus succulentes , et que le prieur nous invita fort gracieusement à partager. Malheureusement c'était à nous surtout qu'était applicable le proverbe gastronomique , que , pour trouver la cuisine bonne , il ne faut pas la voir faire. Nous re-

merciâmes donc avec une reconnaissance non moins sentie que si nous n'avions pas assisté à l'étrange préparation qui nous avait pour le moment ôté l'appétit; quant à Jadin, il était à tout jamais guéri de l'idée de se mettre en pension chez aucun des quatre ordres mendians.

Comme il se faisait tard et que nous étions en course depuis le matin, nous revînmes chez le comte de Gargallo, où nous trouvâmes un dîner qui nous fit glorifier le Seigneur, qui nous avait envoyé l'idée de refuser celui des capucins.

Le soir, nous courûmes tous les cabarets de la ville, afin de déguster les meilleurs vins, et d'en faire une provision, que nous envoyâmes à bord du speronare. *Lucrece Borgia* venait de mettre à la mode le vin de Syracuse, et je ne voulais pas perdre une si belle occasion d'en meubler ma cave: le plus cher nous coûta 17 sous le *fiasco*; c'était du vin qui, rendu à Paris, valait 20 francs la bouteille.

Le lendemain, nous reprîmes notre excursion interrompue la veille, mais cette fois avec un simple cicérone de place: le comte restait en ville pour organiser une promenade en bateau sur l'Anapus. J'avais d'abord offert, avec tout le faste et l'orgueil d'un propriétaire, la chaloupe du speronare et deux de nos matelots; mais, comme les guides suisses, les mariniers de Syracuse ont des privilèges que tout voyageur doit respecter.

Nous reprîmes la même route que la veille; mais, à moitié chemin du couvent des capucins, nous quittâmes le bord de la mer, et nous coupâmes à travers Neapolis. Notre guide, prévenu que nous avions vu les latomies ainsi que les catacombes de Saint-Jean, et que nous désirions ne pas faire de double emploi, nous conduisit droit aux ruines du palais d'Agathocle, appelées encore aujourd'hui la *maison des soixante lits*. De ce palais il reste trois grandes chambres; si, comme me l'assura mon guide, c'était dans ces trois chambres qu'étaient les soixante lits, l'hospitalité du magnifique Syracusain devait fort ressembler à celle de l'Hôtel-Dieu.

L'amphithéâtre est à quelques pas seulement de la maison d'Agathocle, c'est une construction romaine; les Grecs, comme on sait, n'ayant jamais apprécié autant que le peuple-roi les combats de gladiateurs, il est petit et d'un médiocre intérêt

pour quiconque a vu les arènes d'Arles et de Nîmes, et le Colisée à Rome.

Entre l'amphithéâtre et le théâtre sont les latomies des Cordiers, ainsi appelées parce qu'aujourd'hui on y file le chanvre; c'est dans ces latomies que se trouve la fameuse carrière intitulée l'Oreille de Denys. Je ne sais quel degré de parenté existait entre le roi Denys et le roi Midas; mais, j'en suis fâché pour le tyran de Syracuse, la carrière qui porte le nom de son appareil auditif a fort exactement la forme que l'on attribue généralement aux oreilles que le roi de Phrygie avait reçues de la munificence d'Apollon.

Ce qui a fait donner à cette carrière, dont on ignore au reste l'origine (car elle est polie et taillée avec trop de soin et dans une forme trop étrange pour que l'existence en soit due à une simple extraction de la pierre), ce qui, dis-je, a fait donner à cette carrière le nom qu'elle porte, c'est la faculté de transmettre le moindre bruit qui se fait dans son intérieur, à un petit réduit pratiqué à l'extrémité supérieure de son ouverture. Ce réduit passe généralement pour le cabinet de Denys. Le tyran, qui se livrait à une étude toute particulière de l'acoustique, venait, dit-on, écouter là les plaintes, les menaces et les projets de vengeance de ses prisonniers. A moins de se faire mépriser souverainement par son cicerone, je ne conseille à aucun voyageur de révoquer en doute ce point historique.

L'oreille de Denys est creusée dans un bloc de rocher taillé à pic, d'une hauteur de cent vingt pieds environ; l'extrémité supérieure de l'ouverture se trouve à soixante-dix pieds d'élévation à peu près, ce qui rendait, à mon avis, une conspiration on ne peut plus facile à Syracuse; on n'avait qu'à attendre le moment où le tyran était dans son cabinet, et retirer l'échelle. J'ai pris, je l'avoue, une fort médiocre idée des anciens habitants de Syracuse, depuis qu'après avoir lu tous les auteurs qui ont parlé de cette ville, je me suis assuré que jamais cette idée ne leur était venue.

Notre guide nous offrit de vérifier par nous-même la vérité de ce qu'il avait dit sur la transmission des sons. Aux premiers mots qu'il en dit, et avant que nous eussions encore répondu oui ou non, nous vîmes trois ou quatre gaillards, dont l'industrie consiste à guetter les étrangers qui s'aventurent sur

leurs domaines, se mettre en mouvement pour préparer les moyens d'ascension ; au bout de dix minutes, deux d'entre eux descendaient une corde au haut des rochers. Presqu'immédiatement, la corde fut assujettie à une poulie, un siège fixé à la corde, et l'un d'eux commença à s'élever, tiré par les trois autres, pour nous familiariser par son exemple avec cet étrange mode de locomotion.

Comme l'exemple, si attrayant qu'il fût, n'avait pas sur nous une grande puissance d'attraction, et que cependant nous désirions que l'expérience fût faite par l'un de nous, nous tirâmes à la courte-paille à qui aurait l'honneur de monter dans la cellule aérienne du tyran. Le sort favorisa Jadin ; il fit une grimace qui prouvait qu'il n'appréciait pas tout son bonheur, mais il ne s'en assit pas moins bravement sur son siège. A peine assis, et comme si nos guides avaient peur qu'il ne revînt sur sa décision, il s'éleva majestueusement dans les airs, où il commença à tourner comme un peloton de fil qu'on dévide. Milord poussa de grands cris en voyant son maître prendre cette route inusitée ; et moi, je l'avoue, je le suivis des yeux avec une certaine inquiétude jusqu'à ce que je le visse logé solidement et confortablement dans son pigeonier. Cependant, rassuré par Jadin lui-même sur la façon dont il se trouvait casé, j'entrai dans la carrière pour me livrer aux différentes expériences d'usage en pareil cas.

La carrière s'enfonce en tournant, mais en conservant toujours la même forme, à trois cent quarante pieds à peu près de profondeur. Des anneaux de fer, attachés de distance en distance, furent longtemps considérés comme ayant servi à enchaîner les prisonniers ; mais l'abbé Capodiecchi démontra que ces anneaux étaient modernes et avaient servi, selon toute probabilité, à attacher des chevaux. Cela n'empêcha point notre guide, qui n'était nullement de l'avis de l'illustre abbé, de nous les donner pour des instruments de torture. Nous ne voulûmes pas le contrarier pour si peu de chose, et nous nous apitoyâmes avec lui sur le sort des malheureux qui étaient si incommodément rivés à la muraille.

Arrivé au fond de la carrière, notre guide, après s'être assuré que Jadin avait l'oreille appliquée au petit trou si précieux pour le tyran, m'invita à dire aussi bas que je le vou-

drais , mais d'une manière intelligible cependant , une phrase quelconque , me promettant que mes paroles seraient immédiatement transmises à mon camarade. J'invitai alors Jadin à battre le briquet et à allumer son cigare.

Après lui avoir donné le temps de se conformer à l'invitation que je venais de lui faire , et dont l'exécution devait me prouver qu'il m'avait entendu , nous déchirâmes une feuille de papier ; puis notre guide , qui avait gardé cette expérience pour la dernière , tira un coup de pistolet , dont le bruit , par le même effet d'acoustique , sembla celui d'un coup de canon. Nous courûmes aussitôt à l'extrémité extérieure de la carrière pour nous rendre compte des effets produits. Je trouvai Jadin qui fumait à pleine bouche , et qui sautait sur un pied en se frottant l'oreille. Il avait parfaitement entendu le son de ma voix et le bruit du papier. Quant au coup de pistolet , qui était une surprise inattendue , il l'avait rendu parfaitement sourd de l'oreille droite. Notre guide triomphait.

Jadin descendit par le même procédé qu'il avait employé pour monter , et toucha la terre sans autre accident que la permanence de sa demi-surdité , qui dura tout le reste de la journée.

Nous reprîmes la voie antique toute garnie de tombeaux , et après une visite au prétendu sépulcre d'Archimède , du haut duquel , à ce que nous assura notre guide , l'illustre savant s'amusait , par la combinaison de ses miroirs , à brûler les vaisseaux romains avec autant de facilité que les enfants en ont à allumer de l'amadou avec un verre de lunette , nous traversâmes un carrefour sur le pavé duquel on voit parfaitement la trace des chars. Nous nous acheminâmes ainsi vers le théâtre , chassant devant nous des myriades de lézards de toutes couleurs , seuls habitants modernes de la vieille Neapolis.

Le théâtre est avec les latomies le monument le plus curieux de Syracuse. Il fut bâti par les Grecs , mais l'on ignore entièrement l'époque de sa construction. Cette inscription , que l'on retrouva sur une pierre : ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΕ ΦΙΔΙΣΤΙΑΩΣ , avait mis tout d'abord les savants sur la voie , et leur avait fait décider avec leur certitude ordinaire qu'il remontait au règne de la reine Philistis. Mais , arrivés à cette découverte , les savants

se trouvèrent dans une impasse, l'histoire ne faisant aucune mention de la susdite reine, et la chronologie, depuis Archias jusqu'à Hiéron II, ne leur offrant pas la plus petite lacune où on pût encadrer un règne féminin. Aussi ces deux mots grecs font-ils le désespoir de tous les savants siciliens; lorsqu'ils élèvent la voix sur une question quelconque, on n'a qu'à prononcer clairement ces deux mots magiques, ils baissent l'oreille, soupirent profondément, prennent leur chapeau et s'en vont.

Quoi qu'il en soit, le théâtre est là, il existe, on ne peut le nier; c'est bien le même où Gelon réunit le peuple en armes et vint, seul et désarmé, lui rendre compte de son administration. Agathocle y rassembla les Syracusains après le meurtre des premiers de la ville, et Timoléon, vieux et aveugle, y vint souvent, à ce qu'assure Plutarque, pour soutenir, par les conseils de son génie, ceux qu'il avait délivrés par la force de son bras.

Rien de plus pittoresque d'ailleurs que cette admirable ruine, dont un meunier s'est emparé et que personne ne lui conteste. Là il fait tranquillement son ménage, sans songer le moins du monde aux respectables souvenirs qu'il foule aux pieds. Les eaux de l'ancien aqueduc de Neapolis, détournées de leur cours, sortent avec fracas de trois arceaux, et viennent, après s'être brisées en cascates sur les deux premiers étages du théâtre, faire tourner prosaïquement la roue de son moulin; cette opération accomplie, le trop plein se répand à travers l'édifice, ruiselle en se brisant contre les pierres, et s'échappe par mille petits canaux argentés qu'on voit reluire au milieu des caroubiers, des aloès et des opuntias. Au fond, et au-delà d'une plaine où moutonnent des oliviers, on aperçoit Syracuse; au-delà de Syracuse, la mer.

La vue est magnifique. Jadin s'y arrêta pour en faire un croquis. Je l'aidai à faire son établissement, puis je le quittai pour continuer mes courses et en promettant de le venir reprendre à l'endroit où je le laissais.

Je suivis le chemin de Syracuse à Catane, qui sépare Acradine de Tychè, sans trouver trace d'autres ruines que de celles adhérentes à la roche elle-même. Les maisons étaient bâties sans fondations, la pierre adhérent à la pierre, voilà tout; on

suit les lignes qu'elles décrivaient , avec une certaine peine cependant. Les rues sont beaucoup plus faciles à reconnaître , les ornières creusées par les roues servent de ligne conductrice et dirigent l'œil avec certitude. Outre les débris des maisons , outre les ornières des chars , le sol est encore criblé de trous irréguliers , qui devaient être des puits , des citernes , des piscines , des bains et des aqueducs.

Arrivés à la *scala Puppaglio* , au lieu de descendre au port Trogyle , aujourd'hui le *Stentino* , qui n'offre rien de curieux , nous remontâmes vers l'*Épipoli* , en suivant les débris de cette ancienne muraille , que Denys , à ce qu'on assure , fit bâtir en vingt jours par soixante mille hommes.

L'*Épipoli* , comme l'indique son nom , était une forteresse élevée sur une colline , et qui dominait les quatre autres quartiers de Syracuse. L'époque de sa fondation est ignorée ; tout ce qu'on sait , c'est qu'elle existait du temps des guerres du Péloponèse. Les Athéniens conduits par Nicias s'en étaient emparés , et y avaient établi leurs magasins ; mais ils en furent chassés presque aussitôt par leurs vieux ennemis les Spartiates , qui de leur côté avaient traversé la mer pour venir au secours des Syracusains. Lors de l'expulsion des tyrans , Dion s'en empara , et ajouta de nouvelles fortifications aux anciennes. Au pied de l'*Épipoli* sont les latomies de Denys le Jeune.

Nous montâmes au sommet de l'*Épipoli* , aujourd'hui enrichi d'un télégraphe , qui pour le moment se reposait les bras repliés avec un air de paresse qui faisait plaisir à voir , malgré les gestes multipliés du télégraphe correspondant. Nous poussâmes doucement la porte , et nous trouvâmes les employés qui faisaient tranquillement un somme. Cela nous expliqua l'immobilité de leur instrument. Nous nous gardâmes bien de les réveiller.

Du haut de l'*Épipoli* et en tournant le dos à la mer , on domine , à droite , la plaine où campa Marcellus , et , à gauche , tout le cours de l'*Anapus*. Au fond du tableau s'élève en amphithéâtre le Belvédère , joli petit village , qui nous parut dormir à l'ombre de ses oliviers avec autant de volupté que les employés à l'ombre de leur télégraphe.

A cinq cents pas du village , et près du fleuve *Anapus* , mon guide me fit remarquer une petite chapelle gothique , qu'il me

proposa de visiter, attendu qu'il s'y était passé, il y avait quelque cinquante ans, une histoire terrible. Je lui répondis que je voyais parfaitement la chapelle, et que je me contenterais de l'histoire terrible, s'il me la voulait bien raconter. Mon guide me fit alors observer que l'histoire, étant longue et éminemment intéressante, ne devait pas en conscience être comprise dans le tarif de sa journée, qui était d'une demi-piastre. Je le tranquillisai en lui assurant qu'il aurait une demi-piastre pour sa journée et une demi-piastre pour l'histoire. Dès-lors il ne fit plus aucune difficulté, et commença un récit auquel nous reviendrons dans un autre chapitre.

L'heure était plus qu'écoulée. Nous approchions de midi; le soleil était à son zénith, et m'inondait libéralement d'une chaleur de quarante degrés, réfléchi par les dalles de Tychè. Je pensai qu'il était temps de revenir à Jadin et de reprendre avec lui le chemin de Syracuse. Je m'acheminai donc vers le théâtre, où, à mon grand étonnement, je ne trouvai plus que son siège sans carton et sans parasol. Je commençais à craindre que Jadin n'eût été victime de quelque histoire terrible dans le genre de celle que venait de me raconter mon guide, lorsque je l'aperçus à cheval sur la branche majeure d'un superbe figuier qui lui donnait à la fois de l'ombre et de la nourriture. Je m'approchai de lui, et lui fis observer que le meunier auquel appartenait l'arbre pourrait trouver fort étrange la liberté qu'il prenait; mais Jadin me répondit fièrement qu'il était chez lui, et que, moyennant dix grains, il avait acheté le droit de manger des figues à discrétion, et même d'en remplir ses poches. Le marché me parut médiocre pour le meunier, la veste de panne de Jadin contenait onze poches de différentes grandeurs.

Nous revîmes vers la ville au pas de course, et trempés comme si l'on nous eût plongés dans l'un des trois ports de Syracuse. Cela m'expliqua la métamorphose en fontaines d'Aréthuse et de Cyané; une heure de plus à ce délicieux soleil, et nous passions évidemment à l'état de fleuves.

M. de Gargallo avait prévu que, par cette grande chaleur, nous serions peu disposés à nous remettre immédiatement en route. Il avait en conséquence retenu la barque pour trois heures seulement, ce qui nous laissait une demi-heure de bain et une

heure et demie de sieste. Aussi, lorsque les mariniens vinrent nous dire que tout était prêt, étions-nous frais et dispos comme si nous n'avions pas quitté nos lits depuis la veille.

Nous nous embarquâmes cette fois dans le grand port. C'est là qu'eût lieu la fameuse bataille navale entre les Athéniens et les Syracusains, dans laquelle les Athéniens eurent vingt vaisseaux brûlés et soixante coulés à fond. Dix ou douze barques dans le genre de celle sur laquelle nous étions montés composent aujourd'hui toute la marine des Syracusains.

Notre première visite fut pour le fleuve Alphée. A tout seigneur tout honneur. Ce fleuve Alphée, comme nous l'avons dit, après avoir disparu à Olympie, reparait dans le grand port à deux cents pas de la fontaine Aréthuse; le bouillonnement de ses flots est visible à la surface de la mer, et on prétend qu'en plongeant une bouteille à une certaine profondeur, on la retire pleine d'une eau douce et parfaitement bonne à boire. Malheureusement, nous ne pûmes vérifier le fait, les objets d'expérimentation nous manquant.

Nous nous dirigeâmes alors, en traversant le port en droite ligne, vers l'embouchure de l'Anapus, autre fleuve qui ne manque pas non plus d'une certaine distinction mythologique, quoiqu'il soit plus connu par la rivière Cyané qu'il épousa, que par lui-même. En effet, la rivière Cyané, qui se joint à lui, à un quart de lieue à peu près de son embouchure, était ce qu'il y avait de mieux dans l'aristocratie des nymphes, des nayades et des hamadryades. On ne connaît pas précisément ni son père ni sa mère, mais on sait de source certaine qu'elle était cousine de cette autre Cyané, fille du fleuve Méandre, changée en rocher pour n'avoir pas voulu écouter un beau jeune homme qui l'aimait passionnément et qui se tua en sa présence sans que sa mort lui causât la moindre émotion. Hâtons-nous de dire que sa cousine n'était point de si dure trempe; aussi fut-elle changée en fontaine, ce qui autrefois était en général la métamorphose usitée pour les âmes sensibles. Voici à quelle occasion cet accident mémorable arriva. Nous le laisserons raconter à M. Renouard, traducteur des *Métamorphoses d'Ovide*. Ce morceau, qui date de 1628, donnera une idée de la manière dont on comprenait l'antiquité vers le milieu du

règne de Louis XIII , dit le Juste , non pas , comme on pourrait le croire , pour avoir fait exécuter MM. de Marsillac , de Bouteville , de Cinq-Mars , de Thou et de Montmorency , mais parce qu'il était né sous le signe de la balance.

Pluton vient d'enlever Proserpine , et l'emporte sur son char sans trop savoir lui-même où il la conduit ; enfin il arrive dans les environs d'Ortygie. Voici le texte du traducteur.

« C'est là qu'était Cyané , la nymphe la plus renommée qui fût lors en Sicile , et qui a laissé dans ce pays-là son nom aux eaux qui le portent encore. Elle parut hors de l'eau , environ jusqu'au ventre , et , reconnaissant Proserpine , se présenta pour la secourir : — Vous ne passerez pas plus avant , dit-elle à Pluton. Comment voulez-vous être par force le gendre de Cérès ? La fille méritait bien d'être gagnée par de douces paroles , non pas d'être enlevée. Pour l'avoir , vous la deviez prier et non pas la forcer. Quant à moi , je vous dirai bien , s'il m'est permis de mettre en comparaison ma bassesse avec sa grandeur , que j'ai été autrefois aimée du fleuve Anape , mais il ne m'eut pas de la façon en mariage. Il rechercha longtemps mon amitié , et il ne jouit point de mon corps qu'il n'eût premièrement acquis mes volontés. — En faisant telles remontrances , elle étendait les bras d'un côté et d'autre tant qu'elle pouvait , pour empêcher le chariot de passer outre ; dont Pluton irrité donna de son trident , sceptre de son empire , un si grand coup contre terre , qu'elle se fendit et fit une ouverture à ses effroyables chevaux , par laquelle ils se rendirent incontinent dans le sombre palais des ombres avec la proie qu'ils traînaient. Cyané en eut tel crève-cœur , tant d'avoir vu enlever ainsi Proserpine que d'avoir été méprisée , qu'elle en conçut un deuil en son âme dont elle ne put jamais être consolée. Nourrissant de larmes ses peines secrètes , elle se consuma si bien qu'elle fondit en pleurs , et se convertit en ces ondes desquelles elle avait été déesse tutélaire. On vit peu à peu ses membres s'amollir ; ses os perdirent leur dureté et se rendirent ployables , comme firent aussi ses ongles. Tous les membres les plus faibles , ainsi que les cheveux , les doigts , les pieds et les cuisses , devinrent premièrement liquides , car un corps , moins il est épais , plus tôt il est changé en eau. Puis après , les épaules , les reins , les côtes et l'estomac s'écoulèrent en ruis-

seaux. Enfin ses veines corrompues, au lieu de sang, ne furent pleines que d'eau, et de tout son corps rien ne lui resta qu'on pût arrêter avec la main. »

Cette traduction eut le plus grand succès à l'hôtel Rambouillet. M^{lle} de Scudéry tenait ce que nous avons cité pour un morceau capital; Chapelain en faisait ses délices, et M^{lle} Paulet tournait elle-même en fontaine toutes les fois qu'on lisait ce passage devant elle.

Le mariage de l'Anapus et de Cyané fut heureux, s'il faut en croire les apparences, car les bords du lit où ils coulent ensemble sont ravissants. Ce sont de véritables murailles de verdure, qui se recourbent en berceaux pour former une voûte fraîche et sombre. De temps en temps des échappées de vue que l'on croirait ménagées par l'art, et qui cependant ne sont rien autre chose que des accidents de la nature, permettent de découvrir sur la rive gauche les ruines de l'Épipoli, et sur la rive droite celles du temple de Jupiter Urius, construit par Gelon, et dont il ne reste que deux colonnes. C'était dans ce temple qu'était la fameuse statue couverte d'un manteau d'or que Denys s'appropriâ, sous l'ingénieux prétexte qu'il était trop lourd en été et trop froid en hiver. Verrès, qui était amateur, n'en apprécia que mieux la statue pour la voir sans manteau, et l'envoya à Rome. C'était une des trois plus belles de l'antiquité; les deux autres étaient, comme on sait, la Vénus Callipyge et l'Apollon.

Du temps de Mirabella, auteur sicilien qui écrivait vers le commencement du xvii^e siècle, il restait encore debout sept colonnes de ce temple; elles étaient d'une seule pièce et avaient vingt-cinq palmes de hauteur.

En face de ces colonnes à peu près, on passe sous un pont d'une seule arche, jeté sur l'Anapus, et, cent pas après, on se trouve à la jonction du fleuve et de la rivière. Par galanterie nous laissâmes le fleuve à notre droite, et nous continuâmes notre route sur la rivière Cyané.

Rien de plus charmant, au reste, que les mille tours et détours de cette gracieuse rivière, entre ses deux bords tout chargés de papyrus, ce roi des roseaux. Ce sont tantôt de délicieux petits lacs dont on voit le fond, tantôt un courant resserré et rapide, qui se plaint comme si la voix de la nymphe

elle-même racontait encore à Ovide sa triste métamorphose ; tantôt de petites îles habitées par des milliers d'oiseaux aquatiques , qui s'envolaient à notre approche ou bien plongeaient dans les roseaux , où nous pouvions suivre leur fuite par le mouvement qu'ils imprimaient à cette forêt de joncs flexibles et mouvants. Nous remontâmes ainsi pendant une heure à peu près , puis nous arrivâmes à la source de la fontaine , grand bassin d'une centaine de pieds de tour. C'est là que Pluton frappa la terre de son trident et disparut dans l'enfer. Aussi prétend-on que cette source est un abîme dont on n'a jamais pu trouver le fond. Les gens du pays l'appellent Lapisma. C'est autour de cette source que les Carthaginois avaient établi leur camp.

En revenant , le comte Gargallo ordonna à nos mariniers de s'arrêter un instant dans un délicieux réduit ombragé de tous côtés par d'énormes touffes de papyrus , qui , au moindre vent , balancent avec grâce leurs têtes chevelues. C'est là que la tradition veut que se soit passée la scène des sœurs Callipyges.

Les sœurs Callipyges étaient , comme on le sait , Syracusaines. C'étaient non-seulement les deux plus riches héritières de la ville , mais encore les deux plus belles personnes qui se pussent voir de Mégare au cap Pachinum. Parmi les dons que la nature libérale s'était plu à leur prodiguer , était cette richesse de formes dont elles tiraient leur nom. Or , un jour que les deux sœurs baignaient ensemble , à l'endroit même où nous étions , elles se prirent de dispute , chacune d'elles prétendant l'emporter en beauté sur l'autre. Le procès était difficile à juger par les intéressées elles-mêmes , aussi appelèrent-elles un berger qui faisait paître ses troupeaux dans les environs. Le berger ne se fit pas faire signe deux fois ; il accourut , et les deux sœurs , sortant de l'eau , et , se montrant à lui dans toute leur éblouissante nudité , le firent juge de la question. Le nouveau Paris regarda longtemps indécis , portant ses yeux ardents de l'une à l'autre ; enfin il se prononça pour l'ainée. Enchantée du jugement , celle-ci lui offrit sa main et son cœur , que le berger , comme on le comprend bien , accepta avec reconnaissance. Quant à la plus jeune , elle fit la même offre au frère cadet du juge , qui , arrivé au moment où il venait de prononcer

son jugement, avait déclaré s'inscrire en faux contre lui. Les quatre jeunes gens élevèrent alors un temple à la Beauté; et comme chacun d'eux continuait de soutenir son opinion, les deux rivales se décidèrent à en appeler à la postérité: elles firent faire par les deux meilleurs statuaires de l'époque les deux Vénus qui portant encore leur nom, et dont l'une est à Naples et l'autre à Syracuse. Deux mille trois cents ans sont écoulés depuis cette époque, et la postérité indécise n'a point encore porté son jugement: *Adhuc sub judice lis est*, comme dit Horace.

Heureux temps, où les bergers épousaient des princesses! — Et quelles princesses, encore!

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite à un prochain numéro.*)

DE

TOLÈDE A GRENADE.



Il nous fallait repasser par Madrid pour prendre la diligence de Grenade. Nous aurions pu l'aller attendre à Aranjuez, mais nous courions le risque de la trouver pleine, et nous nous décidâmes pour le premier parti.

Notre guide avait eu la précaution de faire partir la veille au soir une mule qui devait nous attendre à mi-chemin pour relayer la bête attelée à notre calessine, car il est douteux que, sans cette précaution, nous eussions pu faire le trajet de Tolède à Madrid en une journée, vu l'insupportable chaleur de cette route poussiéreuse et sans ombre, à travers d'interminables champs de blé.

Nous arrivâmes vers une heure à Illescas à moitié cuits, pour ne pas dire tout à fait, et sans autre incident. Il nous tardait d'en avoir fini avec ce chemin qui n'avait rien de nouveau pour nous, sinon que nous le parcourions en sens inverse.

Mon compagnon préféra dormir, et moi, déjà plus familiarisé avec la cuisine espagnole, je me mis à disputer mon dîner à d'innombrables essaims de mouches. La fille de l'hôtesse, gentille enfant de douze ou treize ans, aux yeux arabes, se tenait debout auprès de moi, un éventail d'une main, et un petit balai de l'autre, tâchant d'écarter les insectes importuns,

qui revenaient à la charge plus furieux et plus bourdonnants que jamais dès qu'elle ralentissait ou cessait son mouvement. Avec ce secours, je parvins à me fourrer dans la bouche quelques morceaux assez exempts de mouches ; et quand mon appétit fut un peu apaisé, j'entamai avec ma chasseuse d'insectes un dialogue que mon ignorance de la langue espagnole bornait nécessairement beaucoup. Cependant, avec l'aide de mon dictionnaire diamant, je parvins à soutenir une conversation fort passable pour un étranger. La petite me dit qu'elle savait écrire et lire toutes sortes d'écritures moulées et même du latin, et qu'en outre elle jouait passablement du *pandero*, talent dont je l'engageai à me donner un échantillon, ce qu'elle fit de fort bonne grâce au détriment du sommeil de mon camarade, que le bruissement des plaques de cuivre et le ronflement sourd de la peau d'âne effleurée par le pouce de la petite musicienne finirent par réveiller.

La mule fraîche était attelée. Il fallait se remettre en route, et réellement on a besoin d'un grand courage moral pour quitter, par trente degrés de chaleur, une *posada* où l'on a pour perspective plusieurs rangs de jarres et d'*alcarrazas*, couverts d'une transpiration perlée. Boire de l'eau est une volupté que je n'ai connue qu'en Espagne ; il est vrai qu'elle y est légère, limpide et d'un goût exquis. La défense de boire du vin faite aux mahométans est la prescription la plus facile à suivre sous de tels climats.

Grâce aux discours éloquents que notre *calessero* ne cessa de tenir à sa mule et aux petites pierres qu'il lui jetait aux oreilles avec beaucoup de dextérité, nous allions assez bon train. Il l'appelait, dans les circonstances difficiles, *vieja*, *revieja* (vieille, deux fois vieille), injure particulièrement sensible aux mules, soit parce qu'elle est toujours accompagnée d'un coup de manche de fouet sur l'échine, soit parce qu'elle est fort humiliante en elle-même. Cette épithète, appliquée plusieurs fois avec beaucoup d'à-propos, nous fit arriver aux portes de Madrid à cinq heures du soir.

Nous connaissions déjà Madrid, et nous n'y vîmes rien de nouveau que la procession de la Fête-Dieu, qui a beaucoup perdu de son ancienne splendeur par la suppression des cou-

vents et des confréries religieuses. Cependant la cérémonie ne manque pas de solennité. Le passage de la procession est poudré de sable fin, et des *tendidos* de toile à voile, allant d'une maison à l'autre, entretiennent l'ombre et la fraîcheur dans les rues; les balcons sont pavoisés, et garnis de jolies femmes en grande toilette; c'est le coup d'œil le plus charmant qu'on puisse imaginer. Le manège perpétuel des éventails qui s'ouvrent, se ferment, palpitent et battent de l'aile comme des papillons qui cherchent à se poser, les mouvements de coude des femmes se groupant dans leur mantille et corrigeant l'inflexion d'un pli disgracieux, les œillades lancées d'une croisée à l'autre aux gens de connaissance, le joli signe de tête et le geste gracieux qui accompagnent l'*agur* dont les *senoras* répondent aux cavaliers qui les saluent, la foule pittoresque entremêlée de *Gallegos*, de *Pasiegas*, de Valençais, de *Manolas* et de vendeurs d'eau, tout cela forme un spectacle d'une animation et d'une gaieté charmantes. Les *Ninos de la Cuna* (Enfants Trouvés), vêtus de leur uniforme bleu, marchent en tête de la procession. Dans cette longue file d'enfants, nous en vîmes bien peu qui eussent une jolie figure, et l'hymen lui-même, dans toute son insouciance conjugale, aurait eu de la peine à faire plus laid que ces enfants de l'amour. Puis viennent les bannières des paroisses, le clergé, les châsses d'argent, et, sous un dais de drap d'or, le *corpus Dei* dans un soleil de diamants d'un éclat insoutenable.

La dévotion proverbiale des Espagnols me parut très-refroidie, et sous ce rapport l'on eût pu se croire à Paris au temps où ne pas s'agenouiller devant le saint Sacrement était une opposition de bon goût. C'est tout au plus si, à l'approche du dais, les hommes touchaient le bord de leur chapeau. L'Espagne catholique n'existe plus. La péninsule en est aux idées voltairiennes et libérales sur la *féodalité*, l'*inquisition* et le *fanatisme*. Démolir des couvents lui paraît être le comble de la civilisation.

Un soir, étant près de l'hôtel de la poste, au coin de la rue de Carretas, je vis la foule s'écarter avec précipitation, et s'approcher par la *Calle-Mayor* une pléiade de lumières scintillantes: c'était le saint Sacrement, qui se rendait dans son carrosse au chevet de quelque moribond, car à Madrid le bon Dieu ne

va pas encore à pied. Cette fuite avait pour but d'éviter de se mettre à genoux.

Puisque nous sommes en train de parler de cérémonies religieuses, disons qu'en Espagne la croix du drap des morts n'est pas blanche, comme en France, mais d'un jaune soufre, tout aussi lugubre. On ne se sert pas pour les emporter d'un corbillard, mais d'une bière à bras.

Madrid nous était insupportable, et les deux jours qu'il nous fallut y rester nous parurent deux siècles pour le moins. Nous ne rêvions qu'orangers, citronniers, cachuchas, castagnettes, basquines et costumes pittoresques, car tout le monde nous faisait des récits merveilleux de l'Andalousie avec cette emphase un peu fanfaronne dont les Espagnols ne se déshabitueront jamais, pas plus que les Gascons de France.

Le moment tant souhaité arriva enfin, car tout arrive, même le jour qu'on désire, et nous partîmes dans une diligence très-comfortable, attelée d'un troupeau de mules rasées, luisantes et vigoureuses, qui allaient grand train. Cette diligence était tapissée de nankin, et garnie de stores et de jalousies vertes. Elle nous parut le suprême de l'élégance après les abominables galères, calessines et carrosses où nous avons été secoués jusqu'alors; et réellement elle eût été fort commode sans cette température de four à plâtre qui nous calcinait, malgré nos éventails toujours en mouvement et l'extrême légèreté de nos habits. Aussi c'était dans notre étuve roulante une litanie perpétuelle de : *Ay! que calor! j'étouffe! je fonds!* et autres exclamations assorties. Cependant nous prenions notre mal en patience, et nous laissions sans trop maugréer couler notre sueur en cascade le long de notre nez et de nos tempes, car, au bout de nos fatigues, nous avions en perspective Grenade et l'Alhambra, le rêve de tout poète; Grenade, dont le nom seul fait éclater en formules admiratives et danser sur un pied le bourgeois le plus épais, le plus électeur et le plus caporal de la garde civique.

Les environs de Madrid sont tristes, nus et brûlés, quoique moins pierreux de ce côté qu'en venant par Guadarrama; les terrains, plutôt tourmentés qu'accidentés, s'enveloppent et se succèdent uniformément, sans autre particularité que des villages poussiéreux et crayeux jetés çà et là dans l'aridité géné-

rale, et qu'on ne remarquerait pas si la tour carrée de leur église n'attirait l'attention. Les flèches aiguës sont rares en Espagne, et la tour à quatre pans est la forme la plus ordinaire des clochers. A l'embranchement des chemins, des croix suspectes ouvrent leurs bras sinistres; de temps en temps passent des chars à bœufs avec le bouvier endormi sous son manteau, des paysans à cheval, la mine farouche et la carabine à l'arçon de la selle.

Le ciel, au milieu du jour, est couleur de plomb en fusion; la terre d'un gris poudroyant micacé de lumière qui s'azure à peine dans le plus extrême lointain. Pas un seul bouquet d'arbres, pas un arbuste, pas une goutte d'eau dans le lit des torrents desséchés; rien qui repose l'œil et rafraîchisse l'imagination. Pour trouver un peu d'abri contre les rayons dévorants du soleil, il faut suivre l'étroite ligne d'ombre bleue et rare que projettent les murailles. Il est vrai de dire que l'on était en plein mois de juillet, ce qui n'est pas précisément l'époque pour voyager fraîchement en Espagne; mais nous sommes d'avis qu'il faut visiter les pays dans leur saison violente : l'Espagne en été, la Russie en hiver.

Jusqu'à la résidence royale (*sitio real*) d'Aranjuez, nous ne rencontrâmes rien qui mérite mention particulière. Aranjuez est un château de briques à coins de pierre, d'un effet blanc et rouge, avec de grands toits d'ardoises, des pavillons et des girouettes, qui rappellent le genre de construction en usage sous Henri IV et Louis XIII, le palais de Fontainebleau ou les maisons de la Place-Royale de Paris. Le Tage, que l'on traverse sur un pont suspendu, y entretient une fraîcheur de végétation qui fait l'admiration des Espagnols et permet aux arbres du nord de s'y développer vigoureusement. On voit à Aranjuez des ormes, des frênes, des bouleaux, des trembles, curieux là-bas comme le seraient ici des figuiers d'Inde, des aloès et des palmiers.

L'on nous fit remarquer une galerie construite exprès, par laquelle Godoy, le fameux prince de la Paix, se rendait de son hôtel au château. En sortant du village, l'on aperçoit à gauche la place des Taureaux, qui est d'un aspect assez monumental.

Pendant le temps qu'on changeait de mules, nous courûmes au marché faire provision d'oranges et prendre des glaces, ou

plutôt de la purée de neige au limon , à une de ces boutiques de *refrescos* en plein vent aussi communes en Espagne que les cabarets en France. Au lieu de boire des *canons* de vin bleu ou de petits verres d'eau-de-vie, les paysans et les vendeuses d'herbes du marché prennent une *bebida helada* , qui ne leur coûte pas plus cher et du moins ne leur trouble pas la cervelle et ne les abrutit pas. L'absence d'ivrognerie rend les gens du peuple bien supérieurs aux classes correspondantes dans nos pays prétendus civilisés.

Le nom d'Aranjuez, qui est formé de ces deux mots *ara Jovis*, indique assez que cette résidence s'élève sur l'emplacement d'un ancien temple de Jupiter. Nous n'eûmes pas le temps d'en visiter l'intérieur, et nous le regrettâmes peu , car tous les palais se ressemblent. Il en est de même des courtisans ; l'originalité ne se trouve que dans le peuple, et la canaille semble avoir conservé le privilège de la poésie.

D'Aranjuez à Ocana , les sites, sans être remarquables , sont cependant plus pittoresques. Des collines d'un beau mouvement, bien frappées par la lumière , accidentent les côtés de la route , quand le tourbillon de poussière où la diligence galope , enfermée comme un dieu dans son nuage , se dissipe , emporté par quelque haleine favorable , et vous permet de les apercevoir. Le chemin, quoique mal entretenu, est assez beau , grâce à ce merveilleux climat, où il ne pleut presque jamais, et à la rareté des voitures , presque tous les transports se faisant à dos de bêtes.

Nous devons souper et coucher à Ocana pour attendre le *correo real* et profiter de son escorte en nous joignant à lui, car nous allions bientôt entrer dans la Manche , infestée alors par les bandes de Palillos, Polichinelle et autres honnêtes gens de rencontre désagréable. Nous arrêtâmes à une hôtellerie de bonne apparence, avec un *patio* à colonnes recouvert d'un superbe *tendido*, dont la toile, doublée ou simple, formait des dessins et des symétries par le plus ou moins de transparence. Le nom du fabricant et son adresse à Barcelone y étaient écrits de la sorte fort lisiblement. Des myrtes, des grenadiers et des jasmins, plantés dans des pots d'une argile rouge, égayaient et parfumaient cette cour intérieure, éclairée d'un demi-jour tamisé et plein de mystère. Le *patio* est une invention charmante ;

on y jouit de plus de fraîcheur et d'espace que dans sa chambre ; on peut s'y promener , y lire , être seul ou avec les autres. C'est un terrain neutre où l'on se rencontre , où , sans passer par l'ennui des visites formelles et des présentations , l'on finit par se connaître et par se lier ; et lorsque , comme à Grenade ou à Séville , l'on peut y joindre l'agrément d'un jet d'eau ou d'une fontaine , je ne connais rien de plus délicieux , surtout dans une contrée où le thermomètre se maintient à des hauteurs séné-gambiennes.

En attendant la nourriture , nous allâmes faire la sieste ; c'est une habitude qu'il faut prendre absolument en Espagne , car la chaleur , de deux heures à cinq heures , est quelque chose dont un Parisien ne peut pas se faire une idée. Le pavé brûle , les marteaux de fer des portes rougissent , une averse de feu semble pleuvoir du ciel , le blé éclate dans l'épi , la terre se fend comme l'émail d'un poêle trop chauffé , les cigales font grincer leur corselet avec plus de vivacité que jamais , et le peu d'air qui vous arrive semble soufflé par la bouche de bronze d'un calorifère ; les boutiques se ferment , et pour tout l'or du monde vous ne décideriez pas un marchand à vous vendre quelque chose. Il n'y a dans les rues que les chiens et les Français , suivant le dicton vulgaire , fort peu gracieux pour nous. Les guides , quand même vous leur donneriez des cigares de la Havane ou une entrée pour la course de taureaux , deux choses éminemment séduisantes pour un domestique de place espagnol , refusent de vous conduire devant le moindre monument. Le seul parti qui vous reste à prendre , c'est de dormir comme les autres , et l'on s'y résigne bien vite ; car que faire tout seul d'éveillé au milieu d'une nation endormie ?

Nos chambres , blanchies au lait de chaux , étaient d'une propreté parfaite. Les insectes dont l'on nous avait fait de si fourmillantes descriptions ne se produisaient pas encore , et notre sommeil ne fut troublé par aucun cauchemar à mille pattes.

A cinq heures du soir , nous nous levâmes pour aller faire un tour en attendant le souper. Ocaña n'est pas riche en monuments , et son plus grand titre à la célébrité , c'est l'attaque désespérée , par les troupes espagnoles , d'une redoute française pendant la guerre de l'invasion. La redoute fut prise , mais presque tout le bataillon espagnol resta sur le carreau. On en-

terra ces héros chacun à la place où il était tombé. Les rangs avaient été si bien gardés, malgré un déluge de mitraille, qu'on peut les reconnaître encore à la symétrie des fosses. Diamante a fait une pièce intitulée *l'Hercule d'Ocana*, composée sans doute pour quelque athlète d'une force prodigieuse, comme le Goliath du Cirque Olympique. Notre passage à Ocana nous en rappela le souvenir.

L'on achevait la moisson à une époque où le blé chez nous commence à peine à jaunir, et l'on portait les gerbes sur de grandes aires de terre battue, espèce de manège où des chevaux et des mules égrainent les épis sous les trépignements de leurs sabots. Les bêtes sont attelées à une manière de traîneau sur lequel se tient debout, dans une pose d'une grâce hardie et fière, l'homme chargé de diriger l'opération. Il faut beaucoup d'aplomb et de sûreté pour se maintenir sur cette frêle machine, emportée par trois ou quatre chevaux fouettés à tour de bras. Un peintre de l'école de Léopold Robert tirerait grand parti de ces scènes d'une simplicité biblique et primitive. Ici les belles têtes hasanées, les yeux étincelants, les figures de madone, les costumes pleins de caractère, la lumière blonde, l'azur et le soleil, ne lui manqueraient non plus qu'en Italie.

Le ciel était, ce soir-là, d'un bleu laiteux teinté de rose; les champs, autant que l'œil pouvait s'étendre, offraient aux regards une immense nappe d'or pâle, où apparaissaient çà et là, comme des îlots dans un océan de lumière, des chars trainés par des bœufs qui disparaissaient presque sous les gerbes. La chimère d'un tableau sans ombre, tant poursuivie par les Chinois, était réalisée. Tout était rayon et clarté; la teinte la plus foncée ne dépassait pas le gris de perle.

On nous servit enfin un souper passable, ou du moins que l'appétit nous fit trouver tel, dans une salle basse ornée de petits tableaux sur verre d'un rococo vénitien assez bizarre. Après souper, médiocres fumeurs, mon compagnon Eugène et moi, et ne pouvant prendre à la conversation qu'une part fort succincte à cause de l'obligation de faire passer tout ce que nous avions à dire par les deux ou trois cents mots que nous savions, nous remontâmes dans nos chambres, assez attristés par différentes histoires de voleurs que nous avions entendu raconter à

table, et qui, à demi comprises, ne nous en paraissaient que plus terribles.

Il nous fallut attendre jusqu'à deux heures de l'après-midi l'arrivée du *correo real*, car il n'eût pas été prudent de se mettre en route sans lui. Nous avions en outre une escorte spéciale de quatre cavaliers armés d'espingoles, de pistolets et de grands sabres. C'étaient des hommes de haute taille, à figures caractéristiques, encadrées d'énormes favoris noirs, avec des chapeaux pointus, de larges ceintures rouges, des culottes de velours et des guêtres de cuir, ayant bien plus l'air de voleurs que de gendarmes, et qu'il était fort ingénieux d'emmener avec soi, de peur de les rencontrer.

Vingt soldats entassés dans une galère suivaient le *correo real*. Une galère est une charrette non suspendue à deux ou quatre roues; un filet de sparterie tient lieu de fond de planches. Cette description succincte vous fera juger de la position de ces malheureux, obligés de se tenir debout et de s'accrocher des mains aux ridelles pour ne pas tomber les uns sur les autres. Ajoutez à cela une vitesse de quatre lieues à l'heure, une chaleur étouffante, un soleil perpendiculaire, et vous conviendrez qu'il fallait un fonds de bonne humeur héroïque pour trouver la situation plaisante. Et pourtant ces pauvres soldats, à peine couverts de lambeaux d'uniforme, le ventre creux, n'ayant à boire que l'eau échauffée de leur gourde, secoués comme des rats dans une souricière, ne firent que rire à gorge déployée et chanter tout le long de la route. La sobriété et la patience des Espagnols à supporter la fatigue est quelque chose qui tient du prodige. Ils sont restés Arabes sur ce point. L'on ne saurait pousser plus loin l'oubli de la vie matérielle. Mais ces soldats, qui manquaient de pain et de souliers, avaient une guitare.

Toute cette partie du royaume de Tolède que nous traversons est d'une aridité effroyable, et se ressent des approches de la Manche, patrie de don Quichotte, la province d'Espagne la plus désolée et la plus stérile.

Nous eûmes bientôt dépassé la Guardia, petit bourg insignifiant et de l'aspect le plus misérable. A Tembleque nous achetâmes, à l'intention des jolies jambes de Paris, quelques douzaines de jarretières cerise, orange, bleu-de-ciel, enjolivées de

fil d'or ou d'argent, avec des devises en lettres tramées à faire honte aux plus galants mirlitons de Saint-Cloud. Tembleque a la réputation pour les jarretières, comme Châtellerault en France pour les canifs.

Pendant que nous marchandions nos jarretières, nous entendimes à côté de nous un grognement rauque, enroué et menaçant, comme celui d'un chien en fureur; nous nous retournâmes brusquement non sans quelque appréhension, ne sachant pas comment on parle aux dogues espagnols, et nous vîmes que ce hurlement était produit non par une bête, mais par un homme.

Jamais le cauchemar, posant son genou sur la poitrine d'un malade en délire, n'a produit un monstre plus abominable. Quasimodo est un Phœbus à côté de cela. Un front carré, des yeux caves étincelant d'un éclat sauvage, un nez si aplati que les trous des narines en marquaient seuls la place, une mâchoire inférieure plus avancée de deux pouces que la supérieure, voilà en deux mots le portrait de cet épouvantail, dont le profil formait une ligne concave comme ces croissants où l'on dessine la figure de la lune dans l'almanach de Liège. L'industrie de ce misérable était de n'avoir pas de nez et de contrefaire le chien, ce dont il s'acquittait à merveille, car il était plus camard que la mort elle-même, et faisait plus de train à lui seul que tous les pensionnaires de la barrière du Combat à l'heure du déjeuner.

Puerto Lapiche consiste en quelques mesures plus qu'à demi-ruinées, accroupies et juchées sur le penchant d'un coteau lézardé, éraillé, friable à force de sécheresse, et qui s'éboule en déchirures bizarres. C'est le comble de l'aridité et de la désolation. Tout est couleur de liège et de pierre ponce. Le feu du ciel semble avoir passé par là; une poussière grise, fine comme du grès pilé, enfarine encore le tableau. Cette misère est d'autant plus navrante, que l'éclat d'un ciel implacable en fait ressortir toutes les pauvretés. La mélancolie nuageuse du Nord n'est rien à côté de la lumineuse tristesse des pays chauds.

En voyant d'aussi misérables cahutes, l'on se prend de pitié pour les voleurs obligés de vivre de maraude dans un pays où l'on ne trouverait pas de quoi faire un œuf à la coque à dix lieues à la ronde. La ressource des diligences et des convois de galè-

res est réellement insuffisante, et ces pauvres brigands qui croisent dans la Manche doivent se contenter souvent pour leur souper d'une poignée de ces glands doux qui faisaient les délices de Sancho Panza. Que prendre à des gens qui n'ont ni sou ni poche, qui habitent des maisons meublées des quatre murs, et ne possèdent pour tout ustensile qu'un poëlon et qu'une cruche? Piller de semblables villages me paraît une des fantaisies les plus lugubres qui puissent passer par la tête de voleurs sans ouvrage.

Un peu après Puerto Lapiche, l'on entre dans la Manche, où nous aperçûmes sur la droite deux ou trois moulins à vent qui ont la prétention d'avoir soutenu victorieusement le choc de la lance de don Quichotte, et qui, pour le quart d'heure, tournaient nonchalamment leurs flasques ailes sous l'haleine d'un vent poussif. La *venta*, où nous nous arrêtâmes pour vider deux ou trois jarres d'eau fraîche, se glorifie aussi d'avoir hébergé l'immortel héros de Cervantès.

Nous ne fatiguerons pas nos lecteurs de la description de cette route monotone à travers un pays plat, pierreux et poussiéreux, pommelé de loin en loin d'oliviers au feuillage d'un vert glauque et malade, où l'on ne rencontre que des paysans haves, fauves, momifiés, avec des chapeaux roussis, des culottes courtes et des guêtres de gros drap noirâtre, portant sur l'épaule des vestes en guenilles et poussant devant eux quelque âne galeux au poil blanc de vieillesse, aux oreilles énervées, à la mine piteuse; où l'on ne voit à l'entrée des villages que des enfants demi-nus, bruns comme des mulâtres, qui vous regardent passer d'une mine étonnée et farouche.

Nous arrivâmes à Manzanarès au milieu de la nuit, mourant de faim. Le courrier, qui nous précédait, usant de son droit de premier occupant et de ses intelligences dans l'hôtellerie, avait épuisé toutes les provisions, consistant, il est vrai, en trois ou quatre œufs et un morceau de jambon. Nous poussâmes les cris les plus aigus et les plus attendrissants, déclarant que nous mettrions le feu à la maison pour faire rôtir l'hôtesse elle-même à défaut d'autre nourriture. Cette énergie nous valut vers deux heures du matin un souper pour lequel on avait dû réveiller la moitié du bourg. Nous avons un quartier de cabri, des œufs aux tomates, du jambon et du fromage de chèvre, avec un

assez passable petit vin blanc. Nous dinâmes tous ensemble dans la cour, à la lueur de trois ou quatre lampes de cuivre jaune assez semblables aux lampes antiques funèbres, dont l'air de la nuit faisait vaciller la flamme en ombres et en lumières bizarres qui nous donnaient l'air de lamies et de goules déchirant des morceaux d'enfant déterrés. Pour que le repas eût l'air tout à fait magique, une grande fille aveugle s'approcha de la table, guidée par le bruit, et se mit à chanter des couplets sur un air plaintif et monotone, comme une vague incantation sibylline. Apprenant que nous étions étrangers, elle improvisa en notre honneur des stances élogieuses, que nous récompensâmes par quelques réaux.

Avant de remonter en voiture, nous allâmes faire un tour par le village et nous promener, un peu à tâtons il est vrai, mais cela valait toujours mieux que de rester dans la cour de l'auberge.

Nous parvînmes à la place du marché, non sans avoir posé dans l'ombre le pied sur quelque dormeur à la belle étoile. L'été l'on couche généralement dans la rue, les uns sur leur manteau, les autres sur une couverture de mule; ceux-ci sur un sac rempli de paille hachée (ce sont les sybarites), ceux-là tout uniment sur le sein nu de la mère Cybèle avec un grès pour oreiller.

Les paysans venus dans la nuit dormaient pêle-mêle au milieu de légumes bizarres et de denrées sauvages, entre les jambes de leurs ânes et de leurs mulets, en attendant le jour qui ne devait pas tarder à paraître.

Un faible rayon de lune éclairait vaguement dans l'obscurité une espèce d'édifice crénelé antique, où l'on reconnaissait, à la blancheur du plâtre, des travaux de défense faits pendant la dernière guerre civile, et que les années n'avaient pas encore eu le temps d'harmoniser. En voyageur consciencieux, voilà tout ce que nous pouvons dire de Manzanarès.

L'on remonta en voiture; le sommeil nous prit, et quand nous rouvrîmes les yeux nous étions aux environs de Val-de-Penas, bourg renommé pour son vin : la terre et les collines, constellées de pierres, étaient d'un ton rouge d'une crudité singulière, et l'on commençait à distinguer à l'horizon des bandes

de montagnes dentelées comme des scies, et d'une découpe fort nette malgré leur grand éloignement.

Val-de-Penas n'a rien que de fort ordinaire, et il doit toute sa réputation à ses vignobles. Son nom de vallée de pierres est parfaitement justifié. L'on s'y arrêta pour déjeuner, et, par une inspiration du ciel, j'eus l'idée de prendre d'abord mon chocolat et ensuite celui destiné à mon camarade qui ne s'était pas réveillé, et, prévoyant des famines futures, j'enfonçai dans mes tasses autant de *bunuelos* (espèce de petits beignets) qu'il en put tenir, de manière à former une espèce de soupe assez substantielle, car je n'étais pas encore arrivé à la sobriété de chameau où je parvins plus tard après de longs exercices d'abstinence dignes d'un anachorète des premiers temps. Je n'étais pas encore acclimaté, et j'avais apporté de France un appétit invraisemblable, qui inspirait un étonnement respectueux aux naturels du pays.

Au bout de quelques minutes, l'on repartit en toute hâte, car il fallait suivre le *correo real* de près, pour ne pas perdre le bénéfice de son escorte. En me penchant hors de la voiture pour jeter un dernier coup d'œil sur Val-de-Penas, je laissai tomber ma casquette sur le chemin; un *muchacho* de douze ou quinze ans s'en aperçut, et, pour avoir quelques quartos en récompense, la ramassa et se mit à courir après la diligence qui était déjà fort éloignée; il la rattrapa cependant quoiqu'il allât nu pieds et sur un chemin pavé de pierres aiguës et tranchantes. Je lui lançai une poignée de sous qui le rendirent, à coup sûr, le plus opulent polisson de toute la contrée. Je ne rapporte cette circonstance insignifiante que parce qu'elle est caractéristique de la légèreté des Espagnols, les premiers marcheurs du monde et les coureurs les plus agiles que l'on puisse voir. Nous avons déjà eu occasion de parler de ces postillons à pied que l'on nomme *zagal*, et qui suivent des voitures lancées au galop pendant des lieues entières sans paraître éprouver de fatigue, et sans entrer seulement en transpiration.

A Santa-Crux, l'on nous offrit à vendre toutes sortes de petits couteaux et de *navajas*; Santa-Crux et Albaceyte sont renommés pour cette coutellerie de fantaisie. Ces *navajas*, d'un goût arabe et barbare très-caractéristique, ont des manches de cuivre découpé dont les jours laissent voir des paillons rouges,

verts ou bleus; des niellures grossières, mais enlevées vivement, enjolivent la lame faite en forme de poisson et toujours très-aiguë; la plupart portent des devises comme celles-ci : *Soy de un solo* (je n'appartiens qu'à un seul), ou *cuando esta vivora pica, no hay remedio en la botica* (quand cette vipère pique, il n'y a pas de remède à la pharmacie). Quelquefois la lame est rayée de trois lignes parallèles dont le creux est peint en rouge, ce qui lui donne une apparence tout à fait formidable. La dimension de ces *navajas* varie depuis trois pouces jusqu'à trois pieds; quelques *majos* (paysans du bel air) en ont qui, ouvertes, sont aussi longues qu'un sabre; un ressort articulé ou un anneau qu'on tourne assure et maintient le fer. La *navaja* est l'arme favorite des Espagnols, surtout des gens du peuple; ils la manient avec une dextérité incroyable et se font un bouclier de leur cape roulée autour de leur bras gauche. C'est un art qui a ses principes comme l'escrime, et les maîtres de couteau sont aussi nombreux en Andalousie que les maîtres d'armes à Paris. Chaque joueur de couteau a ses bottes secrètes et ses coups particuliers; les adeptes, dit-on, à la vue de la blessure, reconnaissent *l'artiste* qui a fait l'ouvrage, comme nous reconnaissons un peintre à sa touche.

Les ondulations du terrain commençaient à devenir plus fortes et plus fréquentes, nous ne faisons que monter et descendre. Nous approchions de la Sierra-Morena, qui forme la limite du royaume d'Andalousie. Derrière cette ligne de montagnes violettes se cachait le paradis de nos rêves. Déjà les pierres se changeaient en rochers, les collines en groupes étagés, des chardons de six à sept pieds de haut se hérissaient sur les bords de la route comme des hallebardes de soldats invisibles. Quoique j'aie la prétention de n'être point un âne, j'aime beaucoup les chardons (goût qui, du reste, m'est commun avec les papillons), et ceux-ci me surprirent : c'est une plante superbe et dont on peut tirer de charmants motifs d'ornementation. L'architecture gothique n'a pas d'arabesque ni de rinceaux plus nettement découpés et d'une ciselure plus fine. De temps à autre nous apercevions, dans les champs voisins, de grandes plaques jaunâtres, comme si l'on eût vidé là des sacs de paille hachée; cependant cette paille, quand nous passions auprès, se soulevait en tourbillonnant et s'envolait avec bruit : c'étaient des bancs de sau-

terelles qui se reposaient ; il devait y en avoir des millions : ceci sentait fort son Égypte.

C'est à peu près vers cet endroit que j'ai , pour la première fois de ma vie , véritablement souffert de la faim : Ugolin dans sa tour n'était pas plus affamé que moi , et je n'avais pas , comme lui , quatre fils à manger. Le lecteur , qui m'a vu à Val-de-Penas m'ingurgiter deux tasses de chocolat , s'étonne peut-être de cette famine prématurée , mais les tasses espagnoles sont grandes comme un dé à coudre et contiennent tout au plus deux ou trois cuillerées. Ma tristesse fut surtout augmentée à la *venta* où nous laissâmes notre escorte , en voyant blondir , sous un rayon de soleil qui descendait par la cheminée , une magnifique omelette destinée au dîner de la troupe ; je rôdai autour comme un loup dévorant , mais elle était trop bien gardée pour pouvoir être enlevée. Heureusement , une dame de Grenade , qui était dans la diligence avec nous , prit pitié de mon martyr et me donna quelques tranches de jambon de la Manche cuit au sucre , et un morceau de pain qu'elle tenait en réserve dans une des poches de la voiture ; que ce jambon lui soit rendu au centuple dans l'autre monde !

Non loin de cette *venta* , sur la droite de la route , se dressaient des piliers où étaient exposées trois ou quatre têtes de malfaiteurs : spectacle toujours rassurant et qui prouve que l'on est en pays civilisé.

La route s'élevait en faisant de nombreux zigzags. Nous allions passer le *Puerto de los Perros* : c'est une gorge étroite , une brèche faite dans le mur de la montagne et qui laisse tout juste la place d'un torrent et de la route qui le cotoie. Le *Puerto de los Perros* (passage des Chiens) est ainsi nommé parce que c'est par-là que les Maures vaincus sortirent de l'Andalousie , emportant avec eux le bonheur et la civilisation de l'Espagne. L'Espagne , qui touche à l'Afrique comme la Grèce à l'Asie , n'est pas faite pour les mœurs européennes. Le génie de l'Orient y perce sous toutes les formes , et il est fâcheux peut-être qu'elle ne soit pas restée moresque et mahométane.

On ne saurait rien imaginer de plus pittoresque et de plus grandiose que cette porte de l'Andalousie. La gorge est taillée dans d'immenses roches de marbre rouge dont les assises gigantesques se superposent avec une sorte de régularité archi-

tecurale ; ces blocs énormes aux larges fissures transversales , veines de marbre de la montagne , sorte d'écorché terrestre où l'on peut étudier à nu l'anatomie du globe , ont des proportions qui réduisent à l'état microscopique les plus vastes granits égyptiens. Dans les interstices se cramponnent des chênes verts , des liéges énormes , qui ne semblent pas plus grands que des touffes d'herbe à un mur ordinaire. En gagnant le fond de la gorge , la végétation va s'épaississant et forme un fourré impénétrable à travers lequel on voit par places luire l'eau diamantée du torrent. L'escarpement est si abrupt du côté de la route , que l'on a jugé prudent de la garnir d'un parapet , sans quoi la voiture , toujours lancée au galop , si difficile à diriger à cause de la fréquence des coudes , pourrait très-bien faire un saut périlleux de cinq à six cents pieds pour le moins.

C'est dans la Sierra-Morena que le chevalier de la Triste Figure , à l'imitation d'Amadis sur la roche Pauvre , accomplit cette célèbre pénitence qui consistait à faire des culbutes en chemise sur les roches les plus aiguës , et que Sancho Panza , l'homme positif , la raison vulgaire à côté de la noble folie , trouva la valise de Cardenio si bien garnie de ducats et de chemises fines ! On ne peut faire un pas en Espagne sans trouver le souvenir de don Quichotte , tant l'ouvrage de Cervantès est profondément national , et tant ses deux figures résument en elles seules tout le caractère espagnol : l'exaltation chevaleresque , l'esprit aventureux joint à un grand bon sens pratique et à une sorte de bonhomie joviale pleine de finesse et de causticité.

A Venta de Cardona , où l'on changea de mules , je vis couché dans son berceau un joli petit enfant d'une blancheur éblouissante , et qui ressemblait à un Jésus de cire dans sa crèche. Les Espagnols , lorsqu'ils ne sont pas encore halés par le soleil , sont en général d'une blancheur extrême.

La Sierra-Morena franchie , l'aspect du pays change totalement ; c'est comme si l'on passait tout à coup de l'Europe dans l'Afrique : les vipères regagnant leur trou , raient de traînées obliques le sable fin de la route , les aloès commencent à brandir leurs grands sabres épineux au bord des fossés. Ces larges éventails de feuilles charnues , épaisses , d'un gris azuré , donnent tout de suite une physionomie différente au paysage. On

se sent véritablement ailleurs, l'on comprend que l'on a quitté Paris tout de bon; la différence du climat, de l'architecture, des costumes, ne vous dépayse pas autant que la présence de ces grands végétaux des régions torrides que nous n'avons l'habitude de voir qu'en serre chaude. Les lauriers, les chênes verts, les liéges, les figuiers au feuillage verni et métallique, ont quelque chose de libre, de robuste et de sauvage, qui indique un climat où la nature est plus puissante que l'homme et peut se passer de lui.

Devant nous se déployait comme dans un immense panorama le beau royaume d'Andalousie. Cette vue avait la grandeur et l'aspect de la mer; des chaînes de montagnes, sur lesquelles l'éloignement passait son niveau, se déroulaient avec des ondulations d'une douceur infinie, comme de longues houles d'azur. De larges traînées de vapeur blonde baignaient les intervalles; çà et là, de vifs rayons de soleil glaçaient d'or quelque mamelon plus rapproché, et chatoyant de mille couleurs comme une gorge de pigeon. D'autres croupes bizarrement chiffonnées ressemblaient à ces étoffes des anciens tableaux, jaunes d'un côté et bleues de l'autre. Tout cela était inondé d'un jour étincelant, splendide, comme devait être celui qui éclairait le paradis terrestre! La lumière ruisselait dans cet océan de montagnes comme de l'or et de l'argent en fusion, jetant une écume phosphorescente de paillettes à chaque obstacle. C'était plus grand que les plus vastes perspectives de l'Anglais Martin, et mille fois plus beau. L'infini dans le clair est bien autrement sublime et prodigieux que l'infini dans l'obscur!

Tout en regardant ce merveilleux tableau, qui variait et présentait de nouvelles magnificences à chaque tour de roue, nous vîmes poindre à l'horizon les toits aigus des pavillons symétriques de la Carolina, espèce de village modèle, de phalanstère agricole, élevé autrefois par le comte de Florida Blanca, et peuplé par lui d'Allemands et de Suisses amenés à grands frais. Ce village, bâti tout d'un coup, éclos au souffle d'une volonté, a cette régularité ennuyeuse que n'ont pas les habitations qui se sont groupées peu à peu au caprice du hasard et du temps. Tout est tiré au cordeau, du milieu de la place on voit tout le bourg: voici le Marché et la Place de Taureaux,

voilà l'église et la maison de l'alcade. Certainement cela est bien entendu ; mais j'aime mieux le plus misérable village poussé à l'aventure. Du reste , cette colonie ne réussit pas ; les Suisses prirent le mal du pays et mouraient comme des mouches, rien qu'en entendant tinter les cloches ; on fut obligé de suspendre les sonneries. Cependant ils ne moururent pas tous , et la population de la Carolina conserve encore des traces de son origine germanique. Nous fîmes à la Carolina un dîner sérieux , arrosé d'excellent vin , sans être obligés de mettre les morceaux doubles ; nous n'allions plus de conserve avec le courrier , les chemins étant parfaitement sûrs de ce côté-là.

Des aloès , d'une taille de plus en plus africaine , continuaient à se montrer sur les bords de la route, et vers la gauche une longue guirlande de fleurs du rose le plus vif , étincelant dans un feuillage d'émeraude , marquait toutes les sinuosités du lit d'un ruisseau desséché. Profitant d'une halte de relai , mon camarade courut du côté des fleurs et en rapporta un énorme bouquet ; c'étaient des lauriers-roses d'une fraîcheur et d'un éclat incomparables. On ne pouvait pas adresser à ce ruisseau , dont j'ignore le nom , et qui n'en a peut-être pas , la question de M. Casimir Delavigne au fleuve grec :

Eurotas , Eurotas , où sont tes lauriers-roses ?

Aux lauriers-roses succédèrent , comme une réflexion mélancolique à un vermeil éclat de rire , de grands bois d'oliviers dont la pâle feuillage rappelle la chevelure enfarinée des saules du Nord , et s'harmonise admirablement avec la teinte cendrée des terrains. Ce feuillage , d'un ton sobre , austère et doux , a été très-judicieusement choisi par les anciens , si habiles appréciateurs des rapports naturels , comme symbole de la paix et de la sagesse.

Il était environ quatre heures lorsque nous arrivâmes à Baylen , célèbre par la capitulation désastreuse qui porte ce nom. Nous devions y passer la nuit , et , en attendant le souper , nous fûmes nous promener par la ville et aux environs avec la dame de Grenade et une jeune personne fort jolie qui

allait prendre les bains de mer à Malaga, en compagnie de son père et de sa mère; car la réserve habituelle des Espagnols fait bien vite place à une honnête et cordiale familiarité, dès que l'on est sûr que vous n'êtes ni des commis-voyageurs, ni des danseurs de corde, ni des marchands de pommade.

L'église de Baylen, dont la construction ne remonte guère au-delà du xvi^e siècle, me surprit par sa couleur étrange. La pierre et le marbre, confits par le soleil d'Espagne, au lieu de noircir comme sous notre ciel humide, avaient pris des tons roux d'une chaleur et d'une vigueur extraordinaires, qui allaient jusqu'au safran et au pourpre, des tons de feuilles de vigne à la fin de l'automne. A côté de l'église, au-dessus d'un petit mur doré des plus chauds reflets, un palmier, le premier que j'eusse jamais vu en pleine terre, s'épanouissait brusquement dans l'azur foncé du ciel. Ce palmier inattendu, révélation subite de l'Orient, au détour d'une rue, me fit un effet singulier. Je m'attendais à voir se profiler sur les lueurs du couchant le col d'autruche des chameaux, et flotter le burnous blanc des Arabes en caravane.

Des ruines assez pittoresques d'anciennes fortifications offraient une tour assez bien conservée pour que l'on pût y monter en s'aidant des pieds et des mains et en profitant de la saillie des pierres. Nous fûmes récompensés de notre peine par une vue des plus magnifiques. La ville de Baylen avec ses toits de tuiles, son église rouge et ses maisons blanches accroupies au pied de la tour comme un troupeau de chèvres, formait un admirable premier plan; plus loin les champs de blé ondoyaient en vagues d'or, et tout au fond, au-dessus de plusieurs rangs de montagnes, l'on voyait briller, comme une découpe d'argent, la crête lointaine de la Sierra-Nevada. Les filons de neige, surpris par la lumière, étincelaient et renvoyaient des éclairs prismatiques, et le soleil, semblable à une grande roue d'or dont son disque était le moyeu, épanouissait comme des jantes ses rayons enflammés dans un ciel nuancé de toutes les teintes de l'agate et de l'aventurine.

L'auberge où nous devions coucher consistait en un grand bâtiment ne formant qu'une seule pièce avec une cheminée à chaque bout, un plafond de charpentes noircies et vernies par la fumée, des rateliers de chaque côté pour les chevaux, les

mules et les ânes, et pour les voyageurs quelques petites chambres latérales contenant un lit formé de trois planches posé sur deux tréteaux et recouvert de ces pellicules de toile entre lesquelles flottent quelques tampons de laine que les hôteliers prétendent être des matelas avec l'effronterie pleine de sang-froid qui les caractérise ; — ce qui ne nous empêcha pas de roufler comme Épiménide et les sept dormants réunis.

On partit de grand matin pour éviter la chaleur, et nous revîmes encore les beaux lauriers-roses, éclatants comme la gloire et frais comme l'amour, qui nous avaient enchantés la veille. Bientôt le Guadalquivir aux eaux troubles et jaunâtres vint nous barrer le chemin ; nous le passâmes en bac, et nous prîmes la route de Jaën. Sur notre gauche, l'on nous fit remarquer, frappée par un rayon de lumière, la tour de Torrequebredilla, et nous ne tardâmes pas à apercevoir l'étrange silhouette de Jaën, capitale du royaume de ce nom.

Une énorme montagne couleur d'ocre, fauve comme une peau de lion, pulvérulente de lumière, mordorée par le soleil, se dresse brusquement au milieu de la ville ; des tours massives et de longs zigzags de fortifications antiques zèbrent ses flancs décharnés de leurs lignes bizarres et pittoresques. La cathédrale, immense entassement d'architecture, qui, de loin, semble plus grande que la ville elle-même, se hausse orgueilleusement, montagne factice auprès de la montagne naturelle. Cette cathédrale, dans le genre d'architecture de la renaissance, et qui se vante de posséder le mouchoir authentique où sainte Véronique recueillit l'empreinte de la figure de Notre-Seigneur, a été bâtie par les ducs de Medina-Cœli. Elle est belle sans doute, mais nous la rêvions de loin plus antique et surtout plus curieuse.

En allant du *Parador* à la cathédrale, je regardai les affiches du spectacle ; la veille, on avait joué *Méropé*, et le soir même, on devait donner *El Campanero de San-Pablo, por el ilustrissimo señor don Jose Bouchardy*, entre autres termes : le *Sonneur de Saint-Paul*, de mon camarade Bouchardy. Être représenté à Jaën, une ville sauvage où l'on ne marche que le couteau à la ceinture et la carabine sur l'épaule, voilà qui est flatteur assurément, et bien peu de nos grands génies contemporains pourraient se targuer d'un succès pareil.

Si autrefois nous avons emprunté quelques chefs-d'œuvre à l'ancien théâtre espagnol, aujourd'hui nous leur rendons bien la monnaie de leurs pièces en vaudevilles et en mélodrames.

Notre visite faite à la cathédrale, nous revînmes, ainsi que les autres voyageurs, au *Parador*, dont l'apparence semblait nous promettre un excellent repas; un café y était joint, et il avait tout à fait l'air d'un établissement vraisemblable et civilisé. Mais quelqu'un avisa, en se mettant à table, que le pain était dur comme de la pierre meulière, et en demanda d'autre. L'hôtelier ne voulut jamais consentir à le changer. Pendant la querelle, une autre personne s'aperçut que les plats étaient réchauffés et avaient dû être déjà servis dans les temps reculés. Tout le monde se mit à jeter les cris les plus plaintifs, et à demander un dîner neuf et entièrement inédit.

Voici le mot de l'énigme : la diligence qui nous précédait avait été arrêtée par les brigands de la Manche, de sorte que les voyageurs, emmenés dans la montagne, n'avaient pu consommer le repas préparé pour eux par l'hôtelier de Jaën. Celui-ci, pour ne pas perdre ses frais, avait gardé les mets, et nous les avait fait resservir, en quoi son attente fut trompée, car nous nous levâmes tous, et nous fûmes manger ailleurs. Ce malencontreux dîner a du être présenté une troisième fois aux voyageurs suivants.

L'on se réfugia dans une *posada* borgne, où, après une longue attente, l'on nous servit quelques côtelettes, quelques œufs et une salade, dans des assiettes écornées, avec des verres et des couteaux dépareillés. Le régal était médiocre, mais il fut assaisonné de tant d'éclats de rire et de plaisanteries sur la fureur comique de l'hôtelier voyant son monde sortir processionnellement, et sur le sort des malheureux à qui il ne manquerait pas de représenter ses poulets étiques rafraîchis pour la troisième fois par un tour de poêle, que nous fûmes dédommagés, et au-delà, de la maigreur de la chère. Quand une fois la première glace de froideur est rompue, les Espagnols ont une gaieté enfantine et naïve d'un charme extrême. La moindre chose les fait rire aux larmes.

C'est à Jaën que j'ai vu le plus de costumes nationaux et pittoresques : les hommes avaient pour la plupart des culottes en velours bleu ornées de boutons de filigrane d'argent, des guê-

tres de Ronda, historiées de piqûres, d'aiguillettes et d'arabesques, d'un cuir plus foncé. L'élégance suprême est de n'attacher que les premiers boutons en haut et en bas, de façon à laisser voir le mollet. De larges ceintures de soie jaune ou rouge, une veste de drap brun relevée d'agrèments, un manteau bleu ou marron, un chapeau pointu à larges bords, enjolivé de velours et de houppes de soie, complètent l'ajustement, qui ressemble assez à l'ancien costume des brigands italiens. D'autres portaient ce qu'on appelle un *vestido de cazador* (habit de chasse), tout en peau de daim, de couleur fauve, et en velours vert.

Quelques femmes du peuple avaient des capes rouges qui piquaient de vives étincelles et de paillettes écarlates le fond plus sombre de la foule. L'accoutrement bizarre, le teint hâlé, les yeux étincelants, l'énergie des physionomies, l'attitude impassible et calme de ces *majos*, plus nombreux que partout ailleurs, donnent à la population de Jaën un aspect plus africain qu'européen, illusion à laquelle ajoutent beaucoup d'ardeur du climat, la blancheur éblouissante des maisons, toutes passées au lait de chaux, suivant l'usage arabe, le ton fauve des terrains et l'azur implacable du ciel. Il y a en Espagne un dicton sur Jaën : — laide ville, mauvaises gens, — qui ne sera trouvé vrai par aucun peintre. Du reste, là-bas comme ici, pour la plupart des gens, une belle ville est une ville tirée au cordeau et garnie d'une quantité suffisante de réverbères et de bourgeois.

Au sortir de Jaën, l'on entre dans une vallée qui se prolonge jusqu'à la Vega de Grenade. Les commencements en sont arides ; des montagnes décharnées, éboulées de sécheresse, vous brûlent, comme des miroirs ardents, de leur réverbération blanchâtre ; nulle trace de végétation que quelques pâles touffes de fenouil. Mais bientôt la vallée se resserre et se creuse, les cours d'eau commencent à ruisseler, la végétation renaît, l'ombre et la fraîcheur reparaisent. Le *Río* de Jaën occupe le fond de la vallée, où il court avec rapidité entre les pierres et les roches qui le contrarient et lui barrent le passage à chaque instant. Le chemin le cotoie et le suit dans ses sinuosités, car, dans les pays de montagne, les torrents sont encore les ingénieurs les plus habiles pour tracer des routes, et ce

qu'on peut faire de mieux, c'est de s'en rapporter à leurs indications.

Une maison de paysan où nous nous arrêtâmes pour boire était entourée de deux ou trois rigoles d'eau courante qui allaient plus loin se distribuer dans un massif de myrtes, de pistachiers, de grenadiers et d'arbres de toute espèce, d'une force de végétation extraordinaire. Il y avait si longtemps que nous n'avions vu du véritable vert, que ce jardin inculte et sauvage aux trois quarts nous parut un petit paradis terrestre.

La jeune fille qui nous donna à boire dans un de ces charmants pots d'argile poreuse qui font l'eau si fraîche, était fort jolie avec ses yeux allongés jusqu'aux tempes, son teint fauve et sa bouche africaine, épanouie et vermeille comme un bel œillet, sa jupe à falbalas et les souliers de velours dont elle paraissait toute fière et tout occupée. Ce type qui se retrouve fréquemment à Grenade, est évidemment moresque.

A un certain endroit la vallée s'étrangle, et les rochers se rapprochent au point de ne laisser que tout juste la place du Rio. Autrefois les voitures étaient forcées d'entrer et de marcher dans le lit même du torrent, ce qui ne laissait pas d'avoir son danger à cause des trous, des pierres et de l'élévation de l'eau, qui, en hiver, doit s'enfler considérablement. Pour obvier à cet inconvénient, l'on a percé, de part en part, un des rochers et pratiqué un tunnel assez long, dans le genre des viaducs des chemins de fer. Cet ouvrage, assez considérable, ne date que de quelques années.

A partir de là, la vallée s'évase, et le chemin n'est plus obstrué. Il existe ici, dans mes souvenirs, une lacune de quelques lieues. Abattu par la chaleur, que le temps, tourné à l'orage, rendait véritablement suffocante, je finis par m'endormir. Quand je m'éveillai, la nuit, qui vient si subitement dans les climats méridionaux, était tombée tout à fait; un vent affreux soulevait des tourbillons de poussière enflammée; ce vent-là devait être bien proche parent du sirocco d'Afrique, et je ne sais pas comment nous n'avons pas été asphyxiés. Les formes des objets disparaissaient dans ce brouillard poudreux; le ciel, ordinairement si splendide dans les nuits d'été, semblait une voûte de four, et il était impossible de voir à deux pas devant soi. Nous fîmes notre entrée à Grenade vers deux heures du

matin , et nous descendîmes à la *Fonda del commercio* , soi-disant hôtel tenu à la française , où il n'y avait pas de draps au lit , et où nous couchâmes tout habillés sur la table ; mais ces petites tribulations nous affectaient peu , nous étions à Grenade , et dans quelques heures nous allions voir l'Alhambra et le Généralife.

TRÉOPHILE GAUTIER.

LE

PRINCE DE LIGNE.



L'enthousiasme n'est guère du ressort du critique; je pense même qu'il doit lui être interdit par les gens qui recommandent à l'historien l'impartialité sans se douter qu'une histoire impartiale serait une histoire illisible. Eh bien ! cependant, nous ne pouvons pas nous empêcher d'éprouver cette passion proscrite en parlant du prince de Ligne, car il n'exista jamais d'esprit plus élégant et plus hardi, plus fou et plus profond, plus philosophique et plus mondain. Il fut parmi les écrivains ce qu'il était parmi les guerriers, un homme d'entrain et de génie, s'abandonnant toujours à une heureuse témérité. Gentilhomme autant qu'on puisse l'être, il traversa la période la plus orageuse du XVIII^e siècle sans s'éprendre d'aucune des chimères qui troublaient toutes les têtes autour de lui. Pendant que des Montmorency, des Beauvau et des La Feuillade, se faisaient les propagateurs des idées nouvelles, il resta inviolablement attaché aux principes de l'ordre ancien. C'était dans ses regards que les yeux de Marie-Antoinette cherchaient une expression furtive de sympathie, quand les applaudissements de toute une salle de spectacle accueillaient quelque allusion contre la royauté.

On sait que le prince de Ligne était d'une des plus vieilles familles de Flandre, mais on l'a tant de fois proclamé Français

par l'esprit, que nous lui chercherons des aïeux parmi nos écrivains. Si l'on donnait au sage Montaigne un peu de l'allure hardie et fanfaronne de Brantôme, on aurait un caractère semblable à celui de notre héros. Le prince de Ligne appréciait la lecture des philosophes anciens aussi vivement que l'auteur des *Essais*; mais il disait comme l'auteur des *Dames Galantes* : « Nous autres gentilshommes, nous portons l'épée au côté, et l'honneur sur la pointe. » Quand une action se passait sous ses yeux, il cherchait à se rendre compte, comme Montaigne, des ressorts qui l'avaient produite; mais s'il avait eu, comme Brantôme, à décrire l'entrée de M. de Guise, il n'aurait pas plus oublié que lui le cheval, le pourpoint et la plume du Balafre. En un mot, il saisissait avec une égale promptitude et reproduisait avec une égale fidélité le côté délicat et caché des choses, leur côté extérieur et frappant. Saint-Évremond doit être aussi compté parmi ses précurseurs, mais Saint-Évremond ne possédait pas plus que Montaigne cette fongue belliqueuse qui est le principal charme du prince étranger. C'était un Normand d'un tempérament assez calme; l'allure un peu pesante de son style, parfois énergique et vigoureux, rappelle celle des chevaux de son pays. Quand il veut tourner un madrigal, il mêle au gros sel de Scarron la fadeur de l'*Astrée*. Il y a la différence de tout un siècle de politesse et d'élégance entre ses longues épîtres à la duchesse de Mazarin ou à la comtesse d'Olonne, et les adorables lettres du prince de Ligne à la marquise de Coigny. Ce qui rapproche ces deux écrivains, c'est la même préoccupation de tout ce qui constitue la vie humaine : la réflexion, l'étude, le plaisir; c'est le même désordre dans la manière de présenter les sujets et de les traiter. Pour s'efforcer de ramener à l'unité d'une seule œuvre tous les accidents de l'existence, toutes les émotions de l'âme, il faut se sentir la volonté persévérante et forte qu'inspire une véritable vocation littéraire. Il est mille fois plus tentant de rendre les impressions telles qu'on les reçoit, de peindre les aspects tels qu'ils se présentent, sans ordre, sans suite, sans transition; c'est ce qu'a fait le prince de Ligne, comme presque tous les écrivains de qualité. Il en résulte qu'en feuilletant les trente volumes qui composent le recueil de ses œuvres, on croit parcourir une galerie de tableaux. Les batailles de Salvator

Rosa sont à côté des paysages de Claude Lorrain et des intérieurs de Metz. Si nous avons affaire à un auteur de profession, nous lui ferions un reproche de ce désordre; mais nous ne devons pas oublier que c'est un grand seigneur qui parle, et qu'on ne le lit que pour se consoler de ne pas l'avoir entendu.

Ce fut en 1759 que le prince de Ligne arriva pour la première fois à Paris. Quelle époque! Voltaire avait déjà écrit son *Essai d'histoire générale*, Montesquieu son *Esprit des Loix*, Diderot et d'Alembert leur *Encyclopédie*. C'était ce qu'on peut appeler le plein XVIII^e siècle. La société était poussée hors des voies anciennes par une intempérance de langage encore plus grande que celle des mœurs. Le prince de Ligne eut le succès le plus brillant. Il était venu à la cour de France avec la mission d'annoncer à Louis XV l'heureux résultat de la bataille de Maxen. C'était y faire une entrée digne de lui. Il fut de toutes les parties de plaisir, de tous les soupers. Il se trouva avec La Harpe chez M^{me} Du Barry, avec d'Alembert chez M^{me} Geoffrin, avec Voltaire chez M^{me} du Deffand. On a toujours eu à Paris, dans tous les temps, un goût passionné pour ces heureux élus du génie ou de la fortune, que les Anglais avaient baptisés de ce nom si pittoresque et maintenant si avili de *lions*. Les manières aimables et folles du prince de Ligne eurent le succès qu'usurpèrent plus tard l'austérité affectée et le ton déclamatoire de ces affreux Américains en habits carrés et en perruques rondes, dont on fut inondé au temps de la guerre d'indépendance. Le général autrichien goûta beaucoup l'esprit de M^{me} du Deffand et celui de M^{me} Geoffrin; mais c'est M^{me} de Sévigné et M^{me} de La Fayette qu'il lui aurait fallu; car, même dans les conversations si vantées du XVIII^e siècle, la décadence du goût se faisait sentir. La véritable élégance avait disparu, sous l'arrogante domination des gens de lettres, pour faire place à ce ton prétentieux et à ces tours maniérés qu'ils apportent dans le monde, comme les pédants y apportent leur latin. Sous Louis XIV, on était beaucoup moins religieux qu'on le croit d'ordinaire, mais le sentiment profond de la hiérarchie faisait que l'on avait pour Dieu les mêmes égards que pour le roi. Je ne sais quel courtisan disait que la messe était le lever du souverain des cieux, et qu'il ne se permettrait pas d'y man-

quer. Voilà qui est comprendre la religion en homme du monde, sinon en chrétien. Sous Louis XV, on traita la majesté divine avec la même irrévérence que les autres majestés.

... Ces faquins qui, d'un ton familier,
Parlent au roi du haut de leur grenier,

usèrent envers le créateur de la même liberté de langage, et c'est ainsi qu'on substitua à un scepticisme élégant et voilé une impiété bruyante et de mauvais ton.

Il y a cependant une restriction à faire en faveur d'une petite fraction de la société, et c'est surtout cette fraction que le prince de Ligne fut appelé à voir. Ceux qui n'ont lu que les mémoires de M^{me} d'Épinay sont trop portés à juger du XVIII^e siècle tout entier d'après ce monde d'actrices et de financiers, où se fourvoyaient quelques grands seigneurs. Quoique la maréchale de Luxembourg chantât jusqu'au dernier vers la fameuse chanson qu'on avait composée sur elle, quand elle était M^{me} de Boufflers, je crois cependant que sa pudeur ne se fût pas accommodée aussi facilement que celle de M^{me} Darty des propos de d'Alembert aux soupers de M^{lle} Quinaut : ce qui était bien reçu dans ce qu'on appelait la coterie holbachique aurait été fort mal accueilli dans le cercle qu'elle présidait. La marquise du Deffand elle-même, malgré son penchant à la philosophie et son goût pour les philosophes, n'eût jamais souffert le cynisme irréligieux qu'encourageait la maîtresse de Grimm. C'était de toutes les femmes de ce temps-là celle qui avait le plus des grâces naturelles et, si l'on peut parler ainsi, de l'enjouement solide de M^{me} de Sévigné. Les livres qui charmaient la solitude des Rochers n'auraient pas été déplacés sur les rayons de sa bibliothèque. Il lui appartenait de consoler dans le chagrin de sa déception un étranger qui arrivait tout rempli du souvenir des Grignan, des Pomponne et des Coulange. Aussi le prince de Ligne la vit beaucoup, et il se confirma auprès d'elle dans ce sentiment parfait des convenances et cette sûreté de jugement, qui lui firent blâmer avec tant de force l'impiété fastueuse des d'Argens, des Mauvertuis, des Jordans, de La Beaumelle, et, comme il le dit lui-même, de

tous *ces gens de mauvais goût*, dont s'entourait Frédéric.

Après ce séjour à Paris, le prince de Ligne reprit sa vie des champs de bataille, animant toujours les soldats par cette brillante valeur qu'il se reprochait, avec sa grâce inimitable d'expression, de *trop déployer pour la galerie*. L'année 1770, Frédéric voulut enfin donner à son infatigable infanterie quelques instants de repos, et, pendant le court intervalle d'une paix armée, il s'en alla, moitié respectueux, moitié railleur, présenter hommage à l'empereur Joseph II, ce suzerain qu'il avait si souvent battu. Le prince de Ligne assistait à l'entrevue des deux monarques. Tout ce qui se passa alors enrichit sa mémoire de mille précieux souvenirs. Frédéric exerçait une grande puissance sur les imaginations. En France, on l'admirait, grâce à Voltaire, comme une espèce d'Antonin; en Allemagne, on lui savait bon gré de s'être forgé une épée digne d'être suspendue à côté de la vieille épée de Barberousse. L'esprit national lui faisait trouver des admirateurs même dans les rangs de ses ennemis. Je me souviens qu'il y avait alors dans la ville libre de Francfort un jeune homme issu d'une famille attachée au service impérial, mais ardent, rêveur, plein d'un amour exalté pour toutes les gloires, et comme tel, épris de la renommée de Frédéric. Ce jeune homme, c'était Goethe. Il nous a raconté lui-même les vœux qu'il faisait pour l'armée prussienne, tandis que son père logeait un commissaire de l'Autriche. Frédéric était le héros populaire par excellence; avec sa chemise tachée de tabac, son uniforme sévère et ses bottes fortes, il avait quelque lointaine ressemblance avec l'homme qui devait plus tard éveiller tant d'enthousiasme au-delà du Rhin. Aussi Goethe l'admirait sincèrement, et, chose bizarre, Goethe était le représentant futur de toute une Allemagne pensante que Frédéric n'aurait pas comprise et qu'il ne soupçonnait pas.

Quoi qu'il en soit, tous les faits et gestes du roi de Prusse étaient de nature à exciter un vif intérêt, et un esprit observateur comme celui du jeune général autrichien ne devait omettre aucun de ceux qu'il lui était loisible d'étudier. Je crois qu'il n'existe pas une seule figure dans l'histoire, ni dans la poésie, ni dans les arts, sans même en excepter celle du Charles 1^{er} de Vandyck, qui soit plus vivante et plus hardiment

dessinée que la figure de Frédéric, telle que nous l'a peinte le prince de Ligne. On le voit parler et marcher, avec sa tenue savamment négligée, ses pieds poudreux, son jabot froissé, et cet habit blanc toujours sale, qu'il avait mis pour épargner aux Autrichiens la vue de cette terrible couleur bleue dont leurs regards avaient été importunés si souvent. Le prince de Ligne a bien su démêler et décrire ce double caractère qui était en lui, du grand capitaine et du petit philosophe. Tantôt il nous montre Frédéric presque sublime en nous parlant de ses batailles, en jugeant Loudon ou le maréchal de Lacy; tantôt il le montre vulgaire et mesquin en récitant quelque épigramme de l'abbé de Prade sur la cour de Rome, ou quelque tirade de Lamettrie sur ce Spinoza dont on parle tant au XVIII^e siècle sans que personne semble l'avoir lu.

Ce qui fait surtout le charme et la vérité des pages que le prince de Ligne a consacrées à Frédéric, c'est le rang de celui qui les a écrites. Les gens de lettres de profession, admis par hasard dans l'intimité des personnes royales, n'ont pas le sang-froid nécessaire pour se livrer à une étude désintéressée et à un examen philosophique; ils sont trop occupés de savoir si leurs manchettes tombent bien, et si leur épée est toujours derrière eux. Voltaire lui-même, les jours où il allait à la cour, était absorbé dans la satisfaction que lui causait son habit mordoré. Le prince de Ligne n'était pas détourné de ses observations par ces pensées importunes et puériles; il savait qu'il était de ceux dont les rois sont forcés de s'entourer. Sans impatience de briller, sans crainte de passer inaperçu, il possédait cette sécurité, cette aisance qu'on aime tant à sentir en soi et à rencontrer chez les autres. C'est lui qui, le premier, fit le panégyrique de la science la plus utile dans le monde, comme il le dit avec raison, la science d'écouter. Et cependant cet art du silence, cette attente de l'à-propos, enfin tous ces ménagements que le tact inspire, n'affaiblissaient en rien l'originalité de ses allures et la vivacité de ses réparties. Dans les conversations qu'il nous a transmises, ses saillies égayaient souvent les discours un peu longs et un peu diffus du roi de Prusse. Enfin, un autre avantage qu'il devait encore à son rang au moins autant qu'à sa nature, c'était une intelligence complète de mille délicatesses difficiles à saisir pour un homme dont le séjour

auprès d'un souverain n'est que l'épisode inattendu d'une vie accidentée. Rien ne peut donc présenter un intérêt plus véritable, et donner une plus juste idée des mœurs royales, que le récit de l'entrevue du roi de Prusse et de l'empereur. Dans l'admirable portrait de Frédéric, cette préoccupation habituelle et mélancolique des choses élevées, ces distractions subites qui ressemblent à des mouvements de vertige, enfin tout ce qui caractérise un prince qui vit d'une vie intelligente nous est merveilleusement retracé.

Il était dans la destinée du prince de Ligne, ainsi qu'il l'a dit lui-même, de visiter toutes les cours, d'être admis dans le cercle intime de tous les souverains. Le comte d'Artois le vit dans une excursion en Autriche; le jeune frère de Louis XVI était alors aux jours heureux

Où son âge fleuri roulait son gai printemps,

comme dit dans la charmante traduction de M^{lle} de Gournay un poète latin cité par Montaigne. Il se prit d'un goût passionné pour le gentilhomme flamand. Le hasard réunissait deux caractères faits pour se comprendre, possédant au même degré les qualités aimables et liantes, l'esprit, la gaieté et l'entrain. Le prince de Ligne nous a raconté cette rencontre avec toute la grâce et l'éclat de son style : « Libre pour la première fois, M. le comte d'Artois ne savait comment profiter de cette liberté. Ce premier jet de la gaieté, de la pétulance et de la jeunesse, me charment; sa franchise et son bon cœur, qui paraissent toujours dans tout, me séduisent. Il veut que j'aille le voir à Versailles, je dis que je le verrai à Paris lorsqu'il y viendra; il insiste, parle de moi à la reine, et la reine m'ordonne de venir. »

Voilà donc le brillant officier qui était venu porter à Louis XV la nouvelle de la victoire de Maxen ramené de nouveau en France. La cour était plus attrayante que jamais sous une jeune et gracieuse reine; mais que la France elle-même était changée! La société renouvelait jusqu'à son extérieur. On avait inventé le frac, et il y avait des heures du jour où un gentilhomme pouvait sortir sans épée. L'enthousiasme pour les

patriotes américains et les penseurs de la Grande-Bretagne remplissait les salons d'hommes recherchés dans leurs discours et négligés dans leur toilette, comme Franklin, Hume, et le digne ami de Thomas, l'insupportable Gibbon. Enfin, il venait de se former une secte encore plus pédante que celle des philosophes. Les économistes commençaient à être à la mode. Le pesant Raynal réclamait le silence au milieu d'un souper en frappant sur la table avec sa grande main osseuse, et, chose incroyable, il se faisait écouter.

Le prince de Ligne gémissait de tous ces changements, mais il trouvait à Trianon un asile où l'on était à l'abri des Anglais, des économistes et des philosophes. Le baron de Besenval, le comte de Vaudreuil, le comte d'Adhémar, la princesse de Lamballe, et la belle Jules de Polignac, enfin toute la réunion d'élus qu'animait Marie-Antoinette, avait bien de quoi faire oublier l'ennui d'une soirée passée avec M. Hume ou M. Turgot. Quoiqu'il protégeât Beaumarchais, M. de Vaudreuil ne donnait pas dans les travers du jour, et quant au baron de Besenval, cet aimable fou qui demandait avec tant d'instances à M. le duc d'Orléans la permission de brûler son escalier, il aurait été aussi contrarié sous une république que sous une monarchie, dans le goût d'une si exigeante et si capricieuse liberté. Il y avait donc encore un cercle où n'avaient point pénétré les idées nouvelles; c'était là que le prince de Ligne se renfermait le plus possible. Cependant, tout isolé que fût ce petit monde, il ne pouvait pas entièrement se préserver du contact blessant des mœurs du dehors. Les prétentions toujours croissantes, les nouveautés toujours plus hardies y portaient par moment l'effroi et le chagrin. Heureusement que tout y était bien vite adouci par le sourire, voilé par la délicatesse du langage. Vauvenargues dit que les gens de cour ont le secret d'anéantir les plus grandes pensées, ils ont aussi celui d'anéantir les plus grandes terreurs. Qu'est-ce que le récit d'une émeute dans la bouche de M. de Vaudreuil, sous les ombrages de Trianon? Rien ne donne mieux l'idée de ce genre de consolations passagères et de sécurité factice, qu'une délicieuse scène racontée par le prince de Ligne. C'était au temps de cette *maudite invention* de l'assemblée des notables, comme il appelle la première tentative révolutionnaire; on jouait le *Tableau parlant*

devant la reine, dans la salle même où cette assemblée devait se réunir. Quand Cassandre dit :

Les notables du lieu vont ici s'assembler,

le prince de Ligne chercha le regard de Marie-Antoinette : « Elle me fit, dit-il, des yeux terribles pour prévenir toute plaisanterie, mais elle avait bien de la peine à s'empêcher de rire : c'était chose tout à fait amusante que l'air de prudence qu'elle prenait alors. »

Quelques années après, au moment où le mal qu'annonçaient tant de sinistres symptômes va définitivement se déclarer, nous voyons le prince de Ligne à une autre cour plus excentrique, mais moins aimable que celle de la reine de France. Il suit l'impératrice Catherine dans ce fastueux voyage de la Crimée, qu'il nous a raconté si poétiquement. Dans les lettres qu'il écrivait à la marquise de Coigny, des rives de la mer Noire, l'imagination trouve de quoi satisfaire ses goûts les plus capricieux pour les splendeurs et pour les féeries. L'intrépide voyageur avait des instants d'éblouissement. Il nous a dépeint l'espèce d'ivresse que finissaient par produire en lui l'éclat continu de la majesté impériale, les magnificences de réceptions, la rapidité de la course, et cette pluie magnifique de roubles éternellement alimentée par les grands coffres pleins d'or qui garnissaient le carrosse de la tzarine. C'est dans cette excursion qu'il se lia avec le comte de Cobentzel, celui qu'il appelait le meilleur et le plus charmant des ambassadeurs, et avec M. de Ségur, le représentant de la France, homme d'une vie et d'un esprit faciles, ayant des rimes au service de tous les petits événements de l'existence, et une conversation de voyage enjouée jusque sous le bonnet de nuit.

On descend le Danube dans des gondoles plus riches que celles qui ont porté les plus puissants d'entre les doges sur les flots de la mer Adriatique. Aux rivages de la mer Noire on rencontre le roi de Pologne, qui reste trois jours et dépense trois millions. On fait des illuminations à éclairer toute la terre, et des feux d'artifice à incendier le ciel, s'il était encore aussi inflammable qu'au temps de Phaëton. Puis on traverse mille

nations barbares, des pays où on cache les femmes, d'autres où on les offre à l'étranger. On entend mille acclamations étourdissantes, on a les yeux éblouis par cent costumes divers, et dans toute cette étendue de pays qu'on traverse, soit en gondole, soit en chaise de poste, on est toujours enfermé dans un monde à part, où l'on tâche de vivre comme à Saint-Pétersbourg, et de causer comme à Trianon.

Quoique Catherine n'eût pas le charme de Marie-Antoinette, le prince de Ligne s'attacha cependant à elle. Son esprit, d'une incroyable souplesse, se pliait aussi bien au ton viril et aux habitudes martiales de l'impératrice de Russie, qu'à la vivacité étourdie, mais délicate, de la reine de France. Il trouvait moyen de répondre les billets les plus fins et les mieux tournés à des lettres de la tzarine, commençant par ces mots : « Je vous écris au bruit du canon qui ébranle mes vitres. » L'impératrice, pour le flatter dans son goût de l'antiquité, lui avait donné un domaine dans la Tauride. Il voulut combattre pour l'empire qui le recevait dans son sein. D'ailleurs il appartenait à cette vieille race de gentilshommes qui, au temps des invasions de Bohême, liaient volontiers partie contre les Turcs. Un jour, il se revêtit de l'uniforme russe, attacha à son côté le yatagan, et alla faire avec Potemkin une campagne contre les barbares. Les récits les plus entraînants de bataille, les pages où l'on sent le plus l'inspiration guerrière ne peuvent donner qu'une faible idée de l'entrain chevaleresque, de l'émotion belliqueuse qu'on respire dans ses lettres à cette belle époque de sa vie. Le matin, le combat après le déjeuner était passé en habitude, comme la promenade dans l'existence de château. On allait parader gaiement devant les boulets, sur des chevaux fringants, et devisant de choses et d'autres. Le soir, le prince Potemkin, qui se serait fait volontiers amputer, comme Christian de Brunswick, au son des instruments, donnait des concerts sous sa tente. Là se trouvaient des officiers comme ce Roger de Damas, qui était *brave d'une si jolie ardeur*, et comme ce Guillaume de Nassau, qui, tout en se battant avec M. de Ségur, et en le blessant, lui faisait des compliments sur le nœud de son épée. Les propos étaient joyeux en pareille compagnie. On se moquait des Turcs avec leurs habits de mascarade et leur cri sauvage, qui veut dire pas de

quartier. Rien n'est beau et frappant comme ce dédain de la vie, mêlé à tant de grâce et d'élégance. Il y a là une séduction qui opère toujours. La valeur est aux hommes ce que la beauté est aux femmes ; le prince de Ligne en entendait admirablement la coquetterie.

Après les périls de cette brillante campagne contre les infidèles, revinrent les amusements de Saint-Pétersbourg. Mais un soir, au sortir de ce théâtre de l'Ermitage, que l'impératrice tâchait de rendre égal au théâtre de Trianon, un courrier vint apporter à M. de Ségur des nouvelles de France. L'esprit de notre ambassadeur était encore rempli du succès de son *Crispin duègne* ; et, au milieu de ses projets de pièces, de ses ébauches de madrigaux, de ses plans de mascarades, enfin de toutes les préoccupations de sa politique galante, on jetait impitoyablement les écrasantes paroles de Mirabeau. Il apprit au prince de Ligne la triste nouvelle, et le prince de Ligne comprit le sens de tout ce qui s'était passé à Paris sous ses yeux. Cet étranger, qui nous a donné la plus précieuse de ses gloires, sa gloire littéraire, en écrivant dans notre langue, avait une véritable tendresse pour notre pays. Notre révolution lui causa un profond chagrin. Quand vient la honteuse et horrible époque où l'on fait monter sur l'échafaud celle qui lui a tant de fois souri, on sent dans ses yeux toutes les larmes qui remplissent ceux de Brantôme quand il parle de Marie Stuart.

Le prince de Ligne se rendit à Coblentz pour voir les débris de cette noblesse française qu'il chérissait entre toutes celles de l'Europe. Un jour, il proposa à M. le comte d'Artois de réunir quinze cents gentilshommes, et de se jeter avec eux dans Marienbourg. « Monseigneur, lui dit-il, si l'on sait en France que vous avez une place, on vous fera maître du royaume. » Mais on était entouré de mille obstacles : on ne pouvait ni se rassembler, ni avoir des armes. Ce ne fut qu'un élan belliqueux rapidement comprimé. D'ailleurs ces scènes d'horreur si étranges, si inattendues, dont la France était le théâtre, avaient frappé la noblesse de stupeur. La race d'hommes qu'il fallait combattre avait un aspect si insolite, qu'on avait pour elle la crainte que fait éprouver aux plus braves soldats une nation inconnue. S'il y avait eu, comme au temps de la Fronde, le comte d'Harcourt d'un côté, M. de Bouillon de l'autre, les

épées n'auraient pas manqué ; mais qu'auraient fait des gentils-hommes dans une guerre où M^{me} de Longueville était remplacée par M^{me} Roland ?

La révolution qui se passait en France ne coûta pas seulement au prince de Ligne la perte de ses plus doux plaisirs ; elle lui apporta un chagrin bien plus réel et bien plus poignant. Son fils Charles, celui qui après la prise de Sabacz lui écrivait : « J'ai la croix ; vous pensez bien, mon père, que j'ai pensé à vous en montant le premier à l'assaut ; » ce fils bien-aimé qui l'avait fait si souvent pleurer de joie par ses belles actions, mourut en 1792 dans les plaines de la Champagne. Plus tard, il vit pénétrer dans son pays ce drapeau tricolore, dont la première victoire lui avait été si fatale. Les Autrichiens se plaignaient jadis d'avoir les yeux fatigués par la couleur bleue dont était vêtue l'armée prussienne. Ces fameux habits bleus de nos soldats, que Béranger a chantés avec tant d'enthousiasme, étaient bien autrement redoutables. Quel devait être l'étonnement du prince de Ligne, lui à qui le nom de Français rappelait toujours les jeunes officiers parés de Fontenoy et de Raucoux, en apprenant que la France avait maintenant des combattants en bonnets de laine, qui marchaient pieds nus contre les canons !

Il assista à toutes les merveilles de l'empire, mais sans laisser cette époque se réfléchir dans ses œuvres, quoique sa vieillesse fût vigoureuse et qu'il n'ait jamais cessé d'écrire. Quel charme pouvaient avoir pour lui les cours bizarres de ces monarques improvisés, obligés, comme Sancho Pança dans son île, de demander à chaque instant des conseils sur l'étiquette ? Il avait été relégué par Léopold II dans une espèce d'exil, dont on ne le tira qu'en 1808, année où il fut appelé à commander la compagnie des trabans. Il reparut à Vienne, mais il y vécut isolé. Prodigue comme tous les hommes d'imagination, il avait laissé les débris de sa fortune dans toutes les capitales de l'Europe. Il s'était donc condamné à la solitude. Heureusement que, grâce à ses souvenirs, cette solitude, comme dit Jean-Jacques, pouvait se peupler d'êtres chers à son cœur. M^{me} de Staël, qui parcourait alors l'Europe en exilée, le vit à cette époque de sa vie. Si profonde que fût la retraite du prince de Ligne, un philosophe aussi accoutumé au monde ne pouvait

pas rompre entièrement avec lui. La fille de Necker, malgré son enthousiasme pour le triomphe philosophique de 89, n'avait jamais frayé avec d'autres républicains qu'avec M. de Montmorency et tous ces élégants factieux de la jeune noblesse, dont le prince de Ligne disait à la reine de France : « Vos charmants vilains sujets. » Elle se sentit attirée par une vive sympathie vers cet ancien courtisan de Marie-Antoinette, aussi dépaysé qu'elle dans cette Europe bouleversée par Bonaparte. Elle avait trouvé une conversation qui lui plaisait; et, pour cette nature éloquent et expansive, quels trésors de consolation il y avait là. Aussi elle voua au prince de Ligne une véritable reconnaissance pour les heureux instants qu'elle avait passés dans son entretien, et plus tard, quand elle recueillit ses œuvres, ce fut avec une sorte de piété enthousiaste, comme si elle s'était acquittée d'un devoir.

Le prince de Ligne mourut en 1814. Il ne voulut pas manquer au vieil usage observé par tous les capitaines de trabans, de laisser un legs à la compagnie. Il avait toujours aimé les soldats. C'étaient les dragons de son père, dont les lèvres couvertes de moustaches avaient effleuré les premières ses joues d'enfant. Il voulut laisser un témoignage d'affection à sa dernière famille militaire, et il ordonna par son testament qu'on vendit ses œuvres au profit de ceux qu'il avait commandés. L'empressement que mirent l'Allemagne et la France à accueillir les écrits du prince de Ligne donnèrent à ce legs tout le résultat que pouvait espérer le testateur.

A présent que nous avons fini avec les détails biographiques, voyons quelle valeur réelle avait l'héritage des trabans. Peu de personnes connaissent le prince de Ligne autrement que par le choix charmant, mais incomplet, que M^{me} de Staël a publié. Ses œuvres se composent de trente volumes, renfermant tout ce que l'intelligence humaine peut embrasser. Histoire, poésie, mémoires, idylles, comédies, souvenirs, anecdotes, pensées, il n'est pas un seul genre qui n'y soit abordé, la plupart du temps avec talent, toujours avec originalité et franchise. Il est heureux pour les écrivains qu'il y ait dans la littérature ce que les artistes appellent des *anatomies*, c'est-à-dire que des hommes comme Montaigne et comme Jean-Jacques moulent pour nous les formes de leur cerveau. Le critique, en face de

ces œuvres multiples, complexes, difficiles à saisir dans leur ensemble, et cependant marquées d'un caractère d'unité, peut faire comme le professeur qui étend la main sur un corps en disant : « Voilà un homme. »

La personnalité se montre dans les lettres, sinon avec plus de vérité que dans les maximes, du moins avec plus d'intérêt et de grâce. Qu'elles aient les brillantes saillies de la conversation ambitieuse ou les tendres épanchements de la causerie familière, les lettres ont toujours quelque chose de vivant. C'est là qu'il faut chercher celui qu'on juge. Le prince de Ligne avait un commerce épistolaire avec tout ce que l'Europe comptait de souverains illustres par leur puissance et par leur génie. Ce bon roi de Pologne, qui n'eut qu'un seul tort, celui d'appartenir toute sa vie à la classe des monarques sans royaumes; cet empereur Joseph, qui fut accueilli à Paris avec un si grand empressement de curiosité, que M^{me} Geoffrin le menaça de mourir s'il ne venait pas la voir; enfin cette grande Catherine, que Voltaire prônait avec tant de fracas, sont les augustes correspondants que le prince de Ligne a l'honneur d'entretenir. Et, ce qu'on ne peut se lasser d'admirer, c'est que, dans les lettres où l'ambition du style pouvait être éveillée par celle de l'âme, il conserve toujours la simplicité et l'aisance sans lesquelles il n'y a ni dignité pour l'homme, ni originalité pour l'écrivain.

Les lettres à Stanislas renferment ce portrait de Frédéric de Prusse dont nous avons déjà parlé. L'ancien roi de Pologne était assez philosophe pour s'occuper sans souvenirs irritants et sans dépit jaloux d'un roi dont le voisinage ne lui avait fait que du mal, et dont toute la vie, pleine d'activité et d'énergie, était une continuelle épigramme contre la sienne. Cependant ce sentiment d'intérêt historique et de curiosité désintéressée était assez peu naturel chez un monarque, pour que le prince de Ligne hésitât à y croire. Ce fut après une invitation bien formelle de Stanislas qu'il se détermina à faire sur le roi de Prusse un essai conservé tout entier dans le choix de M^{me} de Staël. Le Frédéric des petits soupers littéraires de Berlin y est fort mal traité, mais le Frédéric de Rosbach et de Crevelt y est loué avec dignité et dépeint avec talent. Quand on vient de relire toute la correspondance de Voltaire avec ce marquis d'Argens qu'il appelait *mon révérend père en diable*, quand on a l'esprit tout

rempli des épîtres rimées adressées tantôt à *Frédéric Marc-Aurèle*, tantôt à *Frédéric Apollon*, on trouve un véritable délassement dans le style simple, naturel et facile du prince de Ligne; on a du plaisir à voir enfin sous une forme humaine, avec les habits de son temps, ce personnage si grotesquement travesti. Dans une galerie de tableaux, si vous voyez le prince de Condé en Mars, avec une épée grecque à son côté, des bottines à l'antique et un casque comme Hector, vous détournez bien vite la tête; mais qu'on vous le montre à Rocroy avec son pourpoint doublé d'écarlate, son chapeau à plumes et son bâton de maréchal, vous vous arrêtez, vous regardez, et vous emportez un souvenir.

L'empereur Joseph était un tout autre souverain que le roi Stanislas. Il n'avait pas assez de loisirs pour étudier l'histoire, même celle de ses contemporains, autre part que dans la vie active. Les lettres que lui adresse le prince de Ligne sont courtes et portent toujours sur l'événement qui vient de se passer. Elles sont écrites pendant la dernière guerre contre les Turcs, tantôt du camp d'Arunszka, tantôt du camp d'Oczakow. Elles abondent en contrastes piquants par la façon sérieuse dont sont tracés quelques portraits, dont sont développés certains plans, et par la manière enjouée dont sont racontés çà et là des détails pleins de nouveauté et de bizarrerie. Les caprices et les fantaisies du prince Potemkin égaient à chaque instant le récit des opérations militaires et des intrigues diplomatiques. « Il avait eu une idée unique, celle de former un régiment de juifs qui s'appelait Israëlowsky. Nous en avons déjà un escadron qui faisait mon bonheur, car les barbes, qui leur tombaient jusqu'aux genoux, tant leurs étriers étaient courts, et la peur qu'ils avaient à cheval, leur donnaient l'air de singes. » Il n'est pas une seule lettre à l'empereur d'Autriche où l'on ne trouve ainsi quelque fait curieux, toujours présenté d'une façon animée et pittoresque. Il fallait du reste que le prince de Ligne eût un grand fonds de verve et de gaieté pour se mettre en dépense continuelle d'esprit avec un souverain fort juste et fort vertueux sans doute, mais aussi peu homme du monde que le dernier de ses sujets. L'empereur Joseph était venu à Paris dans le temps où les prétentions à la franchise du langage et les allures puritaines étaient le plus à la mode; c'est là ce qui fit

son succès. Quand on parle de lui, les traits populaires abondent; c'était une espèce d'Henri IV, moins cette grâce des Bourbons qui brillait avec tant d'éclat dans le roi de Navarre. Un jour qu'il se promenait dans le cabinet de Marie-Antoinette en déclamant contre la poudre et contre le rouge, comme l'aurait pu faire Jean-Jacques, la reine le reprit vivement, avec un de ces coups d'éventail que M^{me} d'Épinay appliquait si bien aux griffes d'ours de Rousseau. Le prince de Ligne ne paraît jamais avoir les impatiences de Marie-Antoinette. Toutes ses lettres à Joseph sont aussi pleines d'esprit français que si elles étaient adressées au comte d'Artois.

Un mot maintenant, avant de quitter les têtes couronnées, sur son commerce épistolaire avec Catherine. L'impératrice de Russie, au premier abord, a l'air de ressembler un peu à cette princesse palatine dont le cardinal de Retz dit : « Elle n'aimait de la galanterie que le solide. » Et cependant, il est certain qu'elle prenait plaisir à toutes les recherches délicates du plus aimable, mais du plus désintéressé des attachements. A propos de Catherine, comme à propos de Frédéric, il est une réflexion qui revient toujours : c'est combien les plus spirituels d'entre les gens de lettres sont impuissants à nous initier à la vie des grands par l'extrême difficulté qu'ils éprouvent à y être initiés eux-mêmes. Quelle différence entre la Catherine qui répond au prince de Ligne, et celle qui répondait à Voltaire ! L'une est la souveraine sur son trône, avec la couronne en tête et le globe dans la main droite; l'autre est la femme du monde à son secrétaire et dans ses pantoufles. Et puis, comme l'échange des idées est plus animé et plus intime ! Le prince de Ligne écrivait à l'impératrice, à propos de sa correspondance avec Voltaire : « Je me représente votre majesté plus grande de quatre pouces, se tenant encore plus droite que de coutume, le menton presque en l'air, un grand panier, et n'étant seulement digne que d'admiration, ce qui est bien fatigant. » Que le seigneur de Ferney aurait ressenti de dépit, si une pareille lettre était tombée entre ses mains ! Mais aussi pourquoi ne laissait-il pas de côté ce surnom ampoulé de la *Sémiramis du Nord* ? Le prince de Ligne avait simplement appelé la czarine *Catherine le Grand*.

Quoique le prince de Ligne, par l'originalité de son esprit et

l'élévation de son rang, ait pu donner un caractère intime et personnel à toutes ses lettres, il en est cependant qui le font encore mieux connaître que celles qu'il adressait aux souverains. Il avait vu à Paris la marquise de Coigny. Quelle fut la liaison qui exista entre lui et cette aimable femme désignée longtemps par de discrètes initiales ? Je n'en sais rien ; mais M^{me} de Coigny devint la confidente de ses plus belles rêveries et de ses plus chères pensées. Qu'il soit emporté sur les flots du Danube par la gondole pavoisée de Catherine, qu'il parcoure son domaine de la Crimée, ou qu'il se livre avec Potemkin à de longues causeries en se promenant sous le feu des Turcs ; enfin, quelle que soit la situation excentrique où le place tour à tour sa fortune voyageuse, il a toujours un souvenir pour son amie de la cour de France. Je m'imagine que la marquise de Coigny était belle et séduisante parmi toutes ces femmes du XVIII^e siècle, dont les romans et les mémoires nous ont déjà donné tant de types ravissants. Toutes les lettres que le prince de Ligne lui écrit sont empreintes de cette galanterie moitié sentimentale et moitié railleuse, qui a tant de puissance délicate et de charmes voilés. C'est

Quelque chose à la fois de tendre et de moqueur,
Qui chatouille l'esprit et pénètre le cœur.

Il n'y a pour offrir de pareilles nuances que le délicieux conte de *Ah! si*, du chevalier de Boufflers. Eh bien ! si précieux que soit ce genre d'attraits, il est encore le moins touchant et surtout le moins singulier de ceux que présentent ces lettres. Il n'est pas étonnant qu'un des plus élégants habitués du cercle de M^{me} de Sabran se soit rencontré avec l'auteur d'*Aline* ; mais si on trouvait dans le prince de Ligne des mouvements semblables à ceux qui ont tant ému notre génération mélancolique et désabusée dans les *Harmonies*, cela ne paraîtrait-il pas d'une étrangeté piquante ? Or voici ce qu'on lit dans une lettre datée de Parthenizza : « Hélas ! me dis-je en m'adressant à quelques personnes auxquelles je pense souvent, peut-être suis-je triste, peut-être l'êtes-vous aussi d'être séparées de moi par des mers, des déserts, des remords, des importuns, des

préjugés? Peut-être aussi suis-je triste pour vous, qui m'avez aimé sans me le dire, et que j'ai quittée faute de le deviner? L'amour des vers et des champs, nos lectures, nos promenades, mille rapports secrets, nous avaient réunis sans nous en douter. »

Ne dirait-on pas que ces deux ou trois phrases ont été inspirées par notre poésie moderne? N'est-ce pas le penchant de nos auteurs élégiaques à se porter toujours vers les amis inconnus? On pourrait continuer les rêveries du prince de Ligne avec deux vers des *Méditations* :

Peut-être dans la foule une âme que j'ignore
Aurait compris mon âme et m'aurait répondu.

Et plus loin, après avoir vu reparaître dans une fantasmagorie rapide tous les tableaux de son existence, les fêtes, les voyages et les combats, après avoir rencontré partout le vide et le mensonge, un point radieux l'arrête subitement dans ce chaos mouvant des choses humaines. « Aimer! dit-il, quel mot ai-je prononcé? Je fonds en larmes sans savoir pourquoi; mais que ces larmes sont douces! »

Ainsi, dans un moment de désespoir, le poète des *Harmo- nies* se laisse tout à coup reprendre au charme de l'existence en prononçant le même mot magique :

Amour, être de l'être! amour, âme de l'âme!

.

Femmes! anges mortels! création divine!

Seul rayon dont la vie un moment s'illumine!

.

Je ne regrette rien en ce monde que vous.

J'espère qu'on saura gré au prince de Ligne d'avoir connu les sources de l'élégie dans un temps d'épigrammes et de madrigaux. On s'attend peu à rencontrer une pareille façon de sentir et de s'exprimer chez un homme qui ferrailait si joyeusement avec le baron de Besenval à la clarté des réverbères. On

voit qu'on peut être aussi rêveur que Saint-Preux , sans quitter l'épée et la poudre. Le prince de Ligne avait autant d'enjouement que M. de Ségur , autant de bonne grâce que M. de Vaudreuil ; il était d'une gaieté aussi folle et aussi bruyante que le permettent les mœurs mesurées et polies du monde ; mais , sous ces dehors évaporés , sous ces habitudes de grand seigneur ,

Il conservait toujours en un coin de lui-même
 Le mot mystérieux , le : Sésame , ouvre-toi ;
 Le sacré , le divin : Je t'aime ,
 Symbole de toute une foi.

Je préfère les lettres du prince de Ligne à ses pensées , et pourtant , dans ce genre de composition comme dans tous les autres , ses précieuses qualités amènent à chaque instant d'heureux effets. Ses maximes nous frappent souvent par la verve et par l'éclat mondain du style , loin de présenter cette teinte austère et presque janséniste que le jeune et mélancolique marquis de Vauvenargues avait conservée au milieu du XVIII^e siècle. Suivant une vieille expression française d'une énergie un peu populaire , elles n'engendrent pas la tristesse. On n'y sent aucune de ces pensées chagrines qui dominent d'ordinaire les œuvres des moralistes. Le côté consolant des choses , au lieu d'être méconnu ou affaibli au profit d'un système , est toujours aperçu et mis en relief. « Il ne faut pas se faire un monstre du plus beau des malheurs , de la guerre. J'ai vu tant de beaux traits d'humanité , tant de bien pour réparer un peu de mal , qu'il ne m'est pas possible de regarder la guerre tout à fait comme une abomination.... J'ai vu mes grenadiers donner leur pain et leurs kreuzers à une pauvre famille ; j'ai vu nos houzards rendre à des prisonniers leur bourse et leur ouvrir la leur. Il semble que l'âme s'exalte. Plus on a de courage , et plus on est sensible. En toute chose , c'est l'émotion qui est sublime. » A côté de ces pensées écrites par un soldat honnête , il en est où l'on trouve le tact délicat d'un courtisan. « Il ne faut pas avoir toujours raison pour plaire ; il y a une manière d'avoir tort qui est faite pour réussir. » Nous pourrions encore

citer et commenter cent belles ou ingénieuses maximes ; mais , comme le dit le prince de Ligne lui-même à propos des recueils de Larochefoucauld et de Champfort : « Ce sont des feux d'artifice qui durent trop longtemps. »

Tout à l'heure on a vu le spirituel gentilhomme du XVIII^e siècle dépasser son époque pour s'élever dans une de ses lettres à la mélancolie suprême d'une élégie de notre temps. Ce n'est pas seulement par la sensibilité, c'est aussi par l'intelligence qu'il a pressenti les idées et le goût de l'avenir. Nul n'a su mieux tirer parti que lui de cette fantaisie, de ce caprice, dont nous faisons tant de bruit à présent. Les merveilleuses petites créations que des talents fantasques et journaliers font éclore, tantôt sur une toile de chevalet, tantôt dans le coin d'un feuilleton, ne sont pas plus saisissantes de physionomie et de couleur que certaines bluettes comme *le Lapin de La Fontaine*, ou *l'État le plus heureux*. Presque tout le monde connaît *le Lapin de La Fontaine*, mais *l'État le plus heureux* a été moins souvent transcrit dans les cours de littérature. C'est la description du bonheur que peut goûter un maître de poste établi dans un village où il n'y a point de château, où sa maison est la plus belle et la plus riante. « Il prie à souper les passants ou les voyageurs qui lui plaisent, il a un fusil à deux coups pour tirer sur la rivière des hirondelles de mer et des oies sauvages. Il a une cheminée qui ne fume jamais. » Est-ce un contemporain de Florian qui écrit ainsi ? Non, ce n'est même pas un contemporain de Gessner. Si, comme on le disait jadis, il y a des pipeaux pour l'exil, ceux-là pourraient jouer un air de bourrée à faire danser de vrais paysans.

Au moment où *les Jardins* de Delille cousonnaient par leur succès la ruine de toute saine poésie en France, le prince de Ligne composait sur ce sujet si mal traité un essai en prose, dont le style est en même temps plein de grâce et de vigueur. Tous les jardins de l'Europe y sont passés en revue, depuis les parcs verdoyants de Moulin-Joli et d'Ermenonville jusqu'à ces jardins de la Russie dont les fleurs délicates et frêles semblent, comme le dit M^{me} de Staël, une jouissance aristocratique.

Quelle que fût la prodigalité que mit le prince de Ligne à répandre de l'or sur les chemins que brûlaient les roues de sa chaise de poste, il a certainement gaspillé moins de florins que

de pensées. L'aspect général de ses œuvres est celui d'un atelier avec des ébauches de toutes les scènes qui ont pu se passer depuis la création. Il a fait des essais sur les Égyptiens, des essais sur les Grecs, des essais sur les juifs, des essais sur les chrétiens qui habitent les villages des Alpes. Il n'est pas d'hommes, pas d'époques, qu'il n'ait jugés. Parmi ces amas de fragments écrits sur toute chose, j'en trouve un sur *la vieille Europe*, et un sur *la noblesse*, qui me frappent tous deux par l'énergie des sentiments et la fierté dédaigneuse du langage. Il y a là quelques traits semblables en hardiesse et en grandeur à ceux que traçaient les doigts mutilés de Cervantes dans son immortel portrait de l'hidalgo. *La vieille Europe* est un tableau rapide des mœurs que la révolution a détruites, peint avec ce luxe de détails saillants et de couleurs tranchantes qu'on aime tant aujourd'hui. « J'ai vu, dit le prince de Ligne, les jeunes gens de qualité habillés tout à fait, l'épée au côté, à sept heures du matin. Pas un qui allât à pied dans la rue; à cheval, en habit galonné, avec une grande suite, et jamais au trot; les grandes dames avaient deux heiducs à la portière, des pages et un peuple de valets sur la voiture; les fils tremblant devant leurs mères, les filles n'osant presque pas parler aux femmes mariées; des ministres écoutant sans répondre, mais qui faisaient accorder; les grandes actions connues, des pluies de bienfaits et de distinctions. »

Dans le morceau sur *la noblesse*, le style a la même force, la même véhémence, la même rapidité. Le sentiment aristocratique y est exprimé dans ce qu'il y a de plus pur et de plus vrai; c'est-à-dire que le grand seigneur y est sacrifié au gentilhomme. Les titres y sont foulés aux pieds, comme dans le blason, où les écussons n'ont pas de couronnes. Tout ce trafic honteux que les financiers enrichis et les représentants ruinés des grandes maisons faisaient, les uns de leurs filles, les autres de leurs noms, y est énergiquement flétri. « Les méssaillances que je pardonnerais en faveur de l'amour me paraissent détestables pour de l'argent; les premières produiraient de beaux enfants, et les autres produisent à la longue de petites figures de courtauts de boutiques.... Le baron allemand sur son rocher, le noble de Hongrie qui laboure avec des éperons à ses bottes, s'ennuient noblement et font mauvaise chère.... Mais je parie

plus, pour la défense d'un poste, sur leur fils que sur celui d'un grand seigneur qui a épousé la fille d'un entrepreneur de vivres ou d'un manufacturier. »

Tous ces morceaux détachés font connaître le prince de Ligne par un de ses côtés qui est le plus important, il est vrai, mais enfin qui n'est pas le seul. Sans parler de ses livres militaires, dont nous abandonnons l'appréciation aux gens du métier, nous avons de lui quelques ouvrages de longue haleine, qui ont joui en Allemagne et en France d'une grande popularité. La *Vie du prince Eugène* renferme une fiction dans la forme, puisque le récit est audacieusement placé dans la bouche de l'émule de Malborough lui-même, mais le fond est plein de vérité. Ce prince Eugène, à qui Voltaire écrivait :

Les Grâces vous servent d'escorte,
Et Cupidon vous tend les bras,

est peint tel qu'il était, plein d'humeur hautaine avec ses officiers, et de mépris farouche pour les femmes, quoique dans ses derniers jours il ait eu sa veuve Scarron, comme son ennemi le roi de France. Ça et là des portraits comme ceux de Boufflers, de Vendôme, de Villars, sont esquissés avec talent. Partout les événements les plus arides de la guerre sont racontés avec intelligence, avec feu, et une sorte d'entraînement rapide, que le lecteur est tout étonné de partager.

L'Histoire du comte de Bonneval devait être l'œuvre favorite du prince de Ligne. On voit qu'il l'a écrite de passion, en s'identifiant avec son héros. M. de Bonneval, dont Voltaire a rappelé en quelques mots la singulière destinée, était d'une fort ancienne famille du Limousin. Garde de la marine à treize ans, il répondit au marquis de Seignelay, qui voulait le casser pour son extrême jeunesse, qu'on ne cassait pas des hommes de son nom. Il entra dans le service de terre après un duel éclatant avec le comte de Beaumont. Il avait fait merveille dans nos campagnes contre les impériaux, sous les ordres du duc de Vendôme, quand une maladresse de Chamillart priva le roi de cette bonne épée. Le ministre parvenu crut qu'il pourrait traiter le gentilhomme limousin comme un de ses

commis. Bonneval répondit à une lettre grossière par une lettre qui finissait ainsi : « J'irai au service de l'empereur, où tous les ministres sont gens de qualité, et savent comment il faut traiter leurs semblables. » Quelques semaines après, il commandait un régiment dans l'armée du prince Eugène ; mais la hauteur de son nouveau général ne lui convenait pas plus que l'insolence de Chamillart. Il eut des démêlés avec lui et parla de duel, on lui répondit par des menaces d'emprisonnement. Las alors de tous les gouvernements d'Europe, il quitta le drapeau de l'Autriche, comme il avait quitté le drapeau de la France, et passa en Turquie, où il prit le turban. Il était aussi indiscipliné dans sa religion nouvelle, qu'il l'avait été dans tous les états de sa vie. Il se moquait des imans, et buvait en dépit de leurs préceptes, comme s'il eût été à Vienne ou à Paris. Casanova, que la fortune poussait tour à tour vers les régions les plus opposées, vit le bacha Bonneval, comme l'appelaient ses nouveaux compatriotes. La confiance et l'abandon s'établirent bientôt entre les deux Européens. « Il faut, dit l'ancien officier de Louis XIV à l'Italien, que je vous conduise à la bibliothèque où je puise les consolations de la philosophie. » Et il le conduisit dans une grande pièce entourée de vastes armoires fermées et tendues de rideaux. Après un moment d'attente, il en ouvrit une brusquement et laissa voir une collection de bouteilles où tous les pays du monde connu étaient représentés par leurs vins. Ce n'étaient pas les seuls goûts français que le comte de Bonneval eût conservés : il aimait à reprendre le costume de son ancienne patrie ; il se couchait sur son divan avec un habit de velours et des bas de soie blancs ; c'était toujours dans cette tenue qu'il recevait les étrangers. On conçoit tout ce qu'il y avait d'attrayant pour une imagination comme celle du prince de Ligne dans la peinture d'une vie si bizarre et d'un caractère si aventureux. Il est peu d'hommes qui aient leurs fonts baptismaux dans une église du Limousin et leur tombeau dans une mosquée de Constantinople. Tous les incidents de cette existence ont un aspect étrange ou un intérêt romanesque ; mais il en est un surtout qui plaît, qui frappe, et qui peut être commenté avec un charme infini par les esprits portés aux divagations rêveuses. Le comte de Bonneval s'était marié ; cet événement, qui d'ordinaire influe sur toute une destinée,

n'occupa qu'un jour de sa vie. Le lendemain de son mariage , il avait une physionomie chagrine. M^{me} de Biron , dont il avait épousé la fille , s'enquit des motifs de cette tristesse ; il lui répondit qu'il avait regret à l'acte de la veille. La belle-mère se piqua , le gendre partit pour l'Autriche , et de là pour la Turquie sans jamais revoir sa femme. Et cette femme , que devint-elle ? L'histoire ne dit pas si elle était belle , et il serait important de le savoir ; mais ce qu'on sait , et ce qui touchera , je pense , c'est qu'elle entretenait une tendre correspondance avec le bizarre mari que la Providence lui avait donné. Sa pensée infatigable et clémente le suivit dans tous les pays , et ne s'arrêta qu'à cette fameuse scène chez les Turcs , où le comte de Bonneval , qui donnait un banquet , quitta un instant ses convives et revint circoncis. Dès lors il ne pouvait plus y avoir de commerce , même par lettres , entre un musulman et une chrétienne. Cependant , sur les derniers jours du comte de Bonneval , elle lui écrivit une fort longue épître , qui lui parvint au moment où les prêtres de Mahomet cherchaient à endormir son âme avec les riantes promesses de leur ciel tout peuplé de houris.

Si le prince de Ligne avait réussi dans les vers , ou s'il n'avait pas essayé d'en faire , sa réputation littéraire serait sans tache ; mais notre partialité pour lui ne va pas jusqu'à le proclamer poète. Avec autant de grâces dans le style que M^{me} de Sévigné , autant de saillies dans la conversation qu'un Mortemart , il n'aurait pas pu tourner un madrigal comme M. de Ségur.

Au reste , cette faiblesse que le grand seigneur étranger avait le tort d'avoir pour notre poésie , jette sur l'éclat réel de son nom une ombre qui disparaît bien vite. Nous savons qu'en se plaçant au point de vue exclusivement littéraire , on trouverait sans peine , dans tous les genres qu'a traités le prince de Ligne , des écrivains supérieurs à lui ; mais , quand on réunit toutes ces œuvres si différentes , quand on rassemble ces lettres , ces maximes , ces essais d'histoire , ces réflexions morales , enfin tous ces fragments avec lesquels on reconstruit ce que la mort cherche à briser , on découvre un caractère , on voit apparaître un homme , qu'on ne peut s'empêcher d'admirer et d'aimer. Extravagant dans sa bravoure et dans sa gaieté , le prince de

Ligne était le représentant le plus complet de cette espèce de chevalerie fringante et poudrée, qui, moins les croyances et l'amour mystique, continuait, au XVIII^e siècle, par le mépris affecté de la vie et l'élan dans le péril, la chevalerie du moyen âge. Il appartenait à la France par la nature de sa valeur comme par celle de son esprit. Si par le style il était de la famille des Sévigné, par la valeur il était de celle des Hocquincourt et des Lafeuillade. Steinkerke, Nervinde, Fontenoy, étaient des noms qui lui faisaient tréssaillir le cœur. « Je ne puis me lasser, disait-il après avoir lu les charges de la maison rouge dans les récits de Voltaire, je ne puis me lasser de répéter les noms de tous ces jolis seigneurs. » Et, avec ces qualités brillantes d'un mousquetaire français, il avait la bonté honnête et généreuse d'un soldat allemand. On doit donc aimer le prince de Ligne pour lui-même, mais on l'aime aussi pour le monde qu'il a vu. Quand on a l'esprit saturé, comme nous l'avons eu, de toutes ces fausses peintures du XVIII^e siècle, inspirées par des mémoires de comédiens et de danseuses à ceux qui n'en ont étudié que le côté frivole et licencieux, on est heureux de lire des œuvres où l'on respire l'air de la société véritable, de cette société à qui les changements de temps et de lieu ne font subir, au moins dans les formes extérieures, que d'insensibles modifications. Au XVIII^e siècle, comme à toutes les époques, il y avait un monde aimable, élégant, poli, sans affectation bruyante dans ses vices : c'est dans celui-là que le prince de Ligne a vécu, c'est dans celui-là qu'il nous introduit.

GASCHON DE MOLÈNES.

LES POÈMES GALLOIS

ET

LES ROMANS DE LA TABLE-RONDE.



A aucune époque de l'histoire on ne s'est plus occupé de la poésie chevaleresque et des influences diverses qu'a subies cette poésie. La critique a constaté les plus importantes et donné des résultats sur lesquels il n'y a pas à revenir ; les influences secondaires fixent maintenant ses regards. Parmi ces dernières, il faut mettre en première ligne les traditions galloises. Quelle part ont eu ces traditions à la formation du cycle chevaleresque d'Arthur ou de la Table-Ronde ? Telle est la question à résoudre.

M. Fauriel, qui a ouvert avec éclat la voie aux études sur les poèmes du moyen âge, persiste à croire l'origine des épopées de la Table-Ronde encore ignorée et en litige. M. Ampère, qui depuis plusieurs années poursuit les mêmes études avec une sagacité non moins rare et un succès pareil, pense aussi qu'on n'a pas encore exactement déterminé la part que les traditions galloises peuvent revendiquer dans le cycle d'Arthur. D'autres écrivains de France, d'Angleterre et même d'Allemagne sont, il est vrai, d'un avis contraire ; mais ils ne peuvent alléguer en leur faveur d'autorités sérieuses, leurs assertions de tout point gratuites ne méritant pas qu'on s'arrête à les discuter. Dans l'état actuel de la critique, comme l'a fort bien dit

M. Fauriel, elles doivent tomber d'elles-mêmes et ne peuvent plus se reproduire.

L'espoir de voir éclaircir ce point obscur de notre ancienne poésie engagea, il y a deux ans, M. le ministre de l'instruction publique à me charger de recherches littéraires dans le pays de Galles. Puis-je me flatter d'avoir atteint le but ? Un des critiques distingués dont je viens de prononcer le nom a bien voulu le dire : c'est donc avec quelque motif de confiance que je vais exposer le résultat de mes recherches.

Pour simplifier autant que possible la question, je me suis arrêté aux monuments les plus importants du cycle de la Table-Ronde, à ceux qu'on en peut regarder comme les bases ; ce sont les histoires romanesques d'Arthur, de Tristan, de Lancelot, de Merlin, de Perceval, d'Ivain et d'Érec.

On est surpris de trouver dans ces histoires, vues d'ensemble, une espèce d'unité de temps, de lieu et d'action : on dirait des rameaux d'un même arbre de poésie. Milton en avait été frappé : la continuité, les contrastes, l'originalité des caractères ne l'étonnaient pas moins. C'était d'abord celui d'Arthur, dont le front couronné domine tous les autres, dont tous relèvent, dont la cour est le rendez-vous des plus fameux chevaliers du monde, la sphère poétique au centre de laquelle apparaît cette Table-Ronde qu'il a instituée pour eux ; puis, à côté de lui, Merlin, le vieux sorcier Merlin, son devin domestique ; puis Gauvain le Sage, son héraut d'armes et son conseiller, puis son bouteiller Bedoer et son sénéchal maître Keu, personnage burlesque, railleur, fanfaron, toujours dupe ; Lancelot surtout, le beau, généreux et courtois Lancelot, amoureux de la reine Genièvre, qui donne autant de soucis à son royal époux que la reine des dieux, qu'elle rappelle de loin, en donnait jadis au roi de l'Olympe homérique. Ici, l'émulation du grand aveugle d'Albion s'enflammait sans doute au souvenir du poète dont la muse a immortalisé leurs amours avec ceux de Françoise et de Paul. La passion mutuelle de Tristan et d'Yseult et leurs mutuelles infortunes lui offraient un thème encore plus varié et plus touchant de galanterie et de tendresse. Enfin il trouvait un pendant à souhait, en grâce chaste et demi-voilée, aux amours de son paradis dans l'histoire d'Ivain et de la dame de la Fontaine, d'Érec et d'Énide, voire de Merlin lui-même et

de la fée Viviane ; car , à la cour d'Arthur , tous , jusqu'aux sorciers , se mêlaient d'aimer. Mais quel parti eût tiré un pareil génie de la fable mystérieuse du Saint-Graal ! Quels développements , quelles proportions épiques eût pris entre ses mains l'histoire déjà si belle de Perceval , ce symbole chevaleresque de la déchéance et de la réhabilitation humaine ! Par malheur il ne put réaliser le projet qu'il avait de fondre tous ces romans en une vaste épopée ; lorsque l'idée lui en vint , déjà , pour me servir de sa belle expression , sa flûte était suspendue au vieux pin qui ombrageait ses cheveux blancs. On eût pourtant aimé à donner à Milton le nom de dernier des trouvères ; il eût clos magnifiquement le cycle de la Table-Ronde.

L'ouverture de ce cycle ne peut guère remonter , d'après M. Fauriel , avant l'année 1150 ; c'est vers cette époque qu'il faut placer la date des plus anciens poèmes romanesques provençaux ou français qui nous restent ou dont nous avons à regretter la perte. La plupart de ceux que nous allons examiner sont postérieurs à cette date , aucun ne remonte au delà. Or , je crois pouvoir affirmer qu'antérieurement à la seconde moitié du XII^e siècle , les principaux acteurs des romans en question étaient célébrés par les Gallois comme des héros de leur patrie , et devenus pour eux le thème , soit de poèmes bardiques , soit de chants populaires , soit de traditions oralement transmises , soit de chroniques et de mémoires appelés triades , soit de contes chevaleresques ; le sujet en un mot de toute une littérature indigène et nationale.

I. — ARTHUR.

L'histoire du roi Arthur est le point culminant du cycle de la Table-Ronde : elle forme la partie la plus importante et la plus curieuse de la chronique de Brut , rimée par maître Wace en 1155 , et vingt fois remaniée depuis , paraphrasée , amplifiée , transformée en prose dans toutes les langues de l'Europe. Le trouvère raconte comment son héros naquit par un prodige d'un roi cambrien appelé Uter-à-la-Tête-de-Dragon et d'une princesse bretonne , épouse d'un autre roi nommé Gorloes , en la personne duquel Uter se transforma ; il célèbre ses combats ,

ses victoires, ses prouesses chevaleresques dans l'île de Bretagne, ses courses triomphales à travers l'Europe; il le représente tantôt comme un autre Alexandre, tantôt comme un autre Thésée, toujours comme l'idéal de la chevalerie; il l'arme d'une épée magique, présent des fées; il lui fait tenir cour plénière à Carlion en Galles, aux grandes fêtes de l'année, et réunir autour de sa Table-Ronde la fleur des rois, des barons et des chevaliers de l'Europe, qui viennent lui rendre hommage comme au plus grand monarque qui ait porté couronne. Toutefois cette gloire a ses ombres, et Wace ne les dissimule pas: après les triomphes d'Arthur, arrivent la trahison de son neveu Mordred, le rapt de sa femme, qui fuit dans un couvent, et la bataille de Camlan, où il est blessé à mort. L'histoire devrait finir là; mais cette catastrophe se change en une péripétie qui relève par enchantement et immortalise Arthur. En tombant sur le champ de bataille, il est reçu dans les bras d'esprits mystérieux qui le transportent dans une île lointaine, où des fées amies doivent guérir ses blessures, et d'où il reviendra un jour.

Telles sont les situations principales de l'histoire romanesque d'Arthur. Wace en est-il l'inventeur? — Évidemment non; il l'a empruntée à une des chroniques galloises de Gauthier d'Oxford, versions amplifiées d'un très-ancien livre breton venu d'Armorique vers l'an 1130, ou à une des traductions que Geoffroi de Monmouth a faites de ces chroniques. Mais l'original breton ne serait-il pas le fruit d'une imagination plus ou moins poétique? L'auteur s'est chargé lui-même de répondre à cette objection; ce n'est ni une chronique, ni une histoire qu'il a eu l'intention d'écrire, c'est de la tradition qu'il a voulu être l'écho; voilà pourquoi il a donné à son ouvrage le titre de *Brut*, qui, en langue galloise, signifie tradition vulgaire. Malheureusement on ne retrouve plus l'original; on ignore la date de sa composition, et l'on est réduit à en juger par les versions galloises et latines qui en ont été faites. Toutefois ces versions, offrant le même thème, peuvent servir de base aux études dont il eût dû être l'objet, et permettre de voir si, justifiant le titre qu'il porte, il était véritablement l'écho des bruits populaires, et si Geoffroi de Monmouth n'en impose pas quand il affirme que les hauts faits d'Arthur étaient gravés dans la mémoire du peuple, qui prenait plaisir à les

raconter et à les entendre chanter par les ménestrels gallois.

Pour m'en assurer, j'ai cherché les éléments de l'histoire romanesque d'Arthur dans des monuments de la littérature galloise d'une époque antérieure à Geoffroi, et les ai complétés ou éclairés par des témoignages étrangers de son temps ou d'une date plus ancienne. Le résultat de cette recherche m'a paru très-satisfaisant ; on pourrait en effet, à l'aide des sources indiquées, composer aisément une histoire dont l'ensemble s'accorderait avec celle des romanciers.

Les bardes cambriens du VI^e au X^e siècle en fourniraient les bases. Taliesin, l'un des plus anciens, est l'auteur d'un poème où Arthur est représenté comme fils d'Uter-à-la-Tête-de-Dragon. A vrai dire, Uter est ici un personnage mythologique ; il se donne à lui-même le nom de roi des ténèbres, d'être mystérieux et voilé, d'ordonnateur des batailles, se vantant d'avoir foudroyé cent forts, tué cent gouverneurs, coupé cent têtes ; en un mot, d'être le dieu de la guerre. Mais peu importe au fond ; l'origine d'Arthur est constatée. Cette origine se trouve enveloppée des mêmes ombres que dans le roman. On est tout surpris, par exemple, d'entendre dire au père d'Arthur que, pour l'engendrer, il a pris la forme d'une *nuée*, en gallois *Gorlais*, nom commun dont la tradition romanesque a fait un nom d'homme.

L'Arthur bardique possède la neuvième partie de la puissance paternelle ; il est le chef des batailles de l'île de Bretagne. Rien ne résiste à ses coups. On lui donne tantôt le nom de Taureau des combats et tantôt celui de Miracle de l'épée. Le synode des bardes chante : « Qu'Arthur soit béni du grand Être ; qu'Arthur soit béni, selon les rites sacrés des bardes réunis ! Gloire à sa face, qui rayonne dans la mêlée quand tout s'agite autour de lui ! »

Arthur reçoit de son père une arme merveilleuse, que Taliesin appelle la grande épée du grand enchanteur, et les romanciers Calibourne. Comme dans le roman, il entreprend plusieurs expéditions guerrières, s'empare d'un grand nombre de villes, parcourt l'univers en vainqueur, et est proclamé roi du monde. Les anciens bardes le font toujours suivre de son majordome, Kai le Long de son échanson Beduyr, et de Goualmaï, son héraut à la langue d'or, dont nos romanciers

francisent les noms, qu'ils changeant en Keu, Bedoer et Gauvain, comme celui de Guenivar en Genièvre et de Medrod en Mordred.

Les uns et les autres peignent Genièvre sous les mêmes traits. « Elle était, dit Taliesin, d'une humeur altière dans son enfance, et plus altière encore dans son âge mûr. » Un barde anonyme du ^xe siècle a conservé le souvenir de ses démêlés avec son mari dans un dialogue curieux, où la reine prend à tâche de le railler et de le contredire à chaque mot. En voici un fragment inédit.

ARTHUR. — Mon cheval est noir, et il me porte bien ; il n'évite point l'eau, et ne fuit devant personne.

GUENIVAR. — Mon cheval est gris et de la couleur de la feuille. Puisse le vantard être éternellement méprisé ! Ses propos le charment seul.

Qui chevauche quand bon lui semble et marche en tête de l'armée ? — Un guerrier que nul ne peut vaincre : Kai le Long, fils de Seuni.

ARTHUR. — Je chevaucherai quand il me plaira, et ferai bondir mon coursier le long du rivage à la marée montante ; je n'aurai pas de peine à vaincre Kai.

GUENIVAR. — Tiens, jeune homme, il est étrange de t'entendre parler de la sorte ; à moins que tu ne vailles mieux que tu ne sembles, tu ne pourrais vaincre Kai, même avec cent guerriers comme toi.

ARTHUR. — Guenivar au charmant visage, ne me raille pas ; quoique je sois petit, je vaincrais cent guerriers tout seul. »

D'épouse querelleuse et superbe, la reine devient femme adultère, dans les poèmes des bardes primitifs comme dans le roman, et se laisse enlever par Medrod. « Mais son arrogance, dit Mezzyn, a été punie, et elle en a gémi, lorsque, renfermée dans un cloître, elle s'est vue forcée d'obéir à un maître ecclésiastique. » Le même poète chante la bataille de Camlan, où Arthur tire une éclatante vengeance du séducteur Medrod. Taliesin l'y fait disparaître dans la mêlée, et parle de sa disparition comme d'un mystère druidique ; mais un autre barde moins discret nous apprend qu'il est monté au ciel, où il

anime un astre qui porte son nom, en attendant qu'il revienne sur la terre pour livrer de nouveaux combats.

Je n'insisterai pas sur ces analogies de l'histoire bardique et de l'histoire romanesque d'Arthur; mêmes noms, mêmes rôles, mêmes caractères; la seule différence vient de la couleur, héroïque et chevaleresque dans l'une, purement mythologique dans l'autre.

Cependant les Gallois possèdent deux poèmes historiques du VI^e siècle, où il est question d'un chef cambrien du nom d'Arthur, qui a réellement existé. Il y est appelé tantôt « chef des nobles, » tantôt « conducteur des travaux de la guerre, » généralissime, *empereur*. Mais ce personnage n'a rien de commun avec son homonyme, rien de merveilleux, rien d'extraordinaire.

Les triades (et je me hâte de dire que j'admets pour seule légitime la collection du moine de Lancarvan, mort vers l'an 1150), les triades me paraissent avoir voulu faire un personnage réel de l'Arthur mythologique, et l'avoir substitué à l'Arthur de l'histoire, dont les actions peu importantes auront été oubliées au bout d'un certain temps: c'est bien encore le héros des anciens bardes, mais dépouillé de son auréole; il n'est plus fils d'un dieu; il n'est plus roi du monde; il ne parcourt plus l'univers en vainqueur; il n'a plus d'épée magique; il n'a plus d'astre au ciel; il ne doit plus revenir sur la terre; il meurt, comme le dernier de ses soldats, à la bataille de Camlan.

Les personnages qui l'entourent ont, au contraire, assez fidèlement gardé leur type originel bardique. Medrod est généralement signalé comme un traître, usurpateur des États de son oncle, séducteur de sa femme et cause de sa mort; et Genièvre, comme une épouse altière, violente et infidèle. Beduyr et Kai font toujours à la cour du prince breton l'office d'échanson et de maître d'hôtel; ce dernier a conservé le sobriquet qui fait allusion à la longueur démesurée de sa taille. Goualmaï, est toujours le « héraut à la langue d'or, » l'un des trois sages de l'île de Bretagne, l'un des trois guerriers les plus affables; sa mort est pour l'île un sujet de larmes.

Mais, parmi ces triades historiques, ou qui voudraient l'être, il s'en trouve un petit nombre où Arthur n'a point entièrement perdu sa physionomie primitive; je me borne à en indiquer

une, où, suivi de Kai et de Beduyr, il prend part à des expéditions extravagantes, qui font allusion à quelque mystère druidique. Dans d'autres triades, relativement plus modernes, il ressemble assez à un chef gallois de la fin du XI^e siècle : toutefois sa petite cour n'est pas encore celle des chroniques nationales de l'époque suivante. Les chevaliers des triades n'y paraissent point encore au milieu des tournois, parés des couleurs de leurs dames, combattant sous leurs yeux, jaloux d'avoir vaincu trois fois pour mériter leurs faveurs ; on ne les voit point animés de cet amour qui tempère la fougue du guerrier, purifie le cœur de la femme, et qui est pour l'un et l'autre un principe de vertu et d'honneur ; l'amour chevaleresque, en un mot, ne respire pas en eux tel qu'il sera compris et proclamé théoriquement plus tard par Geoffroi de Monmouth, Gauthier d'Oxford, maître Wace, et tous les romanciers à dater de l'année 1150.

Il s'en suit qu'il y a une lacune à remplir dans l'histoire des transformations traditionnelles d'Arthur : la chronique primitive bretonne, remaniée en gallois par Gauthier d'Oxford, devait la combler. Nous aurions donc lieu de regretter la perte de ce monument littéraire si elle était irréparable, mais heureusement elle ne l'est pas ; le passage immédiat de l'Arthur des triades au héros chevaleresque du roman se montre dans d'autres monuments de la littérature cambrienne : les contes populaires du pays de Galles.

Les contes en question ont été rédigés, dans les premières années du XII^e siècle, par un barde du Glamorgan, nommé Ieaur Vaour, à la prière du chef Griffizap Conan, dont le règne fut le siècle d'Auguste de la littérature galloise. Il en est plusieurs qui nous restent en vers et en prose. On pourrait les considérer comme une modification, une refonte tardive d'anciens chants bardiques ou populaires. Ils ont une liaison intime avec les poèmes des bardes primitifs et les triades, sans l'aide desquels il est souvent impossible de les entendre, et présentent les mêmes caractères d'originalité. Ils offrent l'expression exacte de la société galloise à l'aurore de la chevalerie. On n'y rencontre pas plus que dans les triades ces sentiments de tendresse exaltée, cet amour systématique, platonique, raffiné, qu'on remarque dans les ouvrages postérieurs ; l'enthousiasme

guerrier, les grands coups de lance, y tiennent une plus large place. Les mœurs des personnages portent l'empreinte d'une rudesse qui dénote un état voisin de la barbarie, et qu'on ne retrouve plus ni dans la société ni dans les chroniques cambriennes en 1150; l'esprit chevaleresque, en un mot, s'y montre sous des traits beaucoup plus vagues, qu'il ne l'était à pareille époque.

Arthur est le héros d'un cycle de ces contes populaires. Les auteurs lui donnent le titre d'empereur, comme les bardes à son homonyme de l'histoire; comme dans les triades, il tient sa cour à Carlion en Galles. On l'y représente assis au milieu de la salle d'honneur, sur un siège de joncs verts, avec un tapis de drap aurore sous lui et un coussin de drap rouge sous son coude. Les personnages principaux qui l'entourent sont Goualmaï à la langue d'or, Kai, le maître des cuisines, la reine Guenivar et ses femmes. Tout se passe dans cette cour sans beaucoup d'étiquette, j'allais dire d'une manière assez bourgeoise; le prince dort parfois sur son trône, comme son épée dans le fourreau; les chevaliers boivent de l'hydromel et mangent des *brochettes* en contant des histoires, la reine est occupée à coudre près de la fenêtre; les portes du palais sont ouvertes à tout venant, et il n'y a point de portier, usage qui était regardé à cette époque, dans le pays de Galles, comme une marque d'hospitalité pour les voyageurs.

Les caractères et les mœurs sont ceux que nous ont peints les bardes et les auteurs des triades; mais ils offrent une foule de détails et de développements nouveaux. Les conteurs prennent plaisir à mettre en jeu l'humeur superbe de la reine, à donner à Goualmaï mille occasions de faire preuve d'éloquence et de sagesse. Pour la première fois, nous le voyons opposé au majordome Kai le Long, dont le caractère caustique, vaguement indiqué par les bardes, commence à se dessiner plus nettement et à fournir des traits comiques que les romanciers futurs doivent multiplier à l'infini. Quant aux personnages subalternes, il est inutile d'en parler; je me bornerai à dire pour le moment qu'ils ont aussi leur type dans les poèmes des bardes et les triades, type dont ils émanent comme les autres, dont ils ne sont, comme eux, que la mise en action sous des influences nouvelles.

Ces influences atteignaient toute leur force, au moment où Gauthier d'Oxford, Geoffroi de Monmouth et maître Wace remanièrent, l'un en gallois, l'autre en latin, et le troisième en français d'après eux, la vieille chronique du *Brut*, source de tous les romans du même nom, et à laquelle je me trouve naturellement ramené. J'ai dit que l'œuvre originale était l'écho de la tradition cambrienne sur Arthur, telle qu'elle s'était construite antérieurement à l'année 1150, et je viens de le prouver par des titres écrits de la littérature galloise; je crois devoir ajouter que l'histoire romanesque du même personnage me semble empruntée moins aux livres qu'à des récits ou des chants populaires oralement transmis jusque dans la première moitié du XII^e siècle. Je trouve, en effet, que les écrivains latins de cette époque ou d'une date plus ancienne, qui ont parlé du roi Arthur d'après la tradition courante, font allusion aux points les plus caractéristiques, les plus essentiels de son histoire romanesque, qu'ils paraissent connaître à merveille et représentent comme très-populaire. Ainsi Nennius, qui écrivait en 945 et déclare avoir puisé aux sources nationales galloises, donne à Arthur le nom de fils d'Uter et le titre de généralissime ou d'empereur, comme les bardes; il vante son courage, il en fait un guerrier invincible, il lui suppose des armes merveilleuses, il parle de ses voyages en Orient. Alain des Iles, né en 1109, nous affirme qu'on croyait généralement, au XII^e siècle, que la renommée et les armes d'Arthur avaient fait le tour du monde. Le moine de Lancarvan, son contemporain, déjà mort en 1150, nous représente le prince breton suivi de ses fidèles compagnons Kai et Beduer, et nous initie aux chagrins que lui cause la reine Guenivar, sa femme. Guillaume de Malmesbury et Giraud le Gallois parlent de sa disparition et de son retour dans les mêmes termes que les romanciers. « Comme on ne voit nulle part le tombeau d'Arthur, remarque le premier, on se fonde sur de très-anciens contes en vogue parmi le peuple pour débiter qu'il reviendra. » — « Les Bretons amoureux des fables et leurs chanteurs populaires, dit Giraud le Gallois, avaient coutume autrefois de raconter, dans leurs fictions, qu'après la bataille de Camlan, où le traître Mordred fut tué et Arthur mortellement blessé, une déesse imaginaire, appelée Morgane, transporta le corps du prince dans une île nommée

Avalon, où ses blessures devaient être guéries, et d'où il devait revenir fort et puissant pour gouverner les Bretons. » Je pourrais multiplier les citations.

Pendant, je dois l'avouer, il est un point de l'histoire romanesque d'Arthur sur lequel les écrivains latins du moyen âge, aussi bien que les bardes, les auteurs des triades, les conteurs gallois, et même les originaux suivis par maître Wace, gardent un silence absolu : je veux parler de la fameuse Table-Ronde. Un barde du x^e siècle nous montre bien le prince breton assis dans son palais, avec ses guerriers, à une table qui porte son nom ; mais il ne nous apprend rien de particulier de cette table, et n'en décrit pas la forme. Wace dit brièvement qu'Arthur la fit faire pour ses nobles barons, qu'elle servait aux jours de fête, que les convives formaient un ordre dont l'égalité était la première loi. Il ajoute qu'à la fin du repas, au moment où le roi se levait de table, les chevaliers de l'ordre entraient en lice et se livraient à des jeux militaires sous les yeux des dames, qui, du haut des murailles, excitaient leur courage. Mais où le trouvère a-t-il pris ces détails ? Il assure qu'il les a empruntés à la tradition populaire ; il invoque le témoignage des Bretons ses contemporains, et prétend qu'il leur doit tout ce qu'il sait de la Table-Ronde, dont ils racontent mainte fable. Faut-il le croire sur parole, ou bien existe-t-il des monuments qui puissent garantir sa bonne foi ? Il en est un, et je m'étonne de ne l'avoir jamais vu cité : je le trouve parmi les fragments qu'Athénée nous a conservés des écrits de Possidonius. « Chez les Gaulois, dit le philosophe d'Apamée, qui voyageait en Gaule quelques années avant l'ère chrétienne ; chez les Gaulois, dans les festins nombreux et d'apparat, la table est *ronde*, et les convives se rangent en cercle à l'entour. Après des repas copieux, les guerriers aiment à prendre les armes et à se provoquer mutuellement à des combats simulés. » Cette table et ces jeux militaires ne sont-ils pas le prototype de la Table-Ronde chevaleresque, que les Bretons du temps de Wace attribuaient au roi Arthur, et des tournois du moyen âge ? Cela est tellement vrai, que ces fêtes étaient encore désignées à cette époque sous le nom de *Table-Ronde*, et que les écrivains des siècles de la chevalerie en font le synonyme de tournoi.

Je conclus que l'histoire romanesque d'Arthur prend sa

source dans les traditions galloises, qu'elles aient été conservées dans les chants des bardes, les triades, les contes, les chroniques nationales des Gallois, ou retenues de mémoire par le peuple.

Parmi les ruines du cloître de Glastonbury, en Angleterre, croît, au bord d'une fontaine, un buisson d'aubépine qui fleurit en toute saison. Cet arbuste, qui partageait avec le chêne les honneurs sacrés chez les Bretons, y fut planté par les druides. Lorsque leur culte eut été détruit et que la foi nouvelle se fut emparé de leur sanctuaire, le bruit se répandit qu'autrefois un apôtre, arrivant d'un pays lointain pour convertir l'île de Bretagne, avait pris possession de la terre en y plantant son bâton de voyage, qui s'était couvert de fleurs. Le culte des druides a passé dans ces lieux, hélas ! comme la foi de l'apôtre, et l'aubépine fleurit toujours.

C'est l'image de la destinée qu'a subie la légende d'Arthur. Les bardes, qui chantaient en lui le dieu des combats, ne sont plus; les trouvères, qui en firent depuis l'idéal du roi-chevalier, ont eu le même sort, et pourtant elle brille encore sur les ruines des siècles, la fleur de poésie éclore au souvenir du héros breton.

II. — TRISTAN.

Le roman de Tristan est un des plus célèbres du cycle d'Arthur. Il est aujourd'hui prouvé que les troubadours provençaux chantaient les aventures de Tristan dès l'année 1150; malheureusement leurs poèmes sont perdus. Quelques parties de ceux des trouvères ont survécu, mais ils ne remontent pas à une époque aussi reculée. L'un des trois plus anciens doit avoir été rédigé par un certain Bérox, dans les dernières années du règne d'Henri II, roi d'Angleterre; le second est l'œuvre d'un poète nommé Thomas, postérieur au moins d'un quart de siècle au premier; le troisième est généralement attribué à Chrétien de Troyes, déjà mort au commencement du XIII^e siècle. Quant à la version en prose de Luc du Gast, M. Fauriel ayant démontré jusqu'à l'évidence qu'elle n'est qu'une amplification,

qu'un remaniement des poèmes originaux , il ne faut point s'y arrêter. Je passe donc tout de suite à l'examen des trois principales versions rimées qui aient paru des aventures de Tristan ; elles sont incomplètes, comme je l'ai dit, mais elles s'éclairent l'une par l'autre , et l'on peut aisément reproduire un tout en les rapprochant.

Tristan fait ses premières armes en Cornouailles , à la cour du roi March son oncle, quand un chevalier irlandais appelé Morhoult s'y présente , réclamant un tribut injuste. Tristan le combat et le tue ; mais, ayant reçu dans la cuisse un dard empoisonné, et ne trouvant pas en Cornouailles de médecin assez habile pour guérir sa blessure , il se déguise en joueur de harpe et se rend en Irlande. C'est là qu'il voit la belle Yseult , dont il fait , à son retour , un portrait si flatteur à son oncle , que le roi veut l'épouser. Tristan, chargé de la demander, part déguisé en marchand, et il revient en Cornouailles avec la future du roi, quand, ayant porté par mégarde à ses lèvres et présenté à la princesse irlandaise une coupe contenant un philtre magique destiné à March et confié à Brangien, servante d'Yseult , ils sentent aussitôt l'amour couler dans leurs veines. Peu de jours après les noces , le sénéchal , puis le nain de la cour s'aperçoivent de la liaison coupable de Tristan et d'Yseult, en informent le roi et lui ménagent l'occasion de les surprendre ; mais Tristan déjoue leurs ruses. Enfin les deux amants sont pris, et on les mène au supplice, quand le chevalier trouve moyen de s'échapper et revient délivrer la reine. Trois ans s'écoulent , au bout desquels , un bon ermite ayant réconcilié les deux époux , l'amant reçoit ordre de ne plus reparaitre à la cour. Il y reparaît pourtant ; il trouve moyen, sous l'habit d'un fou, de tromper tous les yeux et de renouer ses liaisons avec Yseult. Trois barons s'en doutent et suggèrent au roi leurs soupçons. La reine, pour les confondre, se met sous la protection du roi Arthur et des chevaliers de la Table-Ronde, et propose à son mari de prouver son innocence par un serment solennel. Le jour marqué, comme la suite de March et celle d'Arthur se rendaient au lieu désigné, Tristan, déguisé en mendiant, s'offre, au passage d'un gué, pour transporter la reine. Elle accepte, et, sur un signe d'elle, son amant l'ayant laissée tomber, elle peut sans parjure faire serment qu'elle n'a

jamais eu de familiarité avec personne, excepté avec son époux et le maladroît mendiant qui vient de la jeter par terre. La reine ainsi justifiée, tout le monde se livre à la joie : des joûtes ont lieu. Tristan y vient prendre part sous un déguisement nouveau, et bat l'un après l'autre tous les chevaliers de la Table-Ronde ; Arthur, émerveillé de sa bravoure, propose une grande récompense à quiconque le lui amènera, mais il évite prudemment une nouvelle rencontre et s'éloigne. Quoique l'innocence d'Yseult soit reconnue, son amant n'est point rappelé à la cour ; il se retire dans la Petite-Bretagne et prend le parti de se marier à la fille d'Houel, roi du pays, qui porte aussi le nom d'Yseult. Toutefois c'est en vain qu'il essaye d'oublier son premier amour, c'est en vain qu'il court les aventures périlleuses ; au lieu d'une distraction, il y trouve une blessure mortelle. La femme du roi March peut seule le guérir ; il l'envoie chercher. Mais la fille du roi de la Petite-Bretagne, qui a surpris le secret des amours de son mari, lui fait accroire que la reine de Cornouailles refuse de se rendre à ses vœux, et Tristan meurt de chagrin.

J'ai dit que la rédaction la plus ancienne de cette histoire romanesque ne datait que du milieu du XIII^e siècle au plus tôt ; or, dès le commencement de ce siècle et antérieurement, on la trouve populaire parmi les Gallois.

Un barde de cette nation, qui vivait au moins deux cents ans avant Raimbaud d'Orange, le premier troubadour qui mentionne Tristan, nous a laissé un curieux dialogue où il prend l'histoire *in medias res*. Comme le poëme gallois n'a jamais été traduit en français, on me permettra de le citer tout entier ; j'indiquerai ensuite les rapports qu'il offre avec le roman. L'auteur le fait précéder du sommaire suivant : « C'est le dialogue qui eut lieu entre Tristan, fils de Tallourh, et Goualmaï, fils de Gouyar, après que Tristan eut passé trois ans loin de la cour d'Arthur, en proie à ses peines de cœur. Arthur avait envoyé vingt-huit de ses guerriers avec ordre de le prendre et de le lui amener ; mais Tristan les abattit tous, l'un après l'autre, et ne se rendit qu'à la prière de Goualmaï à la *langue d'or*. » Après ce court exposé, le barde met en scène les deux acteurs.

GOUALMAÏ. — Bruyants sont les flots quand la mer est haute. Qui es-tu , mystérieux guerrier ?

TRISTAN. — Bruyants sont les flots et la foudre. Laisse-les bruire dans leur fureur. Au jour de la bataille, je suis Tristan (le turbulent).

GOUALMAÏ. — Tristan aux discours sans reproche , toi qui ne fuis jamais au jour du combat , tu avais jadis pour compagnon Goualmai.

TRISTAN. — Je ferai pour Goualmai , au jour du carnage, ce qu'un frère d'armes ferait pour son frère.

GOUALMAÏ. — Tristan aux brillantes qualités , toi dont l'épée rayonne dans les travaux de la guerre, je suis Goualmai, neveu d'Arthur.

TRISTAN. — Goualmai , plus vif que le renard , si tu es jamais en péril , je ferai monter le sang jusqu'aux genoux.

GOUALMAÏ. — Tristan , pour toi , je me battraï aussi , tant que mon bras ne me faillira pas ; je me battraï du mieux que je pourrai.

TRISTAN. — Je te le demande (non que je les craigne , mais parce que je m'en défie), quels sont ces guerriers qui sont là devant moi ?

GOUALMAÏ. — Tristan aux grandes qualités , ne les connais-tu pas ? C'est la suite d'Arthur qui s'approche.

TRISTAN. — Je ne crains pas Arthur, je le brave en neuf cents combats ; si on me tue , je tuerai aussi.

GOUALMAÏ. — Tristan , ô toi l'ami des dames , avant de livrer un combat , il est bon de proposer un accommodement.

TRISTAN. — Tant que j'aurai mon épée sur ma cuisse et ma main droite pour me défendre , je ne redouterai personne.

GOUALMAÏ. — Tristan aux brillantes qualités , n'entreprends point de combattre Arthur , ton ami.

TRISTAN. — Goualmai , par amour pour toi , je veux réfléchir à ceci ; je te le dis en vérité , comme l'on m'aime , j'aime aussi.

GOUALMAÏ. — Tristan à l'âme opiniâtre , la pluie mouille cent chênes ; viens t'aboucher avec ton parent.

TRISTAN. — Goualmai aux répliques contraires , que la pluie mouille cent sillons ! je te suivrai partout.

« Et Tristan (dit le barde) vint avec Goualmaï trouver Arthur. »

GOUALMAÏ. — Arthur aux réponses aimables, la pluie mouille cent têtes : voici Tristan, réjouis-toi !

ARTHUR. — Goualmaï aux répliques irréprochables, la pluie mouille cent toits ; sois le bienvenu, Tristan, mon neveu, cher Tristan, chef de l'armée ; aime ta race ; souviens-toi du passé et de moi, le chef de la tribu.

Tristan, chef des batailles, sois honoré comme le plus digne, et honore-moi comme ton souverain.

Tristan, sage et illustre chef, aime ta parenté, personne ne te fera de mal ; qu'il n'y ait point de froideur entre deux amis.

TRISTAN. — Arthur, je t'écouterai et me soumettrai à tes ordres, et ferai ce que tu voudras.

Remarquons tout de suite que l'auteur de ce poëme fait allusion aux deux points sur lesquels roule toute la fable romanesque : 1° les amours de Tristan, qu'il suppose tellement connues, qu'il appelle sans plus amples détails son héros « l'ami des dames », traduction parfaite du surnom que donne à Tristan le poëte Thomas ; 2° ses peines de cœur, suite de ses amours et principe de la vie solitaire que le barde lui fait mener pendant trois ans, comme le romancier.

Je pourrais m'arrêter là ; mais le poëme est si fécond en rapports curieux avec le roman, qu'il m'est impossible de ne pas en indiquer quelques-uns. J'omettrai toutefois ceux qui sautent aux yeux, comme l'identité d'origine et de patrie, le caractère guerrier, les qualités brillantes des deux Tristan, leurs relations avec Arthur, sa cour et ses chevaliers. Je me bornerai à parler de l'idée fondamentale du poëme gallois. Or, cette idée, ne l'avons-nous pas vue développée dans le roman ? Quand Tristan paraît à l'extrémité de la plaine où s'avance le roi Arthur et sa suite, qui se rendent au lieu de l'assemblée, ce prince ne donne-t-il pas ordre à ses chevaliers de s'emparer de leurs personnes et de les lui amener ? Loin d'en venir à bout, ne sont-ils pas tous battus les uns après les autres ? Mais voici un rapport encore plus frappant : selon le trouvère, Gauvain, voyant venir Tristan, dit à quelqu'un : « Je ne le connais pas ;

sais-tu qui c'est ? » Et plus tard encore il adresse la même demande, manifestant tout haut la crainte que le chevalier ne soit un fantôme.

D'où venait cette erreur ? Pourquoi ne le reconnaît-il pas ?— Tristan, dit le poète français, portait un bouclier couvert d'un voile noir, et un autre voile noir lui cachait le visage. — Eh bien ! cette circonstance si caractéristique, si précise du déguisement de Tristan, qui le fait prendre pour un fantôme, elle existe, nous l'avons vu, dans le poème du barde, où Goualmaï, ne reconnaissant pas Tristan, l'aborde en lui demandant son nom et en l'appelant un *guerrier mystérieux*.

L'épisode du combat de Tristan contre les chevaliers du roi Arthur a donc évidemment été emprunté aux anciennes traditions galloises. Il est vrai que dans le roman il a un dénouement différent de celui du poème : dans l'un, Tristan cède à l'éloquence de Goualmaï, et vient trouver Arthur ; dans l'autre, au contraire, il s'éloigne après avoir battu les chevaliers de la Table-Ronde. Mais une telle différence n'a rien d'étonnant ; si nous en croyons le poète Thomas, on racontait de mille manières l'histoire de Tristan ; elle n'a même rien que de très-naturel, car le trouvère ne pouvait pas faire démasquer son héros par le roi Arthur en présence du roi March, de sa suite et de la reine Yseult, sans manquer à toutes les convenances, en même temps qu'aux plus simples notions de l'art.

Le romancier joint au caractère amoureux et guerrier de Tristan, que les bardes lui prêtent aussi, celui de poète et de musicien. L'instrument dont il joue de préférence est la harpe ; il paraît deux fois avec une harpe à la main ; il joue aussi de la *rote* en s'accompagnant de la voix. « Je suis, dit-il, bon ménestrel ;

« Je sais bien tempérer harpe et rote,
» Et chanter après à la note. »

La harpe et la rote sont deux instruments de musique nationaux des Gallois. Le barde de Taliesin se vante, comme Tristan, de savoir jouer de l'un et de l'autre. A juger sur les seules apparences, les romanciers n'auraient donc fait un mu-

sicien de Tristan qu'en suivant les traditions celtiques ; mais ces apparences sont parfaitement conformes à la réalité, depuis que le savant Jones a prouvé par des témoignages anciens que Tristan était barde et disciple de Merzyn.

Ce fait m'induit naturellement à parler de la fable du *philtre magique*. Elle est conçue tout à fait dans le sens des plus vieilles traditions bardiques. Parmi celles-ci, il y en a une qui offre avec elle une ressemblance frappante. « Ce boire d'amour, ce breuvage d'herbes magiques, que fit bouillir la mère d'Yseult pour le roi March et pour sa fille, dit le romancier, Tristan, accablé de chaleur et de soif, le prit et le partagea avec son amante, et en souffrit mainte douleur. »

La tradition bardique suppose qu'une mère, voulant aussi douer son enfant, non pas d'un amour surhumain, sentiment étranger aux bardes, mais d'un savoir universel, idée parfaitement d'accord avec leur système, fait bouillir des herbes merveilleuses dont le mélange doit produire un philtre appelé *breuvage de science*. Toutefois celui à qui il est destiné n'en profite pas plus que le roi March ; il échoit par hasard au jeune barde Taliesin. Pressé, comme Tristan, par la chaleur, le jeune homme en porte quelques gouttes à ses lèvres, et aussitôt la science inonde son intelligence ; mais il se voit en même temps exposé à tous les travaux, à toutes les angoisses qu'elle entraîne à sa suite, travaux non moins rudes que ceux dont l'amour accabla Tristan.

Cette conformité remarquable de la tradition et du roman porte à croire que les trouvères ont retourné et transformé la fable celtique. Tristan étant barde, ils ont fort bien pu lui prêter, en la défigurant, une aventure attribuée au barde par excellence, aventure qui, du reste, lui serait aussi arrivée à lui-même si elle était, comme on l'a dit, la figure des divers stages d'initiation par lesquels devaient passer tous les membres de l'ordre.

Les allusions des triades du moine de Lancarvan aux principaux faits de l'histoire romanesque sont encore plus directes que celles des bardes. Elles signalent la reine Yseult et le roi March son époux, comme oncle et tante de Tristan ; elles insistent sur la passion adultère et incestueuse, mais constante, du guerrier gallois pour cette princesse ; elles mettent la reine

au nombre des trois épouses célèbres par leur incontinence, et comptent Tristan parmi les amants bretons les plus fameux. Si l'on veut des traits moins généraux, les triades en offriront. Une d'elle est ainsi conçue : « Tristan était un des trois guerriers de l'île de Bretagne que personne n'avait jamais pu vaincre, soit par contrainte, soit par vaillance, soit par ruse; un des trois guerriers qui pouvaient prendre en cas de besoin telle forme qui leur plaisait. »

On avait donc essayé de triompher de Tristan par contrainte. Qui en avait usé à son égard ? Le rédacteur ne croit pas nécessaire de nous le dire ; mais à coup sûr son silence sous-entend le nom du roi March, qui, d'après les romanciers, fit vainement prendre, enchaîner et conduire son neveu à la mort. On avait voulu triompher de lui par vaillance : — les bardes et les romanciers se sont accordés à nous en donner la preuve ; — par ruse : — et qui ? Évidemment encore son oncle ou ses agents. La triade n'a aucun sens, ou c'est celui-là qu'elle présente ; ruse du roi, qui se cache dans l'arbre au pied duquel doivent se réunir sa femme et son neveu ; ruse du nain, qui répand de la farine entre les chambres des deux amants ; ruses qui toutes sont déjouées par Tristan. Enfin, d'après la triade, Tristan changeait à son gré de forme. Une telle assertion suppose des faits ; ces faits ne peuvent être que ceux dont les romanciers nous sont garants lorsqu'ils nous le montrent déguisé en joueur de harpe, en marchand, en fou, en mendiant, enfin sous l'armure étrange qui le fait prendre pour un fantôme.

C'en est assez pour prouver, d'une part, que le rédacteur des triades connaissait les gestes de Tristan ; d'une autre, que ces gestes étaient populaires parmi les Gallois dès le commencement du XII^e siècle. S'il en eût été autrement, l'auteur cambrien aurait-il pu être aussi laconique ? Son laconisme même suppose des lecteurs instruits.

Cette conclusion n'est pas une hypothèse. Le docteur Owen assure avoir découvert un ancien conte populaire du cycle d'Arthur sur le thème de Tristan, mais n'avoir pu l'obtenir. Privé, par la mort du savant gallois, de toute notion sur le propriétaire du conte en question, je n'ai pu moi-même, malgré toutes mes recherches, parvenir à en prendre connaissance. Espérons

qu'un autre plus heureux le livrera à la publicité. En attendant, il faut croire qu'appartenant au cycle d'Arthur, il est chevaleresque comme tous les autres ouvrages du même cycle, comme eux des premières années du XII^e siècle, et que les aventures dont il entretient le lecteur sont celles du Tristan des bardes et des triades reproduites dans le roman. On a d'autant plus lieu de le penser, qu'un autre conte populaire gallois met en scène deux personnages du roman en leur faisant jouer le rôle qu'ils y jouent. C'est le prince irlandais Morhoul, oncle de la reine Yseult, dont le véritable nom celtique est Martholouch, et sa servante Brangien. Comme les romanciers, les conteurs parlent d'un tribut exigé des Bretons par le prince irlandais, mais en nous faisant connaître ses droits. D'après eux, un chef cambrien aurait coupé les oreilles et les lèvres des chevaux d'un chef irlandais. En dédommagement de cette insulte, les Bretons devaient payer un certain nombre de barres d'or et d'argent, et autant de chevaux qu'il y en avait eu de mutilés. Les mêmes conteurs nous apprennent que Bronguen, la Brangien du roman, était femme de Martholouch, qu'elle était Bretonne, et avait suivi son mari en Irlande; ils ajoutent qu'elle fut victime des démêlés de ses compatriotes et des Irlandais, qu'elle eut à subir à la cour toutes sortes d'outrages, au point qu'on lui fit remplir l'office de servante: c'est aussi dans cette position subalterne que nous la montrent les romanciers.

Tels sont les rapports des traditions galloises écrites et du roman; comme on le voit, ils sont nombreux; quant aux traditions orales, je n'en ai pu découvrir que deux. La première nous est fournie par l'auteur d'une des branches du roman même de Tristan. Après avoir dit comment Tristan, surpris avec la reine Yseult, fut condamné à être brûlé vif, et comment il trouva moyen d'échapper à ceux qui le menaient au supplice en franchissant une hauteur considérable, le trouvère Bérox affirme qu'en mémoire de ce fait dont le récit était encore populaire au moment où il écrivait, les habitants de la Cornouaille appellent *Saut de Tristan* le lieu mentionné dans le roman. On trouve effectivement près de Tintagel, dans la Cornouaille anglaise, au bord de la mer, un rocher désigné sous le nom breton de *Lam Tristan*, ou Saut de Tristan.

La seconde tradition orale dont l'autorité confirme le récit du romancier, est relative au roi March et à son nain favori. L'idée de ce nain, sorcier, laid, bossu, difforme, noir, plein de malice, connaissant l'avenir, est évidemment empruntée à la mythologie celtique. D'après les traditions galloises, bretonnes et irlandaises, la sorcellerie, la laideur, la difformité, la noirceur, la méchanceté, la connaissance de l'avenir, sont les attributs caractéristiques d'une des classes d'êtres surnaturels à laquelle appartiennent les nains. Les mêmes traditions galloises, armoricaines et irlandaises, rapportent la fable des oreilles de cheval, que le romancier prête au roi March, et dont son nain révèle le secret. Le docteur O'Connor pour les Irlandais, et Cambry pour les Bretons, la citent à peu près dans les mêmes termes; mais, afin qu'on n'y voie point une imitation du conte de Midas, je crois devoir faire observer que le nom du roi, *Marck* (cheval), sur le sens duquel elle roule, a la même signification dans tous les dialectes de la langue celtique. L'identité des trois fables est incontestable; on ne peut nier qu'elles n'appartiennent à des rédactions différentes d'une seule légende primitive celtique, que le romancier a tronquée pour l'accommoder à son ouvrage. Ayant à venger d'un seul coup Tristan et la reine, il ne se contente pas de faire trahir, comme la tradition, le roi March par son favori, qui a trahi tant de fois Tristan, il suppose que le traître périt victime de sa félonie, et qu'il en est puni par le roi March lui-même. Du reste, la preuve que les auteurs du roman de Tristan n'ont fait, comme quelques autres trouvères, que dégrossir et arranger, d'après les idées de leur temps, un type simple et primitif, la preuve de ce fait se trouve dans toutes les parties de l'ouvrage: je n'en citerai qu'une, mais elle est concluante.

Après avoir raconté comment Yseult fut sauvée du hûcher par les ladres auxquels le roi March l'abandonna, et comment Tristan l'arracha d'entre leurs mains, Bérox ajoute: « selon les conteurs populaires bretons, Tristan fit tuer le chef des ladres; mais ces conteurs.

N'en savent pas bien l'histoire :
Trop est Tristan preux et courtois
Pour occire gens de telles lois. »

Ne voit-on pas lutter ici le poète lettré et poli avec le conteur aux mœurs rustiques et rudes, mais franches, et portant avec elles des signes d'antériorité? L'élément traditionnel du roman doit avoir subi en général la même transformation entre les mains du romancier; toutefois, si j'en juge par le dénouement de l'ouvrage, il n'a pas été défiguré au point d'être méconnaissable, il a même conservé parfois quelques traits de sa physionomie primitive. Ce dénouement me semble imité de quelque chant populaire breton ou gallois. J'y découvre plusieurs motifs qui n'ont pu être empruntés qu'à une poésie antérieure et traditionnelle. Une ballade aussi répandue en Armorique que dans le pays de Galles, et par conséquent plus ancienne que le poème français, m'en fournit la preuve; la similitude du sujet permet d'établir une comparaison entre l'œuvre du chanteur rustique et celle du trouvère. Voici les points de conformité les plus remarquables des deux ouvrages.

Le héros de la ballade est un jeune guerrier breton qui a été fait prisonnier. Voulant en informer sa mère, il lui envoie un messenger porteur d'un anneau qui doit le faire reconnaître; ce messenger se déguise en mendiant, afin de pouvoir plus aisément traverser le pays étranger. Tristan, comme on s'en souvient, tombe aussi malade en pays étranger; il veut le faire savoir à Yseult; il charge son ami Kaerden d'un message pour elle. Kaerden se déguise en marchand pour tromper le roi March; l'anneau qui brille à son doigt lui sert d'introduitcur près d'Yseult.

La mère du jeune guerrier breton reçoit le message et part à l'instant; mais elle arrive trop tard: induite en erreur par la perfidie du geôlier, qui lui a fait accroire que le messenger revient seul, son fils n'existe plus.

« La dame, dit le poète populaire, demandait aux gens de la ville, en abordant: — Qu'y a-t-il de nouveau ici, que j'entende les cloches sonner?

» Un vieillard répondit à la dame, quand il l'entendit: — Un jeune guerrier blessé que nous avons ici vient de mourir ce soir.

» Il avait à peine fini de parler, que la dame courait vers la prison;

» Que la dame courait tout en pleurs, ses cheveux blancs épars ;

» Si bien que les gens de la ville étaient étonnés en voyant une dame étrangère mener un tel deuil dans la rue ;

» Si bien que chacun demandait : Quelle est celle-ci et d'où vient-elle ? — Et la pauvre dame dit au portier en arrivant au pied de la tour :

» — Ouvrez vite, ouvrez-moi la porte : mon fils ! mon fils ! que je le voie.

» Quand la grande porte fut ouverte, elle se jeta sur le corps de son fils, le serra entre ses deux bras et ne se releva plus. »

Tristan et Yseult ont le même sort. Tandis que son amante accourt, Tristan, abusé par sa femme, la croit infidèle et rend l'âme. Cependant elle débarque. « En sortant de la nef, elle entend de grandes plaintes dans la rue, et les cloches sonner aux monastères et aux chapelles ; elle demande aux gens quelles nouvelles il y a, pourquoi on sonne ainsi les cloches, et pourquoi l'on verse tant de pleurs. Alors un vieillard lui dit : — Belle dame, nous avons ici une douleur comme personne n'en eut jamais ; Tristan, le preux, le franc, est mort ; c'est une désolation pour tous ceux du royaume ; il était généreux envers les pauvres gens et secourable envers les affligés ; il vient de mourir en son lit d'une blessure qu'il a reçue ; jamais si grand malheur n'advint dans ce pays.

» En entendant la nouvelle, Yseult perd la voix de douleur ; elle est si désolée de la mort de Tristan ! Elle va par la rue, les vêtements en désordre ; elle court au palais. Les Bretons ne virent jamais femme d'une telle beauté ; ils s'émerveillent dans la cité, et se demandent d'où elle vient et qui elle est. Yseult court où elle voit le corps ; elle se tourne vers l'orient, elle prie, en sanglotant, pour lui : — Ami Tristan, quand je vous vois mort, je ne puis vivre plus longtemps ; vous êtes mort d'amour pour moi, je meurs aussi d'amour, ami, puisque je n'ai pu venir à temps.

» Elle va donc se coucher près de lui, elle le serre dans ses bras, puis se roidit et rend l'esprit. »

Voilà bien tous les éléments poétiques de la ballade : la demande en entrant dans la ville et en entendant sonner les clo-

ches, le vieillard et sa réponse, la douleur de la dame, le désordre de ses vêtements, sa physionomie étrangère, l'étonnement de la foule, la catastrophe enfin, et si brusque, en deux vers. Tous ces traits sont des lieux communs qui appartiennent en propre à la poésie populaire, qui s'y représentent uniformément, et dont il me serait facile de produire une multitude d'exemples. Est-ce une raison de croire qu'il était Breton, le chanteur oublié auquel le trouvère a pu emprunter le dénouement de son ouvrage? Une dernière analogie entre la ballade et le poème semblerait autoriser cette pensée : dans l'une et dans l'autre, il est question d'un certain voile comme d'une cause de mort ; reste à savoir si l'idée de ce voile n'est pas grecque et non celtique.

Quoi qu'il en soit, voici ce qui me paraît résulter de l'ensemble de mes observations sur les rapports des romans de Tristan avec les poèmes des bardes, les triades, les contes gallois, les anciennes traditions et chants populaires d'origine celtique. Antérieurement aux récits romanesques des troubadours et des trouvères, il existait une fable de Tristan écrite en gallois, à laquelle les poèmes des bardes et les triades font positivement allusion. Cette fable, depuis longtemps répétée par les conteurs cambriens, avait subi l'influence de la chevalerie naissante, comme les autres fables du cycle d'Arthur. Enfin elle avait été le sujet de quelques chants populaires.

III.

PERCEVAL.

La Table-Ronde est le centre de deux sphères de poésie chevaleresque, l'une profane, à laquelle appartiennent les romans de *Tristan* et d'*Arthur*, l'autre religieuse, dont le poème inédit de *Perceval* est le monument le plus ancien et le plus important. Chrétien de Troyes commença ce poème à la prière de Philippe d'Alsace, comte de Flandre ; il fut continué par Cauchier de Dordan, et fini par Manessier, dans les dernières années du XII^e siècle. Le *Parcival* de Wolfram n'est qu'une

maladroite copie de leur ouvrage, loin d'en être l'original, comme on l'a prétendu. Le poëme de Chrétien de Troyes raconte l'histoire de la conquête du saint Graal.

Perceval, dernier fils d'une pauvre veuve ruinée par les malheurs de la guerre, est simple, ignorant et grossier. Sa mère éloigne de lui avec soin toute image guerrière; mais, un jour, l'enfant rencontre des chevaliers du roi Arthur; il apprend le secret qu'on lui tient caché, et, ne rêvant plus que tournois et batailles, il abandonne le toit maternel et se rend à la cour d'Arthur. Chemin faisant, il voit s'élever un pavillon qu'il prend pour une église, et il y entre. Au bruit des pas de son cheval, une dame endormie dans le pavillon s'éveille et pousse un cri; Perceval la trouve jolie, se jette sur elle, l'embrasse de force et lui arrache son anneau. Après avoir dévoré deux pâtés de chevreuil et bu un grand pot de vin, il sort, et bientôt arrive à Cardueil, mal vêtu, mal armé, mal monté; il s'avance à cheval jusqu'au milieu de la salle du palais, et va heurter brutalement le roi. Mais Arthur, plongé dans une méditation profonde, se détourne à peine: un chevalier félon vient d'emporter sa coupe d'or, en défiant tout guerrier de la lui reprendre. Perceval accepte le défi, à condition que le roi lui donnera les armes du chevalier, poursuit le ravisseur, le tue, lui enlève la coupe et lui prend son armure. Après cet exploit, il va demander l'hospitalité à un vieux châtelain, qui, le jugeant digne d'être admis dans l'ordre de la chevalerie, lui chausse l'éperon d'or. De là il se rend chez une jeune demoiselle en peine nommée Blanche-Fleur, la délivre et reçoit ses faveurs en retour. Mais ni la gloire ni l'amour ne peuvent lui faire perdre le souvenir de sa mère, qui le poursuit partout. Inquiet et rêveur, il prend congé de la châtelaine et s'éloigne. Que cherche-t-il? il ne le sait pas lui-même; il va au hasard et sans but où le porte son libre coursier. C'est ainsi qu'il entre dans un château qui s'offre à lui; un vieillard malade y repose sur un lit; un valet paraît, portant une lance d'où coule une goutte de sang, puis deux autres tenant des chandeliers d'or, puis deux demoiselles, l'une avec un *tailloir* ou assiette d'argent, l'autre avec un *graal* ou bassin d'or pur émaillé. On se met à table; le *graal* passe et repasse plusieurs fois devant les convives. Perceval a envie de demander l'explication de ce

qu'il voit, mais il n'ose pas. Le lendemain, au sortir du château, on lui apprend que le vieillard malade se nomme le Roi Pêcheur, qu'il a été blessé d'un coup de lance à la cuisse, et passe sa vie à pêcher; mais on lui reproche, en même temps, de ne l'avoir point interrogé.

Cependant le roi Arthur, émerveillé des prouesses de Perceval dont tout le monde l'entretient, s'est mis à sa recherche; le Gallois, par hasard, vient droit à la prairie où se trouve le roi; mais, ayant vu voler quatre huppés dorés, et en ayant blessé une qui rougit la neige de son sang, la couleur du sang et celle de la neige lui rappellent le teint rose et blanc de sa mie Blanche-Fleur, et il tombe dans une rêverie profonde, qui aboutit à un sommeil plus profond encore. Keu l'aperçoit, et demande au roi la permission d'aller le tirer du sommeil, mais déjà Perceval est trop bien éveillé pour le malheur du pauvre sénéchal, car il lui casse un bras. Alors Arthur envoie son sage messenger Gauvain, qui, par ses manières affables, réussit mieux.

Le lendemain arrive à la cour une demoiselle vêtue de noir, qui aborde brusquement Perceval, lui reprochant d'être la cause des souffrances du Roi Pêcheur, dont la blessure est devenue incurable, parce qu'il a négligé de demander pourquoi saignait la lance merveilleuse.

Le chevalier cherche vainement à retrouver le château du roi; il en est repoussé comme par une main invisible. Alors le désespoir s'empare de lui; il perd la mémoire, il oublie tout et même Dieu. Depuis cinq ans, il n'a pas mis le pied dans une église, quand, un vendredi-saint, il rencontre une troupe de chevaliers et de dames en pèlerinage, qui le blâment de porter les armes un pareil jour. Perceval rentre en lui-même, et va trouver un saint ermite, auquel il se confesse. Le prêtre lui apprend que la cause de toutes ses terreurs est son ingratitude envers sa mère, que le péché lui a coupé la langue quand il eût fallu demander l'explication du graal; il lui impose une pénitence, lui donne des conseils, lui révèle une oraison mystérieuse, où il y a des mots terribles qu'il lui défend de faire connaître, et Perceval, absous de ses péchés, jeûne, adore la croix, entend la messe, communie et renaît à une vie nouvelle.

Ainsi finit la première partie du roman. Je passe plusieurs longs épisodes où figurent divers chevaliers de la cour d'Arthur, et j'arrive à la seconde partie. Perceval, réhabilité, se remet avec une nouvelle ardeur à la quête du saint graal ; mais mille obstacles naissent sous ses pas, mille aventures le détournent. C'est d'abord la maîtresse d'un château où il y a un échiquier dont joue une main invisible ; il devient amoureux de la dame ; elle met pour prix à ses faveurs la tête d'un cerf blanc ; il tue le cerf ; mais, tandis qu'il combat un chevalier enchanté, un autre chevalier arrive, qui s'empare de la tête du cerf. Perceval le poursuit, le rejoint, la lui reprend, la porte à la châtelaine, et ordonne au vaincu d'aller raconter sa défaite au roi Arthur, qui tient sa cour à Kemper-Corantin. Plus tard, c'est Blanche-Fleur elle-même qui l'arrête ; toutefois il parvient encore à lui échapper et continue la quête du graal. Pour le rendre plus digne de le retrouver, la Providence le conduit au tombeau de sa mère ; il y pleure sa faute, il la confesse encore une fois, en obtient de nouveau le pardon et reçoit d'une jeune demoiselle une pierre précieuse qui le met sur la voie du château du graal. Mais, avant d'y arriver, il doit prouver qu'il est le meilleur chevalier du monde, en attachant son cheval à l'anneau d'or d'un pilier merveilleux qui s'élève sur une montagne appelée le mont des Douleurs ; il sort victorieux de l'épreuve, et, peu de jours après, il trouve le château du Roi Pêcheur. Cette fois, il n'est pas aussi discret que la première ; en voyant la lance, il se hâte de demander pourquoi elle saigne, et l'histoire du graal. La lance est celle dont Longus perça le côté du Christ, le graal est le bassin où Joseph d'Arimathie recueillit son divin sang. Il est venu par héritage au Roi Pêcheur, qui descend de Joseph ; il procure tous les biens spirituels et temporels ; il guérit toutes les blessures et rend même la vie aux morts ; il tient lieu d'aliments terrestres et se remplit, au gré de son propriétaire, des mets les plus exquis. Nul homme, s'il n'est en état de grâce, ne peut l'approcher ; les pécheurs n'y doivent point prétendre. Il n'y a qu'un prêtre ou qu'un saint personnage qui puisse en raconter les merveilles ; c'est un mystère sacré. Après la lance et le graal, on apporte une épée brisée : le Roi Pêcheur la présente à Perceval, en le priant d'en rejoindre les pièces ; il y réussit. Alors le roi lui apprend

que le plus brave et le plus religieux chevalier du monde devait la réparer, selon les prophéties ; qu'il a tenté lui-même d'en souder les tronçons, mais qu'elle l'a châtié de sa témérité en lui faisant une blessure à la cuisse, dont il doit guérir le jour où périra un chevalier appelé Pertiniax, qui a brisé l'épée merveilleuse en tuant son frère par trahison. Perceval jure de punir le traître, mais il faut auparavant qu'il triomphe de toutes les tentations du diable, qui lui apparaît tantôt sous l'armure d'un chevalier, tantôt sous la figure de Blanche-Fleur, et met à de si dures épreuves son humilité, sa chasteté, et même sa vie, qu'il succomberait infailliblement sans le secours du saint graal. Enfin il découvre le château de Pertiniax, lui coupe la tête et l'apporte au Roi Pêcheur. A l'instant le roi guérit, puis il abdique en faveur de son neveu. Perceval est couronné par le roi Arthur, et règne avec gloire pendant sept années. Au bout de ce temps, il abdique lui-même pour se faire prêtre ; le graal et la sainte lance le suivent dans son ermitage, et, le jour où il meurt, un ange les emporte au ciel.

Tel est le thème que les romanciers développent en cinquante mille vers.

Peut-on parvenir à savoir s'ils ont eu l'idée du graal ou s'ils l'ont puisée dans quelque auteur précédent de leur pays ou de toute autre nation ?

Un fait sur lequel on tombera d'accord, c'est qu'antérieurement à tous les poèmes du graal, il existait une légende latine composée par un ermite cambrobreton, qui semble, dit Usse-rius, avoir été postérieur de peu d'années à Guillaume de Malmesbury (mort en 1145), quoique le moine Hélinand, écrivain du XII^e siècle, le fasse vivre au VIII^e. « En ce temps-là, dit Hélinand, sous la date de 717, un certain ermite breton eut, par l'entremise d'un ange, une vision merveilleuse du bassin ou paropsyde dans lequel le Seigneur fit la cène avec ses disciples, et il en décrivit l'histoire qu'on appelle *du Gradal*. Je n'ai pu me procurer cette histoire, qui ne se trouve pas aisément, et est écrite en latin. »

Mais l'ermite gallois lui-même a-t-il pris quelque part l'idée de ce vase ? S'il m'est permis d'exposer mon opinion à cet égard, je dirai qu'il l'a empruntée, non pas, comme on l'a prétendu, à l'évangile apocryphe de Nicodème, qui n'en dit pas un mot,

mais aux traditions des bardes de son pays, dont Bâle assure qu'il mena la vie et connut les secrets. Les plus anciennes de ces traditions, celles qu'on peut regarder comme mythologiques, parlent en effet d'un vase qui a le nom et les propriétés du graal. Les bardes du *vii^e* siècle se servent, pour le désigner, du mot *per*, qu'un vocabulaire gallois, écrit en l'année 882, traduit par *bassin*, et qu'un dictionnaire plus moderne dit signifier « un ustensile de ménage où l'on sert, où l'on fait cuire des mets de toute espèce. » Or, c'est justement la signification du mot *graal*. « On donne en français, dit Hélinand, le nom de *gradal* ou *graal* à un vase large et un peu profond dans lequel on sert aux riches des mets avec leur jus. » Graal est donc traduit du gallois. Taliésin place le bassin bardique dans le temple d'une déesse qu'il appelle la patronne des bardes; il inspire, dit-il, le génie poétique, il donne la sagesse, il découvre à ses adorateurs la science de l'avenir, les mystères du monde, le trésor entier des connaissances humaines. Le graal procure quelques-uns de ces avantages. Quant au bassin lui-même, ses bords sont ornés, comme ceux du graal, d'une rangée de perles et de diamants.

Ce vase, après avoir été adoré et chanté par les bardes du *vii^e* siècle, devint plus tard le thème d'un grand nombre de fictions populaires galloises. J'en ai noté deux : l'une mythologique et sans couleur chevaleresque, l'autre chevaleresque et romanesque.

La première, évidemment la plus ancienne, a pour sujet un personnage qui joue un rôle capital dans les poèmes sacrés de Taliésin. Il se nomme Bran-le-Béni.

Un jour, étant à la chasse en Irlande, Bran arriva au bord d'un lac appelé le lac du Bassin; il vit un homme noir d'une taille gigantesque, d'un aspect hideux, accompagné d'une sorcière et d'un nain, sortir tout à coup des eaux avec un bassin dans les bras. L'homme noir et la sorcière l'ayant suivi en Cambrie, il les héberga dans son palais, et en reçut le vase pour prix de l'hospitalité. Ce vase avait, comme le graal, la propriété de guérir les blessures mortelles, et même de rendre la vie; mais, de peur que la personne ressuscitée ne révélât le secret de sa guérison, elle recouvrait la vie sans l'usage de la parole; c'est la remarque expresse de l'auteur. Veut-il par-là

donner à entendre qu'il était défendu aux favoris du bassin magique d'en divulguer les mystères? Je suis porté à le croire, car Taliésin, au moment où il vient d'être initié aux mystères du bassin, s'écrie, dans son chant bardique : « J'ai perdu la parole. » Le graal impose la même discrétion.

Quoi qu'il en soit, un démêlé suivi d'un banquet de réconciliation étant survenu entre Bran et un prince d'Irlande, son gendre, Bran fit servir à manger dans le bassin magique, et l'offrit au chef irlandais. Depuis cette époque, de nouveaux démêlés éclatèrent entre eux, et Bran envahit l'Irlande. Mais, comme chaque soldat que perdait l'ennemi recouvrait la vie par la vertu du vase merveilleux, les Gallois ne pouvaient les vaincre, et ils allaient prendre la fuite, quand un prince irlandais, nommé l'Esprit-Mauvais, ayant été tué et sa tête jetée dans le bassin, ce vase, dont les méchants ne pouvaient approcher pas plus que du graal, se brisa de lui-même.

Le bassin que l'on compte parmi les treize merveilles de l'île de Bretagne qu'emporta Merzyn dans son vaisseau de verre, doit également appartenir à la donnée bardique primitive, car il est question d'un vase tout semblable dans les traditions des paysans d'Armorique. Un de leurs plus anciens contes populaires suppose l'existence d'un bassin merveilleux, qui se remplit, comme le vase emporté par Merzyn et comme le graal, de toutes sortes de mets au gré de son propriétaire, et comme ces deux vases disparaît un jour.

La seconde fable galloise roule sur les recherches auxquelles donne lieu cette disparition, et la découverte du vase. Elle a été composée dans les premières années du XII^e siècle, et le héros s'appelle Pérédur, c'est-à-dire *l'Homme des bassins*. Le barde Aneurin le désigne comme un des chefs mythologiques les plus fameux de l'île de Bretagne, et le fait prendre part à de grandes batailles druidiques où des objets sacrés sont le prix des vainqueurs. Le conteur populaire lui donne le même caractère; mais, naturellement étranger à la science occulte des bardes et nés à l'aurore de la chevalerie, il en fait un personnage plutôt romanesque que mythologique. Il le range parmi les compagnons d'Arthur, et le met aux prises, non-seulement avec des chevaliers et des géants, mais avec des lions, des serpents, des dragons, des castors d'une formidable espèce qui

jouent un grand rôle dans les traditions bardiques, des sorcières, enfin, portant cuirasse et bouclier. Les métamorphoses, les anneaux magiques, les *cromlechs*, les *menhirs*, tout le vieil attirail druidique décoloré l'entoure.

Le conteur populaire altère de la même façon la nature sacrée des objets dont Pérédur entreprend la découverte. Ils ne sont pas désignés dans le poëme d'Aneurin; dans le conte, c'est un bassin et une lance sanglante, mais ce bassin n'est plus le vase divin des bardes, ses bords ne sont plus ornés de perles et de diamants, il n'est plus gardé dans un temple; le sanctuaire devient un château magique, et la prêtresse, une sorcière. Ainsi fut transformée, dans le poëme des *Nibelungen*, la donnée païenne de l'Edda. Cependant le conteur ne paraît pas s'éloigner autant de la tradition primitive lorsqu'il place dans le bassin une tête ensanglantée. Cette tête, à laquelle il donne une origine banale, faute de connaître la véritable, rappelle un des mystères druidiques, « Ce n'est pas la tête d'un lâche, dit Taliésin, que je porte dans mon bassin. »

Quant à la lance, qui, comme le bassin, n'offre plus qu'un caractère insignifiant, son histoire est curieuse. Lorsque la guerre entra par la force des choses dans l'institution religieuse et pacifique des bardes, à l'époque de la grande lutte des Bretons contre les Saxons, le bassin cessa d'être leur unique symbole; ils y joignirent une lance sanglante, image de la guerre à mort qu'ils devaient faire aux étrangers. Depuis lors, l'initié bardique dut jurer sur la lance une haine éternelle à la race des envahisseurs. De là cette fameuse prédiction de Taliésin, qui rappelle celle des anciens druides sur l'affranchissement de la Gaule et la chute de l'empire romain : « Le pays des Loëgres (l'Angleterre) périra par la lance sanglante. » La prophétie du barde inspira une telle créance, non-seulement aux Gallois, mais aux étrangers, que, plus de cinq siècles après, elle n'était pas encore oubliée en France, et qu'un poëte du pays, parlant de la *lance qui saigne*, disait, vers l'année 1160 :

Il est écrit qu'il est une heure
Où tout le royaume de Logres,

Qui jadis fut la terre aux ogres,
Sera détruit par cette lance.

Ce poëte, c'est Chrétien de Troyes. La fable de *la lance et du bassin magique* était destinée à subir sous sa plume, et sous celles de Cauchier de Dordan et de Manessier, une métamorphose nouvelle. Ils en élargirent le cadre, ils en rejetèrent quelques faits, ils en adoptèrent un plus grand nombre, ils en rajeunirent le héros qu'ils appelèrent Perceval, et renouvelèrent toute son histoire sous l'influence des idées chrétiennes, à l'exemple de l'ermite breton, auteur de la première légende du graal. Cette péripétie singulière retrempa le type original dans l'élément religieux, son élément naturel, qui est l'âme du poëme chrétien comme il l'était de la donnée primitive païenne : tout y subit cette action. Tandis que le conte n'offre qu'une gradation profane dans le perfectionnement de Pérédur, qui de stupide devient intelligent, d'ignorant instruit, de batailleur brutal bon chevalier, et parvient d'initiation en initiation, de travaux en travaux, la plupart magiques, à un nombre marqué de triomphes, à un certain degré d'élévation guerrière auquel est attachée la possession du bassin; tandis qu'il représente bien l'homme des premiers temps de la chevalerie, se développant peu à peu sous la seule action de l'héroïsme militaire; ainsi Perceval est d'abord l'expression du même personnage, et comme lui se dépouille insensiblement de son matérialisme primitif; mais, arrivé d'épreuve en épreuve à l'apogée de l'héroïsme guerrier, il y joint l'héroïsme moral et chrétien, qui adoucit ses mœurs, tempère et dirige sa fougue chevaleresque, purifie ses affections; de sorte qu'au moment où il est jugé digne d'être initié aux mystères du saint Graal, il est devenu non-seulement un parfait chevalier, mais encore un parfait chrétien.

Tels sont les rapports généraux du conte et du poëme : progrès matériel dans l'un, dans l'autre développement matériel et moral, résultat d'influences chrétiennes. Quant aux rapports particuliers en dehors de ces influences, comme la jeunesse de Pérédur et de Perceval, leur admission dans l'ordre de la chevalerie, leurs premiers combats, celui surtout où leur courage réfléchi et la sagesse éloquente de Gauvain brillent aux dépens

de l'orgueil ridicule du sénéchal d'Arthur ; quant aux coïncidences particulières qu'offrent les points des deux ouvrages , je ne crois pas nécessaire de m'y arrêter. Je me bornerai à une simple observation , qui m'est dictée par un passage du roman. Le conteur , après avoir dit quels avis la mère de Pérédur donne à son fils quand il la quitte , ajoute : « Pérédur enfourcha son chevalet ; prenant dans sa main une poignée de dards , il partit. » Chrétien de Troyes avoue le fait ; mais , comme il le trouve choquant , il assure que la mère de Perceval lui fit laisser tous les dards , à l'exception d'un seul , parce qu'il eût semblé trop Gallois !

Le poète se trahit là ; si donc il remanie les contes populaires qu'il met en roman , s'il polit les mœurs des personnages qu'il leur emprunte , s'il peint , par exemple , le jeune Perceval plus galant que Pérédur , plus sensuel et moins gourmand , plus naïf et moins bête , pleurant la mort de sa mère , et non pas endurci et cherchant une excuse à son ingratitude ; s'il civilise les chevaliers de la Table-Ronde et leur fait recevoir l'enfant avec égard et non à coups de bâton , comme est reçu Pérédur ; s'il se borne à dire qu'un chevalier félon enleva la coupe d'Arthur et en répandit la liqueur sur la robe de Genièvre , et non qu'il la lança toute pleine au visage de la reine en lui donnant un grand soufflet ; s'il corrige ainsi son modèle , c'est de peur de paraître trop Gallois lui-même aux seigneurs bien élevés de la fin du XIII^e siècle , ou trop ridicule , ce qui est tout un , car les Gallois , dit-il ,

Les Gallois sont tous , par nature ,
Plus sots que bêtes en pâture.

Je reviens donc à l'influence des idées chrétiennes , sur l'histoire de Pérédur , et j'aborde quelques scènes correspondantes du conte et du poème. L'arrivée du chevalier au château des Merveilles , les moyens qu'il prend pour le retrouver , son retour , son initiation , la vengeance qu'il tire du meurtre de son parent , me semblent les plus caractéristiques.

La description des merveilles du château où Pérédur recoit l'hospitalité roule sur un fond commun aux deux ouvrages ;

cependant le conte respire un génie plus rude et plus barbare.

« Et comme Pérédur et son oncle discouraient ensemble, voici venir dans la salle deux jeunes hommes portant une lance d'une longueur démesurée, de la pointe de laquelle coulaient jusqu'à terre trois gouttes de sang. Et quand toute la compagnie vit cela, elle se mit à pleurer et à se lamenter; mais le vieillard n'en continua pas moins de causer avec Pérédur, et comme il n'apprit point à Pérédur la raison de ce qui se passait, Pérédur n'osa la lui demander, et quand les cris furent un peu apaisés, voici venir deux jeunes filles avec un bassin, dans lequel était une tête d'homme, nageant dans le sang. Et alors la compagnie poussa une clameur telle, qu'on ne pouvait l'entendre sans en être péniblement affecté; et à la longue elle se tut. »

Chrétien de Troyes n'a pas osé reproduire cette teinte lugubre et effrayante : point de tête sanglante dans le graal, une seule goutte de sang à la lance; point de lamentations, mais en revanche une assiette d'argent dont le conteur ne dit mot, un luxe éblouissant d'or, de pierreries et de flambeaux, dont il ne parle pas davantage; une illumination soudaine qui fait pâlir les cierges à l'apparition du graal, comme les étoiles devant le soleil, merveilleux qui s'accorde mieux avec le symbole chrétien.

Le trouvère interprète dans le même sens la discrétion de Perceval, et lui donne pour cause, non-seulement le silence du châtelain, comme le conteur populaire, mais il ajoute et met en avant l'état de péché où l'a jeté son ingratitude envers sa mère. Le désespoir de Perceval a la même origine; il y est amené par un enchaînement de fautes. Pérédur ne se décourage point de la sorte, il dit seulement : « Je ne dormirai pas tranquille, que je n'aie su l'histoire de la lance, et pourquoi elle saigne. » Son trouble n'est qu'indiqué. L'impiété dans laquelle tombe Perceval est de l'invention des romanciers; l'idée de sa pénitence, au contraire, a pu leur être suggérée par un passage de l'original. La comparaison des deux morceaux fera toucher au doigt et à l'œil les différences et analogies morales du conte et du roman. Voici ce que dit le premier : « Pérédur parcourut toute l'île de la Bretagne, et il arriva dans un désert au milieu d'une vallée où coulait une rivière; et comme il cheminait dans la vallée, voici venir un cavalier vêtu d'habits

de prêtre ; il lui demanda sa bénédiction. — Je ne te bénirai point , répondit-il , je n'obligerai point un misérable qui porte les armes un jour comme aujourd'hui. — Et quel jour est-ce donc ? demanda Pérédur. — C'est le vendredi saint. — Ne me blâmez pas , je n'en savais rien ; voilà un an que je voyage loin de mon pays.

» Alors il descendit et prit son cheval par la bride. Il n'était pas loin de la route , quand il trouva un chemin de traverse , ce chemin de traverse passait par un bois , et dans le fond du bois il vit une mesure qui semblait habitée ; il s'y rendit , et à la porte de la mesure il retrouva le prêtre et lui demanda sa bénédiction. — Que le ciel te bénisse ! lui dit le prêtre , il est plus convenable de voyager ainsi que de l'autre manière ; tu passeras cette nuit chez moi. — Et il y passa la nuit.

» Et le lendemain Pérédur voulut partir. — Il n'est point permis de voyager aujourd'hui , lui objecta le prêtre ; tu resteras avec moi aujourd'hui et demain et le jour suivant , et je t'indiquerai de mon mieux la route du lieu que tu cherches. — Et le quatrième jour , Pérédur , sur le point de partir , pria le prêtre de lui apprendre le moyen de trouver le château des Merveilles.

— Ce que j'en sais , je te le dirai ; gravis cette montagne , et de l'autre côté de la montagne tu trouveras une rivière , et dans la vallée où coule la rivière , un chef tient sa cour à l'occasion des fêtes de Pâques. S'il t'est possible d'avoir des nouvelles du château des Merveilles , tu en trouveras là. »

Le romancier rend le même passage de la manière suivante : « Comme Perceval traversait un désert , il rencontra trois chevaliers avec leurs dames , qui s'en allaient à pied , en chemise et déchaussés , faisant leur pénitence pour le salut de leurs âmes. Et un des trois chevaliers l'appelle et lui dit : Beau doux ami , vous ne croyez donc pas en Jésus-Christ ? Certes ce n'est pas bien , mais très-mal au contraire de porter les armes le jour où Jésus-Christ est mort. — Quel jour est-ce donc ? — C'est le vendredi saint , le jour où l'on doit adorer la croix et pleurer ses péchés. » Puis le chevalier lui raconte l'histoire du mystère de l'incarnation de Jésus , et de la rédemption du monde. « Quiconque croit en Dieu , ajoute-t-il , doit faire aujourd'hui pénitence , et se garder de porter les

armes. — Et d'où venez-vous donc ainsi? — De l'ermitage d'un saint homme qui habite en cette forêt. — Pour Dieu, seigneur, et qu'y fîtes-vous? — Ce que nous fîmes? dit une des dames, nous lui confessâmes nos péchés et lui demandâmes des conseils. C'est l'œuvre la plus méritoire que puisse faire un chrétien qui veut aller à Dieu.

» Ce que Perceval entendit le fit pleurer et le charma. Il s'en alla pleurant vers le bosquet, et quand il arriva à l'ermitage, il se dépouilla de ses armes. Il trouva l'ermite, un prêtre et un clerc qui chantaient l'office dans une petite chapelle, et le prêtre l'appela et l'engagea à lui confesser ses péchés, disant qu'il en aurait rémission s'il s'en accusait et s'en repentait. » Perceval obéit. On sait le reste. Il reçoit le pardon de ses fautes, il jeûne, il fait pénitence, il prie, il pleure ses péchés, il communie le jour de Pâques, il est relevé moralement, et en même temps son éducation tend à se compléter : il apprend que le Roi Pêcheur est son oncle et que le prêtre lui-même est frère de sa mère; quelle est la sainteté du graal, quelles vertus il faut avoir, quelles secrètes oraisons il faut prononcer pour le conquérir; il travaille à s'en rendre digne.

Ce qui frappe dans cette partie du roman, c'est la glorification de l'Église, et son ascendant sur la chevalerie; le sentiment chrétien n'est qu'indiqué dans le conte gallois.

Nous savons avec quelle aisance le trouvère dénoue son poème, parti qu'il est d'une idée religieuse et morale; le point de vue du conteur étant purement profane, le séjour de Pérédur chez le prêtre n'a aussi qu'un résultat profane : Pérédur le quitte, non pas meilleur, ni plus chrétien, ni repentant et converti, mais seulement plus éclairé sur les moyens humains de retrouver l'objet de ses recherches.

Au contraire, le progrès de Perceval dans la science profane est le complément de ses progrès dans la science divine. S'il parvient à retrouver le château merveilleux, à résister à toutes les épreuves, à vaincre tous les obstacles, c'est que sa pénitence l'en a rendu digne. Aucunes raisons de ce genre dans le conte; à vrai dire, elles y eussent été déplacées. Quelle est, en effet, la nature de l'objet des recherches de Pérédur? Un bassin confié à la garde d'une magicienne, une lance sanglante. Le bassin contient le sang et la tête d'un cousin de Pérédur, que

neuf sorcières de Glocestre ont tué ; la lance est l'arme avec laquelle elles ont blessé son oncle, le roi malade ; une antique prédiction porte qu'il doit le venger un jour. Voilà le secret du conte. A quoi bon ici des vertus morales, des larmes expiatrices sur la tombe d'une mère qu'on a fait mourir, des confessions, des jeûnes, des mortifications, une préparation chrétienne ? Mais, dans le poëme, c'est bien différent : le vase que cherche Perceval est celui où a été recueilli le sang de Jésus-Christ, la lance est celle qui a percé son divin côté. On conçoit qu'il faut, pour s'approcher de ces sacrées reliques, une sainteté très-grande, qu'il faut traverser encore plus d'épreuves morales que d'épreuves merveilleuses et chevaleresques. Non toutefois que celles-ci manquent dans le poëme, on a vu le contraire ; elles sont même empruntées en général à l'œuvre populaire ; témoin l'histoire de l'échiquier merveilleux, de la chasse du cerf, du noir chevalier du dolmen, du pilier de pierre, du mont des Douleurs, de l'épée brisée dont Pérédur resoude les fragments, et quelques autres ; mais ces épreuves matérielles ne sont placées qu'au second rang, tandis que les épreuves morales occupent le premier.

Même gradation, et plus marquée encore, dans la dernière partie du poëme, car cette fois le diable s'en mêle. On sait qu'après avoir tenté Perceval de plusieurs manières, il le tente par la volupté. Il prend la figure de Blanche-Fleur, pour laquelle le chevalier n'a plus qu'un amour platonique depuis la découverte du saint graal, et va le porter au péché, quand Perceval, ayant jeté par hasard les yeux sur la croix de son épée, se signe et met le diable en fuite. Il est curieux de voir comment le trouvère, qui a déjà purifié tous les sentiments de son héros, transforme en amour idéal ses affections terrestres. L'amour de Pérédur pour la dame désignée dans le poëme sous le nom de Blanche-Fleur, et que le conteur ne nomme pas, n'a rien de mystique, rien de chrétien, rien que de très-naturel. Ayant vaincu le diable, Perceval triomphe aisément du chevalier qui a tué son parent, et la prophétie est vérifiée. Une prédiction semblable, on l'a vu plus haut, réservait à Pérédur une pareille vengeance ; seulement le conteur gallois (peut-être parce qu'il ne lui a pas donné de diable à combattre) oppose à son héros, au lieu d'un simple chevalier, les neuf sorcières de

Glocestre. Leur défaite couronne son ouvrage. Le poète, au contraire, suivant les conséquences de ses doubles prémisses matérielles et morales, élève encore de quelques degrés Perceval, et le mène de l'apogée chevaleresque à la royauté, de la perfection chrétienne au sacerdoce, et du sacerdoce à la gloire du paradis. « Si bien, dit-il en finissant, que, le jour où Dieu prit son âme, il ne se trouva personne digne de veiller à la garde du saint graal et de la lance, qui furent enlevés au ciel et ne parurent plus sur la terre. »

La progression mystique va croissant dans le poème allemand de *Parcival* et dans les romans français en prose. Ici le graal est un talisman souverain, une panacée divine, un symbole terrestre de la manifestation des volontés du ciel; être en communication avec lui, c'est être en rapport avec Dieu; il a un temple et des prêtres dont le chef prend le titre de roi du graal. Parcival parvient à cette royauté; mais, plus saint que son homonyme français, il n'a point son enthousiasme guerrier, et ne met son épée qu'au service de la foi; il n'a pas davantage son exaltation amoureuse; il reste chaste de corps et d'esprit d'un bout à l'autre du poème. Il n'a conservé du Perceval français que l'enthousiasme religieux. Il appartient moins à la chevalerie qu'à l'église, puissances rivales, dont l'une n'a plus seulement de l'ascendant sur l'autre, comme dans le roman français, mais semble au moment de la vaincre. Les romans en prose, postérieurs de quelques années, proclament le triomphe de l'église. Ils vont jusqu'à distinguer deux chevaleries, l'une mondaine, dont les chevaliers sont en état de péché mortel, l'autre de Jésus-Christ, dont les membres, toujours en état de grâce, n'ont point perdu leur fleur baptismale. Quant à la sainteté du graal, elle ne peut être expliquée en langue humaine, sans que les quatre éléments soient bouleversés, le ciel fondu, l'air obscurci, la terre ébranlée, l'eau décolorée, car il est la vie de la vie.

Si je ne craignais d'abuser de la patience du lecteur, je passerais en revue les poèmes de *Merlin*, de *Lancelot*, d'*Érec* et d'*Ivain*, et je prouverais qu'ils appartiennent aussi à la littérature galloise.

On verrait que la plupart des faits de l'histoire romanesque de *Merlin* s'accordent avec la tradition répandue dans le pays de

Galles, antérieurement à l'époque où le poëme français a été rédigé ; qu'ils se trouvent épars ou coordonnés, soit dans des chants bardiques du VI^e siècle, soit dans les triades du moine de Lancarvan, soit dans les chroniques chevaleresques des Cambriens ou leurs traductions latines de la première moitié du XII^e siècle, soit enfin dans des monuments de même date, ou plus anciens, en langue étrangère. Les bardes nous offriraient le type du sorcier romanesque fils d'une vestale et d'un incubé, amoureux d'une fée, et victime de son amour. Les auteurs des triades développeraient leurs témoignages, les chroniqueurs gallois les orneraient du vernis chevaleresque, et nous apprendrions de Geoffroi de Monmouth que les conteurs populaires bretons, ses contemporains, en faisaient le thème d'une de leurs fictions en l'année 1150.

L'examen des romans de *Lancelot* présenterait le même résultat. Son nom français, qui, au premier abord, semblerait pour lui un titre d'exclusion, est traduit de celui d'un personnage dont l'histoire s'accorde en tout point avec la sienne. Ce personnage et un ancien chef breton, dont le nom, *Mael*, signifie *serviteur* en gallois, comme *Ancel* (diminutif *Ancelot*) (1) signifie *valet* dans la langue romane. D'après Taliésin, ce chef breton était vaillant et beau comme le héros français, comme lui, au témoignage d'un autre barde postérieur de quelques siècles, il devint amoureux de l'épouse d'Arthur. Selon les romanciers aussi bien que selon les écrivains latins antérieurs, et particulièrement Gildas et le moine de Lancarvan, l'un et l'autre enlevèrent la reine Genièvre ; l'un et l'autre furent poursuivis par le roi Arthur ; l'un et l'autre se réconcilièrent avec lui, touchés par les prières d'un saint ermite ; l'un et l'autre embrassèrent la vie monastique. Il n'est pas jusqu'à leur physionomie qui ne soit identique. Geoffroi de Montmouth, dans sa traduction du *Brut*, peint trait pour trait le prince Mael, et sous les mêmes couleurs chevaleresques que les romanciers représentent Lancelot. Or, aucun de ces romanciers n'ayant écrit avant l'année 1150, il s'ensuit que le héros

(1) L'usage a prévalu d'écrire Lancelot d'un seul mot ; mais les plus anciens manuscrits supposent l'apostrophe, car ils portent souvent Ancelot, sans article.

gallois a été célébré par la muse chevaleresque de son pays au moins vingt ans avant de l'avoir été par celle des autres contrées de l'Europe.

Quant à Érec et à Ivain, il en est d'eux comme de Perceval ; après avoir servi de thème aux récits historiques des bardes du vi^e siècle, ils sont devenus, à l'aurore du xii^e, le sujet des contes chevaleresques de ménestrels gallois. Si nous en croyons le moine Godwin, auteur contemporain, ces contes jouissaient d'une grande vogue en 1147, et il est probable qu'elle durait encore de 1160 à 1170, époque où Chrétien de Troyes les mit en vers français. Dire quels développements hors de proportion ils ont pris entre les mains du trouvère, quels changements il leur a fait subir, quel poli il a donné aux mœurs, aux idées, aux sentiments, aux caractères originaux des personnages gallois, serait répéter ce que j'ai déjà dit de sa méthode d'amplification au sujet du saint graal.

Comme la fable de Perceval, comme celle de Tristan, de Merlin et de Lancelot, comme toutes les autres fables du cycle d'Arthur, les histoires d'Érec et d'Ivain pénétrèrent dans toutes les contrées de l'Europe. « Une fois traduits dans les autres langues, dit M. Augustin Thierry avec ce merveilleux instinct du génie qui devine, lorsque l'érudition tâtonne, les contes gallois devinrent pour les étrangers la lecture la plus attachante et le thème sur lequel les romanciers du moyen âge bâtirent le plus volontiers leurs fictions. » Il eurent même une influence sur les temps postérieurs. Les plus grands poètes des xiii^e, xiv^e, xv^e et xvi^e siècles en sont nourris. Dante leur doit son charmant récit de Françoise de Rimini ; un passage du roman de Lancelot l'a fait naître. Chaucer met en scène des chevaliers de la cour d'Arthur, et vante la grâce des vieux contes bretons. Boyardo et l'Arioste leur empruntent l'histoire de Merlin et de Viviane ; le Tasse y a trouvé le germe de la forêt d'Armide ; Spencer tout ce qu'il dit d'Arthur, de Merlin et des chevaliers de la Table-Ronde. Cervantes et Shakspeare laissent voir des traces des lectures qu'ils ont faites dans les romans d'Arthur, de Lancelot et de Tristan. Milton, nous l'avons dit, voulait les réunir en une vaste épopée, projet que son compatriote Southey devait en partie réaliser de nos jours. Enfin, pourquoi ne le dirais-je pas, puisque je touche aux

contemporains? le plus beau génie de la France moderne éternise une scène des romans de la Table-Ronde dans ces *Mémoires* attendus avec une si juste impatience.

Telle a été l'influence des fictions galloises ; mais en même temps avait lieu une réaction singulière. Ces fictions, sous leur nouveau costume, parurent si belles aux Gallois, si supérieures à leurs modèles, qu'ils en accueillirent quelques-unes, au mépris des originaux. Voilà pourquoi l'on trouve une collection de triades qui parle de Lancelot-du-Lac, de Galaad et du roi Boort, noms étranges que les Gallois ont besoin de dénaturer pour les accommoder à leur idiome ; voilà pourquoi ils ont un roman du *Gréal* traduit de la prose française et qui en a gardé le titre ; voilà pourquoi des bardes même, héritiers modernes de la harpe de ces anciens druides qui cherchaient l'inspiration dans le bassin magique de la déesse leur patronne, et juraient sur la lance sanglante, pourquoi des bardes dégénérés du xv^e siècle adoptent ce terme français de gréal, dont ils ne connaissent plus l'équivalent gallois. Ainsi, quand le pilier sacré eut été changé en croix, les fils chrétiens des Bretons idolâtres, oubliant le symbole antique et le nom primitif, n'y virent plus que le nouveau symbole désigné par le nom nouveau. Mais les triades qui font allusion aux romans français de la Table-Ronde, et la traduction du *Gréal* en langue cambrienne, sont postérieures de trois siècles pour le moins aux triades rédigées dans la première moitié du xii^e, et aux fictions galloises populaires et chevaleresques du cycle d'Arthur, avec lesquelles elles contrastent de la manière la plus bizarre.

Maintenant l'on se demande quel motif les romanciers français pouvaient avoir d'aller chercher ces fictions de préférence à d'autres, et d'en choisir le héros pour le mettre à la tête d'un cycle de poésie épique, à côté des grandes figures de Charlemagne et d'Alexandre. C'est, dit M. Fauriel, une difficulté à résoudre dans l'histoire de l'épopée chevaleresque. M. Augustin Thierry me semble l'expliquer d'une manière très-satisfaisante par la renommée extraordinaire du roi Arthur dans toute l'Europe au moyen âge, la poésie des livres gallois où il figure, et la forte teinte qu'ils offrent d'enthousiasme et de conviction. Il y avait là effectivement de quoi frapper l'imagination des poètes

étrangers. Mais comment ces ouvrages sont-ils venus à leur connaissance ? Probablement par le triple intermédiaire des moines gallois et anglo-normands, des ménestrels et conteurs ambulants du pays de Galles, et des colonies flamandes établies, dès l'année 1108, dans le Glamorgan, où elles ont laissé des traces jusqu'à nos jours. Robert Wace, l'un des plus anciens trouvères, leur doit en effet les matériaux de son histoire du roi Arthur faite à la demande d'Henri II, qui aimait beaucoup les fables bretonnes. Écrivant pour un prince de Flandre, qui partageait les goûts d'Henri II, Chrétien de Troyes, plus célèbre encore que Wace, a dû recevoir par la même voie, de quelque abbaye du Glamorgan, les originaux de ses poèmes de la Table-Ronde. Je le crois d'autant plus qu'un trouvère flamand du XIII^e siècle, qui a chanté comme lui un des personnages de la Table-Ronde, déclare avoir eu dans les mains un recueil de contes populaires gallois provenant d'un monastère du pays occupé par ses compatriotes d'outremer. Il faut, je le sais, se défier de pareils témoignages, mais celui-ci me semble admissible en bonne critique, car les contes populaires gallois du cycle d'Arthur, qui correspondent aux poèmes de Chrétien de Troyes, ont été rédigés au commencement du XII^e siècle ; ils sont précisément écrits dans le dialecte du Glamorgan, et il n'y a rien d'extraordinaire à ce que des moines du pays en aient possédé une copie et l'aient communiquée aux Flamands, leurs voisins.

Richard Cœur de Lion, le roi-ménestrel, découvrit, dit un chroniqueur, au fond d'un tombeau l'épée merveilleuse d'Arthur. Il la retrempa, la dora, en garnit de diamants la croix, et, réalisant la fiction qui la faisait toucher aux deux extrémités de l'Occident, il la promena rayonnante d'un bout de l'Europe à l'autre.

Cette tradition poétique ne cacherait-elle pas, sous le voile de l'allégorie, l'histoire des fables galloises du cycle de la Table-Ronde ? Elles aussi, longtemps ignorées des étrangers et comme ensevelies dans la tombe, ont été produites au grand jour par des princes amis des lettres ; elles aussi ont été retrempées au feu d'un génie nouveau ; elles aussi, dorées, brillantes, admirées, ont parcouru l'Europe.

DE

LA PEINTURE GALANTE

EN FRANCE.

WATTEAU ET LANCRET.

I.

En France, depuis deux siècles, la poésie et la peinture ont toujours voyagé de concert dans le chemin du génie, se donnant la main, tantôt couronnées du laurier antique, tantôt couronnées de roses mondaines, tantôt sévères et le front levé, tantôt folâtres et souriantes. La même grandeur, la même force ou la même grâce les domine ensemble. Le Poussin, Le Sueur, Champaigne et Lebrun font bien le pendant de Corneille, Molière, Boileau et Racine. Pour La Fontaine, il n'a point de pendant, mais il a été lui-même un poète et un peintre. Au XVIII^e siècle, le siècle de l'esprit et de la grâce, la grandeur et la naïveté s'effacent. Voltaire, qui n'est poète que par ses grâces légères, est le pendant de Watteau; c'est le même feu et le même caprice. Fontenelle, Gentil Bernard, l'abbé de Bernis, Dorat et Boufflers se sont trouvés en regard de Lan-

cret, Lemoine, Boucher, Baudouin et Fragonard. Vers la fin du siècle, Greuze et Florian apparaissent au même horizon. Bientôt David, Prud'hon et Géricault viennent lutter noblement avec les Chénier et Châteaubriand. A cette heure qu'il y a cent poètes qui vont au hasard, n'y a-t-il pas aussi cent peintres qui vont à l'aventure ? L'inspiration du ciel passe dans le vent, dans un rayon de soleil, dans le parfum d'une fleur ; les peintres et les poètes la recueillent d'une ardeur pareille. Au XVIII^e siècle, un savant académicien a soutenu un curieux paradoxe sur l'inspiration : selon lui, l'inspiration divine est un baromètre qui varie, qui monte au génie, ou qui descend à la bêtise, selon l'inconstance du temps. Il appuie son paradoxe sur l'exemple des contrées malfaisantes, qui ne produisent pas de purs esprits. Ainsi les années brumeuses, pleines de vents et de tempêtes, n'ont vu naître que des esprits lourds, épais, froids, toujours en lutte avec tout le monde ; au contraire, les années pures et belles, pleines de roses et de soleil, ont nourri ces imaginations ardentes qui jettent des éclairs de divine lumière, qui répandent à pleines mains les plus belles fleurs de l'art et de l'amour. Notre académicien affirme que tous les génies du grand siècle ont été illuminés par un soleil de feu, qu'ils ont grandi sous des saisons sans nuages, mais çà et là embellies par des orages magnifiques ; il ajoute qu'à l'aurore du XVIII^e siècle, le soleil était plus doux, le ciel plus gai, les roses plus abondantes. Jamais on n'avait vu tant de jardins en France, jamais vents si légers n'avaient secoué dans l'air de si enivrants parfums. C'était une féerie, tout le monde souriait ; la grâce française devenait coquette et recherchait l'éclat des couleurs ; l'Opéra, à peine créé, enchantait tous les yeux. On berçait alors en France deux enfants délicats qui devaient donner l'esprit, la grâce et la couleur à leur siècle ; c'étaient Voltaire et Watteau, qui, après tout, sont demeurés, l'un le poète et l'autre le peintre du XVIII^e siècle.

Une âme faite pour la poésie la cherche dans les bruits de la vie, dans les joies du monde, ou dans le silence de la solitude. Sous la régence, on avait perdu le chemin de la solitude ; la poésie était à l'Opéra, dans un boudoir, sur l'herbe d'un parc, dans un trait d'esprit, sur un sourire, dans un bouquet. La poésie animait les aventures amoureuses, les petits soupers,

le vin et l'ivresse ; l'âme d'Horace était revenue en France. Si vous voulez retrouver cette poésie trop dédaignée par *les pleurards en nacelle*, lisez les épîtres de Voltaire, voyez les tableaux de Watteau ; tout est là, mais surtout dans les tableaux. A la vue de ces jolis chefs-d'œuvre mignons, si étincelants, qui semblent venir d'un autre monde, vous étudierez le caractère du XVIII^e siècle ; esprit, grâce, laisser-aller, sans façon, coquetterie, fraîcheur, tout le XVIII^e siècle est là qui vous sourit. Watteau avait deviné son siècle, ou ce siècle a été une copie de Watteau. Ainsi la belle Louise d'Orléans donnait des fêtes galantes, étudiées sur celles du peintre. Plus tard, M^{me} de Pompadour disait que sa mère, la première nuit des noces, songeait aux gracieuses créations de Watteau.

Antoine Watteau est Flamand ou Français, à votre gré. Il est né à Valenciennes, quand cette ville était tour à tour du domaine de Louis XIV et des Pays-Bas. Mais, malgré les brumes de la Flandre, les fumées de la bière ou du tabac, le spectacle des kermesses, les grivoiseries du cabaret, il est devenu un peintre tout parisien, le peintre de la grâce et de la galanterie, cependant avec un souvenir de la Flandre. Il est né en 1684, à l'heure où le roi de France bombardait Luxembourg. Sa famille était pauvre, cela va sans dire. On le mit à l'école, tout juste le temps qu'il faut pour ne rien savoir. Il n'a jamais lu et écrit qu'à grand'peine, mais là n'était pas sa science. Il apprit de bonne heure à déchiffrer le génie dans un tableau, à copier d'un joli trait la face égayée de la nature. Il y avait eu des peintres dans sa famille, entre autres un grand-oncle mort à Anvers sans laisser d'héritage. Aussi le père de Watteau ne penchait guère pour la peinture ; cependant il était de ceux qui laissent ici-bas les hommes et les choses aller leur train. On laissa donc faire Watteau. Or Watteau était né peintre ; Dieu lui avait donné le feu du génie, sinon le génie. Son premier maître fut le hasard, le plus grand de tous les maîtres après Dieu. Son père habitait le haut d'une maison à pignon sur rue ; Watteau avait plus souvent le nez à la fenêtre que dans un livre ; il aimait à se distraire au spectacle varié de la rue. Tantôt c'était la fraîche paysanne flamande qui chassait au marché son âne devant elle, tantôt c'étaient les fillettes du voisinage qui jouaient au volant durant les beaux soirs. Paysanne et fil-

lette se dessinaient à merveille avec un trait original dans la mémoire de l'écolier ; il admirait déjà l'indolente naïveté de l'une , la grâce gazouillante de l'autre. Il avait bien aussi en regard quelque voisine souriante comme il y en a partout ; mais pour lui le spectacle le plus attrayant , c'était quelque troupe errante de baladins ou comédiens de campagne. Les jours de fête , il arrivait que les marchands d'élixir , les diseurs de bonne aventure , les conducteurs d'ours et de serpents à sonnettes , s'arrêtaient sous sa fenêtre ; ils étaient sûrs d'un spectateur. Watteau tombait tout d'un coup dans une rêverie profonde à la vue de Gilles et de Margot sur l'estrade ; rien ne pouvait l'arracher à ce plaisir , pas même sa voisine ; il souriait aux grotesques coquetteries de Margot , il riait à perdre haleine des quolibets de Gilles. On l'a vu plus d'une fois assis sur la fenêtre , les jambes en dehors , la tête inclinée , se retenant à peine , ne perdant pas un mot et pas une gentillesse. Que n'eût-il pas alors donné pour être le compagnon de Margot , pour baiser les paillettes rouillées de sa robe , pour vivre avec elle de la bonne vie insouciante et aventureuse ! Hélas ! ce bonheur n'était pas fait pour lui. Margot descendait de l'estrade , Gilles redevenait un homme comme devant , le théâtre était renversé , que Watteau regardait encore ; mais il s'attristait peu à peu ; ses amis allaient partir , partir sans lui , avec leurs robes de gaze , leurs écharpes à franges d'or , leurs dentelles d'argent , leurs culottes de soie et leurs quolibets : « Ceux-là sont bien heureux , disait-il ; ceux-là vont courir le monde avec la gaieté , ils vont jouer la comédie à tous les vents , sans soucis et sans larmes. » Watteau ne voyait , par ses yeux de douze ans , que le beau côté de la vie ; il ne devinait pas , bien entendu , que sous chaque sourire de Margot il y avait une larme dévorée. Watteau semble avoir toujours vu par les mêmes yeux ; son regard , séduit par le trait et la couleur , n'est pas descendu jusqu'à l'âme. C'est un peu la faute de son temps. En peignant des reines de comédie ou des dryades d'opéra , qu'avait-il à débattre avec le cœur , les larmes , le divin sentiment ?

Quand les baladins étaient partis , il crayonnait sur les grandes marges de la *Vie des Saints* le profil de Gilles , l'ébahissement d'un badaud , une des scènes grotesques. Comme il s'enfermait

souvent avec ce livre , son père , l'ayant surpris plus d'une fois rêveur et mélancolique, s'imaginait qu'il tournait à la religion. Mais il découvrit bientôt que Watteau n'aimait l'in-folio qu'en raison du papier blanc et non pas du texte. Il porta le livre à un peintre de la ville. Ce peintre , tout mauvais qu'il était, fut frappé de la grâce originale de certaines figures de Watteau ; il sollicita la gloire de devenir son maître. Dans l'atelier du bonhomme , Watteau ne désapprit pas trop ce qu'il savait , quoiqu'il fit des saints de pacotille et des saintes à la douzaine. De cet atelier il passa dans un autre plus profane et plus à son gré. La mythologie était le grand livre du lieu ; ce n'était plus saint Pierre avec ses éternelles clefs ou sainte Madeleine avec ses larmes infinies ; c'était une danse de faunes et des naïades, Vénus sortant des flots ou des filets de Vulcain. Watteau s'inclina amoureusement devant les dieux et les demi-dieux de l'Olympe ; il avait trouvé la porte de son Éden. Il s'avança de jour en jour , grâce aux dieux profanes , dans la religion de l'art. On le vit pâlir tout jeune encore sous cet amour de la beauté et de la gloire qui dévore tous les autres amours. Au retour d'un voyage à Anvers , on fut surtout frappé de son enthousiasme pour les merveilles de l'art ; il avait vu les chefs d'œuvre de Rubens et de Van Dyck , la grâce ineffable des vierges de Murillo , les fantaisies si ingénieusement grotesques de Teniers et Van Ostade, les beaux paysages de Berghem ; il revenait la tête inclinée , les yeux battus , l'esprit plein de souvenirs durables.

Il n'avait pas vingt ans quand il partit pour Paris avec son maître. L'Opéra , dans ses plus beaux jours, appelait à lui toutes les mains légères de la peinture. A l'Opéra , Watteau jeta à tort et à travers les flammes de son pinceau : montagnes, lacs, cascades , forêts , rien ne l'effrayait , pas même les Camargo qu'il prenait pour modèles. Il finit par s'appivoiser dans cette cage de gais oiseaux voltigeants et chantants. Une danseuse qui n'avait pas grand'chose à faire daigna accorder au petit barbouilleur flamand la grâce de se laisser peindre par lui. Tout Flamand qu'il était, Watteau fit durer le portrait plus longtemps que les dédains de M^{lle} La Montagne. Ce ne fut pas tout ; on trouva le portrait si gracieux dans le monde des danseuses , qu'il lui vint tous les jours des portraits à faire au même prix.

Il quitta l'Opéra avec son maître , une fois le nouveau décor fini. D'ailleurs Gillot, le grand créateur des faunes et des naïades, y était revenu plus flambant que jamais. Le maître retourna à Valenciennes, Watteau demeura à Paris, voulant s'abandonner à sa bonne ou mauvaise fortune. De l'Opéra il passa dans l'atelier d'un peintre religieux qui fabriquait à juste prix des saint Nicolas pour Paris et la province. Watteau fit donc des saint Nicolas. « Mon pinceau, disait-il, fait pénitence. » L'Opéra lui souriait toujours ; là il pouvait se laisser aller à toutes les extravagances de sa verve, à tous les charmants caprices de son pinceau ; mais à l'Opéra son maître et lui avaient cédé le pas à Gillot ; celui-ci ne devait céder le pas à qui que ce fût. C'est ici le lieu de dire le peu que l'histoire a recueilli sur ce peintre, qui fut par excellence le peintre des grotesques.

Claude Gillot est né à Langres, en 1673. Diderot, du même pays, aurait dû le rappeler à notre souvenir. Gillot avait un peu la tournure d'esprit de Watteau, mais plus ouvert et plus gai. Il allait aussi rire à belles dents devant les farces des salimbanques du boulevard. Il avait étudié sous Jean Cornille, mais il n'avait jamais écouté que lui-même. Sa nature tout originale le jetait dans des écarts sans nombre, mais en même temps elle donnait à son pinceau du tour et de la hardiesse. On pouvait surtout dire de lui qu'il faisait des bons mots en peinture. Il peignait en courant, à grands traits et à grands coups ; cependant il avait en main le don de la création ; ses forêts s'agitaient, ses fontaines coulaient, ses figures respiraient. Il trouvait sans chercher de merveilleux effets de lumière et de clair-obscur. On a parlé longtemps d'un enfer dû à son pinceau, qui jetait feu et flamme avec tant de vérité que tous les spectateurs de l'Opéra poussèrent des cris d'effroi. C'était le meilleur homme du monde, naïf, insouciant, toujours philosophe et toujours pauvre, n'ayant d'autre passion que la peinture et la comédie bouffonne. Il aurait pu faire fortune à l'Opéra, si toutefois on pouvait alors faire fortune au théâtre ; mais à quoi bon s'enrichir ? il eût fallu compter ses écus, les cacher en avare ou les prêter en juif. Il faut du temps à perdre pour être riche ; Gillot n'avait pas trop de temps pour se promener au soleil.

II.

Watteau alla à lui : « Je passe mes beaux jours à faire des saint Nicolas qui ne sont guère catholiques ; je regrette l'Opéra, qui m'enchantait ; ne pourrais-je donc pas , grâce à vous , retourner à mes brûlants satyres et à mes nonchalantes naïades , à mes jardins d'Armide et à mes châteaux en Espagne ? » Watteau craignait un refus , mais Gillot le rassura bien vite. « Tu es un garçon d'esprit , lui dit-il , on s'en souvient à l'Opéra ; La Montagne m'a parlé de ta jolie façon de faire le portrait. Sois donc le bien venu. Si tu n'as pas de gîte , viens loger dans ma maison. Mon pain , mon vin , mon pinceau , tout cela est à toi de moitié. En avant sur l'échelle , comme les peintres d'enseignement. »

A l'Opéra , Watteau retrouva tous ses jolis caprices , sans oublier M^{lle} La Montagne. Les dieux et demi-dieux païens se ranimèrent sous son pinceau folâtre , fantasque et gracieux ; mais il se complaisait surtout avec les divinités bocagères et aquatiques. Syrènes , naïades , faunes , satyres , hamadryades , le dieu Pan jouant de la flûte dans les roseaux , Diane la chasseresse poursuivant un cerf , enfin toutes les ravissantes créations des poètes profanes , enchantèrent le regard comme elles avaient enchanté l'imagination. Gillot , tout émerveillé du feu et de la grâce que répandait Watteau comme avec une baguette de fée , passait des heures entières à le regarder faire. M^{lle} La Montagne , toujours dédaigneuse , demanda à Watteau un second portrait. « Va pour le second , dit Watteau , mais je ne ferai pas le troisième. »

Il passa de l'Opéra au Luxembourg , où l'appelait Claude Audran. Audran était le plus célèbre peintre d'ornements ; mais , s'il fallait une figure parmi les guirlandes et les festons , Audran n'y pouvait rien faire. Il avait pensé avec raison que la main légère de Watteau lui serait d'un grand secours. Watteau jeta çà et là dans les ornements de ravissantes figures allégoriques : Cupidon , les Grâces , la Musique , la Peinture , la Poésie , Silène , Diane , des troupes de bergers , des fêtes champêtres et

galantes. Malgré tous ces légers chefs-d'œuvre, il n'avait encore ni renommée ni argent comptant; mais après tout il n'était plus à plaindre, il habitait un palais, il dînait tous les jours, il allait le soir se délasser par quelque promenade avec son ami Gillot. Et puis, au Luxembourg, il peignait en regard des œuvres de Rubens et de Van Dyck. « L'Opéra m'a gâté, disait-il; j'avais le génie flamand; j'ai bien encore la couleur, mais qu'ai-je fait du trait naïf? J'ai la fureur d'avoir de l'esprit partout, même dans mes paysages. J'ai peint trop de fois les trois Grâces pour bien peindre une femme. » Voilà ce qu'il disait en voyant l'œuvre des grands maîtres; mais, quand son regard revenait à sa peinture, il souriait avec orgueil aux adorables caprices de son génie original. — Qui sait? reprenait-il, qui sait?

Il eut le mal du pays; il voulut revoir les pignons de Valenciennes, le seuil de la maison paternelle, cette cheminée silencieuse où sa mère l'avait bercé, ce champ de colza où son père lui avait dit adieu, ce grand diable de moulin dont l'aile agitée lui avait fait au loin un dernier signe d'ami. Il partit dans la patache; il retrouva tous ses amis, le moulin le premier. — Je veux vivre dans mon pays, dit-il en respirant de toutes ses forces l'air natal.

Après avoir embrassé tout le monde, jusqu'à la servante, qui ne l'avait jamais vu, mais qui pleurait, bien entendu, Watteau jeta un fagot dans l'âtre, quoiqu'on fût aux plus beaux jours de juillet.

— Tu perds la tête, Antoine, dit le père.

— Laisse-le faire, dit la mère; notre grand-oncle avait bien d'autres caprices.

Watteau alluma le feu, fit asseoir sa mère dans le vieux fauteuil, mit les besicles au nez de son père, donna un bâton enflammé à sa petite sœur et pria la servante de mettre la cafetière au feu. Le chat vint de lui-même faire la roue près des chenets.

— A merveille, dit Watteau, mais je ne l'aurais pas oublié.

— Il est fou, dit le père avec inquiétude.

— Non, non, dit la mère, qui croyait comprendre et qui souriait avec une tendresse sereine.

Quand Watteau vit tout le monde à sa place, il ouvrit de grands yeux, il contempla encore une fois ce tableau tout patriarcal qui le ramenait à son enfance; un bon sourire d'autrefois, un peu altristé comme le souvenir, épanouit sa figure pâle. — C'est bien cela, voilà le feu qui flamboie, mon père qui lit l'almanach, ma mère qui regarde ses enfants, la servante qui range et qui dérange, le soleil qui promène son rayon, la cafetière qui babille, la vieille horloge qui marque le pas du temps; c'est bien cela; j'ai retrouvé le vrai tableau de ma vie.

— Cependant, disait-il le lendemain, d'où vient donc qu'il manque quelque chose au tableau? Il y manque mon cœur de douze ans. J'ai perdu toute la simplicité de mon cœur, je me suis laissé dominer par la gloire, par le bruit, par M^{lle} La Montagne et ses pareilles. Mon cœur est inquiet et agité comme Paris: rien ne pourra l'apaiser. Mon théâtre n'est plus ici; j'y mourrais d'ennui en moins de six semaines.

Quelques jours après, Watteau retournait à Paris, emportant larmes et bénédictions. A l'heure du départ, sa pauvre mère était abattue et défaillante.

— Adieu, mon ami, dit-elle d'une voix étouffée; adieu. J'ai le pressentiment que tu ne me verras plus. Tu aurais dû faire mon portrait.

— Il est là, dit Watteau en frappant son cœur de la main. Dès mon retour à Paris, j'en prendrai copie sans peine.

Il était parti sur ces paroles. Quand il vit s'éloigner sa ville natale, les riches campagnes de Flandres, le dernier clocher et le dernier moulin de son pays, il se sentit plus triste que jamais; la figure souffrante de sa mère était toujours sous son regard attendri. — La pauvre femme mourra bientôt, pensait-il avec douleur. Watteau cependant mourut avant sa mère.

Il retourna chez Audran peindre des figures d'arabesques, il consacra ses veilles et ses heures perdues à un tableau pour le prix stérile de l'Académie. Ce tableau, tout le monde en a vu la gravure, *le Pèlerinage à Cythère*. C'est de la féerie. C'est plein de feu, d'esprit, de grâce, mais surtout de charme, d'attrait, d'enchantement. Comme on partirait bien sur ce

vaisseau qui n'a que des amours pour matelots, avec ces femmes si nonchalamment amoureuses ! L'Académie, qui n'était pas trop académique ce jour-là, daigna couronner Watteau ; elle fit plus, elle lui donna le titre d'académicien comme *peintre des fêtes galantes*. Watteau, jusque-là obscur et pauvre, eut bientôt de la gloire et de l'argent à jeter par la fenêtre. Il devint le peintre à la mode, mais seulement à la mode parmi les hommes. Les femmes ne furent jamais de son parti ; d'abord, parce que les figures de ses tableaux leur faisaient beaucoup de tort, ensuite, parce que Watteau n'était pas joli garçon. Sa tête contrastait singulièrement avec son génie. Il avait le trait dur, l'air sombre, la face pâle. A vingt ans il était misanthrope, malgré ses aventures souriantes de l'Opéra ; il n'allait qu'à grand'peine dans le monde, où il n'était ni galant ni beau parleur. Vous voyez qu'il ne pouvait faire fortune parmi les femmes ; mais les roués prênaient partout Watteau ; il était recherché ardemment ; les grands seigneurs voulaient des pèlerinages à Cythère, des mascarades champêtres, des promenades dans les prés, enfin *des fêtes galantes*. Palais, châteaux, salons, boudoirs, il alla partout faire l'aumône du bout de son pinceau. Il y avait toujours un tableau prêt à prendre dans son imagination, toujours pour la galerie amoureuse, mais avec d'autres groupes. Sa comédie galante, comme la comédie philosophique de La Fontaine, avait cent actes divers.

Pour la première fois de sa vie, il avait enfin un logis et des meubles à lui ; il avait longtemps rêvé ce petit bonheur, mais ce bonheur-là ne fut qu'une calamité. Son logis devint en peu de mois le refuge de tous les curieux et de tous les oisifs en beaux-arts. Le premier venu demandait un dessin, quelquefois son portrait ; il faisait le portrait de la première venue, mais non du premier venu. Bientôt, obsédé par les importuns, il alla encore demander l'hospitalité, cette fois à M. Crozat. C'était un mauvais peintre grand seigneur qui avait une galerie ; or, tous les visiteurs demandaient à voir M. Watteau comme le tableau le plus curieux de la galerie. Le pauvre peintre s'en alla ailleurs, chez son ami le chevalier Vleughels, plus tard directeur de l'Académie de Rome. Dans sa nouvelle demeure, il eut enfin un peu de loisir. Le génie est comme

L'amour, il aime le silence et la solitude ; l'espérance et l'inspiration attendent, pour visiter l'amant ou le poète, que tout le monde soit parti.

III.

Vers ce temps-là, Watteau eut presque une jolie aventure. Un matin, c'est-à-dire à deux heures de l'après-midi, un laquais tout galonné des pieds à la tête vint le prier, avec quelque mystère, de le suivre à l'hôtel de sa maîtresse. Watteau s'habille tout simplement comme de coutume, car Watteau n'était rien moins qu'un petit maître ; il avait trop le souci de parer gracieusement ses héros et ses héroïnes pour songer à lui-même. Il suivit le laquais sans lui dire un mot. Arrivé à l'hôtel, qui était des plus magnifiques, on le conduisit en silence dans un boudoir tout resplendissant de velours, de soie et d'or. « Il paraît, dit-il en s'asseyant sur le divan, que je suis en bonne fortune. » Une demi-heure après, comme il était toujours seul dans le boudoir, il ajoutait en souriant : « Jusqu'ici je ne suis guère qu'en bonne fortune avec moi-même. Mais patience, tout vient à point pour qui sait attendre. » Il se leva, détourna le rideau de taffetas et appuya son front à la fenêtre, en regard du jardin de l'hôtel. Il vit du premier coup d'œil une Marinette ou une Marton, œil éveillé, bouche friponne, minois agaçant, qui semblait chercher avec inquiétude. Elle allait, elle venait, par-ci, par-là, deçà, delà ; c'étaient des zig-zags sans nombre. Que cherchait-elle ainsi ? Rien qu'une rose, mais c'était la rose des contes de fées : l'automne était venu, les feuilles jonchaient le parterre des roses. Les rosiers fanés et tremblottants ne balançaient plus que des calices flétris et des boutons qui n'osaient s'ouvrir à la bise d'octobre. Watteau prit plaisir à voir toutes les vaines recherches de la suivante. A la fin, dans son dépit et son impatience, elle remonta l'escalier de marbre du perron. Mais presque au même instant Watteau la vit reparaître, suivie de sa maîtresse, qui la grondait. Watteau n'eut plus d'yeux que pour celle-là. Elle était belle et langoureuse ; elle traînait indolemment des mules de satin ; elle avait jeté négligemment une pelisse de soie grise sur son épaule demi-nue ; ses

cheveux flottaient en longues boucles comme les cheveux de la belle de Lude dans le portrait de Mignard. Elle alla par le jardin, se détournant et s'arrêtant à chaque rosier. Comme les roses n'étaient plus fraîches, elle les effeuillait dans ses jolis doigts, toute rêveuse, avec le sourire attristé de la rêverie. « Vous voyez bien, madame, lui dit la suivante au milieu de la grande allée, vous voyez bien que les voilà toutes perdues. — Tu as beau dire, Juliette, tu sais qu'il me faut une rose. On ne peut plus me peindre sans cela. Si je n'avais que vingt ans, à la bonne heure! — A merveille, dit Watteau, la rose est pour moi, c'est-à-dire pour mon pinceau. » La belle dame s'était arrêtée avec un petit *ah!* d'admiration devant un rosier encore vert. Elle cueillit une rose des plus fraîchement épanouies; elle détourna un peu sa pelisse et ses cheveux; elle mit la rose à son corsage en se mirant devant Juliette. Le miroir lui répondit à son gré. Elles rentrèrent aussitôt. Watteau s'imagina que la maîtresse allait venir avec sa rose; il se détacha tout tremblant de la fenêtre. Un bruit de chevaux, de carrosse et de laquais, se répandit dans la cour. En une seconde, tout l'hôtel fut sens dessus dessous. — Allons, dit Watteau, voilà un fâcheux contre-temps. C'est peut-être quelqu'un qui vient cueillir la rose! — Il attendit paisiblement qu'on vint à lui, n'ayant pour distraction que la vue du ciel par la fenêtre du boudoir. Il entendit des cris joyeux et des éclats de rire. Il se demanda si, au lieu d'être en bonne fortune, il ne serait que le peintre de la bonne fortune d'un autre. Enfin, après plus d'une heure d'attente, des pas légers dans la chambre voisine l'avertirent que la belle dame allait apparaître. La porte s'ouvrit, il se leva tout en s'inclinant.

— Monsieur Watteau, dit la dame, je regrette bien de vous faire perdre tant de temps.

— Madame, le temps passé à vous attendre n'est pas du temps perdu.

— Monsieur Watteau, reprit la dame avec une certaine dignité, j'aime bien les madrigaux et les galanteries, mais en peinture.

Se tournant vers la suivante :

— Juliette, apportez la palette et les pinceaux.

— Ma foi! dit Watteau piqué au vif, je ne suis guère en train

de peindre aujourd'hui. D'ailleurs, je ne fais que des portraits de fantaisie.

— Voyons, monsieur Watteau, pas trop de coquetterie : on attend mon portrait ces jours-ci. Il n'y a que vous au monde pour le peindre avec grâce.

— Je reviendrai demain, madame ; demain la rose de votre corsage sera plus fraîche, je l'espère. Jamais je ne saurais trouver de couleurs pour bien peindre celle que vous avez là.

Là-dessus, Watteau s'inclina avec une humilité profonde, prit son chapeau et sortit, à la grande surprise de la dame. Mais, dans la rue, il apprit que c'était M^{me} de Parabère.

— Diable ! dit-il, celui qui est venu si bruyamment et si mal à propos à l'hôtel, c'était Philippe d'Orléans, le régent du royaume.

Watteau fut un peu étourdi d'abord par ces deux noms ; il eut peur de la Bastille, il n'osa retourner chez M^{me} de Parapère. Comme il ne savait pas écrire pour demander grâce, il imagina de demander grâce par un tableau où M^{me} de Parabère serait peinte de souvenir avec tous les charmes du monde ; mais, sans y penser sans doute, Watteau fit une satire au lieu d'une galanterie. Il avait vu M^{me} de Parabère cherchant des roses, il peignit M^{me} de Parabère cherchant des roses.

Watteau, perdant de vue la Bastille, vendit son tableau, à peine achevé, à son ami Crozat. J'ai vu une assez bonne copie de ce petit tableau au boulevard Beaumarchais ; la satire est très-violente : le jardin de M^{me} de Parabère est tout dévasté par les mauvais vents.

Watteau lui-même était dévasté par les mauvais vents ; les luttes avec la misère, la soif dévorante de gloire, les passions trop vagabondes sous le ciel de l'Opéra, avaient peu à peu épuisé cette nature frêle et nerveuse, toute de feu et d'inquiétude. Il tournait de plus en plus à la misanthropie et à la solitude. Il avait été mélancolique : il devint triste, il n'eut plus de cœur à rien ; pourtant, par habitude, il eut encore dans ses tableaux toutes les grâces légères et toutes les nonchalantes gaietés de son génie. Pour se distraire, il alla chez le prince de Condé, au château de Chantilly, peindre par allégorie les passions profanes du régent. Il revint à Paris plus ennuyé et

plus triste encore. D'où lui venait cette tristesse obstinée? Était-ce toujours le mal du pays? Songeait-il à faire son salut? Avait-il un amour malheureux? Rien de tout cela : il était atteint de la pire des tristesses, la tristesse sans raison. Il avait à Nogent-sur-Marne un vieil ami, le curé du pays. Il alla passer six semaines au presbytère comme pour se recueillir. Savez-vous quel fut le fruit de ce recueillement? Il trouva que le curé avait une parfaite figure de Gilles; ayant un si bon modèle sous les yeux, il ne put s'empêcher de faire encore des grotesques, mais toujours sans se dérider. De là datent, dit-on, ses plus jolis Pierrots et Pantalons, mais à coup sûr son *Médecin* harnaché d'un collier de cheval de charrette. Il avait le spleen, il voulut voyager. Vous ne devineriez pas où il alla avec son spleen? Il partit pour l'Angleterre. Ce fut là son coup de grâce. Il en revint plus pâle et plus sombre, ennuyé de tout, même du travail, naguère son plus cher refuge.

Jusqu'à-là Watteau avait eu des copistes, mais pas d'élèves. A son retour de Londres, il lui vint un disciple jeune, joli, gracieux comme les gentilshommes de ses *Fêtes galantes*. Il semblait que la nature eût fait là un rêve de Watteau : ce disciple se nommait Nicolas Lancret.

IV.

Nicolas Lancret, né à Paris en 1690, eut de bonne heure la main légère. Son père le destinait à la gravure; il étudia sous d'Ulin. Mais un soir, voyant à l'Opéra les féeries de Gillot et de Watteau, il s'écria : « Voilà mon pays. » Le lendemain, il alla trouver Gillot, qui l'accueillit de tout son cœur, comme de coutume. — J'ai jusqu'ici gravé de l'histoire sacrée; j'aimerais mieux peindre avec vous des contes profanes. — Lancret était déjà bel esprit; il jouait de l'antithèse, il agençait gentiment la phrase. Gillot lui apprit la science de l'ombre et de la lumière, la hardiesse et la grâce du contour. Cependant, sous Gillot, il ne fit pas grand' chose qui vaille; il n'entendait rien au paysage, Gillot ne lui donnant guère à peindre que des grotesques. Il manquait un peu de verve et de gaieté; il était

patient comme un graveur, partant peu naïf. Ses grotesques étaient donc froids et maussades. Après quelques années d'études sans fruit, il alla prier Watteau de lui donner des leçons. Watteau, qui n'était pas bel-esprit dans ses paroles, lui fut d'un grand secours : il le fit peindre sous ses yeux. Voyant que Lancret se donnait beaucoup de peine pour le copier, il saisit le pinceau, le brisa, et dit au jeune peintre : Puisque vous en êtes là, je vais vous bien servir ailleurs.

Ils étaient à Nogent. Watteau emmena Lancret dans la campagne. Il garda longtemps le silence. À la fin, voyant que Lancret, tout interdit, semblait insensible aux beautés de la nature, il lui parla ainsi :

— Vous êtes trop Parisien, mon cher garçon, vous ne prenez jamais le temps de rien voir. Il s'agit bien de contempler un de mes tableaux pendant deux heures ! Les tableaux qu'il faut voir, les voilà. Si vous n'avez d'yeux pour ceux-ci, prenez garde, vous ne serez jamais qu'un peintre d'éventails ; vous ferez des chinoiseries sur les paravents ou des dessus de portes verts et rouges. Mes tableaux sont des chefs-d'œuvre, je le sais ; mais qu'est-ce qu'une copie de mes tableaux ? N'êtes-vous donc pas séduit en ce moment par ces lointains si doux et si tendres, par ce petit clocher qui brille au soleil, par cette prairie fuyante qui borde un étang ? Mon cher garçon, songez-y bien : en copiant la nature, vous saisissez son âme, sa force, sa vie ; en me copiant, vous n'aurez qu'une nature morte. On ne saura jamais tout le temps que j'ai passé à voir trembler les feuilles, fuir les nuages, couler les fontaines ; et je ne parle pas du temps que j'ai passé à voir sourire les femmes ; mais ici, poursuivit Watteau en souriant, il y a eu beaucoup de temps perdu. C'est une tout autre histoire.

Dès ce jour, Lancret eut les yeux ouverts sur la science de la peinture ; les leçons de Watteau furent si bonnes, qu'en peu de temps l'élève fut plus recherché que le maître. Au premier abord, c'était la même magie, mais pour les yeux savants il y avait encore loin de là à Watteau. Cependant, comme Lancret courait le beau monde, qu'il était joli garçon, qu'il avait de l'esprit et de la coquetterie, il fit presque oublier le misanthrope Watteau.

Watteau était fatigué de tout, même de la vie, mais non

pas de la gloire, la plus légère des choses d'ici-bas. Quand il vit la gloire flotter de lui à Lancret, quand il sentit autour de lui l'air glacial du délaissement, il en voulut au nouveau venu, il devint jaloux; sa tristesse eut désormais une cause. Un matin, se promenant sur les quais, il vit à la fenêtre d'un marchand de tableaux une scène champêtre de Lancret. Il y avait foule devant la fenêtre, et tout le monde de s'écrier : *Quel joli Watteau ! quelle grâce ! quel esprit ! quelle magie de couleur ! Watteau s'est surpassé.* Le pauvre peintre s'éloigna avec une flèche empoisonnée dans le cœur. Son ami Gillot était jaloux aussi; le brave homme, dans son insouciance, avait été détrôné à l'Opéra; il n'avait plus d'asile pour la peinture, il était réduit à ce métier de patience que Lancret avait abandonné : il gravait pour les livres d'église. Un jour Watteau le rencontra triste sur le boulevard, ne s'amusant plus aux farces des saltimbanques.

— D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre et sévère ?

— Mon pauvre ami, lui dit Gillot en lui pressant la main, tu m'as fait bien du mal, tu m'as mis à l'ombre. Tu as pris toute la part du gâteau, je ne trouve plus à peindre, je suis réduit à graver.

— Mais, mon Dieu, lui dit Watteau, je n'en suis ni plus riche ni plus glorieux. A Paris on oublie un homme de génie du jour au lendemain, comme on oublie sa maîtresse. Après avoir fait tant de chemin, en suis-je plus avancé ? Ce petit maître de Lancret est déjà plus loin que moi ; mais qu'importe ? j'ai pris mon parti.

— Je sais bien, reprit Gillot, que tu n'as rien gagné à tout cela, mais tu as créé des imitateurs sans nombre, qui font à l'Opéra mes naïades au rabais. Il ne me reste rien en ce monde, et qui sait si une fois dans l'autre monde on se souviendra du pauvre Gillot ? Au moins, toi, tu laisseras un nom et une œuvre ; mais moi, des lambeaux de décorations, des paravents, des dessus de portes, la proie des araignées : autant en emporte le vent !

Gillot essuya des larmes.

— Vous pleurez, dit Watteau tout ému.

— Oui, dit Gillot en reprenant son sourire et sa philosophie, je pleure ma défunte gloire.

— Bienheureuse insouciance ! dit Watteau.

Et il poursuivit en lui-même : La blessure est mille fois plus profonde dans mon cœur.

Il se retira du monde. Il alla habiter à Nogent, près de son cher curé, le Moulin-Joli, qui était la maison de plaisance de son ami Lefèvre, l'intendant des Menus-Plaisirs. M^{lle} La Montagne, dont la beauté avait passé vite comme l'amour à l'Opéra, suivit Watteau dans sa thébaïde. Ces deux amoureux des plus volages ne s'étonnèrent pas trop de se retrouver sous le même toit ; mais l'harmonie ne fut pas de longue durée. Watteau, las de s'en prendre à la gloire, s'en prit à l'amour dans ses heures de sombre misanthropie ; il sentait venir la mort, il voyait tous les soirs tomber une feuille à l'arbre de sa jeunesse ; quand il respira l'odeur de la tombe, il se rattacha de toutes ses forces à la vie. — C'est le travail qui t'a tué, dit M^{lle} La Montagne. — C'est l'amour, c'est toi, dit Watteau avec la franchise d'un homme qui n'a plus rien à risquer. Une fois le premier mot lâché, il parla sans retenue ; la ci-devant danseuse, qui mourait de dépit de n'être plus ni jeune ni jolie, répliqua avec amertume. Selon M^{me} de Lambert, ils allèrent jusqu'à se battre. C'était un triste tableau que la vue de ces deux amoureux sans amour, déjà morts à toutes les joies de la jeunesse, n'ayant pour dernier sentiment que le désespoir, le regret ou la colère. N'y pouvant plus tenir, M^{lle} La Montagne vint jurer de son reste à Paris. Watteau demeura seul, n'ayant pour distraction que la bonhomie et la gaieté du curé de Nogent. »

Il n'alla plus guère à Paris. Dans ses derniers voyages, il peignit le plafond de la boutique de son ami Gersaint, marchand sur le pont Notre-Dame ; on ne dit pas marchand de quoi. Selon les écrits du temps, ce plafond était un des chefs-d'œuvre de Watteau, mais ce plafond est, à coup sûr, tombé à l'eau. Notre peintre s'affaiblissait de jour en jour. On le voyait errer tristement, matin et soir, sur les rives de la Marne ; il était desséché, blafard, « incliné vers la tombe. » Ce n'était déjà plus qu'une ombre. Enfin, brûlé par ce feu de la gloire, du génie et de l'amour, qui aurait dû animer sa vie, mais qui la dévorait, il se coucha pour ne plus se relever. Sa mort fut touchante et comique à la fois. Dans la même matinée il fit son testament et sa confession. Par son testament, il légua,

qu'avait-il à léguer? des dettes : il légua ses dettes à ses quatre amis, de Julienne, Haranger, Hénin et Gersaint. Ces messieurs sont dignes de la postérité, car, en vrais amis, ils acceptèrent la succession du peintre, non pas sous bénéfice d'inventaire. Tout en se confessant, Watteau n'oublia pas le péché fameux d'avoir pris le bon curé pour modèle de ses meilleurs Gilles. Le curé lui donna pourtant l'absolution. Comme il offrait à baiser au moribond un christ en ivoire, Watteau regarda ce christ avec surprise; le voyant très-mal sculpté : « Otez-moi ce crucifix, dit-il en levant les yeux au ciel, il me fait pitié; est-il possible qu'un artiste ait si mal accommodé son maître! » Ce n'est pas là le dernier mot de Watteau, mais c'est le dernier mot recueilli. Cependant M^{me} de Lambert, qui a aussi habité Nogent, rapporte ceci : « Au moment de la mort, le souvenir de son pays et de sa famille ranima son cœur. — Ingrat, dit-il, je n'ai jamais pris le temps, dans tant de temps perdu, de faire le portrait de ma mère. Voyons, à l'œuvre. — Il traça, avec l'index, des traits dans le vide, s'imaginant peindre sur la toile. »

Il mourut seul. Il fut enterré dans un cimetière où il ne connaissait personne. Il avait dit, peu de jours avant de mourir : « C'est triste d'être enterré là, je n'y reverrai pas âme qui vive. » On n'ira jamais chercher l'ombre de Watteau au cimetière de Nogent-sur-Marne; comme tous les grands maîtres, Watteau repose dans ses œuvres.

Avant de remettre en regard le peu que j'en ai vu, je veux vous finir l'histoire de Lancret. Ce fut un heureux peintre, qui recueillit les fruits des œuvres de Watteau. Il n'avait pas vingt-quatre ans qu'on le recevait à l'Académie sur une *Conversation galante*, « où on ne se disait rien, » disait Watteau; mais Watteau jaloux n'était plus écouté. Lancret fut nommé comme son maître peintre des fêtes galantes. S'il n'avait pas le génie original de son maître, il avait, je l'ai dit, des dehors aimables; c'était un des gracieux cavaliers du temps, à la mode parmi les roués et les marquises. Watteau avait laissé venir la renommée, qui a des pieds de plomb quand elle vient, et des ailes de feu quand elle s'en va; Lancret allait à elle en homme qui a peur d'attendre en vain. Il peignait le matin; le soir, il allait faire le bel-esprit chez la duchesse du Maine avec Fonte-

nelle. C'était d'ailleurs un artiste laborieux, aimant sa palette et son pinceau ; un galant homme tout dévoué, toujours sincère dans l'amitié. Il avait la plus douce et la plus candide figure du monde : contour pur, un peu mignard, mais plein de charme. Il comprenait dignement les devoirs de l'artiste. Un brocanteur lui offrit dix mille livres par an pour retoucher de vieux tableaux dévastés ; il refusa. « J'aime mieux, dit-il, faire de mauvais tableaux que d'en gâter de bons. » Il était le meilleur juge de son temps ; il avait le coup d'œil si sûr qu'il reconnaissait à vingt pas un original ou une copie de Rembrandt. Quand il voyait faire du froid enthousiasme sur quelque mauvaise œuvre d'un vieux maître, il s'écriait avec justice : « N'encensez donc pas des idoles ! »

Il peignit pour le régent, pour Louis XV, pour tous les grands seigneurs de la cour, pour les grandes dames, pour les filles d'Opéra. Il déguisait en bergères dansantes la Camargo et M^{lle} Sallé, en bergers galants les roués à la mode. Le cardinal Dubois posait pour les héros des contes de La Fontaine ; je ne sais s'il a pris ses héroïnes en si haut lieu. Il fit, avant Gentil-Bernard et l'abbé de Bernis, *les Quatre Saisons*, *les Quatre parties du Jour*, *les Quatre éléments*, *les Quatre parties du Monde*, *les Douze Heures*, *les Douze Mois*, *les Cinq Sens*, *les Sept Péchés capitaux* ; « sans compter le péché du peintre, » disait Duclos. Vous comprenez bien de quelle façon il peignait toutes ces choses ; c'étaient presque les contes de Grécourt en peinture, moins le trait licencieux ; il y avait d'ailleurs plus de galanterie que de gaillardise. Il est vrai que Lancret n'était pas un abbé de la régence.

Lancret, par son talent, son esprit, et surtout sa figure, eut des aventures piquantes ; mais je ne suis pas l'historiographe de ces œuvres-là. Tout le monde sait les histoires d'amour qui se passaient au XVIII^e siècle. C'est toujours amusant à raconter, mais ce n'est rien qu'amusant. L'amour n'était pas ennuyeux alors, il avait pris une rose pour blason ; aujourd'hui il a pris un saule pleureur ; l'amour était trop gai, mais n'est-il pas devenu trop triste ? Tout finissait par un éclat de rire ou par des chansons ; l'éclat de rire n'est plus qu'un sanglot, la chanson une litanie en belles rimes. Nous sommes ainsi faits : nous allons toujours trop loin ; ne nous arrêterons-nous pas

enfin à la gaieté que tempère la rêverie , à l'ombre bordée de lumière. Lancret passa donc très-gaiement à travers toutes les fantaisies des joyenses amours de son temps. Pourtant , aux derniers jours de l'âge mûr , il eut le cœur touché , il devint amoureux sérieusement.

En descendant l'escalier de sa maison , il remarquait souvent avec admiration une jeune fille de dix-huit ans à peine , qui n'avait pas l'enjouement des filles de cet âge. Elle était d'une beauté tendre et douce , peu commune à la fin de la régence. Quand elle passait dans l'escalier , il se détournait avec un respect involontaire ; elle baissait la tête et s'envolait comme un oiseau. Il s'accoutuma si doucement à la voir , qu'il se surprit plus d'une fois descendant l'escalier sans penser à sortir. Il apprit sans peine que cette belle fille vivait en silence dans une pauvre chambre avec sa mère , qui était sans ressources. Lancret était le grand seigneur de la maison ; il alla frapper à la porte de la mansarde , poussé par une charité toute chrétienne. La jeune fille vint ouvrir en essuyant des larmes : sa mère était mourante. Lancret n'avait jamais vu un pareil tableau ; habitué à la soie , à l'or , à la gaieté , il fut pour ainsi dire tout dépaysé. Il s'approcha de la malade avec sollicitude. La malade , qui était une noble femme battue par la mauvaise fortune , sembla lui demander d'un regard fier de quel droit il venait les troubler dans leur douleur cachée , dans leur misère silencieuse.

Lancret fut le plus troublé ; ne sachant que dire , il parla trop vite de secours.

— Je ne veux pas d'aumône , dit la malade ; je dois respecter le nom de mon père. Si Dieu lui-même ne me vient point en aide , je saurai mourir et bien mourir. Pour ma fille , elle ira au couvent.

— Madame , dit Lancret très-ému , je n'oserais dire que c'est Dieu qui m'envoie ; cependant dites-moi le nom de votre père , peut-être....

— Mon père , monsieur , c'était Boursault.

— Quoi , Boursault ! tant favorisé par Louis XIV ! Voilà ce qu'il vous a laissé.

Lancret avait tourné les yeux vers la jeune fille ; c'était l'ange de la douleur.

— Madame , reprit-il en saisissant la main de la mère , je suis

si loin de vouloir vous faire l'aumône, que je viens vous demander une grâce.

— Une grâce, monsieur? dit-elle avec amertume, que voulez-vous dire?

— Je suis le peintre Lancret! J'étais pauvre aussi; j'ai travaillé, je suis devenu riche; eh bien, tout ce que j'ai, mon nom, mon cœur, ma fortune, c'est à votre fille si vous voulez.

La malade regarda Lancret avec surprise.

— Monsieur Lancret, dit-elle en cherchant dans ses souvenirs, oui, vous êtes un peintre célèbre.

— Je n'ai plus ma mère, poursuivit Lancret en pressant la main de la fille de Boursault; je n'ai plus ma mère, mais, si vous voulez, je la retrouverai.

— Hélas! monsieur Lancret, je ne sais que vous répondre.

A cet instant, la jeune fille, touchée vivement par les paroles simples et généreuses de Lancret, s'avança près du lit, prit l'autre main de sa mère, et dit d'une voix faible :

— Je me trouverai heureuse et honorée d'épouser M. Lancret.

Le mariage fut célébré quinze jours après (1744). Il y eut un sacrifice dans ce mariage : Lancret n'avait rien à perdre; c'était la richesse qui prend la pauvreté pour compagne; mais la richesse avait cinquante-quatre ans; la pauvreté sacrifiait toutes les joies du cœur et de la jeunesse. Le sacrifice fut noblement accompli jusqu'à la fin; le temps que la petite-fille de Boursault passa avec Lancret fut rempli pour lui de cette amitié toujours tendre et pleine de sollicitude qui vaut bien l'amour et ses contre-temps. Il mourut deux ans après; il serait mort seul, en proie à quelque Thérèse Levasseur, qui eût, le lendemain de l'enterrement, épousé à ses frais son valet de chambre; il mourut assisté des bénédictions, du dévouement et des prières d'une noble femme, qui le pleura et qui respecta toujours son nom. Le mariage est, après tout, un refuge pour le cœur, pour la fortune et pour l'art, peut-être; la main d'une belle et bonne femme empêche souvent la plume et le pinceau d'aller de travers.

Le jour même de sa mort, il peignit encore, deux heures durant, *le Savoyard montrant la curiosité*. Boucher, allant le voir, fut bien surpris de le trouver dans l'atelier, entouré

d'une troupe de femmes qui posaient dans les attitudes les plus grotesques.

— Je croyais bien finir mon tableau , dit le pauvre peintre , qui n'avait plus qu'un souffle , mais je vais finir avant lui .

Sa jeune femme était là , essuyant une larme à la dérobée , le suppliant à toute minute d'aller se reposer ; mais , au dernier instant , l'amour de l'art l'emportait sur tout .

— Monsieur Boucher , je vous en prie , faites qu'il revienne se coucher .

— Me coucher ! dit Lancret , voilà comme vous êtes tous . Me coucher ! A merveille ! on voit bien que cela ne vous coûte rien . La nuit sera toujours assez longue . Voulez-vous prendre ma place , vous , Boucher .

Boucher , regardant la jeune femme , se dit en lui-même : Ta place ici-bas , oui , mais là-haut , non . Il répondit à Lancret : — Allons , allons , ce n'est pas le lieu de faire de l'esprit ; laissez-vous gouverner par votre femme et par moi .

— Je vous dis , reprit Lancret avec force et avec frayeur , que je ne veux pas mourir dans mon lit .

— A merveille ! vous voulez mourir en héros , l'arme à la main ; mais , mon pauvre ami , croyez-moi , l'heure de mourir n'est pas venue encore .

Lancret , s'affaiblissant de plus en plus , se résigna enfin à retourner à sa chambre .

— Reviendrons-nous demain ? dit une des femmes en le voyant partir .

— Oui , oui , revenez toutes , dit le peintre en jetant un dernier regard sur la toile .

A peine fut-il couché , qu'il expira sans secousses . Quand Boucher racontait sa mort , il ajoutait : J'ai bien regret d'avoir forcé le pauvre Lancret de se coucher , je suis sûr qu'il m'en garde rancune . Si je le retrouve là-haut , sa première parole , en me voyant , sera celle-ci : Je vous l'avais bien dit qu'il ne fallait pas me coucher .

Lancret mort , l'héritage de Watteau ne fut pas recueilli . Les Vanloo , Lemoine et Boucher avaient commencé dans la peinture galante une autre galerie où il y avait des souvenirs du peintre de Valenciennes , mais pourtant l'école de Watteau était fermée . Lancret , avec son esprit et sa patience , n'a été qu'un

écho , un rayon dans l'eau , un clair de lune ; il n'a eu ni le feu , ni le trait , ni l'âme du maître. J'ai vu , chez M. le général du Mont-Louis , une des fêtes champêtres de Lancret ; celles-là est des plus singulières. Il s'y trouve , comme dans tous les tableaux du genre , de belles amoureuses qui dansent avec des cavaliers galants et souriants. Mais là n'est pas le côté bizarre. Il y a dans le tableau des joueurs de violon , des joueurs de flûte , qui jouent pour tout de bon des airs de Lully :

Les amours ont choisi pour asile
 Ce séjour amoureux et tranquille ;
 Que ces prés sont charmants
 Pour les heureux amants !

Il n'y manque guère que la parole : les mains s'agitent sur la flûte et sur le violon , les pieds battent la mesure , les danseurs dansent avec beaucoup de bonne volonté. Ce tableau artificieux qui s'anime , qui chante et qui danse , avec cette musique qui va si bien aux personnages , n'est pas encore si vivant qu'une fête champêtre de Watteau où il n'y a que le seul artifice de la peinture. Lancret n'ayant donc été que l'ombre de Watteau , je n'en dirai plus rien.

V.

Watteau fut par excellence le peintre de la grâce et de l'amour , le *peintre des fêtes galantes*. Il a bien saisi le secret de la nature , mais c'est un enchanteur qui la fait voir par un prisme. Il a été le plus coquet et le plus doux , le plus fin et le plus souriant de tous les peintres du XVIII^e siècle. Son pinceau était pétillant , son dessin avait la légèreté de l'oiseau. Il y a dans sa couleur le feu du diamant et la fraîcheur de la rosée. C'est une magie pour le regard , qui s'étonne , cherche et s'étonne encore. Il y a des horizons sans bornes que cacherait une main de femme , du soleil et de l'ombre à s'y tromper. Son œuvre est des plus variées ; outre ses mascarades champêtres et ses fêtes galantes , il a peint des haltes de soldats qui font

tort à celles de Wouvermans, des chinoiseries ravissantes comme au château de la Muette, des singeries pleines de malice comme au château de Chantilly. Un jour de distraction, il s'est même avisé de faire la peinture sévère, une Vierge à l'enfant, qui fut jugée digne de Van Dyck. Où sont allés ses mille tableaux? On en retrouve à peine quelques-uns comme *l'Enchanteur*, *le Charme de la Vie*, *les Ombrages*, *l'Escarpolette*, *les Jeux de l'Amour*. La plupart de ses jolies figures de marquises déguisées se sont évanouies comme les marquises elles-mêmes. En 1792, on fuyait son château, laissant aux fureurs des sans-culottes les fraîches images de Watteau, répandues çà et là au-dessus d'une porte ou d'une cheminée, sur un panneau ou sur un paravent. Les sans-culottes dévastateurs, les héros et les vandales du XVIII^e siècle, mettaient en pièces ces légers chefs-d'œuvre, coupables sans doute parce qu'ils rappelaient les fêtes de l'esprit et de l'amour.

Watteau n'a guère eu de critiques pour le juger. Voltaire se contente de dire que le peintre des fêtes galantes a été dans le gracieux ce que David Teniers a été dans le grotesque. Lamotte Houdard a écrit à sa gloire quelques vers ingénieux :

Parée à la française, un jour dame Nature
Eut le désir coquet de voir sa portraiture :
Que fit la bonne mère? Elle enfanta Watteau.

Cette peinture est juste. Watteau est bien l'enfant de *dame nature parée à la française*, ayant le désir *coquet* de voir son image. Lamotte Houdard rappelle souvent Watteau dans ses odes anacréontiques; après lui, Gentil Bernard et l'abbé de Bernis ont souvent mis en vers les tableaux de ce peintre :

La vendangeuse qui sourit
Au jeune Sylvain qu'elle enivre,
Et lui fait sentir que pour vivre
L'enjouement vaut mieux que l'esprit.

• • • • •
La naïade qui par hasard
Nous laisse entrevoir qu'elle est nue,

• • • • •

Ses pieds disparaissent sous l'herbe ;
 Tout son corps n'est plus qu'une gerbe
 De longs et d'humides rameaux ;
 Et quand , dans son transport extrême ,
 Pan croit embrasser ce qu'il aime ,
 Il n'embrasse que des roseaux .

.
 Junon , après mille disgrâces ,
 Enchaîne son volage époux
 Avec la ceinture des Grâces .

.
 Au bruit des faunes qui se jouent ,
 Les chastes naïades dénouent
 Leurs cheveux tressés de roseaux .
 Le front couronné d'amarantes ,
 Les nymphes sortent des forêts ;
 Un air plus doux , un vent plus frais
 Ranime les roses mourantes .
 En descendant du haut des monts ,
 Les bergères plus vigilantes
 Rassemblent leurs brebis bêlantes
 Qui s'égarraient dans les vallons .

.
 L'oiseau de Vénus se marie ,
 Et la tourterelle attendrie
 Gémit d'amour au fond des bois .

.
 Au pied d'un rocher solitaire ,
 Dans la nacelle il la poursuit ;
 Et l'Amour en riant conduit
 Soudain la nacelle à Cythère .

Ces jolis tableaux sont tous inspirés de Watteau. Bernis adorait les œuvres de ce peintre , dont le nom a souvent rimé dans les vers de l'abbé. Je reproduis encore cette strophe , qui indique assez bien le goût frivole du temps :

Fille aimable de la Folie ,
 La Chanson naquit parmi nous ;
 La Chanson railleuse et jolie
 Convient aux sages comme aux fous .

Amoureux de la bagatelle ,
Nous quittons la lyre immortelle
Pour le tambourin d'Érato ;
Homère est moins lu que Chapelle ,
Et si nous admirons Apelle ,
Nous aimons Teniers et Watteau.

L'œuvre de Watteau est en trois volumes renfermant cinq cents soixante-trois planches. Cent trente sujets historiques composent le premier volume ; le second et le dernier contiennent des figures de fantaisie , des ornements , des paysages , des chinoiseries , des caprices de paravent. Il s'est gravé lui-même avec bonheur. Ses dessins sont très-curieux à voir et à étudier. Presque toujours il dessinait au crayon rouge sur du papier blanc , ce qui lui donnait des contre-épreuves. Il ne relevait presque jamais ses dessins de blanc , le fond du papier les relevant assez pour sa manière. Il a aussi dessiné aux deux crayons de pierre noire et sanguine , ou mine de plomb et sanguine ; quelquefois les trois crayons étaient à l'œuvre , surtout dans les têtes et les mains. Dans les premiers temps , il a fait des gouaches et des pastels ; enfin tout allait merveilleusement à sa main , hormis la plume. L'heureux et singulier effet des hachures , la légèreté et la finesse du trait , l'esprit et la grâce des profils , la coiffure d'un goût charmant , mais surtout le caractère original des figures , grotesques ou gracieuses , vous apprendront toujours le nom de Watteau. Tous les bons graveurs ont plus ou moins mal gravé d'après Watteau ; Audran , Thomassin , Tardieu , Cochin , Simonneau , Larmessin , Aveline , Moreau , Petit , Lebas , Lépicié et Boucher , n'ont pu rendre l'adorable fantaisie de ce peintre charmant.

Ce qui a le plus manqué à Watteau , c'est peut-être la pensée. Il a su nous enchanter par ses paysages souriants et ses adorables figures. Avant lui les poètes et les conteurs avaient égaré notre imagination sur ces rivages inconnus , çà et là entrevus dans un rêve charmant ; avant lui mille oasis et mille Eldorado nous avaient souri par leurs nymphes , leurs roses et leurs chansons. Nous avons dormi dans l'île de Cythère sur les pieds mignons de Vénus , nous avons traversé la mer sur le chant des syrènes , nous avons soupiré dans l'île de Calypso , nous

avons rêvé dans tous les mystérieux détours de l'Olympe. Un nouvel enchanteur était venu qui s'appelait le Tasse, un autre qui s'appelait d'Urfé; nous avons adoré Armide dans son palais; nous avons cueilli, sur les bords du Lignon, des couronnes pour les bergères. Il n'est pas jusqu'aux fées de Perrault qui ne nous aient égarés dans leur enchantement. Watteau fut le dernier enchanteur. Ces Eldorado que nous avons vus dans les vapeurs confuses du songe, nous les vîmes, grâce à lui, les yeux ouverts. Quel joli roman à faire dans un paysage de Watteau! Mais le roman est tout fait; il n'y a qu'une seule page, c'est tout ce qu'il faut pour le roman du bonheur. Voilà bien les arbres toujours verts où le soleil répand tout son feu. Avancez à l'ombre, où sont éparpillées les plus belles femmes et les plus gracieux galants. Écoutez, c'est un concert enivrant : le vent secoue les roses et les violettes, la fontaine répand son cristal sur la mousse, la colombe bat des ailes en passant en si beau lieu, la tourterelle roucoule au voisinage. Écoutez encore, ici ces lèvres de rose chantent l'amour, cette bouche charmante promet le bonheur. Plus loin entendez-vous ces doux propos, ce baiser pris avant d'être accordé? Entendez-vous ce silence éloquent? L'herbe est fraîche et fleurie, avancez encore pour admirer la parure de ces belles femmes; elles n'ont rien que leur sourire et leur regard. Trouvez-moi un diamant qui vaille cette œillade, une rose fraîche comme cette bouche qui sourit! Elles sont vêtues de rien, comme pour l'amour de Dieu. Un corsage indiscret où il y a quelquefois une main qui plante un bouquet, une jupe chiffonnée, une écharpe qui lutte avec le vent et avec l'amour, plus souvent un domino, des mules de satin et un éventail, voilà tout; c'est bien assez, j'imagine. Mais il arrive souvent que cet habillement est mis de côté pour le bain dans la rivière. Quelles capricieuses naïades! Alors il n'y a plus d'autre voile que les flots, le feuillage ou la brume du soir. Le paysage est toujours un chef-d'œuvre de grâce et de fantaisie. Près du vieil orme il y a une statue : l'art dans la nature. Les lointains vaporeux vous séduisent, la lumière des abords vous éblouit; enfin, tout est pour le mieux. Je regrette pourtant de ne pas voir, dans un coin du tableau, le petit mendiant broyant gaiement ses croûtes sur le bord du sentier. Ce nouveau personnage serait peut-être un heureux

contraste à toutes ces figures amoureusement enjouées ; il serait le souvenir de la vérité humaine en face de tous ces brillants mensonges ; les femmes n'en seraient pas moins jolies, les amoureux moins galants ; au contraire, tout le monde y gagnerait, surtout le spectateur. Un grand maître n'oublie jamais que la poésie n'est belle que par les contrastes ; un sourire éternel dure trop longtemps, le plus joli mensonge n'a qu'un instant d'illusion. Quand le Poussin peignait l'Arcadie, cet autre Eldorado si cher à tous les rêveurs, il n'avait garde de peindre le sourire éternel. Son paysage rappelle Dieu par sa grandeur ; c'est bien là le pays de l'âge d'or. Tous tant que nous sommes, rois, poètes, soldats, nous irions y prendre la houlette ou y conduire la charrue. Cependant, au milieu du paysage, ce ne sont pas de folles danses ou d'amoureux ébats, c'est un tombeau. L'inscription sépulcrale n'est pas longue, mais elle parle bien à l'imagination du passant : *Et in Arcadia ego* (Et moi aussi, je vivais en Arcadie). Là n'est pas tout le côté humain du paysage ; deux garçons et deux filles de la contrée, heureux comme des amoureux de seize ans qui vivent en Arcadie, sont soudainement arrêtés par ce tombeau dans leur promenade poétique : ils s'en allaient gaiement, les amants tout rayonnants de joie, les amantes toutes parées de guirlandes de roses, chercher l'amour ; mais voilà qu'ils rencontrent la mort, la mort qui frappe la fleur comme la tige flétrie, l'oiseau qui chante comme le hibou. Sur la figure des amants la tristesse voile peu à peu l'enjouement ; un rayon du ciel descend dans leurs âmes. Ils envisagent la mort qui poursuit son œuvre impitoyable dans tous les pays, jusqu'en Arcadie. Le cœur est touché ; ces amants, croyez-moi, ont fait là un grand pas vers l'amour ; ils sont allés, grâce à cette leçon du temps, jusqu'à la divine tendresse, jusqu'à la science de la vie. Mais Watteau n'avait aimé qu'à l'Opéra ; dans son temps on ne croyait plus à rien, ni à Dieu ni à l'amour ; du moins l'amour n'était encore que le Cupidon suranné des anciens, le dieu de la galanterie et du plaisir ; on ne lui demandait qu'un peu d'ivresse, l'oubli de ce monde et de l'autre monde, des jupes de soie, des madrigaux, des bouquets artificiels, enfin le ciel du lit en attendant l'autre, comme disait Crébillon. Il n'y avait pas de veuvage ni de délaissement ; comme les yeux seuls

étaient épris, une belle femme consolait d'une belle femme : le cœur n'avait pas un mot à dire. Ainsi le coupable, ce n'est pas Watteau, c'est son siècle. Voyant donc partout des fêtes galantes ou s'épanouissaient des grands seigneurs et des grandes dames sans souci du lendemain, Watteau, sans souci de la raison, peignit des fêtes galantes où s'épanouissait son génie aimable dans tout le feu et dans toute la magie de la couleur, dans toute la grâce de l'esprit. Qui sait cependant ? Dans tous les tableaux de ce peintre charmant, il y a un clocher lointain qui s'élève dans le ciel en faisant ombre au cimetière ; c'est toujours un clocher flamand, aigu et léger, un souvenir de son cher pays. Or, ce clocher silencieux ne dit-il pas à l'horizon ce que dit sur le chemin la tombe de l'Arcadie ?

ARSÈNE HOUSSAYE.

UNE TRAVERSÉE

DE

LUBECK A SAINT-PÉTERSBOURG.



Voulez-vous avoir une idée exacte du morcellement de l'Allemagne ? Il faut partir un jour de Francfort par une belle matinée, quitter cette ville libre à cinq heures du matin, et vous diriger vers le Taunus. A cinq heures et demie vous êtes à Bockenheim dans la Hesse-Électorale, et vous voilà en pays étranger. A six heures vous foulez, dans le village de Rœdelheim, le territoire d'un autre souverain, le grand-duc de Hesse-Darmstadt. Continuez, et à sept heures vous pouvez vous reposer dans le village de Hausen, qui appartient à la ville libre de Francfort, que tantôt vous avez quittée. A huit heures vous traversez à Eichborn le duché de Nassau, pour arriver sur le Felsberg, que vous gravissez par un sentier qui appartient au landgrave de Hesse; et si vous déjeunez sur cette montagne après avoir fait trois lieues depuis votre lever, vous pourrez à neuf heures du matin avoir, dans cette promenade à pied de quatre heures, aiguisé votre appétit dans les états de cinq souverains très-distincts, qui sont heureux de vivre en si bon voisinage, leurs sujets ne pouvant guère faire autrement que d'être sans cesse les uns chez les autres, comme vous voyez.

Un beau jour , pourtant , je résolus de franchir toutes ces petites enclaves , et de gagner , à travers la Hesse-Électorale et le Hanovre , les villes de Hambourg et de Lubeck que me désignait mon itinéraire. Je passai par l'université de Giessen , où j'allai embrasser un vénérable Français , le père Borre , qui , émigré depuis quarante ans , a employé sans interruption tout ce temps à enseigner le français à des Allemands dont il n'a pas fait , au moins pour ce qui le concerne , de merveilleux élèves. M. Borre est un excellent homme qui a fui la France pendant la révolution parce qu'il aimait la famille de ses rois , et qui ne pourra jamais concevoir pourquoi l'on a fait une révolution nouvelle. La charte , le gouvernement représentatif , le régime parlementaire , tout cela est de l'hébreu pour le vieil émigré , et il ne voudrait certes pas avoir sur la conscience le péché de ceux qui ont chassé Charles X , bien convaincu que ces gens seront un jour damnés , ce qui au fond lui fait de la peine , car il aime ses compatriotes , et gémit à l'idée de les voir en enfer.

La Hesse-Cassel s'annonce comme un riant pays , et il est difficile à un Français de ne pas murmurer en le voyant ce nom de *royaume de Westphalie* qui nous rappelle tant de choses. Le roi Jérôme , auquel , à Waterloo , Napoléon disait ces paroles remarquables : « Mon frère , je vous ai connu trop tard , » a laissé en Westphalie de bons souvenirs et un assez grand nombre de serviteurs reconnaissants qui ne parlent pas de lui sans un attendrissement qui l'honore. Comme la convention , comme les anciennes cortès d'Espagne , le corps législatif de la Hesse-Électorale ne se compose que d'une seule chambre. Le fameux contrepoids constitutionnel manque donc dans ce pays , et une révolution y serait plus dangereuse que partout ailleurs. Eh bien ! cette révolution est ici plus imminente que dans aucun des autres états allemands.

L'électeur de Hesse-Cassel , qui avait épousé la sœur du défunt roi de Prusse , devint amoureux d'une dame de sa cour , M^{me} la comtesse de Reichenbach , avec laquelle il se mit aussitôt en ménage. L'électrice était universellement respectée. La conduite du prince excita quelques troubles. Forcé d'opter entre son trône et sa maîtresse , ce fut cette dernière qui fut préférée , et il abdiqua en faveur de son fils , qui , depuis lors ,

règne avec la qualité de prince électoral et co-régent. Devenu habitant de Hanau, et voisin de Willemsbade où se trouve une maison de jeu, le souverain détrôné a choisi la roulette pour ses délassements. Le premier venu peut risquer contre son altesse ses économies de la semaine, et le plus mince ouvrier s'y donne souvent le plaisir de jouter à ses dépens contre monseigneur.

Le prince co-régent pouvait donc régner en paix, lorsque le goût des mariages morganatiques lui est aussi venu comme une tradition héréditaire; et voilà qu'il a épousé M^{me} la comtesse de Schaumbourg, dont les enfants, issus du côté gauche, sont complètement inhabiles à régner. Après le prince actuel, la dynastie sera finie. Pour savoir à qui reviendra dans ce cas la couronne, on a cherché avec un scrupule tout germanique, et l'on a découvert un collatéral, vieux et entêté, lequel avoue naïvement que, ne se croyant pas engagé par une constitution qu'il n'a pas jurée, il se propose, à son avènement, de lacérer et de jeter au feu la charte actuelle du pays. La chambre résistera, on ne peut en douter; le prince déclarera à la chambre qu'il ne la connaît pas, puisqu'elle n'existe qu'en vertu d'un pacte illégal; et, comme la diète germanique n'a rien su faire dans le Hanovre, elle ne saura rien faire dans l'électorat de Hesse-Cassel, et vous verrez une belle et bonne révolution, que tout le monde peut prévoir et annoncer, et qui n'en aura pas moins lieu, grâce à l'apathie de la diplomatie allemande.

Me voici dans le Hanovre, et la ville savante, Göttingue, frappe d'abord mes regards. En France, c'était avec une espèce de respect que Benjamin Constant nous parlait de Göttingue, berceau de ses fortes et solides études. A La Haye, j'avais entendu l'opinion publique attribuer aux travaux du baron Werstolk (ministre des affaires étrangères), dans l'université de Göttingue où il avait étudié, les lumières vraiment supérieures que la diplomatie reconnaissait à cet homme d'État. A Francfort, je jouissais avec délices de la savante conversation de mon excellent et spirituel ami le docteur Clémens, et c'était toujours vers Göttingue que se reportaient ses souvenirs et sa reconnaissance. Sans connaître cette ville, je la visitai donc en détail avec une affection qui tenait du respect et de l'amitié.

De Gœttingue à Hanovre, c'est un désert de sable que traverse le voyageur. J'avertis le piéton économe que l'eau y est infecte et marécageuse, que la grosse bière du pays ratisse la gorge d'une manière cruelle, et que dans toutes les auberges l'on n'a autre chose à vous offrir qu'un verre de bordaux qu'il faut payer huit francs, parce que, pour vous le verser, on a débouché une bouteille que vous êtes libre de consommer, si mieux vous n'aimez mourir de soif.

Aux environs de Hanovre, quelques soldats vont et viennent, et l'habit rouge anglais semble transporter Londres au milieu d'un pays germanique. Là règne le roi Auguste-Ernest, le grand déchireur de chartes, auquel on refuse son budget, et qui ne s'en inquiète guère. « Puisque nos députés, dit-il, ne veulent rien voter de nouveau en matière d'impôts, c'est qu'ils trouvent que tout allait bien l'année dernière. » Et les impôts sont perçus comme auparavant, et ils le seront de la même manière aussi longtemps qu'un vote nouveau ne sera pas venu opérer quelque changement. Cette manière ingénieuse d'interpréter le gouvernement représentatif est digne d'être recommandée à la France. Il serait curieux de voir ce qu'en penseraient nos députés.

Cette question politique du Hanovre a été défigurée par la presse française, et elle était pourtant bien intelligible, si l'on en avait connu tous les détails. Une constitution existait en 1819 dans cet état auquel les puissances avaient garanti le régime constitutionnel. Les chambres de Hanovre changèrent cette loi fondamentale, et lui substituèrent la constitution de 1853, dont le pays jouissait en paix, lorsqu'arriva, en 1840, le roi Ernest, qui, à son tour, voulut une constitution nouvelle. Les états s'écrient : Nous redemandons notre acte de 1853 ; le roi dit : Je maintiens mon acte de 1840 ; et l'Europe, à laquelle on en appelle, répond : C'est l'acte de 1819 que j'avais garanti. Voilà donc un pays qui a trois constitutions : une pour le peuple, une pour le roi, une autre pour la confédération germanique. Ne vous étonnez donc plus si cette dernière s'est déclarée incompétente, et n'a voulu se prononcer ni pour le peuple ni pour le roi.

Après avoir poursuivi ma course dans de nouveaux sables arides, je vis surgir de la verdure et se dérouler une gracieuse

ville comme l'oasis du désert. C'était Celles. O bonheur ! une affiche française m'annonce que la troupe de Berlin est ici de passage. Je gravis, dans le château royal de Cambridge, les trois étages que l'on m'indique, et, prenant place sur de modestes planches qui forment les sièges des loges du palais, j'ai le bonheur de voir et d'entendre un spectacle français, plaisir dont j'étais privé depuis plus de cinq années.

Il m'a fallu visiter Lunebourg, ses riches salines, ses laines, ses toiles, ses dentelles, tout ce qui atteste son active industrie, pour me convaincre que le Hanovre avait un autre revenu que les sables et les marais qui en occupent presque toute la surface. Je pris note de ce pays comme du plus laid qui se fût offert à ma vue dans mes voyages en France, en Italie, en Suisse, en Hollande, en Belgique et en Allemagne. Depuis, j'ai visité la Russie et l'Angleterre, et je n'ai rien à changer au jugement que je notai alors.

J'arrivai à Hambourg, et je me crus en Angleterre. Un Hambourgeois qui ne parle pas anglais est comme étranger dans sa patrie. Une fois ce rôle de très-humbles serviteurs de l'Angleterre adopté, il n'y a pas de ressources et d'avantages que ne puissent attendre les habitants de cette ville dont la Grande-Bretagne a fait un immense entrepôt. Partout circulent les richesses, partout brille le bien-être, et partout aussi éclate la joie que l'aisance amène avec elle. Les femmes y sont très-belles, et coiffées d'un bonnet à la manière des Marseillaises, qui leur donne une physionomie piquante ; le plaisir y court les rues, et les mœurs y sont comme on les voit partout où il y a beaucoup d'or.

Si de Hambourg vous voulez vous rendre à Lubeck pour vous embarquer sur la Baltique, vous trouverez à la rigueur un voiturier qui consentira à se lancer sur cette route de huit lieues comme on se risque sur une mer orageuse. Vous le payerez bien, et vous saurez gré au brave homme de ce dévouement qui va lui coûter ou une roue de sa voiture, ou au moins une jambe de ses chevaux ; car, si la route était praticable, personne ne se rendrait dans la Baltique par mer, et le passage du Sund serait presque abandonné par la moitié des voyageurs. Or, ce bon roi de Danemark, qui tient beaucoup à ce que vous, à ce que moi, nous fassions le grand tour pour visiter

ses sujets , se trouve , comme souverain du Holstein , possesseur de cette langue de terre qui sépare les villes libres de Hambourg et de Lubeck , et sur laquelle est pratiquée la route dont il s'agit. N'ayant pas osé fermer tout à fait la communication , de peur de la clameur publique , ce bon roi s'est contenté de veiller à ce que jamais , pendant son règne , un seul ouvrier ne fût employé à réparer sur ce chemin le dégât causé par le temps et les orages. Quiconque s'y risque sait qu'il s'expose avec bagage , bêtes et gens , et que plus de dix fois il sera obligé de prendre à travers champs et plaines , les terres offrant heureusement un passage praticable presque partout , excepté où il y a un chemin. Quant à la route , son aspect seul vous arrête tout d'abord , et ses montagnes , car ce ne sont plus des montées , ses vallons , car ce ne sont plus des ornières , rappellent le pittoresque des contrées les plus incultes de la Suisse. Encore quelques années , et il faudra bien , sous peine de voyager en ballon , que chacun se décide à aller par mer de Hambourg à Lubeck , en quoi l'on sera au moins sûr de faire un sensible plaisir à Sa Majesté le roi de Danemark.

Lubeck , où tout le monde vient s'embarquer , n'a qu'un défaut , c'est de n'être pas un port de mer ; et quiconque n'a pas bien pris ses informations risque de jouer un singulier personnage en cherchant un quai et des vaisseaux. Tout ce qui constitue l'embarquement s'y trouve d'ailleurs , excepté la mer et le vaisseau. Paquets , bagages , passe-port à viser , consuls de toute sorte , et surtout consul de Russie , homme sévère , toujours attentif à ce qu'on expédie chez lui , vous trouvez absolument tout le nécessaire. Puis , de grand matin , une voiture vous prend à l'hôtel , vous transporte à deux lieues de Lubeck , au port de Travemunde ; et là , non-seulement vous trouvez la mer et le bateau à vapeur , mais vos effets , arrivés la veille , y sont rangés avec un ordre admirable , et l'on vous ouvre la cabine qui doit être votre chambre si le mal de mer vous laisse tranquille , et , dans le cas contraire , presque votre tombeau.

J'ai toujours admiré l'ingénieuse précaution des hommes chargés de nolisier les bateaux à vapeur sur la Baltique. Indépendamment du prix de votre place , ils vous font payer d'avance un ducat par jour pour la nourriture , bien convaincus

que la moitié des passagers, atteints du mal de mer, ne pourront rien consommer. Je vais me citer pour exemple du bénéfice que font ces messieurs. La mer m'indisposant au point de ne pouvoir prendre aucune nourriture, je me suis soutenu pendant cinq jours avec une bouteille de porter, dont je buvais une gorgée de temps en temps. Ayant payé un ducat par jour pour ce que j'aurais pu manger dans toute autre occasion, la bouteille de bière dont il s'agit m'a coûté, comme on voit, soixante francs; il est vrai que la qualité était excellente.

Vous qui n'avez jamais descendu en bateau à vapeur que les fleuves, vous qui, sur mer, n'avez jamais navigué qu'à la voile, ou vous encore qui n'avez eu à subir que les secousses et le tapage de la machine à vapeur, vous ne pouvez comprendre, vous ne comprendrez jamais l'effet produit sur l'estomac d'un malheureux patient par les saccades violentes de la voile unie à la vapeur. Une roue tourne, le vent la soulève; il presse le bâtiment, la roue a retrouvé son point d'appui, et résiste. En haut, en bas, à droite, à gauche, vous sentez des contre-coups irréguliers qui vous arrachent les entrailles; et si vous vous plaignez, le capitaine vous répond en souriant: « Oh! monsieur, nous faisons tant de chemin! »

A l'horizon j'aperçus soudain, sur un ciel brumeux et gris, se détacher deux colonnes brillantes, qui semblaient poser leur base sur la mer et s'élever parallèlement dans l'espace. Je ne savais si le mouvement du bateau m'abusait, ou si ces colonnes lumineuses marchaient réellement. Je m'approchai du capitaine du *Nicolas* pour l'interroger, et je fus tout surpris de voir sa figure altérée. « Qu'est-ce donc que cela, capitaine?—Parlez bas; ce sont deux trombes.—Y a-t-il du danger?—Oui, beaucoup. Mais je vous le répète, parlez bas; n'effrayons pas l'équipage. »

L'opinion de l'équipage m'était assez indifférente, puisque la mienne était faite; mais j'avouerai que j'éprouvai une impression singulière à l'idée de ce grand danger ignoré par les cent vingt-quatre personnes qui étaient à bord, dont les unes riaient, les autres chantaient, et les autres reposaient, croyant n'avoir à redouter que le mal de mer. Les colonnes de l'horizon continuaient leur marche. Le capitaine me fit bientôt signe

de l'œil ; j'allai à lui : « Tout danger est passé , me dit-il ; les trombes sont hors de notre direction. »

La nuit suivante , danger d'une autre espèce. Au milieu du profond sommeil de l'équipage , entretenu par la monotonie du bruit de la machine à vapeur , ce bruit s'arrête tout à coup. J'écoute ; plus rien. Le balancement du navire a cessé ; il est évident que nous sommes dans une immobilité complète. Je gravis l'escalier et je monte sur le pont. « Qu'est-ce donc , capitaine ? — Nous sommes engravés , monsieur , mais le péril n'est pas grand. Nous nous tirerons d'affaire. Il ne fallait pas vous effrayer pour cela. » Honteux de la leçon , et me voyant seul sur le pont , je me reprochais en effet d'être le plus poltron de la troupe , lorsque j'entends quelqu'un gravir l'escalier , en demandant : « Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est ? » Je dis au capitaine : « Ceci me console ; en voici un aussi poltron que moi. » Nous regardâmes ; c'était son excellence le comte d'Oubril , ministre de Russie.

Nous arrivâmes enfin à Saint-Pétersbourg. Je vous fais grâce de la police et des douanes , ces deux accessoires obligés de toute réception. On nous indique un hôtel ; j'y cours. La façade en était ornée d'une colonnade magnifique. L'aspect de la ville m'avait déjà frappé d'admiration. J'ajournai mes plaisirs au lendemain , et je me couchai. La nuit , impossible de dormir. Un mal nouveau , inconnu , vint me tourmenter , et fut pour moi un mystère inconcevable. Je me levai dès le point du jour , avec une impatience extrême. Je regardai mon lit , mes draps , mes serviettes , et jusqu'aux rideaux de mes fenêtres. Jamais un tel sentiment d'horreur ne s'était emparé de moi. Ceci est si dégoûtant à raconter et à décrire qu'on excusera mon embarras. Un insecte que l'on ne nomme jamais en bonne compagnie , et qui , dans nos pays , se montre rare , même chez le mendiant , courait ici par milliers , en tout sens , sur des draps et des rideaux arrangés avec un certain luxe. Je me sauvai de ce repaire. Un de mes correspondants me conduisit dans un appartement , rue Mechanski , dont le propriétaire me parut avoir de grandes habitudes d'ordre et de propreté. Les pièces étaient meublées avec goût et élégance. « Où est la chambre ? demandai-je à mon hôte. — Ici , me répondit-il. — Ici ? Et le lit ? » A cette question , mon homme me re-

garda d'un air étonné. « Un lit, monsieur? Mais voilà douze ans que je loue mon appartement à des étrangers, et je n'ai jamais fourni un lit à personne; chacun apporte le sien. » Je me le tins pour dit. J'écrivis à un ami, le chambellan Bechtéeff, qui, une heure après, m'avait fourni le meuble indispensable que les Russes portent avec eux en voyage, et que j'aurais été fort en peine de me procurer; puis enfin, tranquille, bien bien portant, et proprement couché, je devins pour quelque temps un paisible habitant de Saint-Pétersbourg.

O.

POÉSIE.

LE VIOLON BRISÉ.

Voyez là-bas sur la montagne verte
Le vieux moulin qui tourne si gaiement ;
L'amour, l'amour, comme un rêve charmant ,
Il le berça dans mon âme entr'ouverte.

Au vieux moulin j'avais pris un violon ,
Écho plaintif des chants de ma maîtresse ,
Lyre d'amour où chantait la tendresse ;
Mais mon bonheur, hélas ! ne fut pas long.

Elle mourut ! que de larmes amères !
Elle mourut au soleil du matin ,
En respirant la rosée et le thym.
Son âme au ciel emporta nos chimères.

Le lendemain, ses compagnes en deuil
La conduisaient au petit cimetière ;
Moi, j'étais seul, sans larme et sans prière ,
Dans le moulin comme au fond d'un cercueil.

Je détachai ce violon triste et tendre ,
Et le doux air que Claudine aimait tant ,
Je le jouai, le cœur tout palpitant.
Son âme sainte a passé pour l'entendre.

Je le jouai ; mais , au dernier accent ,
 Mon cœur bondit comme un daim qui se blesse ;
 Je me perdis si loin dans ma tristesse ,
 Que je brisai le violon gémissant .

Depuis ce jour , ma sœur la Poésie
 A ranimé mon cœur à demi-mort ;
 Ma lèvre ardente à bien des grappes mord
 Sans retrouver la première ambrosie .

J'ai délaissé le moulin , mon berceau ,
 Le doux pays où m'allaita ma mère ;
 Je suis allé me perdre en l'onde amère ,
 Sans retrouver la source du ruisseau .

Perle d'amour , à ce monde ravie ,
 Au fond des mers pour toi j'ai descendu ;
 En vain ; je n'ai de mon bonheur perdu
 Qu'un souvenir : c'est la fleur de ma vie .

Quand je retourne au moulin délaissé ,
 Ce n'est que joie et peines renaissantes ,
 Ah ! quand j'entends ses ailes frémissantes ,
 Je crois t'entendre , ô mon violon brisé !

AU MOIS DE MAI.

— Pourquoi pleurer au mois de mai ?

— Au mois de mai je vis Claudine ,
 Plus fraîche qu'une belle ondine ;

Je vis Claudine et je l'aimai .

Sa blanche main sur le rivage
Cueillait une rose sauvage ;

Je vis Claudine et je l'aimai.

Mais vint la mort, la mort fatale !
Elle a fui la rive natale.

Et moi, je pleure au mois de mai.

LES VENDANGES.

Sur le soir, j'écoutais la rustique harmonie,
Je vis la vendangeuse, en blanc corset de lin,
Qui, tout en me jetant son doux regard malin,
Coupait la grappe verte et la grappe jaunie.

De mon âme aussitôt toute idée est bannie.
« Vendangeuse aux yeux bleus, ton panier n'est pas plein,
Et voilà le soleil qui touche à son déclin :
Laisse-moi vendanger dans ta vigne bénie ? »

Quel beau soir ! Tout riait et tout chantait en chœur,
Le bois et la prairie, et la vigne, et mon cœur !
La nature mourante était encore en fêtes.

Je vendangeai. La nuit, je m'en allai chantant
Ce vieil et gai refrain que Voltaire aimait tant :
Adieu, paniers, adieu, les vendanges sont faites !

En Champagne. — Octobre.

ARSÈNE HOUSSAYE.

MÉLANGES.

Rousseau raconte, dans ses *Confessions*, que le lendemain de la représentation de son opéra, le *Devin de village*, Louis XV chantait pendant toute la journée, de la voix la plus fautive de son royaume, l'air qui commence par ces paroles :

J'ai perdu mon serviteur ,
J'ai perdu tout mon bonheur.

Hélas ! hélas ! la presse *indépendante*, *vertueuse et patriote*, a également perdu *son serviteur*, et par conséquent *tout son bonheur*, car elle est peu en état de s'amuser elle-même. Le *serviteur* de la presse *vertueuse*, c'était le peuple, et le peuple lui échappe ; le *Courrier français* pleure, ce matin, cette perte douloureuse, de façon à attendrir un Israélite assis auprès du fleuve de Babylone.

Jusqu'ici, en effet, la presse de l'opposition avait, disait-elle, représenté le peuple, parlé et menacé au nom du peuple. Qui ne se souvient des farces populaires qui ont été jouées par les journaux patriotes, à l'occasion de l'impôt du sel et de l'impôt des boissons, qui écrasaient le *pauvre peuple*? Qui oubliera jamais le vacarme fait par le *Constitutionnel*, par le *Courrier français* et par le *National*, à l'occasion de ce fameux *poussier de charbon*, qui était la vie du peuple parisien? et où est la mémoire assez peu fidèle, pour ne pas garder le souvenir de la quantité des *sueurs du peuple* qui ont coulé dans les colonnes du *Siècle*? Eh ! bien, voilà qui est changé désormais : le peuple se moque

du *Constitutionnel*, du *Courrier français*, du *National* et du *Siècle*; la presse *indépendante* le reconnaît en gémissant; et comme elle *dépendait* du peuple, qui ne veut plus d'elle, elle ne sait plus de qui elle va *dépendre* maintenant. Voilà une demi-douzaine de journaux sans place; passez au bureau, et faites-vous servir.

Il faut dire aussi que ce *pauvre peuple* a été tenu, pendant vingt-cinq ans, par ses fidèles journaux, à un régime hippocratique fort débilitant. Quand il demandait du pain, des habits et du bois, le *Courrier français*, le *National* et le *Constitutionnel* lui répondaient: « Attendez un instant; nous allons demander pour vous des droits politiques. — Mais nous avons faim! criait le peuple. » Le *Constitutionnel* mettait la tête à une fenêtre du *Bœuf à la mode*, et disait. « Mes bons amis, j'entends vos plaintes, et vous serez délivrés des jésuites; criez: vive la charte! — Mais nous avons froid! criait le peuple. » Le *Siècle* sortait avec un bon paletot bien doublé, des gants jaunes et des bottes vernies, et disait: « Chers amis, nous nous occupons de vous! M. Barrot, M. Dupont (de l'Eure), M. Arago et M. Laffitte délibèrent à cette heure, et vous serez électeurs l'an prochain, vous pouvez y compter! — Mais nos vieux parents sont sans ressources dans un grenier, criait encore le peuple, et nos jeunes filles sont livrées au vice par la misère! » Le *Courrier français* se présentait avec l'air de satisfaction que donne naturellement le bonheur insigne d'assister à la naissance des idées de M. Thiers, et daignait prendre la peine de dire: « Peuple français, peuple de braves, M. Passy a promis à M. Dufaure, qui l'a promis à M. Thiers, qui l'a promis à M. Berryer, qui l'a promis à M. Barrot, qui l'a promis à M. Laffitte, qu'il serait fait incessamment une *coalition* ou une *conciliation*, si vous l'aimez mieux, afin que ces messieurs se distribuent les portefeuilles, ce qui ne peut pas manquer de vous réjouir infiniment. En attendant, veuillez chanter la *Marseillaise*! »

Cela a duré une vingtaine d'années, à peu près. Il a fallu autant que cela pour désabuser le peuple français, ce qui serait contraire à ce dicton qui le représente comme le plus spirituel du monde. A la fin, cependant, le peuple a reconnu que les journaux *patriotes et indépendants* se moquaient de

lui ; qu'ils le laisseraient éternellement dans sa misère ; que tous les droits politiques du monde n'empêchaient pas les heures de repas de venir ; que d'être électeur et garde national, cela ne dispensait pas de payer son loyer ; que le boulanger, le tailleur et le cordonnier ne font pas plus de crédit à ceux qui ont des droits politiques, qu'à ceux qui n'en ont pas ; qu'un tas de ces droits haut comme les tours de Notre-Dame ne donnait pas une galette à mettre sous la dent ou une veste à mettre sur le dos ; et qu'en définitive, pour le peuple, qui est pauvre en général, et qui a besoin de ses revenus pour travailler, ces droits si beaux et si vantés, et tous les changements de ministère, et toutes les *conciliations* et toutes les *coalitions*, se résolvaient en une mystification immense et perpétuelle.

Alors, le peuple s'est détaché des journaux *patriotes*, et pour toujours ; car le voile est tombé. « Ingrats, s'écrie ce matin le *Courrier français*, nous voulions vous faire électeurs ! nous voulions vous faire asseoir au banquet de la vie politique ! nous voulions spiritualiser vos penchants, dématérialiser vos goûts, et vous empêcher d'adorer le veau d'or ! » A quoi le peuple avait répondu à l'avance : « La joie d'être électeurs nous touche peu ; ce métier fait à jeun perd considérablement de ses charmes. Banquet pour banquet, nous aimerions mieux nous asseoir à celui où il y a un bon potage, qu'à celui où il y a des articles de journal ; et quant au veau d'or, nous ne le connaissons pas. Nous nous contenterions même de faire connaissance avec le veau de Pontoise, qu'on vend chez le boucher ; mais il coûte vingt-quatre sous la livre, et nous ne les avons pas. Pour ce qui est d'être spiritualisés, nous n'aurions qu'à suivre vos conseils, c'est-à-dire abandonner le travail pour nous occuper de politique, et la chère que nous ferions à un pareil métier nous ôterait bien vite jusqu'aux apparences de la matière. Merci du régime ! Pourquoi ne l'adoptez-vous pas pour vous ?... »

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Trois pages de la vie de Dancourt; par M. Arsène Houssaye.	5
Londres. — Correspondance littéraire; par O. N.	28
La Sylvestriina; par J. Chaudes-Aigues.	45
Poésie; par M. N. Martin.	82
Le Speronare; par M. Alexandre Dumas.	85
De Tolède à Grenade; par M. Théophile Gauthier.	184
Le prince de Ligne; par M. Gaschon de Molènes.	208
Les poèmes gallois; par M. Th. de Lavillemarqué.	255
De la peinture galante en France; par Arsène Houssaye.	275
Une traversée de Lubeck à Saint-Pétersbourg; par O.	504
Poésie; par Arsène Houssaye.	515
Mélanges.	516

FIN DE LA TABLE.





